PARIS EN AMÉRIQUE

PAR

LE DOCTEUR RENÉ LEFEBVRE

PARISIEN

de la Société des Contribuables de France et des Administrés de Paris ;
DES SOCIÉTÉS PHILADELPHIQUE ET PHILHARMONIQUE D'ALISE ET D'ALAISE, ETC. ;

DE LA REAL ACADEMIA DE LOS TONTOS DE GUISANDO ;

Pastore nell' *Arcadia* in *Brenta* (*detto Melibeo l'Intronato*) ;

Mitglied des Groß- und Klein-Deutschen Narren-Landtags ;
Mitglied der K. K. Hanswurst-Akademie zu Gänserdorf ;

MEMBRE DU CLUB TARLETON, A COVENTRY, F. R. F. S. M. A. D. D., ETC.
Commandeur de l'Ordre grand-ducal DELLA CIVETTA ;
CHEVALIER DU MERLE BLANC (LXXXIXe CLASSE) AVEC PLAQUE
etc., etc.

ÆGRI SOMNIA.

1863

AU LECTEUR

Ami lecteur, je t'offre ce petit livre, écrit pour ton plaisir et pour le mien. Je ne le dédie ni à la fortune ni à la gloire ; la fortune est une donzelle qui, depuis six mille ans, court après les jeunes gens ; la gloire est une vivandière qui ne se plaît qu'avec les soldats. Je suis vieux, je n'ai tué personne, aussi n'ai-je plus d'autre envie que de chercher la vérité à ma guise, et de la dire à ma façon. Si je n'ai pas toute la gravité d'un bœuf, d'une oie, ou d'un… (choisis le nom que tu voudras), pardonne-moi ; les premiers actes de la vie nous font assez pleurer pour qu'il soit permis de rire avant que le rideau tombe. Quand on a perdu ses illusions de vingt ans, on ne prend au sérieux ni la comédie, ni les comédiens.

Si ce petit livre t'agrée, c'est bien ; s'il te scandalise, c'est mieux ; si tu le jettes, tu as tort ; si tu le comprends, tu en sais plus long que Machiavel. Fais-en le bréviaire de tes heures perdues, tu n'y auras point de regret : *Non est hic piscis omnium.* Les paradoxes de la veille sont les vérités du lendemain. À bon entendeur salut !

Un jour peut-être, à la lueur de ma lanterne, tu verras toute la laideur des idoles que tu adores aujourd'hui ; peut-être aussi, par delà l'ombre décroissante, apercevras-tu, dans tout le charme de son immortel sourire, la Liberté, fille de l'Évangile, sœur de la justice et de la pitié, mère de l'égalité, de l'abondance et de la paix. Ce jour-là, ami lecteur, ne laisse pas éteindre la flamme que je te confie ; éclaire, éclaire cette jeunesse qui déjà nous presse et nous pousse, en nous demandant le chemin de l'avenir. Qu'elle soit plus folle que ses pères, mais d'une autre façon, c'est là mon vœu et mon espoir.

Sur ce, je prie Dieu qu'il te garde des ignorants et des sots. Quant aux méchants, c'est ton affaire ; la vie est une mêlée : tu es né soldat, défends-toi ; ou mieux encore, reprends aux Américains la vieille devise de la France : *En avant ! toujours et partout, en avant !*

Adieu, ami.

RENÉ LEFEBVRE.

New-Liberty (Virginia), le 4 juillet 1862.

PARIS EN AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

UN SPIRITE AMÉRICAIN

« M. Jonathan Dream, spirite et *medium* transcendant, de Salem (Mass.), vous invite à la soirée *psychique* et *médianimique* qu'il donnera mardi 1er avril prochain, en son hôtel, rue de la Lune, n° 33.

Somnambulisme, extase, vision, prévision, prophétie, seconde vue, vue à distance, divination, pénétration, soustraction de la pensée, évocations ; conversation, poésie, écriture extra-naturelles ; pensées d'outre-tombe, arcanes de la vie future dévoilés, etc., etc.

Portes fermées à huit heures précises. »

— Pardieu ! pensai-je en relisant cette lettre, je ne serais pas fâché de faire connaissance avec un *medium* américain, un confrère en *pneumatologie positive et expérimentale* ; car moi aussi je suis *spirite !* On a beau n'être qu'un simple bourgeois de Paris, on a déjà, tout comme un autre, évoqué César, Napoléon, Voltaire, madame de Pompadour, Ninon, Robespierre, etc. ; et même, s'il faut le dire, quoiqu'il en coûte à ma modestie, ces illustres personnages ne m'ont point éclipsé par leur génie ; tous m'ont répondu comme si je les avais soufflés. Voyons si le seigneur Jonathan Dream, avec ses prétentions d'outre-mer, aura plus d'esprit, ou plus d'esprits que votre serviteur, Daniel Lefebvre, D. M. P., élève en spiritisme de M. Ilornung de Berlin, de M. de Reichenbach et du baron de Guldenstubbe. À spirite, spirite et demi.

Dans un bel appartement, au fond d'un salon hermétiquement fermé, mais éclatant de lumières (ce qui n'est pas ordinaire dans nos réunions spirites), je trouvai M. Jonathan Dream assis devant une table ronde. Il avait le regard mélancolique et le visage inspiré des sibylles. En face de lui siégeaient une demi-douzaine d'adeptes, à l'air recueilli : gens nerveux, femmes incomprises, majors ou veuves en retraite ; c'est

toujours le même public. Chacun écrivait sur un papier le nom des morts qu'il voulait interroger ; je fis comme tout le monde.

Les noms mêlés dans un chapeau, le premier qu'on tira fut celui de Joseph de Maistre. Jonathan se recueillit un instant, mit la main à son oreille, pour écouter la voix qui lui parlait tout bas, et il écrivit rapidement ce qui suit :

« — Il n'y a pas de connaissance stérile ; toute connaissance ressemble à celle dont parle la Bible : Adam connut Ève, et elle enfanta.

— Sans *Credo* point de crédit. »

— Eh ! eh ! pensai-je, voilà des paradoxes qui ont bonne mine ; ils ont toute la crânerie de leur père ; il me semble seulement que je les ai déjà vus quelque part : chez Baader, si je ne me trompe. Après tout, il n'y a peut-être pas de propriété littéraire là-haut, et pour se distraire, il est possible qu'on s'amuse à s'y voler des idées.

Hippocrate vint en second ; il eut l'obligeance de parler français ; voici ce que son truchement écrivit :

« L'homme qui pense le plus est celui qui digère le moins. Toutes choses égales d'ailleurs, celui qui pense le moins est celui qui digère le mieux. »

— Hélas ! disait une petite femme, dont la maigre figure disparaissait sous des flots de cheveux gris, c'est une réponse de médecin, une réponse brutale, faite par des hommes et pour des hommes. Ce n'est pas la pensée qui mine le cœur, c'est… Et elle soupira.

On appela Nostradamus ; on lui demanda son opinion sur l'avenir de la Pologne, de la France et de l'Italie. Voici la réponse du grand devin, génie sublime qui laisse toujours aux autres le soin de comprendre ce qu'il dit :

En France, Italie et Pologne,
Beaucoup d'esprit, peu de vergogne,
En Pologne, France, Italie,
On est sage après la folie ;
En Italie, Pologne et France,
Moins de bonheur que d'espérance.

Il fallut nous contenter de cet oracle, trop profond pour être clair. Après le sorcier provençal, ce fut le tour de Kosciusko. Ce soir là le Washington polonais était de mauvaise humeur, on n'en put rien tirer qu'une devise latine : *In servitute dolor, in libertate labor* ; en servitude douleur, en liberté labeur. Trois fois on l'interrogea, trois fois

il fit cette réponse maussade, et nous la jeta au nez comme un reproche que nous ne sentions même plus.

Le dernier billet demandait qu'on interrogeât don Quichotte, Tom Jones, Robinson ou Werther, ce qui fit rire le cénacle, quoique à vrai dire, on en eût peu d'envie. L'auteur de cette impertinence, j'ai honte de l'avouer, c'était moi. Morts et vivants m'ennuient depuis si longtemps, que j'aurais été charmé de savoir ce qui se passe dans la tête des gens qui n'ont jamais existé.

Jonathan Dream jeta le malencontreux billet au panier, annonça que la séance était levée, et nous reconduisit avec force révérences. Au moment où je sortais, il me mit la main sur l'épaule et me pria de rester.

Une fois seuls : — C'est vous, confrère, me dit-il en souriant de façon singulière, c'est vous qui m'avez adressé une demande que ces profanes jugent indiscrète ; peut-être même êtes-vous de leur avis. Aveugle, qui n'avez jamais sondé les arcanes de l'éternelle vérité ! Vous imaginez-vous que don Quichotte et Sancho, Robinson et Vendredi, Werther et Charlotte, Tom Jones et Sophie n'ont jamais vécu ? Quoi ! l'homme ne peut créer un atome de matière, et vous supposez qu'il peut créer de toutes pièces des âmes qui ne périront plus ! Est-ce que vous ne croyez pas à don Quichotte plus qu'à tous les Artaxerces ? Est-ce que Robinson n'est pas plus vivant pour vous que les Drake et les Magellan ?

— Quoi ! l'ingénieux don Quichotte a vécu ? Et je pourrais causer avec le sage préfet de l'île de Barataria ?

— Sans doute. Comprenez donc ce que c'est que le poète. C'est un voyant, c'est un prophète, qui s'élève jusqu'au monde invisible. Là, parmi les millions d'êtres qui ont passé sur la terre et dont le souvenir s'est perdu ici-bas, il choisit ceux qu'il veut faire revivre dans la mémoire des hommes. Il les évoque, il leur parle, il les écoute, il écrit sous leur dictée. Ce que la sotte humanité prend pour une invention de l'artiste n'est que la confession d'un mort inconnu ; mais vous, spirite, ou prétendu tel, comment ne reconnaissez-vous pas une voix extra-naturelle ? Comment vous laissez-vous tromper comme la foule ? Êtes-vous donc si peu avancé dans les voies de la médianimité ?

En parlant ainsi, Jonathan Dream rejetait la tête en arrière, et agitant les bras, ouvrant et fermant les mains, il s'avançait sur moi, comme pour me noyer de son fluide.

— Confrère, lui dis-je, vous êtes, je le vois, un homme d'esprit, quoique spirite ; je ne doute pas que vous ne puissiez nous écrire un

petit discours à la don Quichotte, ou improviser quelques nouveaux proverbes dignes de Sancho. Mais nous sommes seuls, et tous deux nous sommes augures ; nous avons le droit de nous regarder et même de rire en nous regardant. Restons-en là ; je vous souhaite un heureux succès. En France, c'est chose aisée ; le peuple qui se croit le plus spirituel de la terre est naturellement le plus facile à mener par le bout du nez. Demandez aux femmes de Paris.

— Halte-là ! cria le magicien d'un ton furieux. Me suis-je trompé ? Êtes-vous un faux frère ? Me prenez-vous pour un charlatan ? pour un mystificateur ? pour un saltimbanque ? Sachez que Jonathan Dream n'a jamais dit un mot qui ne fût vrai. Ah ! vous doutez de ma puissance, mon petit monsieur. Quelle preuve en voulez-vous ? Faut-il vous ôter toutes vos idées, ce qui ne sera pas difficile ; faut-il vous endormir, vous faire passer par le froid, le chaud, le vent, la pluie ; faut-il… ?

— Pas de magnétisme, lui dis-je ; je sais qu'il y a là un phénomène naturel, mal connu jusqu'à présent, et dont vous abusez. Si vous voulez me convaincre, ne commencez point par m'endormir. Nous ne sommes pas à l'Académie.

— Eh bien, dit-il, en fixant sur moi des yeux flamboyants, que diriez-vous si je vous transportais en Amérique ?

— Moi ? Je voudrais le voir pour le croire.

— Oui, vous, s'écria-t-il, et non pas seulement vous, mais votre femme, vos enfants, vos voisins, votre maison, votre rue, et, si vous dites un mot, Paris tout entier. Oui, ajouta-t-il, dans une agitation fébrile, oui, si je veux, demain matin Paris sera au Massachusetts ; il n'y aura plus aux bords de la Seine qu'une plaine inhabitée.

— Mon cher sorcier, il fallait vendre votre secret à M. le préfet de la Seine ; cela nous eût peut-être économisé quelques millions. En l'absence des Parisiens, on leur eût fait un Paris tout neuf, droit et monotone comme New York ; un Paris sans passé, sans monuments, sans souvenirs ; tous nos architectes et tous nos administrateurs en eussent pâmé de joie.

— Vous plaisantez, dit Jonathan, vous avez peur… Je vous le répète demain, si je veux, Paris sera au Massachusetts et Versailles avec lui. Acceptez-vous le défi ?

— Oui, certes, je l'accepte, répondis-je en riant. Et cependant l'assurance de ce diable d'homme me troublait. Je me connais en gasconnades ; je lis vingt journaux tous les jours, et j'ai entendu plus

d’un ministre à la tribune ; mais cette voix d’illuminé m’en imposait malgré moi.

— Prenez cette boîte, dit le magicien d’un ton impérieux ; ouvrez-la, voici deux pilules ; l’une pour vous, l’autre pour moi ; choisissez, ne m’interrogez pas.

— Je m’étais trop avancé pour reculer. J’avalai un des globules, Jonathan prit l’autre, et me salua en me disant d’une voix caverneuse : À demain, de l’autre côté de l’Océan.

Une fois dans la rue, je me trouvai dans un état singulier. Je courus d’un trait aux Champs-Élysées, sans m’apercevoir de la distance. Je me sentais plus vif, plus léger, plus élastique que ne l’a jamais été une créature humaine ; il me semblait qu’en bondissant j’atteindrais les cornes de la lune qui se levait à l’horizon. Tous mes sens étaient d’une finesse incroyable. De la place de la Concorde je voyais les voitures qui tournaient autour de l’arc de l’Étoile, j’entendais le tic tac de la grande aiguille qui marquait l’heure à l’horloge des Tuileries. La vie courait dans mes veines avec une vitesse et une chaleur inconnues ; je me demandais si déjà quelque main invisible ne m’emportait pas au delà de l’Atlantique. Pour me rassurer, je regardais le pâle croissant qui montait lentement dans le ciel ; sûr de n’avoir pas changé de méridien, je rentrai chez moi, honteux de ma crédulité, et je m’endormis en riant de M. Dream et de ses folles menaces.

CHAPITRE II

EST-CE UN RÊVE ?

Pendant la nuit j'eus un rêve. — Était-ce un rêve ? Jonathan, assis à mon chevet, me regardait d'un air moqueur.

— Eh bien ! disait-il, monsieur l'incrédule, comment vous trouvez-vous de la traversée ? Le voyage ne vous a pas trop fatigué ?

— Le voyage, murmurai-je ; je n'ai pas bougé de mon lit.

— Non ; mais vous êtes en Amérique. Ne vous jetez pas comme un fou à bas de votre lit. Attendez que je vous donne quelques instructions afin que le saisissement ne vous tue pas. D'abord j'ai renversé votre maison. Dans un pays libre on ne vit pas en caserne, pêle-mêle, sans repos et sans dignité. De chacun de ces tiroirs, que vous appelez des étages, j'ai fait une demeure à l'américaine ; je l'ai disposée et meublée à ma façon, j'y ai joint un petit jardin. Pour arranger ainsi les quarante mille maisons de Paris, cela m'a pris près de deux heures, je ne le regrette pas ; vous voici maître chez vous ; c'est la première de toutes les libertés. Désormais vous n'avez plus à souffrir de vos voisins, et vous ne les faites plus souffrir. Odeur de cuisine et d'écurie, cris des enfants, des femmes et des bonnes, aboiement des chiens, miaulement des chats et des pianos ; tout est fini. Vous n'êtes plus un numéro de bagne ou d'hôpital, un hareng encaqué, vous êtes un homme ; vous avez une famille et un foyer.

— Ma maison renversée ! Je suis ruiné ; qu'avez-vous fait de mes locataires ?

— Soyez tranquille ; ils sont là, chacun dans une petite maison commode. Ce sont maintenant des tenanciers qui vous payeront leur rente pendant un demi-siècle, sans que tous les trois ans vous ayez besoin de vous surprendre les uns et les autres et de ruser à qui mieux mieux. J'ai mis à votre droite M. Leverd l'épicier, aujourd'hui M. Green. M. Petit, le banquier du premier étage, est devenu M. Little, et n'en est pas un moins gros personnage avec ses millions. M. Reynard, l'avocat du second, s'appelle M. le solliciteur Fox, et n'en perdra pas une de ses malices. À votre gauche vous trouverez le voisin du

quatrième, le brave colonel Saint-Jean, devenu *the gallant colonel Saint-John*, avec tous ses rhumatismes ; et enfin M. Rose le pharmacien qui n'est ni moins important ni moins majestueux depuis qu'il se nomme M. Rose l'apothicaire. Quant à vous, mon cher Lefebvre, vous voici devenu, par droit d'émigration, M. le docteur Smith, et membre de la plus nombreuse famille qui soit sortie de la souche anglo-saxonne. Faites fortune en tuant ou en guérissant vos clients du nouveau monde, ce ne sont pas les cousins qui vous manqueront.

Je voulais appeler : les yeux de mon terrible visiteur me clouaient dans mon lit.

— À propos, dit-il en riant, vous serez un peu surpris d'entendre votre femme, vos enfants, vos voisins, parler anglais et nasiller. Ils ont laissé leur mémoire dans l'ancien monde, et ne sont plus maintenant que des Yankees pur sang. Effet admirable du climat, déjà remarqué par le prince des spirites, le grand Hippocrate. Les chiens n'aboient plus quand ils approchent du pôle ; le blé, sous l'équateur, n'est qu'un chiendent stérile ; un Yankee à Paris se croit né gentilhomme, un Français aux États-Unis perd l'horreur de la liberté. Quant à vous, monsieur l'incrédule, je vous ai laissé et vos préjugés et vos souvenirs. Je tiens à ce que vous jugiez de mon pouvoir, en connaissance de cause. Vous saurez si Jonathan Dream est un spirite : vous voilà cousu dans une peau d'Américain, vous n'en sortirez que sous mon bon plaisir.

— *But I cannot speak English*, m'écriai-je[1] ; je m'arrêtai brusquement, tout effrayé de siffler comme un oiseau.

— Pas mal, dit l'insupportable railleur ; avant deux jours vous confondrez *shall* et *will*, *these* et *those* avec toute la facilité et la grâce d'un Écossais. Adieu, ajouta-t-il en se levant ; adieu, on m'attend à minuit chez la sultane favorite, au harem de Constantinople ; à deux heures il faut que je sois à Londres, et je verrai lever le soleil à Pékin. Un dernier avis ; rappelez-vous que le sage ne s'étonne de rien. Si vous voyez autour de vous quelque figure étrange, ne criez pas au diable, on vous enfermerait avec nos *lunatiques*. Cela gênerait vos observations.

— Je me levai en sursaut ; trois poignées de fluide, reçues en plein visage, me rendirent immobile et muet. Mon traître, alors, me salua d'un rire sardonique ; puis, prenant un rayon de la lune, qui traînait dans la

[1] Mais je ne sais pas parler anglais.

chambre, il s’en fit une ceinture, traversa la fenêtre, et s’évanouit dans les airs. Effroi, magnétisme ou sommeil, je me sentis accablé :

I’venni men così com’ io morisse,
E caddi, come corpo morto cade[2].

[2] Dante, *Inf.*, v. 141. Je m’évanouis comme si je mourais, et je tombai comme tombe un corps mort.

CHAPITRE III

ZAMBO.

Quand je revins à moi, il faisait jour. Mon fils chantait à pleine voix le *Miserere* du *Trovatore* ; ma fille, élève de Thalberg, jouait avec un *brio* incomparable les variations de Sturm sur un air varié de Donner. Dans le lointain, ma femme querellait la bonne qui lui répondait en criant. Rien n'était changé dans ma paisible demeure ; les angoisses de la nuit n'étaient qu'un vain songe ; délivré de ces chimériques terreurs, je pouvais, suivant une douce habitude, rêver les yeux ouverts, en attendant le déjeuner.

À sept heures, selon l'usage, le domestique entra dans ma chambre et m'apporta le journal. Il ouvrit la fenêtre, écarta les persiennes ; l'éclat du soleil et la vivacité de l'air me firent l'effet le plus agréable. Je tournai la tête vers le jour ; horreur ! mes cheveux se hérissèrent, je n'eus même pas la force de crier.

En face de moi, souriant et dansant, était un nègre avec des dents comme des touches de piano, et deux énormes lèvres rouges qui lui cachaient le nez et le menton. Tout habillé de blanc, comme s'il eût craint de ne pas paraître assez noir, l'animal s'approchait de moi en remuant sa tête crépue, en roulant de gros yeux.

— Massa[3] bien dormi, chantait-il, Zambo bien content.

— Pour chasser ce cauchemar, je fermai les yeux ; le cœur me battait à me rompre la poitrine ; quand j'osai regarder, j'étais seul. Sauter à bas du lit courir à la fenêtre, me toucher les bras et la tête, ce fut l'affaire d'un instant. En face de moi, une suite de petites maisons, rangées comme des capucins de carte, trois imprimeries, six journaux, des affiches partout, l'eau gaspillée débordant dans les ruisseaux. Dans la rue, des gens affairés, silencieux, courant les mains dans leurs poches, sans doute pour y cacher des révolvers ; point de bruit, point de cris, point de flâneurs, point de cigares, point de cafés, et aussi loin que portait ma vue, pas un sergent de ville, pas un gendarme. C'en était fait

---

[3] *Master* (monsieur), en patois nègre.

! j’étais en Amérique, inconnu, seul, dans un pays sans gouvernement, sans lois, sans armées, sans police, au milieu d’un peuple sauvage, violent et cupide. J’étais perdu !

Plus abandonné, plus désolé que Robinson après son naufrage, je me laissai tomber sur un fauteuil, qui aussitôt se mit à danser sous moi. Je me levai tout tremblant, je me cherchai dans la glace, hélas ! je ne me retrouvai même plus. En face de moi il y avait un homme maigre, au front chauve, parsemé de quelques cheveux rouges, à la face blême, encadrée de favoris flamboyants qui voltigeaient jusqu’aux épaules. Voilà ce que la malice du sort faisait d’un Parisien de la Chaussée-d’Antin ! J’étais pâle, mes dents claquaient, le froid me gagnait la moelle des os. — Soyons homme, m’écriai-je, j’ai une famille, et le nom français à soutenir. Il faut reprendre sur mes sens l’empire qui m’échappe. C’est l’adversité qui fait les héros !

Je voulais appeler : pas de sonnette ; j’aperçus un bouton de cuivre que je poussai à tout hasard. Soudain parut Zambo, comme un de ces diables qui sortent d’une boîte, et tirent la langue en saluant.

— Du feu, m’écriai-je, apportez-moi du feu, je veux un grand feu dans la cheminée.

— *Massa* n’a donc pas d’allumettes, dit Zambo en me montrant un briquet placé sur la cheminée. *Massa* ne peut donc pas se baisser ? ajouta-t-il d’un ton ironique. Puis, tournant une vis au bas de la cheminée, et passant une allumette sur la bûche de fonte, il en fit jaillir mille langues de flamme.

— Est-il, bon Dieu ! permis, s’écria-t-il en sortant, de déranger pauvre nègre qui prend le soleil ?

— Peuple sauvage, murmurai-je en approchant du feu et en me ranimant à cette chaleur douce et égale ; peuple sauvage, qui n’a ni pelles, ni pincettes, ni soufflets, ni charbon, ni fumée ; peuple barbare, qui ne connaît même pas le plaisir de tisonner ! Tourner un robinet pour allumer, éteindre ou régler son feu, c’est bien l’œuvre d’une race sans poésie, qui ne donne rien à l’imprévu, et qui a peur de perdre une minute, parce que le temps, c’est de l’argent.

Une fois réchauffé, je songeai à ma toilette. J’avais devant moi une table d’acajou surchargée de têtes de cygnes en cuivre et d’autres ornements de mauvais goût, mais garnie de ces faïences anglaises qui réjouissent les yeux par la richesse de la couleur et du dessin. Il y avait sur cette table, et à profusion, brosses, éponges, savons, vinaigres,

pommades, etc., mais pas une goutte d'eau. Je repoussai le bouton, Zambo rentra plus maussade qu'au départ.

— De l'eau chaude et de l'eau froide pour ma toilette ; vite, je suis pressé.

— C'est trop fort, s'écria Zambo ; *Massa* ne peut pas tourner le robinet d'eau froide et le robinet d'eau chaude qui sont là dans le coin ? Parole d'honneur, c'est à donner congé ; je ne peux pas continuer à servir un maître qui n'y voit pas clair. Et il sortit en me jetant la porte au nez.

— De l'eau chaude à toute heure, et partout, c'est commode, pensai-je, mais c'est l'invention d'un peuple qui ne songe qu'à son *comfort* ; Dieu merci, nous n'en sommes pas là. Il se passera un siècle ou deux avant que la noble France descende à cette recherche de mollesse, à cette propreté efféminée.

Rien ne rafraîchit les idées comme de se faire la barbe. Après m'être rasé, je me trouvai un tout autre homme ; je commençais même à me réconcilier avec ma longue figure et mes dents de devant. — Si je prenais un bain, pensai-je, j'achèverais de me calmer ; je pourrais affronter avec plus de courage la vue de ma femme et de mes enfants ; peut-être, hélas ! ne sont-ils pas moins changés que moi.

Je sonnai ; Zambo reparut, la figure renversée.

— Mon ami, où y a-t-il un établissement de bains dans la ville ? Montrez-moi le chemin.

— Un établissement de bains, *Massa*, pourquoi faire ?

Je haussai les épaules. — Imbécile, pour se baigner, apparemment.

— *Massa* veut prendre un bain, dit Zambo en me regardant avec une surprise mêlée d'effroi. C'est pour cela que *Massa* me fait venir du fond du jardin ?

— Sans doute.

— C'est trop fort, cria le nègre en se tirant une poignée de cheveux. Comment ! il y a une salle de bain à côté de chaque chambre à coucher, et *Massa* fait monter Zambo pour lui dire : « Mon ami, où peut-on se baigner ? » On ne se moque pas ainsi d'un Américain.

Et poussant une petite porte cachée sous la tenture, le nègre me fit entrer dans un élégant cabinet, où était une baignoire de marbre blanc.

— Allons, Zambo, chantait-il d'un ton furieux et comique, tourne robinet pour *Massa* ; robinet d'eau froide, robinet d'eau chaude ; brasse

le bain, mets le linge chauffer dans la case ; fais la nourrice, Zambo ; Massa ne sait pas se servir de ses mains.

Je n’avais qu’à me taire, je laissai Zambo exhaler sa furie, et ne voulus pas voir qu’il me tirait la langue ; mais je maudis tout bas ces horribles maisons américaines, demeures insociables, vraies prisons dont on ne peut sortir, puisqu’on y trouve sous la main tout ce qu’à Paris nous avons le plaisir d’aller chercher hors de chez nous, chèrement, il est vrai, mais fort loin.

CHAPITRE IV

AT HOME.

Sorti du bain, sans y avoir trouvé le calme, je descendis tout pensif le petit escalier qui menait au rez-de-chaussée. Qu'avait-on fait de ma maison ? Sous quel masque allais-je retrouver ma famille ? J'entrai dans la salle à manger, il n'y avait personne ; je passai dans le parloir : personne. En attendant, je regardai les deux pièces, pour m'habituer à la figure de mon nouveau logis.

Dans la salle à manger, garnie d'un tapis, il n'y avait pour tout ornement qu'un vieux et lourd bahut d'acajou, chargé de tasses de Chine et de théières en métal anglais, plus brillant que l'argent. En face du buffet, trois gravures médiocres. Au milieu, Penn traitant avec les Indiens sous l'orme de Shakamaxon ; à droite, le portrait en pied de Washington avec son cheval et son nègre ; à gauche, l'image du souverain *pro tempore*, l'honnête et vieil Abé, en d'autres termes, l'honorable Abraham Lincoln, ancien fendeur d'échalas[4], aujourd'hui président des États-Unis.

— Voilà donc, m'écriai-je, les génies protecteurs de mon nouveau foyer, à moi Français, élevé dans le culte de la force et du succès ? Un quaker pacifique, un général qui, pouvant être empereur du nouveau monde, s'abaisse à rester le premier magistrat d'un peuple libre, un ouvrier devenu avocat à force de travail, et Président de son pays par hasard, tels sont les héros de l'Amérique ! Sur cette terre demi-sauvage, la morale des bourgeois est encore celle des grands hommes. Que peut-on attendre d'une nation avec de pareils préjugés ? Ce n'est pas elle qui donnera au monde un César !

Dans le parloir, il y avait un piano en palissandre, un bureau chargé de papiers, une bibliothèque remplie de livres. Trois ou quatre Bibles y figuraient au milieu des œuvres de Francis Quarles, de Bunyan, de Jérémy Taylor, de Law, de Jonathan Edwards, de Channing, fort

---

[4] *Railsplitter* ; c'est avec du bois fendu qu'on fait les *fences* ou treillis qui ferment les propriétés aux États-Unis.

honnêtes gens sans doute, mais dont je lisais les noms pour la première fois. Je m'en tins là, ayant peu de goût pour la théologie, même les soirs où je ne peux dormir. Venaient ensuite quelques historiens ou moralistes, Franklin, Emerson, Marshall, Washington-Irving, Prescott, Bancroft, Lothrop-Motley, Ticknor ; puis quelques romans sérieux, et une foule de poètes anglais, américains, allemands et même espagnols. Et la France, où était-elle ? Hélas ! pour représenter la patrie, je ne trouvai qu'un Télémaque avec la prononciation figurée, ou plutôt défigurée en anglais. Et penser qu'un jour, peut-être pour célébrer la fête de son père, ma fille, ma chère Suzanne, me réciterait de ses lèvres mignonnes : *Calepso ne povait se counsolère diou départe d'Ioulis* !

De dépit, je jetai le livre, et passai au jardin : un petit coin de terre, enfermé entre quatre murs garnis de lierre et de chèvrefeuille ; partout des lilas, des rosiers, des fleurs nouvelles ; au fond, une petite serre et un kiosque chinois, abri commode pour prendre le thé, fumer un cigare ou regarder les étoiles. Dans le jardin personne, hormis Zambo, étendu comme une statue de bronze sur une table de marbre blanc. La face tournée au soleil et couverte de mouches, le nègre, ronflant, se reposait des cruels ennuis que je lui avais causés. Le drôle profitait de ce qu'il était à mon service pour ne rien faire et dormir en pleine liberté.

Cette promenade solitaire dans le logis de la Belle au bois dormant commençait à m'intriguer ; j'allais réveiller Zambo, pour avoir le plaisir de quereller un chrétien, quand j'entendis des voix qui partaient du sous-sol de la maison, ou, comme disent les Franco-Américains en leur patois, du *basement*, un mot qui, je l'espère, manquera longtemps au dictionnaire de l'Académie.

Après avoir descendu quelques marches, j'aperçus enfin dans une grande cuisine deux femmes si fort occupées, qu'elles n'entendirent point le bruit de mes pas. L'une, qui me tournait le dos, mais que je reconnus à sa voix, était ma chère Jenny, la mère de mes enfants ; l'autre, que j'allais bientôt apprécier, était une énorme et blonde créature, haute de cinq pieds huit pouces, qui avait plutôt l'air d'un grenadier écossais que d'une fille d'Ève. C'était Martha la cuisinière, Pennsylvanienne de naissance, *tunkerienne* ou *tunkeriste* de religion, quelque chose comme une quakeresse ; excellente personne, qui grondait toujours, et qui n'avait qu'un défaut, c'était de traiter comme un païen et un publicain quiconque portait un bouton à sa robe ou à son

habit. Pour cette âme exaltée, le symbole du christianisme, ce n'était pas la croix, c'était une agrafe.

À en juger par le sérieux des deux femmes et par les paroles qu'elles échangeaient avec vivacité, il s'accomplissait en ce moment un grand œuvre culinaire. Jenny (était-ce bien madame Lefebvre ?) ficelait dans une serviette une masse de pâte informe, et la déposait avec soin dans une marmite pleine d'eau. À son tour, Martha enfonçait le précieux vase dans un fourneau de fonte, qui tenait tout un côté de la cuisine. C'était une construction monumentale, avec des étages comme une maison, et je ne sais combien de tiroirs et d'armoires d'où s'échappait la vapeur. Four, buanderie, rôtisserie, poète, eau chaude, air chaud et le reste, tout se trouvait dans ce fourneau monstre, qui portait une inscription, comme un arc de triomphe :

G. CHILSON'S COOKING RANGE, BOSTON.

Je doute que Satan lui-même, avec les ressources dont il dispose, ait jamais inventé fournaise mieux chauffée.

Quand tout fut en place et qu'on eut remué et aligné une armée de chaudrons et de coquemars, ma femme se retourna, et poussa un cri de joie en me voyant.

— Bonjour, mon amour, me dit-elle, j'espère que vous avez bien dormi. Vous regardez nos préparatifs ; c'est un *pudding* comme celui que vous avez trouvé bon l'autre jour. Je viens de le hacher et de le mélanger moi-même ; mieux que Martha, je sais ce qui est de votre goût. Vous serez content de moi, je l'espère, et vous me récompenserez de toute la peine, ou plutôt de tout le plaisir que je prends à vous servir.

Disant cela, elle s'approcha de moi et me tendit le front. Chose étrange ! c'était ma femme, et cependant ce n'était pas elle. Même visage, mêmes traits que dans l'ancien monde, sauf le bout du nez qui avait un peu rougi ; mais en même temps je ne sais quoi de calme et de limpide dans le regard, de doux dans la parole, d'affectueux dans le geste, que je n'avais jamais remarqué dans notre ménage du vieux Paris. Je me sentais aimé, soigné ; cela me chatouillait le cœur. Aussi, sans m'inquiéter de Martha et de mes vingt ans de mariage, j'embrassai tendrement madame Lefebvre, je veux dire mistriss Smith. Pardonnez-moi, époux parisiens, j'étais en Amérique !

— Martha, dit ma femme en ôtant un tablier de cuisine et en baissant sa robe de soie qu'elle avait relevée et rattachée par derrière, Martha, vous irez chez M. Green. Son dernier café n'est pas bon ; c'est du brésil

; mon mari n'aime que le maurice ; prenez un grain petit et rond, je le brûlerai moi-même. J'ai vu au marché les premières fraises, achetez-en de quoi garnir le dessous d'une de ces bonnes tourtes que vous faites si bien, et que l'an dernier mon mari et mes enfants mangeaient avec tant de plaisir. Dites à Hofman le fleuriste qu'il y a des œillets partout, excepté dans notre jardin, et que mon mari attend les trois variétés nouvelles qu'on m'a promises. N'oubliez pas non plus les lis que j'ai choisis pour Suzanne, et les géraniums que j'ai demandés pour Henri. Enfin, prenez chez le libraire le dernier discours du révérend docteur Bellows *sur l'état de la nation* ; c'est une œuvre éloquente et patriotique ; mon mari nous le lira ce soir, lui qui lit si bien. Cela fera tant de plaisir aux enfants et à moi !

Faibles cœurs que nous sommes ! je me sentais attiré et charmé par cette musique nouvelle, où mon nom et celui de mes enfants revenait à chaque mesure. À Paris, en France, c'était une tout autre note que j'entendais. Ma femme avait toutes les vertus, mais son extrême modestie me rendait la vie un peu dure. *Faire comme tout le monde* était la devise de madame Lefebvre ; Dieu sait ce qu'il m'en coûtait pour ne pas nous distinguer ! Pour être logés *comme tout le monde*, nous habitions un appartement, à cent dix marches de hauteur, dans un hôtel princier il est vrai, et dont le concierge, qui se moquait de moi, avait un domestique et un frotteur. Pour être servis *comme tout le monde*, nous avions un grand coquin de laquais, ivrogne et menteur, magnifique drôle en culotte de panne et en gilet rouge, qui me coûtait fort cher, me servait de travers, et ne me permettait ni de m'habiller, ni de manger, ni de boire à ma guise. Pour être mises *comme tout le monde*, il fallait à ma femme et à ma fille des robes d'un prix fou, des crinolines qui emplissaient chacune un carrosse et ne me laissaient de place que sur le siège du cocher ; enfin, pour figurer *où* va tout le *monde*, il me fallait courir après les invitations, et sourire à des gens qu'au fond du cœur je méprisais d'un souverain mépris. C'était l'usage. Le bon ton voulait qu'on adorât la fortune et qu'on se ruinât pour paraître ; je n'avais garde de me séparer de la bonne société. C'eût été de l'originalité, un vice du plus mauvais goût, et que la France laisse aux Anglais.

Grâce à ma femme et à ses sages conseils, nous remplissions, je crois, avec convenance un rôle difficile ; les gens qui tous les jours nous voyaient au Bois à heure fixe, et par tous les temps, devaient nous

rendre justice. J'ose dire que nous tenions notre rang à Paris, et que nous menions avec honneur la vie la plus occupée qu'on puisse imaginer ; nous faisions chaque matin vingt visites, et nous ne manquions pas une soirée. Tout cela était bien ; mais, faut-il l'avouer ? en un pays sauvage, ma grossière nature reprenait le dessus ; j'étais heureux de n'entendre plus parler de *tout le monde* ; il me plaisait que ma femme ne s'occupât que de moi et ne vit rien au delà de son mari, de ses enfants, de sa maison. Je me sentais roi dans mon logis ; et j'étais si content de mes sujets et de leur obéissance, qu'en montant l'escalier je passai le bras autour de la taille de Jenny, et j'embrassai ma femme une seconde fois, ce qui la fit rougir prodigieusement. *For shame, mister Smith*[5], murmura-t-elle, d'un ton qui me fit croire qu'elle et moi nous étions rajeunis de vingt ans.

[5] Fi, M. Smith.

CHAPITRE V

SANS DOT.

Tandis que Zambo se fatiguait à dormir, que ma femme et Martha préparaient la table et servaient le déjeuner, je me mis à lire le *Paris-Télégraphe*, énorme journal à bon marché, qui portait pour devise ces mots stupides : *The world is governed too much* : le monde est trop gouverné. Le ton grossier de cette feuille me déplut. Dieu merci ! on nous donne une meilleure éducation ; ce n'est pas à nous qu'un gouvernement protecteur du bon goût laisserait prendre l'odieuse habitude d'appeler *un chat un chat, et Rollet un fripon*. Qui croirait, par exemple, que le *Paris-Télégraphe* osait flétrir du nom de voleur et même d'assassin un honnête millionnaire qui, par une erreur, excusable sans doute, avait fourni à l'armée du Nord soixante mille paires de souliers dont les semelles étaient en carton et avaient mal résisté à l'humidité des bivouacs ? Faites donc des affaires dans un pays où l'on respecte aussi peu la grande spéculation !

Tout le journal était sur ce ton déplorable. Rien n'échappait aux invectives de cet insolent folliculaire, de ce misérable gazetier. Telle loi était abominable, parce qu'elle empiétait sur la libre action des citoyens ; tel magistrat était un Jeffries et un Laubardemont, parce qu'il faisait tomber dans un piège innocent le coquin qui se fiait à la justice ; tel maire était un Verrès ou un sot, parce qu'il concédait à des actionnaires, bien pensants, un monopole avantageux pour tout le monde, comme sont toujours les monopoles. Prenez donc la peine de gouverner les hommes, pour essuyer journellement de pareilles avanies !

— Malheureux pamphlétaire, m'écriai-je, si tu avais l'honneur de vivre chez le peuple le plus aimable et le plus éclairé de la terre, tu saurais de naissance que critiquer la loi, le juge ou le fonctionnaire, c'est un crime de lèse-majesté sociale ! Le premier dogme d'un peuple civilisé, c'est l'infaillibilité de l'autorité. Maudit soit l'inventeur du journal, et surtout du journal libre et à bon marché ! La presse, c'est le gaz, une lumière qui vous brûle les yeux et vous empoisonne du même coup.

— Pourquoi ne déjeune-t-on pas ? demandai-je brusquement à ma femme, afin de secouer des idées déplaisantes. Où sont les enfants ? Pourquoi ne descendent-ils point ?

— Ils sont sortis, mon ami, et ne tarderont pas à rentrer. Henri fait ce soir son premier discours à *l'Académie des jeunes lecteurs* ; il a voulu s'assurer de la sonorité de la salle, avant de parler en public.

— Et sur quel sujet pérorera ce soir notre Cicéron de seize ans ?

— Voici son brouillon, dit Jenny, en me tendant avec l'orgueil d'une mère un papier rempli de mots soulignés, d'interjections, de pauses et d'exclamations.

Le titre, écrit en gros caractères, me parut plus respectable que clair :

DE LA MORALISATION DES FEMMES,
CONSIDÉRÉES COMME ÉDUCATRICES DU GENRE HUMAIN.

— Pends-toi, Chérubin, m'écriai-je ; le monde finira à force de vertu ! À seize ans, si nous songions à quelque chose, ce n'était certes pas comme monsieur mon fils, à moral…

— Mon ami, me dit Jenny… Cette voix m'arrêta court, et tellement à propos, que je me mordis la langue au milieu du mot, et me sentis rougir malgré moi.

— Mon ami, continua ma femme, qui ne s'aperçut pas de mon trouble : je crois qu'il se prépare un changement dans la situation de Henri. Tous les jours il me répète qu'il y a trop longtemps qu'il est à notre charge, que cela doit ennuyer le gouverneur…

— Qu'est-ce que c'est que le gouverneur ?

— Vous le savez, c'est le nom d'amitié que nos enfants donnent à leur père ; en deux mots, Henri veut prendre un état.

— Patience, madame Smith, nous avons le temps ; ce soin me regarde.

— Mon ami, notre fils a déjà seize ans ; tous ses camarades ont une position, il faut qu'il fasse son chemin. Causez-en avec lui, il a en vous une pleine confiance, nul ne peut mieux le diriger que vous !

Je me mis à me promener de long en large, tandis que ma femme regardait à la fenêtre si nos enfants arrivaient.

— Ô mon fils ! pensai-je, oui, le soin de t'établir me regarde. Il y a longtemps que j'ai tout disposé pour ton succès. Ce n'est pas en vain qu'il y a seize ans je t'ai choisi pour parrain mon ami Regelman, alors sous-chef, et aujourd'hui chef de bureau au ministère des finances,

section des douanes. Oui, mon cher Henri, déjà, sans le savoir, tu es candidat à l'aspirance au surnumérariat du ministère des finances. Dans deux ans tu seras bachelier, dans trois ans, si tu passes heureusement trois ou quatre concours, et si tu es vigoureusement protégé, *tu Marcellus eris* ! Je te vois déjà, à trente-cinq ans, sous-chef, appointé de deux mille quatre cents francs, et décoré, comme le fut ton parrain ; je te vois, comme ton modèle, doux, humble, poli, complaisant avec tes chefs ; sévère, roide, majestueux avec tes subordonnés ; et t'élevant de degré en degré jusqu'à la direction du personnel. À cinquante ans, si rien ne trompe l'orgueilleuse illusion d'un père, tu seras la terreur et l'espoir de dix mille habits verts. Quelle fortune, et quel avenir !

— Voilà Henri, s'écria ma femme, toujours à la fenêtre. Il cause avec M. Green ; je suis sûre qu'il lui demande un bon conseil, et peut-être mieux que cela.

— Que dites-vous, ma chère ? Green, l'épicier ? Est-ce que mon fils parle à ces petites gens ?

— Petites gens, reprit ma femme d'un air surpris. M. Green est un honnête homme, un bon chrétien, universellement respecté. Il *vaut* trois cent mille dollars[6], et fait le plus bel usage de la fortune qu'il doit à son travail.

— Très bien ! m'écriai-je. Heureux pays où les épiciers sont millionnaires, donnent des consultations comme les avocats, sinon même des places comme les ministres. Que mon fils sollicite donc Son Excellence le seigneur des Pruneaux et de la Mélasse. Mais, appelez Suzanne ; je ne suppose pas qu'elle attende rien de l'honorable M. Green.

— Suzanne est à sa leçon d'hygiène et d'anatomie.

— D'anatomie, grand Dieu ! Ma fille, à dix-neuf ans, apprend l'anatomie ! Elle dissèque peut-être ?

— Qu'avez-vous, mon ami ? reprit ma chère femme avec une tranquillité qui me ramena sur la terre. Suzanne aura un jour des enfants. Voulez-vous qu'elle les élève et les soigne à l'aveugle, sans rien connaître de leur constitution ? N'avez-vous pas dit cent fois devant elle que l'étude du corps humain fait partie nécessaire d'une bonne éducation ?

---

[6] C'est-à-dire 1 600 000 francs ; le dollar vaut 5 fr. 35 c.

— Et quel est le médecin à la prudence duquel on confie le soin d'enseigner l'anatomie à de jeunes filles ?

— C'est madame Hope, une de nos célébrités médicales.

— Des femmes médecins ! Molière, où es-tu ? Quoi, dans ce pays, fait à l'envers de tous les autres, ce ne sont pas des hommes qui soignent nos mères, nos épouses et nos filles ? Ce sont des femmes peut-être qui accouchent les femmes de la bonne société ? Cela ne se fait nulle part ; cela est indécent, madame Smith ; cela est indécent.

J'aurais cru le contraire, mon ami ; mais vous en savez plus que moi. Ainsi donc, si jamais notre fille avait une de ces indispositions, graves ou non, qu'une femme dans sa pudeur ose à peine s'avouer à elle-même, vous aimez mieux que je fasse venir un médecin ?

Point du tout ; vous me comprenez mal, chère amie. Je voulais dire seulement qu'il y a d'anciens usages qui sont respectables comme toutes les vieilles erreurs. C'est-à-dire, non ; je vous expliquerai cela un autre jour. Qui est-ce qui accompagne Suzanne à cette leçon d'anatomie ?

— Personne.

— Comment personne ? À dix-neuf ans, et belle comme un ange, ma fille court les rues, seule et sans chaperon ?

— Pourquoi ferait-elle autrement que ses compagnes ? Quel danger y a-t-il pour elle ? Vous imaginez-vous qu'en Amérique il y ait un homme assez criminel ou assez fou pour manquer au respect qu'il doit à la jeunesse et à l'innocence ? Pères, maris, frères ou fils, tous les bras se lèveraient pour frapper le misérable ; mais jamais pareille indignité ne s'est vue dans ce noble pays. Ce sont des misères et des vices qu'il faut laisser au vieux continent.

— D'ailleurs, ajouta ma femme avec son doux sourire, je crois Suzanne bien gardée. Alfred, le dernier fils de M. Rose, est revenu des Indes ; je l'ai vu hier qui se promenait avec son père et ses huit frères. On ne m'ôtera pas de la tête que Suzanne et lui sont engagés depuis longtemps.

— Engagés ! ma fille amoureuse du neuvième fils d'un apothicaire ? Et c'est sa mère qui m'annonce froidement une nouvelle de cette espèce ?

— Pourquoi n'épouserait-elle pas celui qu'elle aime ? me dit Jenny en fixant sur moi ses beaux yeux bleus. Mon ami, n'est-ce pas ce que j'ai fait ? En suis-je fâchée ? le regrettez-vous ?

— Mais quel état, quelle fortune a ce jeune homme ?

— Soyez tranquille, mon ami ; Alfred est un galant homme : il n'épousera Suzanne que lorsqu'il aura une position à lui offrir. Suzanne attendra dix ans s'il le faut.

— Et la dot, madame Smith, avez-vous pensé à la dot ? Savez-vous ce que veut ce jeune galant qui compromet notre fille ? Savez-vous ce que nous pouvons faire, et quelle part de notre petit avoir il nous faut sacrifier ?

— Je ne vous comprends pas, Daniel. Est-ce que nous vendons notre enfant ? Est-ce qu'il faut payer un jeune homme, un amoureux, afin qu'il se décide à accepter pour compagne une charmante fille dont la vue réjouit les yeux, et qui est aussi bonne que belle ? Où avez-vous pris ces idées étranges, dont j'entends parler pour la première fois ?

— Sans dot ! m'écriai-je, dans un pays où du soir au matin chacun est à genoux devant un dollar !

— En Amérique, mon ami, on s'aime, on se marie parce qu'on s'aime, et on est heureux toute la vie en se répétant l'un à l'autre qu'on s'est choisi par amour. Chacun apporte en dot son cœur, et j'espère que, chez une nation libre, jeune et généreuse comme la nôtre, on ne connaîtra jamais d'autre dot que celle-là.

— Sans dot ! pensai-je, sans dot ! Harpagon n'a pas tort, cela change les choses. Le mariage n'est plus une affaire. Riche ou pauvre, la fiancée est sûre qu'on l'aime ; c'est pour elle et non pour son argent qu'on l'épouse ; le père qui donne sa fille en tremblant ne craint pas du moins de la livrer à quelque ignoble spéculateur. Sans dot ! Les peuples barbares ont quelquefois, sans le savoir, de ces délicatesses qui feraient honneur à notre civilisation.

— Voici Suzanne, cria ma femme, qui avait repris son poste d'observation. Alfred est avec elle ; je l'avais deviné.

Je courus à la porte. Ma fille, ma chère Suzanne, elle était plus belle que jamais ! Ses grands cheveux blonds, qui lui tombaient en boucles sur les épaules, son regard souriant, son air confiant, sa démarche mutine lui donnaient un charme nouveau. C'était l'innocence d'une enfant et la grâce d'une femme. Elle se jeta à mon cou comme une folle ; je la serrai sur mon cœur avec transport, et l'emportai entre mes bras jusque dans la salle à manger.

Là seulement je m'aperçus que Suzanne n'était pas entrée seule à la maison. Il était auprès d'elle, le monstre qui venait me ravir ma joie et

mon bonheur ; Suzanne le prit par la main et me le présenta de la façon la plus naturelle.

— M. Alfred Rose, cher papa, vous ne le reconnaissez pas ?

Je ne le reconnaissais que trop ; il était charmant, le misérable ! Je soupirai, et donnai une poignée de main à ce futur gendre qui voulait bien me faire l'honneur de me choisir pour beau-père, sans prendre la peine de me consulter. Sans dot ! cela suffisait pour qu'il se crût le droit d'épouser la femme qu'il aimait. Parlez donc de convenances à ces brutaux qui vont toujours droit devant eux !

CHAPITRE VI

OÙ L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC M. ALFRED ROSE ET LE VOISIN GREEN.

Tandis que nous restions en présence, Alfred et moi, tous deux silencieux et nous regardant, les deux femmes se parlaient bas avec une extrême vivacité ; la mère souriait, la fille avait des yeux suppliants.

— Mon ami, dit Jenny en prenant les jeunes gens par la main, voici deux enfants qui, avec l'aide de Dieu, veulent fonder une famille chrétienne, ils vous demandent votre bénédiction.

— Ma bénédiction ! J'ai vu le pape Pie IX bénir Rome et le monde, avec cette douce majesté qui fait tomber à genoux les incrédules ; j'ai vu de pieux évêques bénir l'innocence et la ferveur d'une première communion. Cela était beau et grand, c'était la sainteté qui s'épanchait. Mais moi, pécheur, je ne me sentis pas le droit de bénir, même mes enfants. J'embrassai Suzanne, j'embrassai Alfred, je réunis leurs mains dans les miennes, et je pleurai.

Ils étaient si heureux, les ingrats, qu'ils ne virent pas mes larmes ; ils s'échappèrent de mes bras pour courir vers Jenny, qui les reçut en élevant la voix :

— Que le Dieu d'Abraham et de Sarah, leur dit-elle, que le Dieu d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Rachel vous bénisse, mes enfants, et qu'il vous donne une vie chrétienne !

— *Amen*, répondit une voix dont la gravité me fit tressaillir. C'était Martha qui approchait avec l'œil et le geste d'un prophète.

— Homme, dit-elle, tu prends cette femme devant Dieu ; femme, tu prends cet homme devant Dieu, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, dans la santé comme dans la maladie, à la vie, à la mort : ne l'oublie pas, l'Éternel s'en souviendra.

— Non, certes, je ne l'oublierai jamais, s'écria Alfred en levant la main, j'en prends à témoin le Seigneur.

L'avouerai-je à ma honte ? malgré l'excellente éducation que j'ai reçue en France, et quoiqu'on m'ait habitué dès l'enfance à ne traiter sérieusement que les choses plaisantes, je me sentis ému jusqu'au fond

de l’âme par la solennité de cet engagement. Il me semblait que mon foyer était devenu sacré comme celui d’Abraham, et que Dieu, invisible et présent, y descendait pour bénir l’union de mes enfants.

L’entrée de Zambo chassa ces graves pensées. Il avait dépouillé le jardin et la serre pour offrir à la fiancée un bouquet énorme ; il accompagna son présent de telles grimaces et de compliments si burlesques, que je me mis à rire malgré moi.

— À quand la noce, mon jeune maître ? demandait le nègre. Demain, après-demain, dans huit jours ? Zambo veut chanter, Zambo veut danser.

— Suzanne, m’écriai-je en regardant ma fille, le jour n’est pas fixé !

— Mon bon père, nous attendons vos ordres, répondit mademoiselle ma fille avec une fausse modestie qui me fit soupirer.

— Et nous n’attendons plus que cela, dit Alfred ; j’ai loué et meublé une maison, près d’ici, au coin de la quatorzième avenue. Tout est prêt pour recevoir celle qui me fait l’honneur de partager ma fortune et mon nom.

— Mon fils, dis-je à Alfred, et ce nom de fils m’étrangla en passant, Suzanne vous a choisi, nous vous adoptons, les yeux fermés ; mais pardonnez à la légitime curiosité et à l’inquiétude d’un père. Depuis quand aimez-vous ma fille, et, puisque vous parlez de fortune, quelle sera votre situation à tous deux dans ce ménage dont le bonheur nous touche de si près ?

— Vous dire depuis quand j’aime Suzanne me serait difficile, répondit le jeune homme. Il me semble qu’en naissant je l’aimais. Certes, je l’aimais déjà quand nous allions ensemble à l’école commune, et que nous courions le long du chemin, elle tout enfant, et moi presque jeune homme. Depuis ce temps-là, nous avons tant de fois joué, parlé, prié ensemble ; je l’ai vue si souvent gaie, bonne, aimable ; tant de fois nous avons causé à cœur ouvert ; tant de fois j’ai pu voir toute la beauté de son âme, qu’un jour est venu où j’ai senti que Suzanne était la femme que Dieu m’avait choisie dans sa bonté. Quand Suzanne a eu seize ans, je lui ai demandé de m’accepter pour époux, nous nous sommes engagés ; voilà toute l’histoire de nos amours.

— Ainsi, dis-je en soupirant, c’est l’estime et l’amitié qui vous ont conduit à ce que vous appelez l’amour. Rien de subit, rien de foudroyant ; point de poésie, point de passion ?

— J'ai vingt-quatre ans, dit le jeune homme, j'aime Suzanne ; je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais qu'elle ; je l'estime plus que personne au monde ; je la chéris plus que moi-même ; est-ce sagesse, est-ce passion ? je ne sais ; mais j'espère que Suzanne ne m'en demandera pas davantage, elle me permettra de l'aimer de la même façon jusqu'à mon dernier jour.

— Fort bien, mon fils, vous êtes un sage ; vous serez heureux, comme vous méritez de l'être, et vous aurez beaucoup d'enfants. Maintenant parlons d'argent.

— Je n'avais pas de fortune, dit Alfred, cela reculait beaucoup nos projets ; j'avais vingt et un ans, et j'étais décidé à faire promptement mon chemin ; je ne doutais pas du succès.

— Vous aviez sans doute des protecteurs puissants ? la promesse de quelque bonne place dans le gouvernement ? Votre père avait peut-être obligé le cousin de la cousine d'un sénateur ?

— J'avais ma tête et mes bras, répondit Alfred, et la devise de tout véritable Yankee : *En avant ! ne t'inquiète* de *rien* ; *ne t'attends qu'à toi seul*[7] ; cela vaut mieux qu'un appui étranger. Dans un pays qui grandit aussi vite que le nôtre, tout homme qui n'est pas un sot et qui a de la volonté finit toujours par rencontrer une bonne veine. Employé comme chimiste chez un riche marchand d'indigo, j'entendais souvent mon patron se plaindre que les vaisseaux expédiés dans l'Inde n'étaient jamais chargés qu'à demi. Trouver un nouvel article de fret, c'était l'idée fixe de nos armateurs. J'en découvris un, auquel personne ne songeait et qui était d'un débit assuré : c'était la glace. On n'en fournira jamais autant que l'Inde en peut consommer. Le difficile était de la conserver en route ; c'était un problème à résoudre. Grâce à mon père, j'ai été élevé dans un laboratoire ; la physique et la chimie ont été mes premiers amusements. Pour isoler mes glaçons il me fallait un corps mauvais conducteur du calorique. J'essayai de la sciure de bois, qui n'a chez nous aucune valeur. L'invention était faite ; il ne manquait plus que des capitaux.

Trouver de l'argent pour mettre à exécution une bonne idée est chose facile en Amérique ; je songeai à M. Green, qui fait de grandes affaires en riz, en café, en épices, en indigos ; il eut confiance en moi, et risqua une expédition. Je suis parti pour Calcutta avec mon chargement ; nous

---

[7] *Go ahead ! never mind ; help yourself*

n’avons pas fondu en route, j’ai vendu ma glace, de façon à gagner le fret aller et retour, et je suis revenu, après avoir passé là-bas des marchés avantageux pour vingt années. À mon arrivée, j’ai eu huit mille dollars pour ma part, et me voici à la tête de la maison Green, Rose et compagnie. Le succès est certain. Je puis l’escompter aujourd’hui si je veux. Dix à douze mille dollars par année, voilà ce que je puis offrir à madame Alfred Rose, en attendant mieux.

— Soixante mille francs par an ! m’écriai-je ; la belle chose que le commerce, quand on réussit ! Je regardai mon gendre de plus près, je lui trouvai un air de génie. Dans le front et dans le bas du visage il avait quelque chose de Napoléon.

J’avais tout à fait oublié la boutique de monsieur son père, quand Zambo nous annonça M. Rose qui venait prendre sa part de la joie commune. Si estimable que fût l’excellent homme, un apothicaire n’était point le beau-père que j’ambitionnais pour ma fille ; j’avais rêvé d’un sous-préfet ; mais que faire en un pays primitif qui n’a pas encore conquis cette centralisation que l’Europe nous envie ?

Avec M. Rose entra M. Green, suivi de Henri.

J’avais reconnu l’apothicaire à cet air médical qui ne se perd jamais ; mais l’épicier en habit noir et en cravate blanche était pour moi un monstre inconnu. Son langage et ses manières n’étaient pas moins étranges que son costume. Green, le vendeur d’huile et de café, parlait avec l’autorité et le sang-froid d’un homme qui remue des millions.

— Voisin, me dit-il, avec une affectueuse bonhomie, me voilà un peu de la famille par ce jeune homme, votre gendre et mon associé. Nous n’en resterons pas là. Henri est venu me voir, c’est un garçon intelligent, et qui me plaît, je lui ai trouvé une position. Alfred devient sédentaire ; on ne se marie guère pour courir le monde ; il nous faut cependant un homme de confiance à Calcutta. J’ai songé à Henri, malgré sa jeunesse. On ne mord jamais trop tôt aux affaires. Trois ans de séjour aux Indes le formeront ; nous lui ferons une part, qui, s’il travaille, ira à quatre ou cinq mille dollars par année. Vous me confiez un enfant ; dans trois ans je vous rends un homme. Que dites-vous de mon projet ? vous sourit-il autant qu’à Henri ?

— Ô mon fils ! pensai-je, j’avais rêvé pour toi un autre avenir ! Peut-être celui-ci vaut-il mieux pour toi ; peut-être n’as-tu ni le génie politique, ni la souplesse nécessaire pour t’élever au rang d’un chef de bureau. Le sort en est jeté, tu ne seras qu’un millionnaire !

Je remerciai Green, qui me dit tout bas :

— Voisin, nous n'en resterons pas là. Vous connaissez Marguerite, mon douzième enfant, une petite fille charmante qui a dix ans, et déjà la taille ronde comme une poupée ; j'ai l'idée que dans six ou sept ans nous en ferons madame Henri Smith. D'ici là, nous aurons l'œil sur le jeune homme et sur sa fortune ; comptez sur moi.

C'en était trop ! Moi, le docteur Lefebvre, moi, un savant et un bourgeois dans mon pays, devenir l'allié et l'obligé d'un épicier ! Certes, j'aime l'égalité ; je suis Français, j'ai pour évangile les principes de 1789. Cette égalité, qu'on la proclame et qu'on l'affiche partout, je le demande ; qu'on la mette même dans nos lois, j'y consens ; les lois, on ne les applique guère ; mais qu'on fasse descendre cette égalité dans nos mœurs, jamais ! L'homme qui ne fait rien sera toujours au-dessus de celui qui se salit les doigts à travailler.

J'allais rompre le charme et refuser cette fortune perfide, quand, sur l'invitation de ma femme, chacun de nos voisins accepta une tranche de jambon et une tasse de thé.

— Daniel, me dit Jenny, nous voici tous à table, dites la bénédiction.

— Ma chère, je suis si ému que je ne sais plus ce que je fais. Prenez ma place, et parlez pour moi.

— Mon Dieu, dit Jenny, bénissez cette maison et tous ceux qui s'y trouvent. Bénissez surtout ceux qui s'en éloignent, et puissiez-vous, Seigneur, ne trouver parmi eux que des cœurs purs et obéissants !

Chacun répondit : *Amen*, et d'une voix si sincère, que le cours de mes idées en fut renversé. Je regardais mes amis, mes enfants, ma femme: Green, qui avec tant de simplicité faisait la fortune de ma famille ; Henri qui, à seize ans, avec la résolution d'un homme et l'ardeur d'un enfant, voulait à force de travail se conquérir un rang dans le monde, et ne reculait ni devant le danger ni devant l'exil ; Suzanne et Alfred, qui s'aimaient d'un amour si tendre et si pur ; ma femme enfin, ma bonne Jenny, ne songeant qu'aux autres, attentive et dévouée, la vie et l'âme de la maison, la reine de cette ruche, d'où l'essaim s'envolait !

Et moi, bourdon inutile, et qui ne savais que murmurer, je me disais que j'allais rester seul près de ce foyer, animé naguère par la joie de Suzanne et de Henri. Rose avait neuf enfants ; Green en avait quinze ; Dieu bénit les grandes familles, et, quand nous voulons être plus sages que lui, il confond notre fausse prudence, en nous condamnant à l'isolement que nous avons cherché.

Et je regardais ma femme, jeune encore, et fraîche, et d’un gracieux embonpoint ; et je me disais… Je ne sais plus ce que je me disais, quand Zambo, poussant la porte, entra d’un air effaré en criant :

— Le tocsin ! le tocsin ! écoutez, c’est le feu.

CHAPITRE VII.

L’INCENDIE.

Au premier cri de Zambo l’apothicaire courut à la fenêtre, puis se tournant vers Green :

— Lieutenant, dit-il, c’est nous qu’on appelle ; le feu est dans la douzième avenue.

— Sergent, je suis à vous, dit l’épicier en se levant. Docteur, ajouta-t-il en me frappant sur l’épaule, alerte ! la voiture n’attend pas.

— Bon ! pensai-je en les voyant sortir, accompagnés d’Alfred et de Henri, les voilà qui jouent à la garde nationale. La garde nationale ! c’est un cadeau que l’Amérique nous a envoyé par le citoyen Lafayette, et qui nous a joliment profité ! Courez à cette parade inutile, chers amis, et grand bien vous fasse ! pour moi, je reste à la maison. Qu’est-ce que cette voiture dont parle Green ? S’imagine-t-il que, comme un badaud, je vais courir au spectacle de l’incendie, dans un pays où, dit-on, le feu prend tous les jours ?

Je m’approchai de la fenêtre ; des tourbillons de fumée montaient au ciel en y jetant des étincelles ; le feu gagnait.

— Vite, maître, vite, la voiture approche, me dit tout à coup Martha.

Je me retournai ; devant moi était Zambo, une hache à la main, un casque en cuir bouilli sur la tête ; Martha tenait une jaquette en drap noir, et une large ceinture gymnastique ; c’était mon uniforme, j’étais pompier !

Pompier ! moi ! je voulais protester contre cette nouvelle insulte du sort ; mais Martha s’était emparée de moi. En un clin d’œil je fus habillé, sanglé, coiffé, armé et hissé sur le toit d’un immense omnibus qui contenait en ses flancs une machine à vapeur toute fumante. Deux magnifiques chevaux noirs emportaient au galop la pompe et les pompiers.

— Ne crains rien, Daniel, criait Martha, le bras levé, tu vas servir Dieu ; le Très-Haut te ramènera du milieu des flammes, comme il en a retiré ses serviteurs Sidrach, Misach et Abdenago.

Cette bénédiction biblique me donna le frisson ; elle sentait le roussi.

— Singulière idée, m'écriai-je, de risquer sa peau pour des inconnus, quand on pourrait payer des pompiers !

— Qu'est-ce que vous dites là, docteur, interrompit une voix aigre qui me fit reconnaitre mon voisin Reynard dans l'*attorney* Fox. — Citoyens, ajouta-t-il en récitant quelque ancien plaidoyer, si vous voulez être libres, soyez vous-mêmes votre police et votre armée. Se donner des gardiens, c'est se donner des maîtres. — Mon cher ami, continua-t-il d'un ton naturel, où avez-vous pris ces idées de l'autre monde ? n'êtes-vous pas un ami de la liberté ?

— La liberté avant tout ! me hâtai-je de répondre, un peu honteux de ma faiblesse. Voler au secours de ses concitoyens est un devoir et un plaisir que je ne laisse à personne ; je suis fier d'être pompier !

— Moins que Green, cher voisin, reprit l'homme à la mine pointue. C'est celui-là qui est content d'aller au feu ! Il est diablement fin, ajouta-t-il en me parlant à l'oreille ; *devilish smart*, répéta-t-il par quatre fois en clignant de l'œil, en me faisant signe du nez et du menton.

Il ouvrit sa tabatière, soupira, prit lentement du tabac à deux reprises : — Notre capitaine, dit-il, le brave colonel Saint-John se retire, Green est lieutenant et ambitieux. Il veut être capitaine, afin de s'élever plus haut. Il est diablement rusé ; mais il a beau cacher ses cartes, je lis dans son jeu.

Fox n'avait pas fini ses insidieuses confidences que déjà nous étions arrivés. Nulle police, nulle précaution prise ; un peuple de curieux était rangé sur les trottoirs, et par bonheur laissait libre le milieu de la rue. En un instant la machine fut installée, les pistons déchaînés, l'eau était partout. Tandis que le lieutenant reconnaissait le siège principal de l'incendie et donnait des ordres, je me mis à diriger les tuyaux avec mon aimable voisin.

En face de nous était une maison toute en feu ; les flammes avaient brisé les fenêtres et sortaient en tourbillons. Tout à coup, au premier étage, on entendit des cris déchirants ; une figure blanche passa comme une ombre ; une voix de femme appela au secours. Aussitôt Green, appliquant une échelle le long du mur, monta, et disparut au milieu de la fumée.

— Diablement fin, me dit Fox avec une grimace satanique, *devilish smart* ; il joue serré, l'ambitieux !

— Par ici, les enfants, par ici, criait Rose, tout occupé de noyer l'incendie. Je soulevais à force de bras le lourd tuyau ; mais je ne

pouvais détacher mes yeux de la fenêtre où Green était entré ; le cœur me battait, l'inquiétude m'étouffait.

Soudain Green reparut, une femme dans les bras, et descendit au milieu des hourras de la foule.

À peine à terre, la femme se dressa : — Mon enfant, criait-elle, où est mon enfant, où est ma fille ? Elle tremblait de tous ses membres, elle pleurait, elle levait les bras vers la fenêtre en feu, elle voulait se jeter dans cette fournaise. En vain on essayait de la retenir, elle échappait de nos mains, courait à la maison, et, repoussée par la flamme, reculait en jetant des cris terribles et en s'arrachant les cheveux. Chacun se regardait ; la flamme grondait comme l'orage, le toit embrasé allait crouler, l'enfant était perdu. À ce moment, je ne sais ce qui me passa dans l'âme : la vue de cette pauvre mère, les paroles de Martha, l'exemple de Green, l'idée que j'étais Français, que sais-je ? ce fut une ivresse qui me monta à la tête. Je courus à l'échelle, j'étais en haut avant de savoir ce que faisais.

Rose voulut m'arrêter : — Je suis père, m'écriai-je, je ne laisserai pas mourir cet enfant !

Une fois dans la chambre, j'eus peur ; la flamme sifflait autour de moi, les boiseries craquaient, les glaces éclataient ; c'était un bruit sinistre. Étouffé par la chaleur, aveuglé par la fumée, j'appelai : point de réponse ; je criai : point d'écho. J'étais au désespoir, quand une langue de flamme rouge, perçant la nuit, me montra en face de moi une porte fermée. Briser la serrure d'un coup de hache, entrer dans la chambre, courir au berceau où pleurait un enfant, m'emparer de ce trésor, ce fut l'affaire d'un instant ; quelle joie ! mais elle fut courte. Entouré de fumée, presque asphyxié, je ne savais plus où j'étais ; le cœur me battait, la tête me tournait, j'étais perdu.

— Par ici, docteur ! par ici, Daniel ! criait la voix de Rose ; avancez, mais en reculant, attention !

Le conseil était sage, j'étais à peine retourné qu'un vigoureux jet d'eau, dirigé par l'habile main de l'apothicaire, m'inonda de la tête aux pieds, au risque de me renverser. Grâce à cette diversion stratégique, qui pour un instant arrêtait la flamme et dissipait la fumée, je vis la fenêtre, j'y courus, et, enjambant l'échelle, je me laissai glisser à terre, noir et fumant comme un tison noyé. Un instant après, le toit s'abimait avec un fracas épouvantable. Martha avait raison ; Dieu m'avait traité comme Abdenago.

Dire la joie de la pauvre mère serait chose inutile ; le plus heureux, c'était moi, j'avais sauvé un enfant et soutenu l'honneur du nom français. Ma folie m'avait bien coûté quelque chose ; j'avais tout un côté de cheveux roussi, une joue éraillée, et le bras gauche brûlé du poignet au coude ; qu'était-ce que cela auprès de ce que j'avais gagné ?

Une heure au plus après l'événement, nous rentrions dans notre quartier, laissant aux derniers venus le soin d'éteindre des débris fumants. Je grimpai lestement, et la tête levée, sur cet omnibus où le matin j'étais monté de si mauvaise grâce. Fox était là, clignant de l'œil, comme s'il était borgne.

— Green est fin, dit-il en poussant du coude mon bras malade, ce qui me fit tressaillir, mais vous êtes diablement plus fin que lui. Hurrah pour le capitaine Smith ! ajouta-t-il en se frottant les mains.

Je ne lui répondis pas ; un spectacle nouveau m'occupait tout entier.

Le long des trottoirs dans un ordre incroyable était rangée une foule immense. Presque tous les hommes tenaient un papier à la main, qu'ils agitaient à notre passage.

— Hurrah pour le brave lieutenant ! Hurrah pour Green ! criait-on. Hurrah pour Smith ! Hurrah pour l'héroïque pompier !

— Les voilà, disait-on en nous désignant du doigt ; celui-ci, c'est Green ; celui-là, c'est Smith ! Hurrah ! Les chapeaux se levaient, les mouchoirs flottaient, les femmes nous montraient à leurs enfants, qui agitaient leurs petites mains comme pour nous bénir.

Par quel mystère toute la ville savait-elle déjà mon nom et mon action ? je l'ignorais et ne le demandais pas ; on s'habitue vite à la gloire ; mais l'émotion me gagnait, et j'avais beau regarder la foule avec la modestie et le calme d'un héros, quand j'approchai de la maison, j'étais en larmes. Le peuple entourait Jenny, ma fille, Martha qui prêchait, et Zambo, qui dansait comme un enfant. Je me jetai dans leurs bras, et, malgré ma figure de ramoneur, Dieu sait de quel cœur je les embrassai tous. Je noircis, je crois, jusqu'à Zambo.

Avant d'entrer à la maison, Jenny me montra en souriant l'imprimerie qui nous faisait face, celle du *Paris-Télégraphe*, ce journal séditieux. Une immense affiche s'élevait au-dessus de la maison, et d'une demi-lieue on pouvait lire ce qui suit :

CINQUIÈME ÉDITION
PARIS-TÉLÉGRAPHE

Horrible incendie.
Le brave lieutenant GREEN ! ! !
L'héroïque *pompier SMITH ! ! ! !*

MOT SUBLIME :

Je *suis père, je ne laisserai point mourir cet enfant.*
50 000 exemplaires vendus.
Sous presse la SIXIÈME ÉDITION.

C'était là le temple où se distribuait la gloire ; il y avait de quoi guérir de la vanité !

Avec quel plaisir je courus à la salle de bain pour me plonger dans l'eau, blanchir ma figure, et rafraîchir mon bras brûlé ! Cette fois je trouvai admirable l'invention qui mettait à toute heure de l'eau chaude dans mon logis. Quant à Zambo, il ne voulut pas me quitter, prétendant que Massa avait besoin de ses services et ne pouvait se passer de lui. Le brave garçon avait besoin de me faire causer pour se donner de l'importance auprès du voisinage. Ma gloire était la sienne ; c'était lui qui était entré dans les flammes, par procuration.

Quand je descendis au parloir, le bureau du *Paris-Télégraphe*, toujours encombré d'acheteurs, ne pouvait suffire aux demandes ; la foule se pressait sous nos fenêtres pour essayer de m'entrevoir. Avec mon bras en écharpe, ma joue balafrée et mes cheveux brûlés, je pouvais me croire un héros.

Bientôt, et pour que rien ne manquât à la joie de cette heureuse journée, la musique des pompiers vint me donner une sérénade ; et la compagnie tout entière, Green en tête, m'adressa un discours.

Dans ce *speech*, fort bien tourné, l'épicier, avec une modestie touchante, s'oubliait pour ne parler que du courage que j'avais montré, et, au nom de la compagnie, il me priait d'accepter le poste de capitaine.

— Camarades ! amis ! m'écriai-je, je suis confus de vos bontés, mais à Dieu ne plaise que j'oublie l'exemple que m'a donné le lieutenant Green, et le secours que m'a porté Rose, le brave sergent ! Au premier, je dois l'honneur d'une bonne action ; au second, je dois la vie. Permettez-moi donc de ne pas oublier la dette de la reconnaissance, et de regarder toujours comme mes chefs l'excellent Green et le généreux Rose. Je veux rester avec vous, camarades ; comme vous, simple

pompier, dans un pays libre. Fier de votre amitié et de votre héroïsme, je n'échangerais pas notre modeste uniforme contre les habits d'un capitaine général. Vive l'Amérique et la liberté !

Ma réponse eut du succès, surtout la fin, qui ne valait rien. Green se jeta dans mes bras ; Rose en fit autant, et Fox, me prenant à part, me dit tout bas : — Vous êtes diablement fin, camarade, vous visez haut ; mais c'est égal, je vous devine. Et il cligna des deux yeux à la fois, langage mystérieux dont la portée m'échappa.

Sur un signal de Green, la sérénade recommença ; au même moment je vis un tableau monter le long de l'imprimerie du *Paris-Télégraphe*, comme un pavillon qu'on hisse au grand mât. Sur ce tableau transparent, et éclairé par des lanternes de couleur, on lisait l'inscription suivante en caractères d'un pied de haut :

HUITIÈME ÉDITION
PARIS-TÉLÉGRAPHE
Horrible incendie.
L'héroïque pompier SMITH, le NOUVEAU CINCINNATUS ! ! ! !
Comment l'Amérique récompense la vertu.
100 000 exemplaires vendus.
Sous presse la NEUVIÈME ÉDITION.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? m'écriai-je. Zambo, allez me chercher le journal ; il y a là-dessous quelque mauvaise plaisanterie.

Le journal apporté, j'y lus, à ma grande surprise, le discours de Green, et ma réponse. On m'avait sténographié et imprimé séance tenante. C'est mon refus qui me valait le titre de Cincinnatus. Pourquoi ? c'est ce que je n'ai jamais su, mais le mot faisait bien sur l'affiche. Ce doit être quelque chose qu'un homme qui s'appelle le *nouveau Cincinnatus.*

Au-dessous de mon *speech* et sous la rubrique ridicule : *Comment l'Amérique récompense la vertu*, on lisait les deux lettres suivantes :

LE CYGNE
Compagnie d'assurance contre l'incendie.
Rue des Acacias, n° 10.
(Capital social, 10 millions de dollars. Part des bénéfices attribuée aux assurés.)

« Monsieur,

Le courage que vous avez déployé dans l'incendie de ce matin vous a désigné à l'attention du conseil de la Compagnie.

Une place de médecin consultant, pour vérifier les blessures et accidents résultant de l'incendie, est vacante en ce moment.

Nous espérons que vous nous ferez l'honneur de l'accepter. Les honoraires sont de 400 dollars.

Le directeur de la Compagnie.
X. X…

À M. le docteur Daniel Smith, pompier de la 7e compagnie. »

LA PROVIDENCE
Hospice des enfants, soutenu par souscription privée de 10 dollars par an.
Rue des Noyers, n° 25.

« Monsieur,

Le médecin qui a prononcé les belles paroles : *Je suis père, je ne laisserai pas mourir cet enfant,* est celui que son dévouement et son talent appellent naturellement à soigner les petits enfants.

La place de premier médecin de notre hospice est vacante ; nous espérons que vous voudrez bien l'accepter.

Service, chaque jour, de six à huit heures. Honoraires, 2 000 dollars.

Les administrateurs de l'hospice.
R… T…

À M. le docteur Daniel Smith, pompier de la 7e compagnie. »

— Zambo, demandai-je, on a donc apporté des lettres pour moi ?

— Non, Massa, le facteur n'est pas encore venu. C'est impossible, à moins qu'il y ait dans ce journal quelque mystification.

— On frappe à la porte, *Massa*, dit Zambo : écoutez : un, deux, trois, c'est la poste ; j'y cours.

Le nègre m'apporta quarante lettres, une montagne de papier. Des malades me demandaient l'heure de ma consultation, d'autres me priaient de venir les voir le plus tôt possible, quatre confrères m'appelaient en consultation, six pharmaciens m'offraient une

association, et enfin, chose étrange, deux lettres soigneusement cachetées m'annonçaient confidentiellement ce que le *Paris-Télégraphe* avait déjà publié, avec une indiscrétion qu'au fond je lui pardonnais.

J'étais célèbre ! Ma fortune commençait ! Un jour, une heure de courage me donnait un nom, et faisait plus pour moi en Amérique que vingt ans de travaux n'avaient fait sur le vieux continent. Mais, pensais-je, et cette pensée me rendit l'humilité dont j'avais grand besoin, sans ce journal bavard, sans cette trompette qui a jeté mon nom à tous les échos du nouveau monde, aurais-je réussi ? Ma première idée, toutefois, fut de remercier le journaliste, quel qu'il fût ; il était trop tard, le bureau était fermé, le tableau éteint, ma gloire évanouie ; je remis ma visite au lendemain.

Je passai la soirée avec mes vieux amis, ma femme et mes enfants. On me faisait répéter les moindres détails du terrible et glorieux événement. Jenny pâlissait quand je parlais de mes dangers, elle rougissait quand je disais la joie de la mère retrouvant son enfant. Suzanne me serrait la main et regardait Alfred.

La conversation aurait, je crois, duré toute la nuit, si Martha n'avait apporté sur la table une énorme Bible, reliée en chagrin, et fermée par de grosses agrafes de cuivre.

— Lis, me dit-elle, et calme ta vanité ; n'oublie pas l'histoire d'Aman, fils d'Amadatha, de la race d'Agag ; et souviens-toi qu'il y a ici un Mardochée qui ne fléchira point les genoux devant toi.

— Soyez tranquille, Martha, répondis-je en riant ; il n'y a pas à ma porte une potence de cinquante coudées de haut, et je ne veux pendre personne.

Jenny ouvrit la Bible, et nous lut le troisième chapitre de Daniel, ce qui charma la quakeresse, ne plut pas moins à Zambo, et me fit sérieusement réfléchir sur la bonté de Dieu à mon endroit. La soirée était fort avancée quand nous nous séparâmes après une journée si bien remplie. Je me jetai sur mon lit, fatigué, un peu souffrant, mais content de moi-même ; et toute la nuit je rêvai de sérénades, d'affiches, de hurrahs et de discours.

CHAPITRE VIII

TRUTH, HUMBUG AND C°.

À peine éveillé, je courus à la fenêtre ; je voulais jouir de ma célébrité naissante, et contempler une fois encore mon nom proclamé par-dessus les toits. Le tableau était à sa place ; tous les passants y jetaient les yeux, mais, ô vanité des gloires humaines ! voilà ce qu'on y lisait :

Arrivée du Persia.

GRANDES NOUVELLES *D'EUROPE*

LONDRES. Consol. 92 3/4.

LIVERPOOL. Cotons, hausse de 20%.

— Porc salé (Cleveland), 4 000 boucauts demandés à 14 dollars.

AUX AGRICULTEURS, OCCASION UNIQUE ! ! !

Quatre beaux ANES D'ITALIE, étalons premier choix.

S'adresser à MM. Ginocchio frères, 70, *William street*.

— Peuple de marchands ! m'écriai-je en montrant le poing aux passants, race grossière qui fais marcher pêle-mêle et du même pas les affaires, les sentiments, le coton et les idées, je remercie Dieu de ne pas t'appartenir. Vive le pays de l'idéal, vive la France, qu'on entraîne toujours avec un mot sonore, la France qui, Dieu soit loué ! ne songe jamais à ses intérêts que lorsqu'il est trop tard ! Notre folie vaut mieux que la sagesse de ces Yankees ; notre pauvreté est plus noble que leur richesse. Quatre ânes d'Italie, et le prix du porc, voilà les grandes nouvelles d'Europe, pour ces fermiers ignorants ! Et de la France, des modes nouvelles, du bal de la Cour, du dernier roman, du dernier vaudeville, pas un mot ! Pâles vandales, je n'ai pour vous que du mépris.

Tout en donnant libre cours à ma juste colère, je n'en voulus pas moins remercier le journaliste qui la veille avait parlé de moi. Quel que fût ce folliculaire, il ne me convenait pas d'être son obligé ; l'honorer de ma visite, c'était déjà m'acquitter.

J'entrai dans une maison de mince apparence, qui n'avait pour toute enseigne qu'une plaque de cuivre, clouée au mur, et sur laquelle on lisait : PARIS-TÉLÉGRAPHE. *Truth*, *Humbug et C^e^*, *propriétaires*-

directeurs. Une porte de serge verte était devant moi ; je la poussai, et me trouvai en face d'un petit homme habillé de noir et boutonné jusqu'au cou : c'était M. Truth. Assis devant un bureau d'acajou, il tenait à la main d'énormes ciseaux, découpait de longues bandes de papier dans un journal anglais, et les jetait dans une espèce de boîte aux lettres qui communiquait avec l'imprimerie. C'était de la rédaction à bon marché.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-il sans lever la tête et sans interrompre son travail.

— Monsieur, lui dis-je d'une voix grave et posée, je suis le docteur Daniel Smith, pompier de la septième compagnie, celui-là même dont vous avez eu la bonté de faire l'éloge dans votre feuille d'hier soir.

— Bien, dit le journaliste en continuant ses découpures. Que voulez-vous ?

— Vous remercier, monsieur ; payer la dette de la reconnaissance.

Il me regarda d'un air surpris :

— Vous ne me devez rien, docteur. En publiant votre belle action, j'ai fait mon métier ; et vous m'avez valu hier plus de deux cents dollars. Vous n'êtes donc pas mon obligé.

Sur quoi il reprit son travail, sans même m'inviter à m'asseoir.

— Monsieur Truth, lui dis-je d'un ton sec et digne, je ne m'inquiète point des motifs qui vous ont fait agir hier ; vous m'avez rendu service, je suis et je reste votre débiteur.

J'allais sortir quand il redressa la tête et fixa sur moi de grands yeux noirs dont l'expression douloureuse me frappa.

— Docteur, dit-il, d'une voix haletante, si vous tenez absolument à vous acquitter d'une dette imaginaire, en voici l'occasion. Dites-moi en toute sincérité quel est le mal dont je souffre et combien de temps il me reste à vivre.

Il se leva, posa la main sur son cœur et s'arrêta tout à coup. Un asthme violent l'oppressait. Je lui tâtai le pouls, j'écoutai sa respiration, je l'auscultai ; il y avait des symptômes qui ne permettaient pas de se tromper.

— Docteur, me dit Truth, je vous demande la vérité. Quand on a, comme moi, l'habitude de la dire à tout le monde, on a la force de l'entendre pour son propre compte. J'ai besoin de savoir où j'en suis.

— Vous avez, lui répondis-je, une maladie de cœur, qui est loin d'être incurable. Des cigarettes de stramonium vous soulageront. Mais, si

vous voulez guérir, il vous faut un air pur, une vie calme, le repos de l'âme et du corps, toutes choses qu'on ne trouve point dans le bureau d'un journal.

— Merci, docteur, me dit-il ; votre avis est celui-là même que mon médecin m'a donné ce matin. II faut renoncer aux fatigues de ma profession ; soit, le plus tôt vaudra le mieux. Un Yankee ne regarde jamais en arrière. Docteur, achetez-moi mon journal, je vous vends ma part vingt mille dollars ; en six mois vous les aurez gagnés. Est-ce fait ?

— Peste ! m'écriai-je, comme vous y allez ! Moi journaliste ! c'est un honneur auquel je n'ai jamais songé.

— Songez-y. Pour un homme de bien, c'est le premier des états. Y a-t-il rien de plus beau que de guider ses frères dans la voie de la justice et de la vérité ? Journaliste, c'est un rôle que de loin on n'estime guère, mais, de près, je ne sais pourquoi, chacun veut en tâter. Les journalistes sont de même famille que les comédiens ; on les dédaigne et on les envie. Ces bohèmes ont de l'esprit ; en se frottant à eux, on se sent moins bourgeois. Pas une belle dame qui ne soit heureuse d'approcher les grandes coquettes : pas un homme d'État qui, à une heure donnée, ne flatte les folliculaires, si même il ne s'enrôle modestement parmi les faiseurs de journaux. Malgré moi la proposition de M. Truth chatouillait ma vanité ; l'idée de mener l'opinion me souriait. Un homme comme moi a tant de choses à apprendre à cette masse ignorante et stupide qu'on nomme le public ! Le sentiment de ma dignité m'empêcha seul de céder à cette folie.

— Diriger un journal, dis-je à mon malade, est chose trop difficile pour qui n'est pas né dans cette industrie.

— Non, rien n'est plus simple. Asseyez-vous là, près de moi, restez-y pendant deux heures, vous aurez le secret du métier. Au fond, tout se ramène à une seule règle de conduite : dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

La curiosité l'emporta. Je me jetai dans un grand fauteuil de cuir jaune, je mis ma canne entre mes jambes, et j'appuyai sur le pommeau mon bras malade ; une fois installé, j'ouvris une tabatière oubliée sur la table, et regardant M. Truth :

— Mon cher Aristide, lui dis-je, votre devise est belle ; mais, entre nous, ne l'est-elle pas trop ? En fait de journalisme, je croyais que le mensonge était la règle, et la vérité l'exception.

— Où avez-vous vu cela, docteur machiavélique ? Dans la vieille Europe, peut-être ? En Espagne, en Russie, en Turquie, partout où la presse est un monopole dans la main du gouvernement, les pauvres journalistes ont la permission de ne rien dire pendant six jours, à la condition de mentir officiellement le septième ; mais dans un pays de liberté, là où chacun peut penser ce qu'il veut et imprimer ce qu'il pense, à quoi servirait de mentir ? La vérité, c'est notre marchandise, c'est ce que nous achète le public. Mentir, c'est perdre notre crédit et nous ruiner honteusement. Nous pouvons avoir tous les vices, un seul excepté. Voyez *le Times* anglais : il est inconstant, injurieux, violent ; mais menteur, jamais ! Surpris en flagrant délit de mensonge, son propriétaire perdrait un revenu de cent mille dollars. On n'est pas vicieux à ce prix-là ; on est véridique par calcul, et vertueux par intérêt.

Cette vertu américaine ne m'éblouissait guère ; je cherchais une réponse, quand j'aperçus un museau de fouine qui passait au travers de la porte. C'était mon honorable frère d'armes et voisin, le *sollicitor* Fox, qui s'approcha en glissant sur le parquet, et nous prit affectueusement la main.

— Bonjour, cher Truth, dit-il au journaliste en lui souriant. Je viens de la part de M. Little, le banquier, causer avec vous d'une grosse affaire. Il y a deux mille dollars à gagner pour le journal, deux mille dollars, répéta-t-il en accentuant chaque syllabe.

— Bien, répondit froidement le journaliste ; ceci regarde mon associé.

Il sonna. Une petite porte s'ouvrit, et il en sortit, non sans peine, un gros homme, à qui son corps énorme, sa tête chauve, ses grandes oreilles et ses dents en avant donnaient l'air d'un éléphant habillé.

— Bonjour, docteur Smith, cria-t-il en éclatant de rire, bonjour ; je vous reconnais à votre bras en écharpe. Que dites-vous de mon tableau d'hier, cher Cincinnatus ? Il ne valait pas celui d'aujourd'hui ? Truth, les quatre ânes sont vendus ; Ginocchio nous écrit de faire encaisser l'annonce. Bonjour, Fox, vous êtes si mince que je vous prenais pour l'ombre du docteur. Vous autres *sollicitors*, vous avez la conscience si tendre que les scrupules vous font maigrir. Qu'est-ce que vous nous apportez ?

— Voici de quoi il s'agit, dit Fox, médiocrement flatté des gracieusetés de M. Humbug. La maison Little fait un petit emprunt mexicain ; dix millions de dollars pour commencer. Les actions sont de

deux cents dollars chacune, émises à cent soixante, et remboursables au pair par tirage annuel. Dix pour cent d'intérêt, vingt pour cent de bénéfice sur le capital, c'est une belle affaire !

— Pour Little, dit Humbug en riant. Et il vous faut des annonces : *Mundus vult decipi, ergo decipiatur*[8]. Soyez tranquille, Fox, nous vous donnerons une belle petite place dans le journal. Entre les onguents d'Holloway et les pillules de Morrison, votre emprunt mexicain fera merveille.

— Je venais pour m'entendre avec vous sur le prix, dit Fox.

— C'est vous qui demandez le tarif des annonces ? Un cents[9] par mot, un dollar par cent mots ; dans cette forêt commune, on *blague* à prix fixe, vous le savez bien.

— Pardon, cher Humbug, reprit Fox en clignant de l'œil, vous m'avez mal compris. Quand je parlais de prix, ce n'est pas au tarif que je songeais. Little désirerait que le projet de cette souscription utile et patriotique fût inséré dans le corps du journal, afin qu'il n'eût pas l'air d'une annonce. Nous payerons ce qu'il faudra. M'entendez-vous ?

— Je le crains, maître renard, répondit le gros homme sans cesser de rire. Mais comme dit le vieux Plaute :

Stultitia est venatum ducere invitos canes[10].

Vous vous êtes levé trop tard, mon bon Fox. De ce côté de l'eau on ne prend pas les niais à un piège aussi gros ; cela est bon pour les innocents de l'autre monde. Du reste, dès qu'il ne s'agit plus de mes affiches, adressez-vous à mon associé. — Avez-vous compris ce qu'on nous demande, mon cher ami ?

— Parfaitement, répondit Truth d'une voix saccadée. M. Little a besoin de mon honneur pour placer son emprunt ; il me fait demander à quel prix je me vends.

— Truth, mon cher, vous prenez mal les choses, dit Fox d'un ton patelin : vous êtes plus puritain que les pèlerins de Plymouth. Nous ne vous demandons rien que d'autres journaux ne nous aient promis ; *le Lynx*, *le Soleil*, *la Tribune*, recommanderont notre emprunt ; je l'espère, du moins ; nous sommes en marché.

---

[8] Le monde veut être trompé, trompons-le donc.

[9] Le dollar américain se divise en cent *cents*, qui valent chacun cinq centimes et une fraction.

[10] C'est une sottise que de vouloir faire chasser les chiens malgré eux.

— Puisque vous avez ces journaux, reprit Truth, pourquoi venir ici ? Qu'avez-vous besoin de moi ?

— Par une raison toute simple, mon excellent ami, dit Fox d'une voix mielleuse. À la Bourse, on n'a guère confiance que dans le *Paris-Télégraphe* ; il est tout naturel que nous tâchions de vous mettre de notre bord. Nous ferons pour cela tous les sacrifices.

— Monsieur Fox, s'écria le journaliste pâle d'émotion, la porte est là.

— Je suis votre serviteur, monsieur Truth, dit le solliciteur en disparaissant.

— Je ne suis pas le vôtre, répondit mon client. Demain je saurai ce qu'est cet emprunt et je le dirai.

— Mon cher monsieur, lui dis-je avec l'autorité de ma profession : vous vous rendrez plus malade, vous ne désabuserez personne et vous vous ferez des ennemis mortels.

— Des ennemis, c'est notre gloire ; nous sommes des soldats, notre place est au feu.

Disant cela, il prit sa poitrine à deux mains et se renversa dans son fauteuil.

— Docteur, s'écria Humbug, secourez-le ; vous voyez qu'il étouffe. Peut-on se faire de pareilles émotions pour cette canaille humaine ! Truth, chien d'égoïste ; vous faites exprès de vous tuer pour me ruiner, moi votre vieil ami. Voyons, regardez-moi.

Truth lui tendit la main en souriant tristement, Malgré moi, je me sentis une certaine pitié pour ce pauvre bohème qui sacrifiait sa vie au plus chimérique et au plus déplorable des métiers.

CHAPITRE IX

OÙ L’ON DIT SON FAIT À LA VÉRITÉ.

Quand la crise fut passée et que le malade eut repris haleine, Humbug appuya ses deux coudes sur la table, et d’une voix qu’il essaya de rendre gaie, sans y réussir :

— Mon cher Truth, dit-il, ne résistez pas plus longtemps à votre véritable vocation ; faites-vous pasteur. Les vices sont de bonne pâte ; ils se laissent maltraiter sans rien dire. Chaque dimanche on les fustige vigoureusement sur les épaules du prochain ; après quoi on déjeune en paix et on dine de même. Mais ces bipèdes qui se croient des hommes parce qu’ils marchent sur deux pattes, ces loups en chapeau rond, ces renards en lunettes, ces singes cravatés, ces oies en habit noir, il n’en faut approcher que pour rire de leur cruauté, de leur avarice, de leur couardise et de leur stupidité. Qui les prend au `sérieux, meurt le cœur brisé.

— Voilà mon successeur, dit Truth en me prenant la main ; mon cher Humbug, le docteur sera pour vous un bon associé.

— Le docteur, reprit Humbug, c’est impossible ; il a la mine d’un chevreuil.

— Quelle est donc, m’écriai-je, l’espèce de bête qui fournit les journalistes ?

— Pour faire un bon journaliste, dit Humbug avec une gravité comique, il faut la face d’un chien, le flair d’un chien, l’impudence d’un chien, le courage d’un chien et la fidélité d’un chien. La face d’un chien pour intimider les coquins, le flair d’un chien pour les sentir de loin, l’impudence d’un chien pour aboyer après eux malgré leurs grimaces et leurs menaces, le courage d’un chien pour leur sauter à la gorge, la fidélité d’un chien pour partir, s’arrêter et revenir au premier appel de la vérité.

— Monsieur le directeur des annonces, dis-je avec impatience, je ne soupçonnais pas que vous eussiez pour la vérité une passion si vive et si désintéressée.

— Pourquoi donc, sage Esculape ? reprit-il d'un ton goguenard. Croyez-vous que je ne sache pas que deux et deux font quatre ? Qu'est-ce qui fait le prix des annonces ? Le nombre des lecteurs. Qu'est-ce qui amène des lecteurs ? L'opinion. Est-ce en trompant l'opinion qu'on la gagne ? La vérité, c'est le corps du journal ; les annonces n'en sont que la crinoline, ridicule vêtement, fourni par le mensonge et la vanité. *Desinit in piscem mulier formosa superne*. À qui la faute ? À l'esprit et au bon goût du public.

— Monsieur, lui dis-je en faisant tourner la tabatière dans mes mains pour appuyer mes paroles, toute vérité n'est pas bonne à dire. Il y en a qui troublent et déchirent la société.

— Oui, cher docteur ; la vérité est révolutionnaire.

— Enfin, m'écriai-je, vous l'avouez.

— Sans doute. Voyez la Réforme ; à quel prix a-t-elle affranchi la conscience ?

— C'est cela, dis-je, en frappant avec ma canne ; c'est cela !

— Et l'évangile, reprit Humbug. Quel bouleversement. Une civilisation détruite, Jupiter détrôné, les Césars méprisés et renversés. Comme il serait heureux qu'on eût étouffé à l'origine cette vérité qui tuait un monde et en enfantait un nouveau ! Eh bien, cher Hippocrate vous ne dites rien. Et la Révolution française ?

— Monsieur, m'écriai-je, ne touchons pas aux choses sacrées. C'est la résistance des privilégiés qui a fait tout le mal. Avouez enfin qu'il y a des vérités qui effrayent…

— Oui, comme la lumière effraye les voleurs.

— Il y en a qui sont odieuses à ceux qui les entendent.

— Oui, quand on trouble l'ivresse, ou qu'on réveille le remords.

— Il y en a qui sont dangereuses pour ceux qui les disent.

— Oui, quand ils ont un cœur d'esclave ou de valet. Je tournai le dos à ce sophiste éhonté qui ne craignait pas d'attaquer de sages préjugés et de secouer l'oreiller où le monde dort en paix depuis deux mille ans ; je m'adressai à Truth, qui avait repris ses découpures et ne semblait pas nous écouter.

— À quoi pensez-vous, cher malade ? lui dis-je ; notre conversation vous fatigue peut-être ?

— Docteur, répondit-il en souriant, pardonnez à l'impertinence de ma fantaisie, je songeais à Pilate. J'entendais ce grave administrateur disant au Christ : *Qu'est-ce que la vérité ?* et sortant sans attendre la réponse.

Au temps de Tibère César, vous auriez fait un excellent gouverneur de Judée.

— Quoi ! ajouta-t-il en s'animant, ne sentez-vous pas que pour nous autres hommes, la vérité, c'est la vie, et que le mensonge est la mort ? Cherchez autour de vous des pays prospères, éclairés, honnêtes, charitables : ne sont-ce pas ceux où chacun a le droit de dire la vérité, toute la vérité, sans acception de personnes, sans respect des préjugés, des privilèges et des abus ? Cherchez les pays misérables, ignorants, sans moralité : ne sont-ce pas ceux où, sous toutes les formes, règne le mensonge officiel ? Contemplez la grandeur de l'Angleterre, la croissance de l'Amérique, la fortune naissante de l'Australie. En quatre-vingts ans, quelle force a élevé nos États-Unis de trois millions à trente et un millions d'hommes ? Ne vous y trompez pas, c'est la vérité. Laissez les politiques échafauder des systèmes et combiner des formes de gouvernement ; voyez quelles sont les institutions vivantes des peuples libres. Écoles, associations, tribune, presse, qu'est-ce que tout cela, sinon autant d'instruments afin de propager la vérité et de lui gagner tous les cœurs ? Comptez les journaux d'un peuple, vous aurez son rang dans l'échelle de la civilisation ; c'est un thermomètre qui ne trompe jamais. Pourquoi ? C'est que la vérité n'est, sous un autre nom, que la loi qui gouverne le monde moral ; c'est qu'il y a des rapports naturels entre les hommes, comme il y en a entre les choses. Reconnaître et respecter ces rapports, c'est reconnaître et respecter la vérité, ou, pour mieux dire, Dieu lui-même présent dans le monde par sa toute-puissante volonté.

— Cher monsieur Truth, répondis-je, un peu ému par ce flux de paroles, Humbug a raison, vous êtes né pour prêcher. Mais l'expérience m'a appris depuis longtemps que la pratique est le contraire de la théorie. Que de vérités admirables de loin, et qui s'évanouissent à l'épreuve ! Chaque jour j'entends répéter que les hommes sont frères, que la femme est l'égale de l'homme, que les gouvernements sont faits pour les peuples…

— Vous en doutez ? dit Truth.

— Non, je n'en doute pas *théoriquement* ; mais essayez de mettre ces belles maximes en pratique, où en arriverez-vous ?

— Au règne de l'Évangile, répondit le journaliste avec une singulière gravité. Si vous avez un plus noble idéal, dites-le ; si vous n'avez rien

à mettre à la place, ne jouez pas le triste rôle de Méphistophélès. L'humanité a besoin de croire et d'espérer.

— Çà, charmant docteur, qui ne croyez pas à la théorie, s'écria Humbug avec un rire impertinent, quand vous parlez, savez-vous ce que vous dites ? quand vous donnez un remède à vos malades, savez-vous ce que vous faites ? … Ne vous fâchez pas ; si vous le savez, vous faites de la théorie quand même ; si vous ne le savez pas, quelle raison avez-vous d'être si fier de ne pas raisonner ?

Je m'enfonçai dans mon fauteuil, je croisai les jambes et les bras, et regardant Humbug en plein visage :

— Monsieur, lui dis-je, écoutez-moi sérieusement, si vous êtes capable de rien de sérieux. En théorie, encore une fois, j'aime la vérité, je l'aime autant que vous pouvez le faire ; mais la presse n'est pas la vérité. Il y a là un mélange de passions, d'injures, de mensonges qui soulève un cœur délicat. La liberté farouche qui règne en ce pays n'est pas de mon goût ; j'ai longtemps réfléchi à ce sujet, et je vous dirai, si vous daignez me comprendre, comment on peut organiser la presse, administrer sagement la vérité, abolir la licence du mal, et ne laisser que la liberté du bien.

— Empêchez les chiens d'aboyer, cria Humbug en éclatant de rire, la quadrature du cercle est trouvée.

— Je suppose, continuai-je, sans répondre à cette sotte plaisanterie, je suppose un gouvernement éclairé, moral, paternel, ne songeant qu'au bien de ses sujets.

— Docteur, ceci est de la théorie !

— Non, monsieur, ceci est de l'observation. Dans ce gouvernement il y a des ministres intelligents… J'entends, dit l'insupportable railleur, des ministres éclairés, moraux, paternels, et ne songeant qu'au bien de leurs administrés.

— Oui, monsieur, et ces ministres ont sous leurs ordres des milliers d'agents …

— Tous éclairés, moraux, paternels, etc., en un mot, une légion d'anges en habit noir.

— Au nom du ciel, Humbug, taisez-vous, s'écria Truth. Laissez-lui finir son conte de fées ; je crois entendre un Français qui s'imagine raisonner parce qu'il enfile des paradoxes et qu'il coud des mots les uns au bout des autres.

— Monsieur Truth, répondis-je sèchement, c'est la raison et l'expérience qui parlent par ma bouche ; écoutez-moi. C'est entre les mains de ce sage gouvernement, qui sait tout, qui voit tout, qui entend tout, qui n'a ni préjugés ni passions, c'est entre ses mains, dis-je, que je remets le dépôt de la vérité, non pas que je veuille lui en donner le monopole, je suis l'ami de la liberté, mais réglée, mais limitée, mais moralisée ! Je réduirai donc le nombre des imprimeurs, de façon à faire de la typographie une censure prudente el discrète, un sacerdoce conservateur ; puis je limiterai le nombre des journaux, de façon à constituer un petit nombre de tribunes, véritables chaires où l'on ne laissera parler que la décence et la modération. Il y aura des journalistes comme il y a des prêtres, c'est-à-dire des ministres de la vérité, qui recevront du gouvernement leur caractère et leur symbole. Si, malgré la sage direction de l'État, quelque insolent gazetier, oubliant la gravité de ses devoirs, manquait au respect qu'il doit à l'autorité, personnification de la justice et de la vérité, alors je n'aurai pas recours au jury, qui a la main lourde et laisse glisser entre ses doigts plus d'une innocence douteuse ; c'est à l'administration, toujours paternelle et protectrice, que je laisserai la sainte mission de flétrir le mensonge, et au besoin de l'arrêter avant même qu'il soit né. C'est l'administration, toujours prudente, éclairée, désintéressée, et qui sait mieux que personne ce qui lui convient ou ce qui la gêne, c'est l'administration qui frappera l'audace et l'ignorance ; elle étouffera l'opposition naissante comme Hercule au berceau étouffait les serpents. Grâce à cette hygiène ingénieuse, les journaux seront une nourriture innocente, un remède au lieu d'un poison ; la presse sera un flambeau dans la main du pouvoir ; on ne craindra plus l'incendie. On ménagera des préjugés utiles, des erreurs salutaires, on mesurera la vérité au besoin de l'État, aux forces des populations ; et si quelque doctrine nouvelle paraît à l'étranger, on attendra qu'elle ait fait la fortune de son pays d'origine avant de troubler inutilement des âmes tranquilles et qui n'aspirent qu'au repos. Voilà ma théorie : Monsieur Humbug, qu'en dites-vous ?

— *D…d rascal !* s'écria-t-il en me décochant sur l'épaule un coup de poing à décorner un bœuf. Qu'on est heureux d'avoir de l'esprit, on a toujours quelque bêtise à dire ! Avec son air solennel, j'ai vu le moment où ce sournois mystifiait un vieux Yankee comme moi.

— Monsieur Humbug, lui dis-je en me frottant l'épaule, ces grossiers arguments ne sont pas de mon goût. Assommer n'est pas répondre !

— Étrangler pas davantage ! cria le journaliste en riant. Continuez, docteur ; vous êtes plus amusant que vous ne pensez ! *Verba placent et vox*[11]. Mais, adieu ; voici l'heure de faire le journal ; le temps, c'est de l'argent ; vous me ruinez !

Resté seul avec M. Truth, je lui demandai s'il n'était pas frappé comme moi de ce qu'il y avait de profond dans le système que je lui exposais ; s'il pouvait mettre en comparaison la turbulence et le désordre de la presse américaine avec ce mécanisme serré qui devait en peu de temps brider le peuple le plus ardent du monde, et lui donner l'habitude de la modération et le goût d'une innocente liberté.

— Docteur, dit-il avec douceur, je suis de l'avis de Humbug : vous riez de notre simplicité. Celte doctrine, que vous nous présentez comme une invention nouvelle, il y a longtemps que je la connais. C'est le dogme de l'inquisition : la vérité devenue chose officielle, *instrumentum regni*, et monopolisée par l'Église et l'État. Il y a trois siècles que Luther a soufflé sur ces dangereuses chimères et remis chaque chrétien en possession de sa conscience et de son droit. Aux premiers jours du monde, la vérité est sortie de la boîte de Pandore, avec tant d'autres biens, qui sont aussi des maux entre des mains maladroites ; rechercher la vérité, c'est l'œuvre de tous, s'en emparer n'appartient à personne. Ne vous payez pas de mots. Gouvernement, ministres, fonctionnaires, qu'est-ce que tout cela, sinon des hommes qui ne sont ni plus infaillibles ni plus savants que nous ? En faire les dispensateurs de la vérité, c'est un rêve ; la vérité est à tout le monde, comme l'air et le jour ; la seule chose possible, c'est de l'étouffer, c'est d'empêcher les hommes non point de penser, mais de parler. Qui profitera d'une si détestable invention ? L'autorité ? Elle en sera la première victime. On la trompera sans cesse ; il suffira d'une poignée d'intrigants pour séduire le magistrat le plus honnête et l'engager dans les plus folles aventures. Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que vous donnez à votre gouvernement tout pouvoir de mal faire, pourvu qu'il ait soin de mal raisonner ? Les citoyens y gagneront-ils ? Dujour où la chose publique n'est plus leur chose, vous leur ôtez ce qu'il y a de plus noble, de plus beau, de plus grand dans la vie : l'amour de la patrie, la passion de la liberté. Ôtez l'agitation de la tribune et des journaux, la société n'est plus qu'une eau dormante ; il en sort la corruption et la mort. Assurerez-

[11] J'aime votre langage et votre voix.

vous, du moins, la prospérité matérielle, seul appât où morde la foule ? Tout au contraire : la richesse est le fruit de la liberté. Il n'y a de sécurité, de finances, de commerce et d'industrie que dans les pays où pullulent ces journaux dont la voix vous importune. Le silence est le triomphe des sots, la nuit n'est pas le règne des honnêtes gens ; laissez-nous la lumière, le bruit et la vie. Souvenez-vous qu'à Rome aussi on criait contre le bavardage des tribuns ; qu'un jour Sylla les fit taire, à la grande joie des beaux esprits, et que dès lors commença une décadence dont le christianisme même ne put relever l'univers.

— Permettez, répondis-je, étonné du tour que prenait la discussion, je ne prétends pas avoir trouvé la pierre philosophale en politique. Tout système a ses abus ; c'est une question de proportion. Avouez que le langage de vos journaux est épouvantable, et qu'il n'y a pas de mal plus affreux que leur licence effrénée.

— Docteur, vous savez ce que dit l'Évangile : *C'est au fruit que vous les connaîtrez*. Trouvez-moi un pays où il y ait plus de lumières, plus de charité, plus de prospérité matérielle qu'en Amérique.

— Je ne vois partout que scandale, répondis-je. Les fondements mêmes de la société s'effondrent dans ce sable mouvant que vous appelez la démocratie. Qu'est-ce que vous respectez ? La religion ? Eh bien ! qu'un pasteur manque à son devoir, que sa conduite soit légère, aussitôt vingt journalistes se mettront à rire, comme l'indigne fils de Noé, au lieu de cacher à tous les yeux une faiblesse dont la honte rejaillit sur l'Église.

— La honte, dit Truth, est pour l'Église qui épouse la cause du coupable, non pour l'Église qui rejette loin d'elle un membre gangrené.

— Est ce la justice que vous ménagez ? Hier, encore, votre journal attaquait avec une âpreté cynique un juge qui, dans un instant de mauvaise humeur, rudoyait je ne sais quel drôle. Comment voulez-vous qu'on respecte le juge, s'il n'est pas infaillible ?

— La justice, dit Truth, est faite pour l'accusé, et non pas l'accusé pour la justice.

— Qu'un subalterne, continuai-je, sorte de ses attributions, qu'il oublie la loi par hasard, qu'il arrête par mégarde un innocent : aussitôt dix journaux hurleront après la tyrannie, comme des chiens qui aboient à la lune ; ils mettront le pays en feu pour la cause du dernier des misérables, que sais-je ? pour un mendiant, ou un voleur, jeté en prison sans que les formes soient observées.

— Ils auront raison, dit Truth ; la liberté du dernier des misérables est l'affaire de tous. Dès que les formes légales sont violées, dès qu'un citoyen est injustement atteint, tous sont menacés. Qui ne sent pas cela ne sait pas ce que c'est que la liberté.

— Est-ce qu'il n'est pas quelquefois nécessaire de voiler la statue de la loi et de sauver le pays en dépit d'une fausse légalité ?

— Docteur, vous avez un faible pour Pilate. Lui aussi ne s'arrêta point à une fausse légalité ; il aima mieux condamner un innocent que de risquer sa place. C'était un habile homme ; je ne sais pas pourquoi le monde est si sévère avec lui.

— À quoi en arrivez-vous ? continuai-je, de plus en plus irrité par la froideur de Truth. Douze ou quinze journaux, voilà les maitres de l'opinion et de la république.

— Quinze journaux ! dit Truth étonné ; qu'entendez-vous par là ? Nous en avons trois cents, c'est peu pour seize cent mille âmes. Boston en a cent pour moins de deux cent mille habitants ; il est vrai qu'à Boston, la ville puritaine, on entend la liberté et la civilisation autrement qu'à Paris.

— Trois cents journaux ! m'écriai-je, surpris de ce chiffre formidable. Qui donc alors dirige et gouverne l'opinion ? Le premier venu peut, sans mission, s'ériger en prophète et en législateur ; le premier rêveur peut dire ce qu'il veut et imposer ses opinions à la foule. C'est un atroce despotisme !

— Mon bon ami, dit Truth en baissant la voix pour me ramener à un diapason moins bruyant, ne recommencez pas vos plaisanteries : elles amusent Humbug, elles me font mal. Là où tout le monde peut parler, il n'y a point de *mission*, ni de *prophète*, ni de *premier venu* ; il y a un droit qui appartient à chaque citoyen, et dont chaque citoyen use dans son intérêt particulier, ou dans l'intérêt général. Chez un peuple libre, qui a jamais imaginé de diriger et de gouverner l'opinion ? Est-il un Yankee qui ne se fasse lui-même sa règle de conduite et qui ne choisisse en connaissance de cause son parti et son drapeau ? La presse est un écho qui répète les idées de tout le monde, rien de plus. Ces innombrables journaux n'ont qu'un objet : accumuler les faits, les renseignements, les idées, multiplier et répandre la lumière ! Plus il y en a, plus chaque citoyen est à même de lire, de réfléchir, de juger par lui-même. Mettre la vérité à la portée de tous, voilà notre ambition ; ce prétendu despotisme des journaux n'existe que dans votre imagination.

Tout au plus serait-il possible là où un gouvernement malavisé, faisant du journalisme un monopole contre lui-même, ne souffrirait que dix ou quinze feuilles, et obligerait ainsi à se coaliser contre lui les partis, qui, de leur nature, tendent à se disperser. Mais en Amérique, où il y a huit ou neuf cents journaux, où il en naît de nouveaux tous les jours, le nombre des tyrans a tué la tyrannie.

— Soit ; c'est un régime que n'a pas prévu Aristote : une démocratie de papier. En cet heureux pays, tout est gouvernement, excepté le gouvernement même. Vous autres journalistes (et tout le monde ici est journaliste), vous êtes plus que l'Église, plus que la justice, plus que l'État ! Qui donc êtes-vous ?

— La réponse est trop facile, dit Truth ; nous sommes la société.

— Mais si la société, si le peuple gouverne, qui donc sera gouverné ?

— Docteur, répondit le journaliste en souriant, quand vous vous conduisez dans la rue, qui donc est conduit ? Par amour d'un mot, vous faut-il des lisières ? Quand vous gouvernez vos passions (ce que vous ne faites pas toujours), qui donc est gouverné ? Il y a un âge mûr pour les peuples comme pour les individus. Que la Chine vieillisse dans une éternelle enfance, je la plains ; mais nous chrétiens, nous citoyens d'un grand pays, nous ne sommes pas un peuple d'idiots et d'interdits ; il y a longtemps que nous sommes sortis de tutelle et que nous faisons nous-mêmes nos affaires. Qu'est-ce que cette souveraineté du peuple que nous affichons depuis soixante-dix ans en tête de nos constitutions, sinon une déclaration de majorité ?

— Des comparaisons ne prouvent rien, repris-je sèchement ; ce qui est vrai d'un individu n'est pas vrai d'une nation.

— Toujours des mots, docteur. Une nation, c'est une collection d'individus. Ce qui est vrai de dix, de vingt, de mille personnes, est aussi vrai d'un million. À quel chiffre commence donc l'incapacité ?

— Non, dis-je, il n'est pas vrai qu'une nation soit une simple collection d'individus ; c'est tout autre chose.

— C'est-à-dire que le total d'une addition est autre chose que la somme de toutes les unités ?

— Erreur ! m'écriai-je, fatigué de discuter avec un esprit borné. Il y a ici une différence qui crève les yeux. Pour se débarrasser des intérêts particuliers, quel est le mot magique qu'invoquent tous les hommes d'État ? L'intérêt général. Quand on veut annuler des droits et des prétentions qui gênent le gouvernement, qu'allègue-t-on ? Un intérêt

supérieur, l'intérêt social. L'utilité publique, c'est la négation des droits individuels : telle est du moins la façon de raisonner et d'agir en tout pays civilisé. S'il suffisait d'écouter le vœu de la majorité et d'additionner des intérêts et des volontés, je vous demande un peu ce que serait la politique : un métier d'épicier, un rôle à la portée du premier honnête homme venu. Vous figurez-vous un César, un Richelieu, un Cromwell, un Louis XIV, écoutant la voix du paysan, ou prenant le vote de quelques millions de bourgeois ? Que deviendraient les combinaisons, les alliances, les guerres, les conquêtes, tous ces coups d'éclat, tous ces jeux de fortune où triomphent les héros ? Traîner une nation à la victoire et à la gloire, imposer à la masse populaire des idées qui ne sont pas les siennes, lui faire servir une ambition et des projets qui ne la touchent en rien : voilà l'œuvre du génie ! Voilà ce qu'aiment les peuples ; ils adorent ceux qui les foulent aux pieds. Laissez ces pauvres gens à eux-mêmes, ils planteront leurs choux ; leurs annales tiendront en deux lignes, comme la morale des contes de fées : *Ils vécurent longtemps, ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants*. Avec ce beau système, que serait l'histoire ? Et que ferait-on apprendre en rhétorique à nos enfants ?

J'étais éloquent, je le sentais. Truth, confondu, me regardait d'un air singulier.

— Docteur, me dit-il, je n'aime pas les sophismes ; mais de tous ces jeux d'esprit il n'y en a point qui me soient plus odieux que les paradoxes d'autrefois, mensonges morts depuis longtemps. Ils me font l'effet d'une vieille courtisane qui a oublié de se faire enterrer, et qui promène parmi la jeunesse dégoûtée son fard, ses faux cheveux et ses rides. Washington a appris au monde ce que c'est qu'un honnête homme gouvernant un peuple libre ; la preuve est faite ; le siècle de l'égoïsme politique est passé, il n'y a plus de place que pour le dévouement. Qui ne comprend pas cela, qui n'entend pas la voix des générations nouvelles, qui ne sent pas que l'industrie, la paix et la liberté sont les reines du monde moderne, celui-là n'est qu'un rêveur et un insensé. Ce n'est pas à la gloire qu'il marche, c'est au ridicule.

— Brisons là, monsieur ! m'écriai-je en me levant ; et malgré moi je portai la main à la garde de mon épée absente. Si j'avais eu mon uniforme de chirurgien de la garde nationale, j'aurais forcé cet insolent de mettre le fer à la main ; c'est en lui faisant mordre la poussière que

je lui aurais prouvé sans réplique que l’Amérique n’entend rien à la civilisation et qu’un Français n’a jamais tort.

CHAPITRE X

LA CUISINE INFERNALE.

Tandis que Truth, surpris de ma fougue et de mon emportement, jetait sur moi des regards inquiets, Humbug entra, portant une masse d'épreuves qu'il posa sur le bureau.

— Alerte ! cria-t-il de sa grosse voix, la besogne commence. *Nunc animis opus, Ænea, nunc pectore firmo*[12]. Docteur, aidez-nous, votre bras droit est libre ; prenez ce papier, préparez le tableau.

— Écrivez : *Défaite des troupes fédérales*. Voilà qui tient toute notre première page. Et il lança une épreuve dans la boîte aux lettres.

— Défaite ! dis-je ; vous allez annoncer au pays qu'il a été battu ? Mettez : *Retraite stratégique, habile combinaison* ; autrement votre imprudence va semer partout l'inquiétude et l'effroi.

— Docteur, vous êtes incorrigible, reprit Truth ; encore une fois, on doit au pays toute la vérité. Croyez-vous qu'un échec abatte les Yankees, et que, comme des enfants, ils se laissent mener par la fortune ? Une victoire nous trouverait indifférents ; une défaite nous vaudra un redoublement d'énergie, des soldats et de l'argent. — Combien d'hommes tués ?

— Tués, 3 000, dit Humbug ; blessés, 6 000 ; absents, 2 400.

— Mettez les chiffres, reprit Truth ; docteur, ne les oubliez pas sur le tableau. Maintenant, qu'a fait le Congrès ?

— Au Sénat, dit Humbug, une longue discussion sur l'esclavage. M. Sumner a fait abolir la servitude dans le district fédéral de Colombie. C'est un premier pas. Docteur, écrivez : *Admirable discours de l'éloquent sénateur du Massachusetts*. Voilà notre première feuille remplie ; venons au supplément.

— Chambre des représentants, rien d'intéressant ; trois rappels à l'ordre et du temps perdu en querelles avec le président.

---

[12] Enée, c'est maintenant qu'il faut de l'énergie et un cœur résolu.

— C’est l’usage, dit Truth ; passons. Voici l’article politique ; écrivez, docteur : *Retour à la Loi et à la Liberté ; l’Habeas corpus rétabli*.

— Quoi ! dis-je étonné, c’est au moment d’une défaite, quand il faut concentrer tous les pouvoirs et gouverner *manu militari*, que vous rétablissez la liberté civile avec tous ses dangers ! Sachez donc, par expérience, que c’est l’instant de suspendre tous les droits. Rien ne rassure un peuple comme de se sentir tout entier entre les mains du pouvoir. En vérité, vous n’entendez rien à la politique.

— Le despotisme n’est pas la force, répondit Truth ; plus un peuple est libre, plus il est doux, obéissant et résigné aux sacrifices. Si vous voulez qu’il vous soutienne, confiez-vous à lui. Continuons : *Vols de la marine dénoncés à la nation.* Écrivez, docteur, et soulignez, afin que sur le tableau on mette ces mots en relief.

— C’est trop de hardiesse, m’écriai-je. Songez aux intérêts que vous blessez, aux plaintes que vous allez soulever.

— Que les voleurs se plaignent, dit Truth, je les attends ; j’ai des preuves !

— Des preuves, qui vous les a fournies ?

— Partout où il y a une tribune, répondit Truth, il y a quelqu’un pour parler. Chez un peuple à qui l’on impose silence, les voleurs agissent, les volés se taisent ; chez un peuple où tout citoyen est un membre actif de la nation et a droit d’accuser au nom du pays, les voleurs se cachent, les volés crient el agissent. En Russie, vingt millions donnés à la police n’empêcheront pas de voler des milliards, on achètera la police par-dessus le marché ; chez nous, où la police c’est tout le monde, on ne vole pas un sou sans trembler. Supprimer la grande filouterie n’est pas le moindre avantage de la liberté. Passons aux nouvelles du dehors

— Voici, dit Humbug, les trois correspondances de Londres.

— Pourquoi trois correspondances ? demandai-je, surpris de ce luxe inutile.

— Il y a trois partis en Angleterre, répondit Humbug, il nous faut donc trois échos pour répéter tous les bruits.

— Première correspondance, couleur du vieux Pam[13]: « Guerre à l’Amérique ; la justice est une belle chose, mais le coton vaut mieux ;

---

[13] Le *vieux Pam* est le nom familier que les Anglais donnent à leur premier ministre Lord Palmerston.

brûlons le monde pour chauffer l'Angleterre ». — Seconde correspondance, couleur Derby. « Le vieux Pam se moque du public, il crie aux armes, empoche des fortifications et des navires cuirassés, joue au soldat, et ne veut que deux choses : garder la paix et sa place. Qu'on nous donne le ministère, nous serons aussi patriotes, et nous coûterons moins cher ». — Troisième correspondance, couleur Bright et Cobden. « John Bull, mon ami, votre gouvernement se moque de vous. Il chatouille votre vanité pour vous subtiliser votre dernier shilling. Soyez homme, imitez votre cousin Jonathan[14], faites vous-mêmes vos affaires ; le jour où les peuples ne se feront plus soigner par ces charlatans ruineux qu'on nomme diplomates et grands politiques, ils vivront en frères ; ils auront la paix et la vie à bon marché. »

— J'espère, dis-je à Humbug, qu'en donnant ces trois correspondances au public, vous y joindrez votre avis.

— Point du tout, répondit Humbug ; Jonathan a l'habitude de se faire lui-même son opinion ; il a de trop bons yeux pour prendre nos lunettes.

La porte s'ouvrit brusquement : trois femmes, jeunes et élégamment vêtues, s'approchèrent de nous ; la plus âgée, qui n'avait pas vingt-cinq ans, prit la parole d'un ton à la fois modeste et assuré.

— Monsieur, dit-elle à Humbug, nous sommes députées par mesdames les couturières d'habits ; nous vous prions d'annoncer que nous nous mettons en grève, et que lundi prochain nous tiendrons un *meeting* afin de chercher le moyen d'écarter l'oppression dont nous souffrons ; nous voulons reconquérir et assurer nos droits.

— Les tailleurs sont riches, dit Humbug. Avant de les réduire, il vous faudra manger vos économies. Avez-vous un million à grignoter ?

— Monsieur, dit la plus jeune d'un air mutin, avec cent dollars d'annonces nous en viendrons à bout. Nous apprendrons à MM. les tailleurs et au monde entier ce que peuvent cinq cents femmes qui ont mis dans leur tête de ne pas céder. C'est une leçon qui profitera aux accapareurs et aux tyrans, une leçon qui fera pâlir sur leur trône les despotes du vieux continent. Obligez-nous seulement de mettre demain dans le journal l'adresse au public que notre comité a délibérée et rédigée.

---

[14] *Jonathan* est le sobriquet du peuple américain, *John Bull* celui du peuple anglais.

Sur quoi notre amazone tendit au journaliste un papier plié en quatre ; Humbug lut à haute voix cette impertinente plaisanterie, mémorable monument de la folie et de la perversité féminines dans un pays où les femmes elles-mêmes croient à la liberté.

AUX PARISIENS DU MASSACHUSETTS,
LES COUTURIÈRES D'HABITS.

Pour venger nos droits méconnus, pour obtenir justice, nous, les couturières d'habits de la ville de Paris (*Mass.*), nous nous mettons *en grève* ; dans huit jours, nos tyrans auront cédé, ou nous n'aurons plus d'emploi. Qui veut nous donner du travail ? nous n'aimons pas à rester les bras ballants, mais nous sommes déterminées à ne pas travailler pour rien au profit de gens qui peuvent payer. Qui a besoin d'un coup de main ? Nous savons faire des chapeaux, des habits, des pouddings, des gâteaux et des tartes ; nous savons coudre, broder, tricoter, rôtir et bouillir. Nous savons traire les vaches, faire le beurre et le fromage, engraisser les poulets et soigner un jardin ; nous savons nettoyer la cuisine, balayer le parloir, faire les lits, fendre le bois, allumer le feu, blanchir et repasser, et, de plus, nous adorons les bébés. En un mot, chacune de nous peut faire une femme de ménage accomplie. Pour notre intelligence et notre esprit, adressez-vous à nos anciens maîtres. Parlez vite, messieurs. Qui veut des yeux noirs, de beaux fronts, des cheveux frisés et bouclés, le charme et la jeunesse d'Hébé, la voix d'un séraphin, le sourire d'un ange ? Vieux gentlemen qui avez besoin d'une bonne gouvernante, beaux jeunes gens qui cherchez une femme active et dévouée, parlez, l'enchère est ouverte. Une fois, deux fois, trois fois : adjugé. Quel est l'heureux mortel ?

S'adresser au Comité des Dames couturières,
rue des Peupliers, n° 20.

Très-bien, mesdames, dit Humbug, ce soir l'annonce paraîtra dans le journal, et nous mettrons sur le tableau : *Grève des couturières*, afin que nul n'en ignore.

Disant cela, il fit un profond salut, et reconduisit ces péronnelles avec autant de politesse que s'il se fût agi d'un préfet.

— Est-il possible, m'écriai-je, qu'en Amérique les femmes aient le droit de faire ce qu'elles veulent ? N'est-ce pas un démenti donné à l'expérience et au bon sens ? Des *meetings* de couturières, des coalitions de blanchisseuses, une *grève* de sages-femmes ? La révolution en habits est odieuse, la révolution en jupons est ridicule.

— Ce qui est ridicule, répondit Truth avec son flegme ordinaire, c'est que les habits se croient le droit d'opprimer les jupons.

— C'est bien, repris-je. Versez à ces têtes folles l'ivresse de la liberté, vous verrez quelles en seront les premières victimes.

— Docteur, vous êtes lugubre, dit Truth ; à la moindre secousse que reçoivent vos antiques préjugés, vous criez que le monde va finir. Les femmes, cher monsieur, sont la moitié du genre humain, c'est une vérité profonde qu'Aristote a constatée, mais depuis deux mille ans personne n'a compris le philosophe, hormis les Américains. Si nos femmes ne partagent ni nos espérances ni nos craintes, elles nous feront partager leurs faiblesses et leurs caprices. Il nous faut des épouses, des filles et des mères qui aiment la liberté avec passion, afin que les maris, les pères et les fils ne perdent jamais ce saint amour. Ces couturières vous paraissent ridicules, moi je les admire, tout en riant de leur annonce ; j'aime les âmes généreuses qui ont foi dans la justice et qui défendent leur droit. C'est avec ces âmes-là qu'on fait un grand peuple, c'est là qu'est la supériorité de notre beau pays.

— Achevons le journal, dit Humbug ; voici les marchés. Coton, laine, charbon, fer, farine, grain, porc, mouton, bœuf, foin, cuir, sucre, café. Rien de particulier, sinon sur les farines ; les *bonnes marques* se sont vendues à deux pour cent de plus que les farines communes.

— Quelles marques ? dit Truth, prenant le catalogue : Colfax, Stevens, Pennington ; il faut souligner ces noms, et les imprimer en gros caractère ; vous riez, docteur, ce n'est pas là une petite chose. La responsabilité individuelle, c'est la force et la vie des républiques. Il faut que chacun y porte inscrit sur le front ce qu'il est et ce qu'il a fait. Joindre à l'honnêteté la réputation et la fortune, attacher à la friponnerie l'infamie et la ruine, c'est le secret de la morale et du gouvernement ; c'est un problème dont nul législateur n'a trouvé la solution, et que la presse résout tous les jours.

— Belle tirade, à propos d'un baril de farine !

— Et dont vous verrez l'application à l'instant, dit Humbug ; tenez : Marché aux porcs ; vingt boucauts avariés, aux marques de Thomas et

de Williams. Souligner ces deux noms malhonnêtes, c'est *les* chasser du marché.

— Vous ne le ferez pas, criai-je, vous n'en avez pas le droit. Ne vous suffit-il pas d'être le gouvernement, voulez-vous encore être la police ?

— Vous l'avez dit, respectable docteur, reprit Humbug ; nous sommes la police et plus encore : nous sommes la conscience publique. C'est nous qui donnons l'honneur et la fortune : *Honestus rumor, alterum patrimonium est*[15]. Ouvrez de grands yeux si cela vous fait plaisir, et jetez les hauts cris si cela vous amuse. Mais, en vérité, si vous parlez sérieusement, on vous a changé en nourrice, vous n'êtes pas un Américain.

— Tu ne sais pas, murmurai-je, tu ne sais pas, ignorant, combien tu as raison. Tu ne te doutes pas à quel point je méprise un don Quichotte assez fou pour prendre en main l'intérêt d'autrui, l'intérêt du premier venu, et cela sans mission et sans traitement. Voilà ce que c'est qu'un pays sans fonctionnaires ! Il faut que chacun s'y mêle même de ses propres affaires. Cela est ridicule ! En France, une administration intelligente et compacte me délivre de tout souci ; je suis roi, on me sert ; je jouis en paix d'une prospérité et d'une grandeur qui ne me coûtent que mon argent. C'est le triomphe de la civilisation, ou je ne m'y connais pas.

— Voici la Bourse, dit en entrant un jeune homme, tout essoufflé d'avoir couru.

— Rien de nouveau ? demanda Humbug.

— Rien que l'emprunt mexicain.

— Qu'en dit-on, Eugène ? dit M. Truth.

— Fiasco complet, c'est une filouterie du vieux Little.

— Comment, une filouterie ! dis-je en lisant le programme de la Bourse ; l'emprunt a monté d'un dollar sur le prix d'émission.

— Little a acheté d'une main ce qu'il a vendu de l'autre, dit Truth ; la plaisanterie est vieille, et chez nous elle ne fera jamais fortune. Nous ne sommes pas assez moutons pour cela. — Monsieur Rose, ajoutât-il en s'adressant au nouveau venu, faites-moi pour demain un article sur cette affaire ; voyez les agents de change, et sachez-moi toute la vérité.

— Ce sera fait ce soir, monsieur Truth ; j'aurai plus de renseignements que je n'en demanderai.

---

[15] Une bonne réputation est un second patrimoine.

— Monsieur, dis-je à ce jeune homme, dont le nom m'annonçait un fils de l'apothicaire, et, hélas ! un frère de mon gendre ; les affaires doivent être fort difficiles avec cette façon de les percer à jour au profit du public.

— Monsieur, répondit Eugène tout étonné, les affaires sont d'autant plus faciles qu'elles sont mieux connues. À la Bourse, le mensonge est la ruine ; la vérité, c'est la richesse.

— Bon ! pensai-je, ils disent tous la même niaiserie. À Paris, centre de l'intelligente, capitale de l'esprit, tout le monde sait que les affaires qui font courir le public sont toujours celles où il ne comprend rien. Qu'est-ce que peut donner une affaire connue ? Cinq, six pour cent tout au plus, tandis que l'inconnu promet quinze ou vingt pour cent : c'est là qu'est le secret du banquier. Ici on troque valeur contre valeur, c'est un misérable commerce ; à Paris, on achète l'espérance ; c'est la poésie du jeu, c'est le charme de la loterie. Perdre son argent, qu'importe à un Français ? c'est de la prose. Dévorer en pensée la richesse, satisfaire en rêve passions, caprices, ambition, voilà l'idéal ; on paye, il est vrai, mais peut-on payer trop cher l'illusion ?

— Ami Humbug, dit une voix glapissante, voici deux petites annonces que je voudrais insérer dans ton journal ; tu me feras un bon escompte : les temps sont durs.

Celui qui parlait ainsi était un petit homme en longue redingote et coiffé d'un immense chapeau ; sa figure, son geste, son habit disaient à tout le monde :

Regardez-moi, je suis quaker.

Humbug prit les deux annonces et se mit à rire.

— Elles sont drôles, dit-il, mais je ne les comprends pas. Et il lut ce qui suit :

VILLA MONTMORENCY.

Seth Doolittle, propriétaire de l'hôtel de la Rose, à Montmorency, a l'honneur de prévenir le public que, durant toute la belle saison, les amoureux qui descendront chez lui ne payeront que moitié prix.

— Pourquoi cette exception ? demandai-je.

— Ami, répondit le petit homme en croisant les mains sur son ventre et en levant les yeux au ciel, rien n'est plus beau ni plus respectable que l'amour. Mettez un jeune homme en face d'une robe blanche et de deux

boucles noires qui voltigent au vent, il se sent tellement céleste, tellement éthéré, que de toute la semaine il ne s'abaissera jamais à toucher au rôti. C'est un vol que de faire payer au prix commun ces anges du ciel qui n'examinent jamais la note ; ma conscience s'oppose à cette iniquité.

— Ce scrupule t'honore, dit l'excellent Humbug en se mordant les lèvres. Passons à la seconde insertion :

AVIS AMICAL.

Dinah D. L. — On te supplie de ne pas revenir. Ta mère est en excellente santé, on ne peut rien arranger ; et toute ta famille se trouve beaucoup mieux depuis que tu l'as quittée.

— Ceci est un secret de famille, dis-je en souriant ; il n'y a point d'explication.

— Pour le public, non ; pour toi, docteur Smith, oui, reprit le quaker. Il s'agit d'une sœur, tête folle, que dans son propre intérêt, dans celui de sa famille, et par souci de la moralité publique, nous avons envoyée en Californie comme maîtresse d'école. Il est à craindre que la malheureuse ne se soit arrêtée en route et ne veuille revenir à son vomissement. Aussi la prévenons-nous charitablement et à mots couverts qu'elle fera mieux de continuer son chemin ; il n'y a point de place pour elle à la maison.

— Cela est admirable de charité, monsieur Seth, repris-je en haussant les épaules. Je regrette de n'avoir pas reconnu plus tôt un aussi galant homme.

— Tu aurais eu quelque peine à me reconnaître, reprit Seth en baissant les yeux, tu ne m'as jamais vu ; mais mademoiselle Martha m'a dépeint son maître et le terrible accident d'hier avec tant de fidélité, qu'au premier coup d'œil je t'ai deviné.

Ce vertueux aubergiste prononça le nom de Martha avec une onction étrange, et qui plus tard me revint en mémoire ; j'y aurais fait plus d'attention si un homme à la figure enflammée n'était entré brusquement dans la chambre en criant : — Grande nouvelle, monsieur Truth ; grande nouvelle, monsieur Humbug : le maire de la ville vient d'être condamné. On l'a surpris en conversation criminelle avec une actrice du *Lyceum* ; il est obligé de payer au mari dix mille dollars de dommages-intérêts.

— Docteur, dit Humbug, prenez la plume, et finissons notre tableau ; nous avons un journal bien rempli, la vente est assurée. Voyons :

Défaite des troupes fédérales.
5 000 tués, 6 000 blessés.

Admirable discours de l'éloquent sénateur du Massachusetts.

RETOUR À LA LOI ET À LA LIBERTÉ !

Vols de la marine dénoncés à la nation.

GRÈVE DES COUTURIÈRES.
CONDAMNATION CRIMINELLE DU MAIRE DE LA VILLE.

— Allons, continua-t-il, la journée est bonne ; nous n'avons pas mal aboyé aux coquins. Sur ce, cria-t-il, à l'imprimerie ; roulez, mes enfants, et dans un quart d'heure hissez le tableau.

CHAPITRE XI

DE LA MAXIME PROTECTRICE : *Que la vie privée doit être murée.*

Je m'étais enfoncé dans mon fauteuil, réfléchissant à part moi au triste spectacle que j'avais sous les yeux. Anarchie dévorante, espionnage général, trouble universel, le gouvernement aux mains de tout le monde, voilà cette presse si vantée ? Enrégimentez donc un peuple avec un pareil ennemi après vous !

— Eh bien, cher docteur, me dit Truth d'une voix caressante, vous savez maintenant comment se fait un journal. Êtes-vous séduit ? est-ce vous qui devenez mon successeur ?

— Jamais ! jamais ! répondis-je en reculant mon siège par un geste involontaire. Ce que je vois m'épouvante ; vous vous jouez de tout ce qu'on m'a appris à regarder comme respectable et sacré. Qu'on attaque un ministre ou des députés, peu m'importe, j'y suis habitué ; de tout temps, les ministres ont servi de but à messieurs les folliculaires : le plus célèbre gazetier est celui qui en abat deux ou trois. S'il y a des pays et des peuples que cette destruction amuse, grand bien leur fasse ! Je leur souhaite deux ou trois révolutions pour les guérir. Mais la vie privée, monsieur, doit être murée, entendez vous, monsieur, hermétiquement murée.

— Qui a dit cela ? demanda Humbug d'un air narquois qui ne prouvait que son ignorance.

— Monsieur Humbug, répondis-je, c'est M. Royer-Collard, un grand métaphysicien qui n'a jamais eu d'idées à lui ; mais qui a coulé en bronze et gravé sur l'airain les idées d'autrui. C'est lui, c'est cet illustre sage, qui a prononcé cette parole d'or, qu'on devrait afficher dans chaque bureau de journal : *La vie privée doit être murée*.

— Votre grand métaphysicien a dit une sottise, répondit Humbug. Est-ce qu'on coupe un homme en deux ? Est-ce qu'on est un coquin dans la vie privée et un Fabricius dans la vie publique ? Qu'est-ce que la vie privée ? Où commence-t-elle, où finit-elle ? Crier au chien enragé, est-ce une attaque contre la vie privée, ou contre la vie publique ? Si

notre marine est volée par d'impudents fournisseurs, est-ce la vie privée qu'on attaque en dénonçant le voleur ? Si l'honorable M. Little, riche des millions d'autrui, veut une fois encore dépouiller les simples au profit de son insatiable cupidité, dire à M. Little qu'il est un fripon, est-ce attaquer sa vie privée ?

— Monsieur, dis-je à cet impudent, vous ne vous doutez pas de tout ce que je pourrais vous répondre ; un mot suffira. Voici le maire de Paris qui a cédé à une malheureuse faiblesse. Peut-être est-il tombé dans le piège tendu par quelque sirène de bas étage ; à coup sûr, cette faute, il ne l'a pas commise en qualité de magistrat municipal. À quoi bon ce bruit, ce scandale, cette diffamation d'un homme dont l'erreur, après tout, ne vous touche pas ?

— À quoi bon ? dit Truth avec une froideur digne de Robespierre : à lui faire donner sa démission. Voulez-vous que dans nos familles nous prêchions le respect du lien conjugal et l'horreur du vice, en face de l'adultère trônant à l'hôtel de ville ? Cela ne se peut pas. C'est l'honneur de la vie privée qui nous répond de la vertu publique. Autrement la politique est une comédie où chacun porte un masque, joue un rôle, et s'amuse à parler de conscience, de droits, de devoirs, sans croire un mot de ce qu'il dit. Que des peuples enfants se plaisent à ces farces dangereuses, et qui finissent toujours mal, cela se peut ; mais en Amérique, tout est sérieux. Que nos débauchés aillent, si bon leur semble, ruiner leur santé, et manger leur argent au delà de l'Atlantique, chez nous il faut être respectable pour être respecté.

— Voici une lettre du maire, dit un employé ; il donne sa démission.

— Monsieur Truth, m'écriai-je, il en est temps encore, arrêtez l'impression du journal, faites disparaître une condamnation qui ne concerne plus qu'un simple citoyen, un jugement qui va faire le déshonneur d'un homme et le malheur d'une famille. Effacez de votre tableau ces lignes odieuses qui frappent d'une flétrissure nouvelle, et que la justice n'a pas prévue, une faute excusable sans doute. N'y a-t-il donc que des Catons en Amérique ; et, puisque vous parlez toujours d'Évangile, n'en est-il pas un parmi vous qui ait lu l'histoire de la femme adultère ? Au nom du ciel, soyez humain.

— Je ne suis ni humain ni cruel, répondit Truth avec son ton glacial ; je ne suis pas une personne, je suis un journal, c'est-à-dire un écho, une photographie. Le tableau restera ce qu'il est ; j'en suis fâché pour le

coupable ; mais, moi aussi, j'ai une mission à remplir ; je ne transige point avec la vérité.

— Mais cette mission, m'écriai-je indigné, vous vous la donnez à vous-même !

— Est-elle moins sainte pour cela ? reprit le journaliste. Comprenez donc le rôle que je remplis. Dans une société tout occupée de ses affaires, de ses intérêts, et qui cependant se gouverne elle-même, comment se maintient la liberté ? comment se maintiennent et grandissent les idées généreuses ? comment le droit est-il respecté de tous, la vertu estimée, les services récompensés ? Grâce à la presse, invention plus admirable encore que la vapeur et l'électricité. Nous autres journalistes, nous sommes l'écho de la société, écho formidable, trompette retentissante qui grossit tous les bruits, les répand au bout de l'empire, et va réveiller la conscience la plus engourdie. Le bien ou le mal, tout nous sert : le bien, pour faire battre de joie et d'émulation tous les cœurs ; le mal, pour les soulever d'indignation et de dégoût. Hier vous avez accompli un acte héroïque. En Russie, en Espagne, qui l'aurait su ? quelques amis, quelques voisins, une cité. Grâce à nous, trente et un millions d'hommes vont répéter le nom du docteur Smith ; trois millions de jeunes gens envieront votre courage et se promettront de l'imiter. C'est là l'œuvre de ces pamphlétaires pour qui vous semblez avoir peu d'estime. Aujourd'hui il y a un scandale donné, une faute commise par un magistrat. La justice a condamné l'homme, la presse condamne le crime, et le fait haïr et détester par toute la nation. Plus la chute est grande, plus la leçon est forte. Notre dureté chagrinera une famille et blessera quelques âmes timides ; elle sauvera d'une semblable faiblesse des milliers d'hommes qu'enhardirait l'impunité. Sans doute notre rigueur nous vaudra une inimitié mortelle. Qu'importe ? Mettons-nous en balance notre devoir et notre intérêt ? Docteur, soyez moins sévère pour nous. Aux qualités que demande le métier de journaliste, combien d'hommes d'État seraient-ils à même de le remplir, combien en est-il qui accepteraient résolument nos dangers et notre obscurité ?

— Bravo, Truth ! cria Humbug ; vous parlez comme un livre, mon bon ami, et comme un livre qui dit la vérité ; *Rara avis in terris, nigroque simillima cycno*.

— Il y a des ambitions qui se cachent, repris-je, furieux contre Truth et contre moi-même (les paroles de ce sophiste m'avaient ébranlé) : tel

se croit vertueux en affichant la sévérité, qui, au fond, sans le savoir, est dupe de son propre intérêt, et court après la fortune.

— La fortune, dit Humbug, n'est pas faite pour les journalistes. Docteur, mon ami, le monde est un théâtre où figurent trois sortes de personnes : spectateurs, acteurs, auteurs. Les spectateurs, c'est vous, c'est Green, c'est Rose, ce sont toutes ces bonnes gens qui n'ont ni vice ni vertu, et qui vivent à l'ombre de leur vigne et de leur figuier. Les acteurs sont une troupe jalouse qui ressemble à toutes les troupes de comédie. L'ambitieux, le beau parleur, l'avare, le poltron, le tyran, le valet y jouent leur rôle au grand plaisir du public, qui applaudit souvent, siffle quelquefois et paye toujours. À ces premiers chanteurs, il faut de beaux habits, des palais, de l'or, beaucoup d'or. Ils connaissent le caprice de la foule, et ils en abusent. Quant aux auteurs, quant au poète qui a créé le mot du jour, écrit l'air en vogue, inspiré la tirade, celui-là on lui jette un morceau de pain et on le dédaigne. Qu'est-ce que l'idée pour les habiles ? rien qu'une cocarde, le tout est d'en user à propos. Criez pendant vingt ans que la liberté est le salut des peuples, vous n'êtes qu'un écho, odieux à ceux qui commandent, importun à ceux qui servent. Vienne un jour où le peuple lassé veut secouer le fardeau qui l'écrase, le premier téméraire qui inscrira sur un drapeau le mot que vous avez répété vingt ans, celui-là sera l'élu de la foule ; honneur, argent, puissance, tout sera pour lui. Une heure fera la fortune de ce premier rôle ; aussi n'aura-t-il pas assez de mépris pour le journaliste obscur qui, par vingt ans de souffrances et de dangers, lui a préparé son triomphe. Le peuple jugera comme l'acteur. Voulez-vous une morale à mon conte ? Paris va nommer un maire ; soyez sûr qu'on pensera à tout le monde, hormis au seul homme qui honorerait cette fonction ; cet homme, c'est Truth. Le jour où il mourra à la peine, si je ne suis point là, il n'aura pas deux lignes d'éloge dans son propre journal. Voilà comment en Amérique on récompense la vertu civique ! et cependant nous sommes le premier peuple du monde ; *Ab uno disce omnes*. Jugez maintenant de notre ambition.

— Humbug, mon ami, dit Truth, comptez-vous pour rien l'honneur d'être aimé et loué par vous ?

La porte s'ouvrit, et pour la seconde fois on vit s'allonger un museau de fouine qui ne pouvait appartenir qu'à M. Fox. C'était lui, plus souriant que jamais.

— Monsieur Truth, dit-il de sa voix la plus doucereuse, auriez-vous la bonté d'annoncer dans votre excellent journal que l'honorable M. Little vient de donner dix mille dollars à l'hospice des enfants, cinq mille dollars aux pauvres de la ville et cinq mille dollars à la bibliothèque municipale ?

— L'emprunt mexicain va bien, dit Humbug ; Little est un juif pieux qui paye la dîme au Seigneur.

— L'emprunt mexicain est abandonné, répondit Fox ; M. Little s'est assuré que les garanties offertes par le gouvernement du Mexique n'étaient pas sérieuses.

— D'où vient cette générosité suspecte ? demanda Humbug ; il y a quelque terrible spéculation sous jeu. Voilà vingt mille dollars qui nous coûteront cher.

— Toujours des soupçons, interrompis-je ; et pourquoi ?

— C'est que je suis un vieux journaliste, répondit Humbug ; je crois à la vertu des banquiers comme à la simplicité des quakers.

— On vous convertira, vieux pécheur, reprit Fox en riant.

— Grande nouvelle à la Bourse ! dit en rentrant M. Eugène Rose.

— L'emprunt mexicain est retiré, dit Humbug ; nous le savons.

— Mais ce que vous ne savez pas, c'est que le maire a donné sa démission, et qu'on porte M. Little pour le remplacer.

— Vraiment ! dit Fox ; cela n'est pas possible. M. Little ne m'en a point dit un mot ; je doute même qu'avec ses nombreuses affaires il puisse accepter ce poste important.

— Excellent Fox ! s'écria Humbug, il a l'innocence d'un agneau ; vous verrez, honnête avocat, que M. Little se décidera à ce grand sacrifice.

— Mais nous sommes des gens délicats, dit Truth, et, pour notre part, nous ne lui imposerons pas une aussi lourde charge, nous combattrons son élection. Et pourquoi ? s'écria Fox.

— Ceci, dit Humbug, c'est le secret de la comédie ; on ne le demande pas.

— Ainsi donc, reprit Fox, nous vous trouverons toujours contre nous, vertueux puritains, race orgueilleuse et insociable ; mais que je sois damné si je ne viens quelque jour vous brûler dans votre guêpier, frelons inutiles, qui ne savez que nous fatiguer les oreilles de vos odieux bourdonnements !

— Fox, mon ami, dit Humbug, ne mettez pas ma patience et mon bras à l'essai, je vous ferais passer par la fenêtre.

Fox n'attendit pas une menace dont l'exécution était trop certaine ; pour moi, je sortis, ému et troublé de tout ce que j'avais entendu. La raison et l'éducation me disaient que la presse est une arme chargée contre le pouvoir et la société ; vingt fois les plus sages ministres m'ont inoculé cette précieuse vérité ; mais d'un autre côté, j'étais frappé de ce qu'il y avait de grand et de généreux dans la conduite de Truth, de brave et de décidé dans le rôle de Humbug. Prendre en main la cause des honnêtes gens contre tous les fripons dont le monde regorge, être chaque jour en chasse, et poursuivre sans relâche le vol, l'injustice, le mensonge, c'est quelque chose cependant. Un peuple qui compte de pareils hommes n'est pas un peuple ordinaire.

— Bah ! me dis-je en chassant de vains scrupules, ceci est une exception. Le plus sage serait de supprimer les journaux ; on dira que c'est supprimer le remède et non pas le mal ; mais quand le mal est sans remède, on se résigne, et si l'on meurt, au moins meurt-on sans se plaindre. C'est un grand avantage… pour les médecins.

J'en étais là de mes réflexions, quand, au milieu de la rue, une voix m'appela, la voix de Suzanne. Elle approchait dans un cabriolet à deux roues que conduisait Martha. Le cheval avait le pied sûr, et Martha était une fille prudente qui se servait de la bride plus que du fouet ; mais à l'angle de la rue Taithout et de la rue du Helder, je me trompe, à l'angle de la septième et de la huitième avenue, il y a un terrible petit pavé, établi, je suppose, par quelque vétérinaire intéressé, car, depuis dix ans, il ne se passe pas de jour que des chevaux ne s'y abattent. Le coursier de Martha était prédestiné ; en approchant de moi, la pauvre bête se mit soudain à genoux ; Martha fut lancée par-dessus la tête du cheval, Suzanne tomba dans mes bras, et du choc me jeta à terre et roula sur le sol avec moi.

Je me relevai furieux et couvert de poussière ; Suzanne avait la figure égratignée ; Martha était en sang :

— Vous êtes blessée, Martha ? m'écriai-je.

— Non, monsieur, ce n'est rien, dit-elle ; la droite de l'Éternel m'a soutenue ; il n'y a que le bout du nez qui ait porté.

Et nous voilà tous deux occupés à dessangler et à relever le cheval.

Quand l'animal fut attelé : — Pardieu ! m'écriai-je, c'est une honte qu'une administration municipale souffre depuis dix ans un pareil

casse-cou à ma porte, dans la rue la plus fréquentée de la ville. Et de rage je rentrai au bureau du journal.

— Docteur, qu'avez-vous ? dit Humbug toujours riant ; avez-vous déjà commencé la lutte électorale avec Fox. À en juger par votre habit, vous n'avez pas eu le dessus.

— Ce que j'ai, dis-je ; c'est qu'il est abominable que depuis dix ans on laisse un pavé dans un état pareil ; c'est que mon cheval vient de s'abattre, c'est que ma fille est blessée au visage, c'est que la cuisinière a manqué se tuer ; je suis furieux, je veux me plaindre, je demande justice. Nous sommes à Paris en Amérique, je l'obtiendrai. La publicité mettra tout le monde avec moi. Donnez-moi une plume et de l'encre, que je vous adresse une lettre sévère, où je traiterai l'administration comme elle le mérite.

— Voici ce que vous désirez, dit Humbug ; et voici de plus un dollar.

— Un dollar ? Pour quoi faire ?

— Nous payons toujours un dollar à ceux qui nous apportent un *fait divers* ; ne faites pas la petite bouche, docteur ; gardez-le et faites-le encadrer avec la date. Il vous rappellera que la presse est la voix de tous, et que vous avez compris cette grande vérité le jour où vous avez souffert.

— Humbug, répondis-je, ces paroles que vous jetez au vent, avec votre légèreté ordinaire, ont plus de portée que vous ne pensez ; je ne les oublierai point. En lisant mon journal le matin, chaque plainte me rappellera une souffrance qui demain peut-être sera la mienne, un mal que je puis secourir ou prévenir en m'associant au cri public.

— Bravo, docteur, vous êtes un grand philosophe. Quand vos yeux s'ouvrent, vous criez : *Et lux facta est.* Il n'importe ; vous vous apercevrez bientôt d'une autre vérité non moins grande : c'est qu'en fin de compte la liberté de la presse ne profite guère qu'aux honnêtes gens. Cela suffit pour nous apprendre quels sont ses ennemis.

CHAPITRE XII

UNE CANDIDATURE EN AMÉRIQUE.

Toutes ces discussions m'avaient troublé. Certes, je n'avais pas la faiblesse de renier la foi politique que m'ont donnée les maîtres de mon enfance ; j'ai l'horreur des renégats. Quand on est né dans l'erreur, si la conscience veut qu'on en sorte, l'honneur veut qu'on y reste ; et c'est toujours l'honneur qu'écoute un Français. Je me serais fait hacher plutôt que d'avouer publiquement que ces Yankees n'avaient pas tort. Mais au fond de l'âme, je sentais que j'avais perdu ma première innocence ; je m'étais servi de la presse, et je n'avais plus la force d'en rougir. Mécontent de moi-même, je dormis d'un sommeil agité ; aussi, quand je m'éveillai, faisait-il encore nuit. Les sophismes de Truth et de Humbug m'étaient entrés dans l'esprit, comme des flèches dans la chair ; j'y cherchais, dans mon lit, des réponses que je ne trouvais guère, quand, tout à coup, au milieu de l'ombre et du silence, j'entendis dans la rue une voix qui m'appelait. C'était la voix de ma fille, un père ne s'y trompe point.

Passer ma robe de chambre, courir à la fenêtre, ce fut l'affaire d'une seconde ; je me penchai pour voir dans la nuit. Ma tête rencontra je ne sais quel obstacle qui craqua. Aussitôt un soleil splendide m'éblouit ; des cris joyeux saluèrent mon apparition. La rue était pleine de monde, une immense affiche couvrait toute la maison ; et ma tête, engagée dans un O gigantesque, donnait aux passants un spectacle ridicule. — Papa, restez-là, disait Suzanne, sautant sur ses pieds légers, et battant des mains : tout Paris lira l'affiche. — *Green for ever*, répétaient en courant les Yankees. *A very good trick*[16] ajoutaient-ils en riant du bout de leurs grandes dents.

Je m'habillai à la hâte et descendis dans la rue Paris n'était plus qu'une immense affiche ; des candidats de toutes les couleurs : bleus, rouges, blancs, jaunes, verts, roses étalaient sur les murs leurs services et leurs vertus. Ma maison était vouée au vert. Le nom de Green s'y

[16] Vive Green. — Un bon tour.

allongeait en majuscules hautes de trois pieds ; en face de moi l'imprimerie avait dressé jusqu'au ciel un immense tableau, sur lequel on lisait :

CITOYENS
DE LA PREMIÈRE VILLE DU MONDE.
Point de banquiers !
Point d'avocats !
Point de sauteurs !

Nommez le fils de ses œuvres :
Le patriote généreux !
Le marchand héroïque !
Le bon père de famille !
L'enfant de Paris !

Nommez l'honnête et vertueux GREEN ! ! !

Cette farce démocratique amusait Suzanne ; M. Alfred Rose était auprès d'elle, avec le vénérable apothicaire et ses huit autres fils. Henri dansait de joie comme un enfant qu'enchante le tapage ; pour moi j'ai peu de goût pour ces orgies populaires ; une phrase les résume : *Beaucoup de bruit pour rien.*

— Voisin, me dit le pharmacien, voilà notre capitaine qui va au feu ; j'espère que vous nous donnerez un coup de main ; la brigue est puissante ; nous ne l'emporterons qu'à force de paroles et d'action.

— Cher monsieur Rose, lui répondis-je, avec votre permission, je resterai chez moi. En tout ceci je n'ai aucun intérêt. Je suis un grand seigneur, qui a pour gérer ses affaires un certain nombre d'intendants qu'il paye, sans même avoir la peine de les choisir ; ce qui se passe parmi mes gens ne me regarde pas. Qu'est-ce qu'un maire de Paris ? Un monsieur en habit brodé qui marie les vieilles filles et les veuves inconsolables, et qui deux fois par an monte en carrosse de gala, pour saluer M. le Préfet et diner à l'Hôtel de Ville. Ce sont là de grands honneurs, on ne peut les acheter trop cher ; mais en quoi cela me touche-t-il, moi, simple bourgeois, qui n'ai d'autre privilège que de payer un budget que je ne vote point ? Je ne sais ce qu'un maire représente, mais

assurément ce ne sont pas ses administrés. Le nomme qui voudra ; je suis médecin, je ne me dérange jamais pour rien.

Pour toute réponse M. Rose me prit le bras et me tâta le pouls.

— Terrible docteur, me dit-il, avec vos éternelles plaisanteries vous me donnez la chair de poule ; je vous ai cru le cerveau dérangé. Citoyen d'un pays libre, est-ce à vous qu'il est besoin de dire qu'aujourd'hui nos plus grands intérêts sont en jeu ? Le maire, n'est-ce pas le premier personnage de la ville, le représentant de nos idées et de nos désirs ? Police, marchés, rues, écoles, n'est-ce pas le maire, assisté de nos conseillers, qui règle tout, avec la souveraine autorité que notre vote lui confère ? S'il a des supérieurs dans l'État, en a-t-il dans la cité ? Reçoit-il d'ordres de personne ? N'est-il pas notre bras droit, notre organe, notre ministre ; n'est-ce pas à nous seuls qu'il répond de ses actes et de son budget ? Et vous voulez qu'une pareille élection nous laisse indifférents ? Pour moi je m'inquiète assez peu de ce que font à Washington MM. les beaux parleurs de l'Ouest et du Sud, mais Paris, c'est mon bien, c'est ma chose ; c'est la tombe de mon père, c'est le berceau de mes enfants. J'aime tout dans Paris, jusqu'à ses verrues et ses taches ; j'aime ses vieilles rues où j'ai joué dans mon enfance, j'aime ses nouveaux boulevards, larges artères de la civilisation ; j'aime ses églises gothiques qui me parlent du passé ; j'aime ses gares et ses écoles qui me parlent de l'avenir. C'est pour moi que quarante générations ont enrichi ce coin de terre ; il y a là un héritage que j'ai reçu de mes pères, et que je veux transmettre à mes enfants, après l'avoir embelli. Je n'entends pas que sans mon aveu, on touche une pierre ni une institution de ma chère cité, de ma véritable patrie. Je suis Parisien, Paris est à moi !

— Rose ! mon ami ! m'écriai-je, vous êtes le Cicéron des apothicaires ; mais l'éloquence a le privilège de dire le contraire de la vérité. Ce n'est pas sérieusement que vous parlez de confier à un des nôtres, à un simple citoyen la police d'un *Pandémonium* pareil ; il faut ici une main ferme et indépendante qui nous mène malgré nous.

— Papa, dit Suzanne, pourquoi taquiner ce bon M. Rose ? vous savez bien que c'est le maire qui choisit les *policemen* ; vous avez fait nommer vous-même celui qui garde notre rue.

— Peut-être aussi, ajoutai-je d'un air de pitié, faites-vous voter les taxes municipales par ceux qui les payent ?

— Sans doute, dit Rose ; qui donc a le droit de voter une dépense, sinon celui qui la supporte ?

— Vous aurez là un joli budget ! Voilà une belle façon d'appeler les millions ! Et quand vous ouvrez des rues nouvelles, vous consultez peut-être les habitants, afin de conjurer contre vous l'égoïsme des intérêts privés ?

— Qui donc consulterait-on ? demanda l'innocent apothicaire ; les rues sont faites pour nous, je suppose, et nos intérêts privés font, en se réunissant, l'intérêt général.

— Parfait ! parfait ! m'écriai-je en riant ; ils ont tous sucé le lait de la même ânesse. Bon Dieu ! qu'il serait nécessaire d'enfoncer à coups de marteau dans ces cerveaux étroits les grandes idées de la civilisation moderne ! S'ils voyaient les miracles de la centralisation, ils comprendraient enfin que jamais nos affaires ne sont mieux faites que quand on les remet, sans notre aveu, entre les mains de ceux qui n'y ont aucun intérêt ! Et les écoles, ajoutai-je, ce sont peut-être aussi les pères de famille qui votent l'impôt, et qui fixent le chiffre de la dépense ? Je serais curieux de voir le total.

— La dépense des écoles, dit M. Alfred, pressé de faire admirer son bel esprit, tout le monde la vote, l'éducation est la dette commune ; chacun se fait gloire d'y contribuer. Avant-hier on a établi la taxe de 1862 ; c'est deux dollars par tête d'habitant, sans compter ce que donne l'État.

— Seize millions de francs votés par les seize cent mille habitants de Paris, pour les écoles de la grande ville ! m'écriai-je ; cela ne s'est jamais vu et ne se verra jamais : c'est impossible.

— Papa, reprit vivement Suzanne ; puisque Alfred le dit, c'est la vérité,

— Çà, mes chers amis, dis-je à mon tour, il faut hurler avec les loups. Si nos affaires sont vraiment nos affaires ; si Paris est à nous, et non à l'État ; si nous votons et nous dépensons nous-mêmes notre argent, toutes choses incroyables, énormes, contraires à l'expérience et au bon sens, je cède à la commune folie ! Un Parisien qui n'est pas un étranger à Paris, un Parisien qui a voix au chapitre municipal, un Parisien qui parle et qu'on écoute, c'est un phénix qu'on ne voit qu'en Amérique. Allons voter, et vive Green, maire de Paris… en Massachusetts !

— Vive Green ! cria toute la bande, en se dirigeant vers la boutique de l'épicier.

— Papa, dit Suzanne, embrassez-moi avant de partir. — Vous savez, ajouta-t-elle tout bas, que votre nom est sur la liste.

— Quelle liste, mon enfant ?

— La liste des officiers municipaux. Dans le *Paris-Télégraphe*, un comité d'électeurs vous propose, comme inspecteur des rues et des routes, à côté de M. Humbug, qu'on veut nommer juge de paix. Voyez, papa ; et de la poche de son tablier mademoiselle tira le journal. Quel pays que celui où une fille amoureuse lit le journal et s'intéresse à des élections !

— Je pris le *Paris-Télégraphe* ; mon nom, écrit en gros caractères, et accompagné d'un éloge convenable, figurait en tête de la liste. Cela me fit un effet singulier. Critiquer le pouvoir quoi qu'il fasse, je m'y entends ; je suis Parisien. Blâmer et chansonner nos maîtres, c'est la seule part de liberté que le grand roi lui-même n'ait pu nous ravir ; c'est la consolation et la vengeance de notre loisir politique. Mais administrer et commander, agir au lieu de crier, sortir de l'opposition pour la rencontrer devant soi, et la réduire au silence à force de zèle et de succès, c'était pour moi une perspective inconnue et charmante ; déjà l'ambition se glissait dans mon cœur. Je songeai que la veille j'avais été dur avec Humbug (un journal est une influence !), et que peut-être j'avais parlé trop rudement à Rose et à ses enfants ; il y avait là dix électeurs ! Aussi me hâtai-je d'embrasser Suzanne, et, courant après l'apothicaire, j'entamai avec lui une causerie confidentielle sur d'admirables pilules de mon invention, pilules destinées à révolutionner la pratique, non moins qu'à faire la fortune du médecin qui les a imaginées et du pharmacien qui les vendra. Un extrait de camomille concentrée, c'est un remède héroïque qui guérit en huit jours l'incurable et douloureuse maladie des gens d'esprit, la dyspepsie. C'était pour l'Académie de médecine que je gardais la primeur de cette merveilleuse découverte ; depuis six ans mon mémoire était commencé ; mais quand l'ambition nous prend, adieu la prudence ! La gloire académique cessait de m'éblouir ; l'inspection des rues m'ouvrait la carrière politique, j'étais candidat !

CHAPITRE XIII

Canvassing.

Avez-vous été amoureux, cher lecteur ? vous souvenez-vous combien, en ces jours heureux, le cœur était vif, l'œil ardent, la pensée rapide, la vie légère ? Vous savez alors ce qu'est un candidat. À cinquante pas de distance, malgré mes mauvais yeux, je reconnaissais des électeurs que je n'avais jamais vus ; je retrouvais dans un coin de mon cerveau l'histoire d'une foule de gens à qui je n'avais jamais parlé, et non seulement leur histoire, mais celle de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs pères, de leurs grands-pères et de leurs petits-cousins. À droite, à gauche, je jetais les promesses et les poignées de main. Familier avec les petits, modeste avec les grands, je redressais tous les torts et repavais toutes les rues. Cicéron, implorant le consulat, n'était certes ni plus éloquent, ni plus généreux, ni plus affable que moi.

Green se joignit à notre cortège ; c'était, on peut m'en croire, un assez pauvre candidat. Les électeurs qui l'avaient mis en avant n'avaient pas eu la main heureuse ; sans sortir de la rue, il leur eût été facile de choisir beaucoup mieux. Un épicier n'a pas reçu cette haute éducation sociale qui permet de se jouer des hommes et des choses. Nulle flatterie à la foule, nulle de ces promesses qui restent au fond du scrutin, nul de ces agréables mensonges qui sont le feu d'artifice obligé de toutes les élections. Green était froid et craintif comme un marchand qui fait une affaire, et qui pèse chaque engagement. Quand il avait serré la main d'un électeur en lui disant : *Je ferai de mon mieux*, ou, *La position est difficile*, ou, *Nommez M. Little, si vous le jugez plus capable,* il lui semblait que son rôle était rempli. Aux reproches bienveillants que je lui adressais, il répondait d'un ton glacial : — Ma conscience me défend d'en faire davantage ; je ne puis promettre plus que je ne tiendrai. — De la conscience chez un candidat ! c'était un scrupule d'épicier. Quand on veut faire fortune, on enferme sa conscience à double verrou la veille de l'élection, et on ne l'en tire pas toujours le lendemain. En France, chacun sait ça.

Je serais mort d'ennui dans cette procession électorale, si l'énorme et joyeux Humbug ne nous eût accompagnés. Toujours sur le qui vive, toujours prêt à la riposte, on le suivait à la trace par les rires qu'il laissait après lui. L'accueil qu'on nous faisait n'était pas toujours gracieux ; dans ses haines comme dans ses amitiés, le Saxon porte une rude franchise ; le sel américain n'est pas le sel attique. Mais Humbug était un admirable joueur de paume ; pas de plaisanterie qu'il ne reçût et ne renvoyât de première volée. Une fois touché par lui, on n'y revenait guère.

— Green candidat ! c'est une honte, disait un agioteur à la face pâle et aux traits tirés. Vous figurez vous l'épicier au conseil de ville ? Quand on agitera la sonnette, il répondra : *Voilà, voilà, faites-vous servir*. Qu'il aille en enfer, lui et toute sa séquelle !

— En enfer, dit Humbug ! que dirons-nous à ton père le banqueroutier ? que tu en es à ta troisième faillite en attendant la quatrième.

— Green candidat ! reprenait un commis de nouveautés, dandy en bottes vernies qui à chaque mot fendait l'air avec son innocente cravache ; Green, un boutiquier qui ne distinguerait pas un âne d'un cheval !

— N'aie pas peur, mon fils, dit Humbug, on te reconnaîtrait entre mille.

— Belle réponse, et digne d'un homme qui vit de son esprit.

— Si tu n'avais que ce capital-là pour vivre, mon fils, tu ne serais pas si gras que moi, répondit Humbug en continuant sa route au milieu des rires de la foule.

Nous entrâmes à l'hôtel de l'Union ; on nous en avait signalé le maître comme un des électeurs influents de la ville. Mais dans son ménage, si le bonhomme tenait les guides, c'était sa femme qui lui montrait le chemin. Au premier mot de Green, la fougueuse matrone lui coupa la parole :

— Maudite soit la politique, dit-elle.

— Maudite soit l'hôtellerie, répondit Green en faisant un profond salut à la dame.

— Joseph, s'écria l'impérieuse Junon, on insulte votre femme, on vous outrage, et vous restez là comme une souche. C'est du sang de dindon que vous avez dans les veines.

À cette voix terrible, Joseph s'arrêta court en ouvrant de grands yeux. Je crois que dans la rue le brave hôtelier nous eût volontiers serré la

main ; sa large face, sa lèvre tombante, son gros ventre n'annonçaient pas une foudre de guerre ; mais, sous l'œil de sa femme, il jugea prudent de se mettre en fureur. Porter la guerre au dehors, c'était le moyen de garder la paix dans la place.

— Qu'il vienne, ce beau candidat, s'écria-t-il d'une grosse voix qu'il tâchait de rendre méchante, j'ai là à son service un licou pour le pendre.

— Grand merci, mon bon ami, lui dit Humbug d'un ton doucereux, nous nous ferions scrupule de vous priver de ce meuble de famille.

Nous voilà tous à rire en fuyant cet antre de Polyphème ; mais la retraite était coupée. Sur le seuil de la maison, la dame, droite comme une sentinelle au port d'armes, arrêta Humbug, et, tremblante de colère :

— Savez-vous qui je suis, lui dit-elle.

— Qui ne vous connaît et ne vous admire, reprit Humbug en se redressant avec fatuité : vous êtes une charmante-enfant, qui n'avez pas encore atteint l'âge de discrétion.

Sur quoi il salua, laissant la digne matrone plus muette et plus sotte que la femme de Loth à son dernier changement

Ce n'était là que des escarmouches ; il y avait des réunions publiques où l'on discutait les titres des candidats ; là se livrait la bataille et se décidait la victoire. Le moment était venu de nous séparer ; il fallait que chacun payât de sa personne. On m'assigna le *Lyceum*. J'entrai dans cette salle immense, où s'agitait une foule émue. On me reconnut, on m'appela, tous les yeux se fixèrent sur moi ; la peur me prit, j'aurais voulu renoncer à cette candidature fatale qui me livrait au public. Hélas ! il était trop tard !

En face de moi, un homme monté sur une estrade parlait et gesticulait avec une extrême vivacité ; on l'écoutait en silence, puis tout à coup on poussait des hourras ou des grognements terribles ; c'est ainsi qu'on applaudit et qu'on siffle chez les Saxons. Ce tribun populaire, qui soulevait à son gré les passions de la foule, c'était l'avocat du banquier Little, c'était Fox notre ennemi.

Tout en maudissant le drôle, force m'était de lui reconnaître un certain talent dont il abusait. Tour à - tour sérieux et goguenard, il avait une façon de faire l'éloge de ses adversaires qui les rendait ridicules, une façon de plaisanter ses candidats qui les relevait à tous les yeux. Il finit par une rapide énumération des richesses que la banque répandait en Amérique. Little devint un Jupiter qui tombait en pluie d'or sur le

sein d'une nouvelle Danaé. À la voix de l'avocat, chemins de fer, canaux, bateaux à vapeur vinrent se ranger autour du banquier pour lui faire un cortège électoral, tandis que d'un geste dédaigneux le harangueur nous montrait l'épicier noyé dans sa mélasse, ou abîmé dans le compte de ses sardines et de ses morues. — Amis de la paix, s'écria-t-il en finissant, nommerez-vous pour chef de la cité ce fabricant d'allumettes chimiques, dont la marchandise se retrouve dans tous les incendies ? Amis de la liberté, élirez-vous ce vendeur de merluches qui nourrit les esclaves du Sud, et qui demain ferait faillite si ses clients, affranchis par notre valeur, lui laissaient pour compte sa marchandise empoisonnée ? Non, jamais vous ne descendrez à cette honte. Pour moi, Yankee pur sang, ami de la patrie, fier de toutes nos gloires, plutôt que de donner ma voix à cet homme, j'aimerais mieux voter pour… Il s'arrêta, clignant de l'œil, et baissant la voix…, pour celui que, dans leur pitié universelle, nos femmes appellent *un pauvre ange déchu* ; je ne vous dirai pas son nom.

Un tonnerre d'applaudissements salua l'orateur ; il descendit de la plate-forme en recueillant des compliments et des promesses. Dans toute assemblée il y a toujours un troupeau de niais qui suit en bêlant le dernier qui parle. Ce succès ne suffisait pas au traître ; il vint droit à moi, me tendit une main que je n'osai refuser, et d'une voix qui retentit dans la salle : — Docteur Smith, dit-il, à vous maintenant ; franc jeu pour tous, c'est la devise du Yankee.

Je me levai avec une sueur froide ; de toutes parts on criait : *Écoutez* ! *écoutez* ! Ce bruit, les regards fixés sur moi, le silence qui suivit, tout me fit perdre la tête ; un nuage rouge me passa devant les yeux, ma voix s'arrêta au fond de ma gorge, tout mon corps tremblait sous les battements de mon cœur. Que n'aurais je pas donné pour acheter la faconde de ce misérable ! J'avais des idées plus nobles que les siennes, un patriotisme plus sincère ; mais l'avocat avait de l'habitude, du métier ; et moi, citoyen d'un pays libre, on ne m'avait même pas appris à parler. J'étais vaincu, et vaincu sans combat.

J'allais me trouver mal de colère et de honte, quand tout à coup Henri mon fils, qui me voyait pâlir, sauta sur l'estrade et fit signe qu'il voulait parler. Le corps droit, la tête haute, les pieds en équerre, la main gauche enfoncée dans l'habit boutonné, il salua gracieusement de la main droite, et attendit que le tumulte s'apaisât.

— C’est son fils, c’est son fils, murmurait-on de toutes parts. *Écoutez, écoutez*. Chacun regardait l’enfant avec curiosité ; il se fit un profond silence, on eût entendu une mouche voler.

- Citoyens et amis, dit-il d’une voix claire et pénétrante, je ne viens point combattre le terrible Goliath du banquier Little ; ce ne sont pas les pierres qui me manquent, le Philistin n’en a jeté que trop dans notre jardin ; mais je n’ai de David que la jeunesse, je ne suis pas de force à me mesurer avec cet adversaire trop exercé ; tout ce que j’essayerai, c’est de défendre mon père et mon parti ; je suis sûr que parmi vous, nobles cœurs, il n’en est pas un seul qui ne dise: Ce jeune homme a raison.

— *Écoutez, écoutez,* criait-on de toutes parts : il parle bien.

— L’honorable sollicitor, continua mon fils en appuyant sur le premier mot, n’aime pas l’épicerie. Cela m’étonne. Il fait une telle dépense de gros sel, que nous serions heureux d’avoir sa pratique. Qu’il nous la donne, nous lui fournirons par-dessus le marché le sucre qui lui manque. Le sucre tempère la bile ; autrement on voit jaune, on est injuste avec ses compagnons d’armes et ses amis.

Je ne sais où monsieur mon fils prenait cette éloquence de bas aloi ; mais elle était au goût d’une foule ignorante : on riait, on applaudissait, les femmes agitaient leurs mouchoirs, Henri répondait par un sourire ; l’assemblée était à lui.

— Je ne dirai pas de mal des banquiers, continua mon tribun de seize ans ; les banquiers sont comme les dentistes, il ne faut pas s’en faire des ennemis, qui sait si demain on n’en aura pas besoin ! mais est-ce entre leurs mains qu’il faut remettre les intérêts de la cité ? Je me souviens que ma grand’mère, une sainte femme du Connecticut, une petite-fille de nos pères les pèlerins, me répétait souvent ce qu’elle avait entendu dire à ses vertueux ancêtres, que le banquier soutient l’État comme la corde soutient le pendu : en l’étranglant.

— Trois grognements pour les banquiers ! cria une voix stridente, la voix de quelque débiteur égaré dans la foule. Ce cri eut de l’écho, la salle trembla de ces hurlements qui chatouillaient mon oreille paternelle, comme l’eût fait une sonate de Beethoven.

— Ma grand’mère, continua l’enfant, excité par ces hourras, nous proposait des énigmes pour nous amuser les soirs d’hiver au coin du feu. Si, disait-elle, on mettait dans le même sac un banquier, un

sollicitor et un tailleur, et qu'on tirât au hasard, qui en sortirait à coup sûr ?

— Un voleur, répétèrent vingt auditeurs, charmés de retrouver un souvenir d'enfance.

Henri s'approcha du bord de la plate-forme, mit un doigt sur sa bouche, et dit à demi-voix :

— C'est le mot dont se servait grand'mère, mais aujourd'hui on dit : Il en sortirait un millionnaire heureux.

— Certes, ajouta-t-il, je n'en veux pas à la fortune, j'espère faire mon chemin tout comme un autre.

— Et tu iras loin, mon petit géant, cria une grosse voix qui remua l'assemblée.

— Montrez-moi, ajouta mon fils animé par ce suffrage, montrez-moi une fortune honorablement acquise, des navires envoyés dans l'Inde, à Terre-Neuve, aux Moluques, je saluerai dans la personne de Green vingt ans de labeur, de calcul et d'économie… Mais ces richesses de hasard, ces millions gagnés au jeu en un jour, ne m'en parlez pas : c'est le bien d'autrui passé dans la poche d'un plus habile. Fortune sans travail, fortune sans honneur ! (*Écou*tez, *écoutez !*)

Et d'ailleurs, chers concitoyens, est-ce la fortune que vous récompensez ? N'est-ce pas le courage et le dévouement ? Green n'est-il pas ce noble capitaine qui est entré dans une maison en feu pour sauver votre femme ou votre fille, peut-être ? Cet enfant que mon père arrachait hier du milieu des flammes, ne l'avez-vous pas tous adopté ? O vous, notre conscience ; vous, étoiles de nos âmes, mères, épouses, filles, sœurs, parlez, mesdames : pour qui faut-il voter ? (*Écoutez, écoutez !*)

— J'aime les braves gens qui ne craignent pas d'entrer dans le feu, continua mon jeune Gracchus, je n'ai aucun goût pour ceux qui y vivent éternellement. Que le gentleman dont on ne dit pas le nom ait toutes les sympathies de nos adversaires, je ne m'en étonne point ; il est naturel que l'honorable M. Fox choisisse son représentant dans sa famille ou chez ses amis ; pour nous, qui avons de moins riches alliances, ce qu'il nous faut à la tête de nos affaires communes, c'est un honnête homme. Celui-là, on n'a point à cacher son nom, c'est le fils de ses œuvres, c'est l'enfant de la cité, c'est Green !

— Hourra pour Green ! hourra pour Smith ! cria toute la foule emportée par l'émotion. — La victoire était à nous.

Au milieu de ce vacarme, Henri me cherchait des yeux. Il allait échapper à sa gloire naissante, quand un robuste chasseur du Kentucky, un de ces géants qui se vantent d'être moitié cheval et moitié crocodile, enleva mon fils à la force du bras et lui fit faire le tour de la salle. Ce fut un tonnerre d'applaudissements à croire que les murailles s'effondraient. Tous les hommes serraient la main du jeune prodige, toutes les femmes l'embrassaient. Je voulais crier : — C'est moi qui suis le père ! — Mais une seconde fois la frayeur me prit à la gorge, et je soupirai en disant tout bas : — Hélas ! que ne suis-je monsieur mon fils !

CHAPITRE XIV

VANITAS VANITATUM.

Quand la foule se fut écoulée, portant au loin la gloire et le nom du futur Webster, j'embrassai à loisir l'orateur et repris avec lui le chemin de la maison. Honteux du rôle muet auquel ma ridicule timidité m'avait condamné, je ne pus résister à l'envie de taquiner le Cicéron en herbe.

— Or çà, petit drôle, lui dis-je, où as-tu pris cette facilité de bavardage et cette assurance que rien ne trouble ? Improviser, déclamer, marier le geste à la parole, cet art perdu depuis les anciens, où te l'a-t-on enseigné ?

— À l'école, dit mon fils. Tu le sais, papa, toi qui tant de fois m'as fait réciter mon *Enfield*[17]. Étais-je d'aplomb ? N'ai-je pas porté le bras plus haut que la tête ? Es-tu content ?

— Et tous tes camarades bavardent comme toi ?

— Sans doute, papa. Ce seraient de beaux citoyens qu'un peuple de muets ! Parler et gesticuler nous est aussi nécessaire que de lire et d'écrire. Il n'y a personne de nous qui ne sera quelque chose dans la société, dans la commune, dans l'État. Membres d'un *meeting* ou d'une association, électeurs, candidats, magistrats, sénateurs, nous aurons tous besoin de nous adresser au public ; on nous y habitue donc à l'école. Improviser n'est pas difficile, et c'est très amusant. Dans nos récréations, notre joie c'est de discuter ; j'ai déjà fait cent discours à mes futurs électeurs. Mais mon fort, c'est le geste. « L'action, dit Démosthènes, dans mon *Enfield*, l'action ! l'action ! » Regarde-moi, papa.

---

[17] L'*Enfield's speaker* est un recueil des plus beaux morceaux d'éloquence et de poésie en langue anglaise. Dans les écoles d'Amérique on s'en sert pour apprendre aux enfants à réciter par cœur où plutôt à déclamer. L'ouvrage est précédé d'un traité sur la mimique et sur le geste, avec des figures qui donnent la position du corps, de la tête et des bras, pour chaque passion à ex*primer*.

Et voilà mon polisson qui se promène en déclamant je ne sais quel discours de lord Chatham contre la guerre d'Amérique. Il marche, il s'arrête, il lève les yeux au ciel, il joint les mains, avance un poing fermé, ramène un bras sur son cœur, et finit par me sauter au cou en riant aux éclats ; tandis que moi, son père, incapable de dire un mot et de remuer un doigt, je restais confondu devant cette perversité précoce, fruit d'une éducation malsaine. Mon fils n'était pas un prodige, ce n'était qu'un Yankee trop habilement dressé.

— Malheureux enfant ! lui dis-je ; puisque tu t'en vas dans l'Inde, à quoi te servira cet art d'histrion ? Passe encore si tu étais avocat.

— Je le serai quelque jour, papa, répondit Henri. Laisse-moi gagner dix mille dollars là-bas ; à mon retour, je fais mon droit, et je m'associe avec un maître éprouvé.

— Et ensuite ? demandai-je épouvanté de cette jeune ambition.

— Ensuite, papa, je me ferai nommer représentant dans l'État de Massachusetts, et j'y deviendrai sénateur.

— Et ensuite ?

— Ensuite, papa, je serai député au Congrès, et plus tard sénateur de l'Union.

— Ensuite, papa, je serai ministre comme M. Seward, ou, si je n'y puis réussir, je serai président comme M. Lincoln.

— Et ensuite ? m'écriai-je, tu prendras sans doute la place de Lucifer ; car tu as l'ambition et l'orgueil d'un démon !

— Papa, reprit l'enfant inquiet de ma vivacité, tous mes camarades font comme moi. Nos maîtres nous ont toujours dit que nous étions l'espoir de la patrie, et que la république avait besoin de nous. Entrer dans la carrière politique, ce n'est pas de l'ambition, c'est un devoir. Le citoyen qui va le plus loin est celui qui sert le mieux son pays.

— Oh ! les païens, les païens ! m'écriai-je ; nous voilà revenus aux scandales d'Athènes et de Rome. Le premier devoir d'un chrétien, monsieur, c'est de rester dans son humilité, c'est de fuir la politique, c'est de ne jamais se mêler des affaires de son pays, à moins que l'autorité ne l'y contraigne.

— Papa, ce n'est pas ce qu'on nous enseigne en chaire. Dimanche dernier, on nous a cité un pape, Pie VII, je crois, qui disait, n'étant qu'évêque, il est vrai : *Soyez bons chrétiens, vous serez bons républicains*. Toutes nos libertés viennent de l'Évangile. On nous répète sans cesse que la morale du Christ mène à la démocratie, c'est-à-dire à

l’égalité fraternelle et au respect du moindre individu. *Aimez-vous les uns les autres*, qu’est-ce que cela veut dire, sinon que le plus fort doit aider le plus faible, de sa fortune, de ses conseils et de son dévouement ?

Je saisis le bras de Henri :

— Pauvre enfant aveuglé par la folie de tes maîtres, regarde, lui dis-je, regarde où va la démocratie.

Devant nous marchait, à pas comptés, un homme emboîté dans une chape de bois. Sur cet écriteau ambulant on lisait, écrit en gros caractères :

LE LYNX,
Journal des Démocrates.

CITOYENS !
Gardez-vous des intrigants et des sots ! !
GREEN
SMITH
HUMBUG
} Ou le ridicule trio démasqué.

— Donnez-moi *le Lynx*, dis-je à un marchand de journaux.

— Voilà, monsieur, répondit l’homme d’un ton goguenard ; mais si vous voulez rire, je vous engage à prendre *le Soleil* et *la Tribune*, c’est là que vous verrez le *trio* fustigé de la bonne façon.

Le *Lynx* me suffisait ; j’ouvris cette feuille exécrable. Green y était finement raillé, on y disait de grosses vérités à Humbug ; mais moi, grand Dieu, comment y étais-je traité ? Quels mensonges ! quelles injures ! quelle abomination !

Je froissai ce misérable pamphlet, j’allais le jeter dans la boue, sa vraie place, lorsqu’au seuil de ma maison je trouvai la face réjouie et l’impertinent sourire de Humbug.

— Vous triomphez, monsieur le journaliste, dis-je en lui mettant *le Lynx* sous le nez. Des élections, ce sont vos fêtes, ce sont les saturnales de la calomnie !

— La calomnie, dit le gros homme en haussant les épaules, c’est comme la rougeole : quand elle sort, on en guérit ; quand elle rentre, on en meurt.

— Il n'y a que dans vos démocraties qu'on imprime de pareilles infamies !

— Je le crois bien ! répondit le sophiste, heureux de saisir au vol un nouveau paradoxe. Dans les monarchies de l'ancien monde, on se garde d'imprimer la calomnie, on la dit à l'oreille : c'est un moyen plus perfide et plus sûr. On n'attaque pas les gens en face, ils se défendraient : on les assassine par derrière. C'est là que règnent, sans partage, l'intrigue et le mensonge, et c'est là que le prince est la première victime de ce poison qu'il empêche de s'exhaler. *Summa petit livor*[18]. La calomnie, docteur, c'est le fléau et le châtiment du despotisme ; dans un pays libre, c'est une piqûre de guêpe : on n'y songe plus le lendemain.

— Monsieur le philosophe, dis-je sèchement, lisez ce journal ; il y est question de vous.

— Raison de plus pour que je ne le lise pas. C'est toujours le même thème, avec huit ou dix substantifs à épithètes prétentieuses, pour varier le refrain. Avez-vous l'audace de ne pas suivre les dociles moutons qu'entraînent d'habiles meneurs ? osez-vous avoir une opinion à vous et une volonté ? vous êtes un *orgueilleux rêveur* et un *ambitieux fanatique.* Dites-vous la vérité à vos concitoyens ; voulez-vous les éclairer sur les conditions de la liberté, les prémunir contre les dangers de l'anarchie ? vous êtes un *infâme aristocrate,* un *servile admirateur de la perfide Albion*. En d'autres termes, ouvrir les yeux au peuple, c'est ruiner l'industrie des conducteurs d'aveugles et mettre sur le pavé d'honnêtes gens qui ne pardonnent guère. Parlez-vous franchement, appelez-vous par leur nom les abus et ceux qui en vivent ? vous êtes un *flatteur de la foule* et un *lâche démagogue*. Des éloges ironiques, si votre candidature va mal ; de grossières et plates injures, si elle réussit : voilà l'éternelle chanson des journaux et des journalistes qui ne se respectent pas. Nous y sommes faits comme aux orgues de Barbarie. C'est le plaisir des envieux, des commères, des bonnes gens qui ont l'oreille fausse. Il faut être indulgent pour les petites misères de l'humanité.

— Lisez l'article, repris-je impatienté ; nous verrons jusqu'où va votre placidité.

Une fois entrés au parloir, où par bonheur nous étions seuls, Humbug se mit à lire l'injurieuse diatribe, tandis que Henri courait aux nouvelles.

---

[18] C'est en haut que s'attaque l'envie.

— Green n’a pas à se plaindre, dit en riant le gros journaliste. À la rude façon dont on le traite, il est clair que ses actions montent sur la place. Les miennes ne vont pas mal. *Falstaff ehonté* est joli ; ce *Silène aviné, à qui ne manque même pas son âne quand le docteur est là,* est d’une mythologie qui fait honneur à l’érudition de l’écrivain. Tout cela, c’est le *telum imbelle, sine ictu* d’un parti aux abois.

— Pourquoi n’empêche-t-on pas ces misérables de parler ?

— Docteur, auriez-vous trouvé la pierre philosophale ? Savoir d’avance ce que les gens diront est un secret qu’on cherche encore ; le seul moyen d’éviter ce scandale qui vous effraye, c’est de bâillonner tout le monde : remède héroïque qui tue les gens pour les empêcher de mal vivre. Est-ce là la médecine que vous pratiquez ? Ces drôles, direz-vous, sont payés pour faire un ignoble métier ; ils abusent de la liberté, ils la prostituent ; je vous l’accorde, mais cet abus nous garde l’usage de nos droits. Il y a des demoiselles qui abusent du droit de se promener dans la rue ; enfermerons-nous nos femmes dans un harem ? Il y a des gens qui se tuent par gourmandise et par ivrognerie ; nous mettrez-vous au régime de Sancho dans l’île de Barataria ? Par crainte d’un incendiaire, défendrez-vous les briquets et les allumettes ? Par peur d’un assassin, nous ôterez-vous un des premiers droits des peuples libres, le droit d’avoir des armes ? Toute liberté entraîne après soi un abus possible ; toute force et tout instrument font de même. Supprimer la liberté pour prévenir l’abus, empêcher le bien pour empêcher le mal, c’est faire le procès à Dieu même, et lui prouver qu’il n’entendait rien à la création.

— Si vous ne pouvez prévenir la calomnie, m’écriai-je, punissez-la ; inventez des supplices terribles ; frappez celui qui m’ôte l’honneur comme vous frappez celui qui m’ôte la vie.

— Les tribunaux vous sont ouverts, répondit Humbug, mais le mépris est une justice plus prompte et plus sûre. Demain les électeurs vous vengeront des injures d’aujourd’hui. Est-il certain d’ailleurs qu’on nous ait calomniés ? Pour moi, je ne me sens pas *blessé*.

— Je ne sais ce que vous avez dans les veines, dis-je en lui arrachant des mains le journal. Écoutez comment un lâche anonyme ose traiter un homme de mon rang et de mon âge ; je vous montrerai ensuite comment on châtie de pareilles infamies.

Et d’une voix tremblante de colère je lus ce qui *suit* :

« Le docteur est un triple sot. C'est un sot de naissance que trente ans d'études ont rendu plus sot encore ; il ne lui manquait qu'un grain d'ambition pour perdre le peu de sens que le travail lui a laissé. On connait la folie de ce bonhomme qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Stupide admirateur du passé, son idéal est la vieille Europe ; il ne voit rien de beau que ces sociétés décrépites où la tradition romaine, où le despotisme de l'administration étouffe toute indépendance et toute vie. Le savant Smith, la gloire de vingt académies inconnues, est un de ces trembleurs qui au jour de la création se serait écrié : « Mon Dieu, arrêtez ; vous allez déranger le Chaos ! » Il ressemble à ces conducteurs de chemins de fer, qui tournent le dos au train qui les emporte. Il ne voit, il n'admire que ce qui fuit et disparaît dans l'ombre du passé ; il ne sent pas que derrière lui se lève un soleil et un monde nouveau : le règne de l'individu, le triomphe de la liberté. Qu'une pareille momie reste dans son cabinet de curiosités, et y reçoive l'adoration des badauds, nous n'irons pas l'y troubler ; mais, au grand jour de la vie publique, que feraient ces yeux éteints, cette bouche muette, ce bras imbécile ? Ce qu'il faut à notre jeune et glorieuse république, ce sont des hommes de notre temps, des banquiers qui fassent avancer la civilisation en créant chaque jour des entreprises et des actions nouvelles, des orateurs qui nous guident vers les magnifiques destinées que l'avenir nous réserve. Laissons les morts ensevelir les morts ; à nous les cœurs qui s'ouvrent à toutes les grandes aspirations sociales, les têtes qui s'échauffent pour les questions palpitantes d'actualité. Que les niais et les poltrons votent pour leurs vieux fétiches, nos candidats sont des hommes que l'Europe nous envie, l'habile et généreux banquier Little, l'éloquent et célèbre avocat Fox !

Demain la voix du peuple, émergeant du scrutin, comme le tonnerre qui sort du nuage, proclamera par toute l'Amérique la victoire des élus de la Démocratie. Vive Little ! Vive Fox ! »

— Bravo ! dit Humbug ; docteur, vous êtes touché. Voilà un joli morceau ; rien qui attaque votre caractère ; des plaisanteries un peu fortes, il est vrai ; mais avec cela du trait, de la verve, de la finesse, de l'observation, sans parler du style à la mode. Le garçon qui a écrit cette tirade n'est pas un imbécile.

— Venez avec moi au bureau du *Lynx*, dis-je à mon tour ; vous verrez comment un triple sot soufflette un garçon d'esprit ; c'est une leçon dont ce monsieur a besoin.

Êtes-vous fou ? s'écria le gros homme en se levant tout d'une pièce. Si tout autre que moi vous entendait, on vous ferait donner une caution de dix mille dollars ou l'on vous enverrait au pénitencier. Nous prenez-vous pour des Peaux-Rouges ? Êtes-vous chrétien ? C'est dans les solitudes de l'Arkansas que des forcenés discutent le revolver au poing ; au Massachusetts il n'y a de vengeance que celle de la loi. Chez un peuple civilisé on parle beaucoup et on se querelle vivement ; mais on n'y assassine pas un rival, et on ne s'y bat pas davantage avec lui.

— Sauvages ! m'écriai-je, qui ne connaissez même pas le point d'honneur.

— Sauvage vous-même ! reprit Humbug en riant. Vraiment, docteur, la saignée vous rend féroce. Tuer les gens ou se faire tuer par eux, en quoi cela peut-il servir la cause de la justice et de la raison ? Un duel ne profite qu'au médecin ou au fossoyeur.

— Que faites-vous donc, monsieur, quand vous êtes lâchement insulté par un folliculaire ?

— Mon cher docteur, répondit ce candidat sans vergogne : je répète tout bas ou tout haut un proverbe turc, dont je vous recommande la profonde sagesse : *Qui s'arrête à jeter des pierres à tous les chiens qui aboient après lui n'arrivera jamais au but de son voyage*. Sur ce, je vais soigner mon élection et la vôtre ; faites-en autant de votre côté ; vous oublierez bientôt *le Lynx* et sa rhétorique.

Tu ne cede malis, sed contra audentior ito[19].

Adieu.

[19] Ne cédez pas à l'infortune ; affrontez-la au contraire avec plus d'assurance.

CHAPITRE XV

UN SOUVENIR DE LA PATRIE ABSENTE.

L’arrivée de ma femme et de mes enfants adoucit ma mauvaise humeur ; les nouvelles étaient bonnes. Alfred et Henri avaient couru toutes les assemblées et recueilli partout des bravos et des promesses ; Jenny et Suzanne avaient vu toutes leurs amies. Deux cents dames, les plus considérables de la ville, portaient à leur cou ma photographie en médaillon ; l’élection était assurée.

La gaieté de notre modeste dîner acheva de guérir mes blessures. Nous n’avions tous qu’un cœur et qu’une âme. Ma Jenny était plus animée qu’au baptême de son premier-né. J’ai toujours remarqué que les femmes sont naturellement ambitieuses ; un mari jeune et beau, mais qui n’est rien, n’aura jamais l’art de leur plaire longtemps ; un vieux mari recevra leur plus doux sourire si la fortune ou la gloire couronne ses cheveux blancs. Quand l’amour se joint à cette ambition légitime, la femme devient alors, dans toute la beauté du mot, notre véritable moitié. On vit, on pense, on rêve à deux ; c’est le parfait bonheur sur la terre ; bonheur à peu près inconnu en France, où la mode interdit aux femmes les goûts sérieux, les passions généreuses, bonheur commun aux États-Unis, où l’opinion invite les femmes à prendre parti. Suzanne était encore plus ardente que sa mère ; c’était mon sang ! elle ne parlait que de mon élection. Il est vrai qu’elle avait fait d’Alfred un de mes grands électeurs ; s’occuper de moi, c’était s’occuper de lui.

Le soir il y eut une nouvelle démonstration électorale. Tous les pompiers, en grande tenue et portant chacun une torche à la main, défilèrent sous nos fenêtres, musique en tête. Les jeunes gens de la ville, revêtus d’uniformes et de costumes variés, les accompagnaient avec de longues gaules surmontées de lanternes chinoises. Au milieu du cortège, un immense étendard avec un transparent éclairé montrait à la foule ébahie deux espèces de diables noirs sortant des flammes avec des paquets blancs. Le nom de Green et de Smith, écrit au-dessous des figures, donnait un sens humain à cette scène infernale, qu’on applaudissait au passage. La femme et l’enfant que nous avions sauvés

étaient traînés dans une calèche attelée de quatre chevaux blancs, et tout ornée de lanternes et d'inscriptions. C'était une marche triomphale, une procession digne des beaux jours d'Éleusis. De toutes parts éclataient les cris, les bravos, et quelquefois aussi certains grognements, aussitôt couverts par des hourras. L'opposition était vaincue et mise en déroute par la beauté de nos inventions. Il était difficile à Little de rivaliser avec nos merveilles. Que pouvait-il promener par les rues ? Des actionnaires ruinés ? On ne séduit pas un peuple avec ce spectacle de tous les *jours*.

À dix heures, Jenny nous lut la Bible. Nous en étions restés au cinquième chapitre de Daniel, c'est-à-dire à l'histoire du roi Balthasar, et de la main vengeresse qui écrit sur le mur la sentence de mort : *Mané, Thécel, Pharès.* C'était pour Martha une belle occasion de prophétiser ; elle n'y manqua point. Bon gré mal gré, elle me compara à Nabuchodonosor, et me condamna *à demeurer avec les ânes sauvages*, et à manger l'herbe des champs, *comme un bœuf*, si jamais j'oubliais que le Très-Haut a un souverain pouvoir sur les hommes, et qu'il établit sur le trône qui il lui plaît. La leçon me semblait un peu forte pour un futur inspecteur des rues ; mais peut-être n'est-il pas besoin d'être roi pour avoir l'orgueil et l'insolence de Nabuchodonosor. Qui sait si les commis d'Assyrie n'étaient pas déjà plus impertinents que leur magnifique souverain ?

Je raillai la sibylle ; j'étais ému cependant par cette candidature, et trop ému pour trouver le sommeil. Aussi, dès que je fus monté dans ma chambre, je bourrai une pipe avec d'excellent tabac de Virginie, et m'asseyant auprès de la fenêtre, j'essayai d'assoupir mes sens agités.

La rue était déserte ; la lune, éclairant de sa pâle lumière les maisons muettes et fermées, ajoutait au mystère et au calme de la nuit ; tout dormait au loin ; tout se taisait. Le seul bruit qui troublât ce silence universel, ou plutôt qui le fit mieux sentir, c'était le tic tac d'un *coucou* placé au pied de mon lit. Bercé par ce chant monotone, engourdi par la fumée du tabac, je laissais courir mes rêveries, quand tout à coup l'horloge s'anima. Un grincement de poulies, un gémissement de roues et de cordages annonça que l'heure allait sonner. Je me levai pour admirer ce chef-d'œuvre d'horlogerie germanique. À mon arrivée, un coq de bois peint, perché sur le haut du *coucou*, battit des ailes et poussa trois cris aigus. Au-dessous du coq une porte s'ouvrit brusquement, et me montra Paris, la Seine et l'Hôtel de Ville en 1830. La Fayette, en perruque blonde, en habit bleu, en pantalon blanc, embrassait à la fois

un fantassin, un gendarme et un drapeau tricolore sur lequel on lisait en lettres d'or : LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC. Onze fois l'horloge sonna, onze fois le brave La Fayette hocha la tête et remua son drapeau ; puis la porte se ferma, le coq gaulois agita ses ailes, cria plus aigrement que jamais, et la vision disparut.

Ce souvenir perdu, cette devise depuis longtemps oubliée, réveillèrent les songes dorés de ma jeunesse. Comme notre cœur battait en 1830 ! Pauvres ignorants, nous ne savions pas alors que la liberté, comme toutes les maîtresses, ruine et trahit ceux qui l'aiment. *Liberté*, *ordre public*, mots terribles : *Mané*, *Thécel*, *Pharès* des temps modernes ! Voilà l'énigme que, tous les quinze ans, le sphinx des révolutions propose à la France, toujours prêt à dévorer l'Œdipe qui ne devine pas. *Liberté*, *ordre public*, on dirait de deux ennemis immortels, qui, tour à tour vainqueurs et vaincus, se livrent un combat sans fin, dont nous sommes l'enjeu. Un jour la liberté l'emporte, le ciel retentit de joie et d'espérance, mais sous le masque de cette divinité sereine, c'est l'anarchie qui triomphe, traînant après elle la guerre civile, attaquant tous les droits, menaçant tous les intérêts, faisant reculer d'horreur un peuple épouvanté. Le lendemain, c'est l'ordre public qui s'installe, le sabre au poing : donnant la paix, imposant le silence, bientôt brisant toute barrière, et de son propre poids glissant à l'abîme où tombe toute puissance que rien ne conseille et que rien ne retient. D'où vient ce perpétuel naufrage ? D'où vient que depuis soixante-dix ans un peuple honnête, brave, ingénieux, n'édifie que des ruines, toujours mécontent, toujours déçu ?

Comment se fait-il qu'aux États-Unis, où la liberté tourne toutes les têtes, où personne ne parle d'ordre public, la paix intérieure ne soit jamais troublée ? Dans cette démocratie turbulente, dans cette foule livrée à elle-même, sans police et sans gendarmes, pourquoi n'y a-t-il ni émeutes ni révolutions ? L'Amérique n'a pas comme nous cent mille fonctionnaires rangés en bataille, une administration admirable qui ordonne tout, prévient tout, dirige tout, réglemente tout ; elle n'a pas, en face de cette organisation serrée, un peuple docile, commandé, empêché, dirigé, réglementé, et cependant elle est tranquille et prospère. La liberté, garantie dans son plein exercice par la loi, punie dans ses excès par la justice, voilà l'ordre public pour les Américains. Leur esprit borné ne s'est jamais élevé jusqu'à cette centralisation tutélaire qui fait notre unité et notre gloire. Chez ce peuple primitif, on n'a point séparé

de la liberté l'ordre public, on ne l'a point personnifié, on ne l'a pas entouré de formidables remparts et de canons toujours chargés. Point d'administration hiérarchique, point de police préventive, point d'ordonnances, point de fonctionnaires inviolables, point de tribunaux privilégiés. Rien de cette savante mécanique qui, chez les nations civilisées, brise toute résistance, et broie tout individu. La loi toute-puissante, le citoyen maître et responsable de ses actions, le fonctionnaire réduit au droit commun, l'administration justiciable des tribunaux, le juge seul interprète de la loi, voilà tout le système. Il est d'une ridicule simplicité. Rien que des lois et des juges dans cet embryon de gouvernement, et cependant partout la paix, et partout la richesse. Étrange dérision de la fortune que nos grands politiques n'ont pas encore expliquée. Comment n'a-t-on pas déjà prouvé aux Américains qu'ils sont heureux contre toutes les règles, et qu'ils doivent nous envier nos révolutions ?

Sur ces belles réflexions, je m'endormis.

Je ne sais depuis combien de temps je me reposais, quand je me sentis brusquement secoué par une main vigoureuse. Auprès de moi, sur mon lit, était un brigadier de gendarmerie. Cette vue me fit plaisir. Un gendarme ! J'étais en France, je retrouvais la patrie.

— Debout, debout, monsieur Lefebvre, me cria le brigadier avec un accent gascon qui sentait l'ail d'une lieue.

Je regardai de près cet aimable messager ; sa figure ne m'était pas inconnue. Cet œil, cette voix, ce rire sardonique, c'était le terrible spirite, Jonathan Dream, mon ennemi. À l'aspect de ce traître, ma joie se changea en terreur.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous, demandai-je ? De quel droit entrez-vous de nuit chez un paisible citoyen ? Ma maison est ma forteresse.

— Silence, bourgeois, répondit le gendarme. N'ayons pas la déraison de raisonner avec l'autorité qui ne raisonne pas puisqu'elle a toujours raison.

Sur quoi, il ouvrit sa giberne et en tira une masse de papier timbré.

— Numéro un, dit-il. Au sieur Lefebvre : parlant à sa personne ou soi-disant telle. Pour avoir eu l'impudence de critiquer dans une feuille publique l'autorité municipale, à propos du pavé de la rue : un avertissement, en attendant mieux.

— Voilà qui est fort, m'écriai-je. Au lieu de m'avertir, l'autorité ferait mieux de m'adresser des excuses, et de changer le pavé.

— Silence, bourgeois, reprit le soldat. Comme particulier, je ne nie pas que le pavé soit inférieur ; je viens de relever deux bêtes tombées devant cette porte ; mais comme gendarme, je déclare votre plainte aussi indiscrète qu'inopportune. Si mon colonel me disait : *Brigadier, demain il fera nuit en plein midi,* je répondrais : *Bien, colonel,* et je mettrais à la salle de police le premier gamin qui s'aviserait d'y voir clair : La consigne dit que le pavé est bon ; donc il doit être bon ; il n'y a que des malveillants qui par malice coupable puissent faire exprès de s'y casser le cou.

— Comment, dis-je indigné, je n'ai pas le droit de critiquer l'autorité qui ne fait pas son devoir ?

— Au contraire, bourgeois, reprit le brigadier, plaignez-vous ; l'autorité française aime assez qu'on la censure ; mais il faut être poli avec elle. Vous ne lui avez pas demandé la permission de la critiquer. Vous avez été grossier, cher ami.

— Mon brave, je vous respecte, mais vous raisonnez comme une giberne. L'autorité est faite pour nous, je suppose ; et nous ne sommes pas faits pour l'autorité.

— Erreur colossale, mon bon, reprit le gendarme, d'un air de mépris qui me révolta. Ceux qui obéissent sont faits pour ceux qui commandent ; ceux qui commandent ne sont pas faits pour ceux qui obéissent.

— Mais nous sommes la France, nous sommes le pays.

— Le pays, mon bon, dit l'impassible brigadier, se compose des maréchaux, généraux, colonels, capitaines, lieutenants, préfets, maires, et autres habits brodés que je respecte ; le reste est un tas de conscrits et de contribuables qui doivent obéir et se taire…

— *Sans murmurer*, n'est-ce pas ? je connais cette chanson-là. Ah ! si nous avions la justice !

— Vous n'auriez pas l'administration, bourgeois ; vous seriez un Iroquois, comme les Anglais et autres cannibales qui font ce qu'ils veulent. Vous n'auriez pas l'honneur d'être un civilisé et un Français.

— Numéro deux, continua-t-il. Au sieur Lefebvre, pour avoir eu l'audace de promener de porte en porte sa triste personne : signification de M. le préfet, qui le destitue de ses fonctions gratuites de membre du bureau de bienfaisance, en attendant mieux.

— Toute candidature est libre, m'écriai-je.

— Sans doute, répondit le gendarme, elle est libre, mais avec l'autorisation de l'autorité.

— Numéro trois. Au susdit Lefebvre, pour avoir distribué, ou fait distribuer des bulletins électoraux portant son nom, ou celui de certains *quidams* également inconnus et scandaleux : assignation à comparoir d'hui à huitaine franche par-devant MM. les président et juges composant le tribunal de police correctionnelle, pour, par le susdit Lefebvre, répondre au délit de distribution d'imprimés non autorisés.

— Comment, je ne peux pas distribuer à mes électeurs le bulletin qui porte mon nom ?

— Vous pouvez tout, mon bon, répondit le brigadier, mais avec l'autorisation de l'autorité. Eh donc ! si vous ne convenez point, vous imaginez-vous que l'autorité protectrice et tutélaire laissera les badauds faire une sottise qui dégénérerait en opposition ? Que si j'étais le gouvernement, je vous coffrerais proprement, en attendant mieux !

— Numéro quatre. Au susdit Lefebvre, pour s'être joint publiquement à une troupe de *quidams*, réunis en soi-disant assemblée électorale, ce qui constitue un club, sinon même une société secrète, assignation à comparoir devant le susdit tribunal, pour s'y voir condamner, en vertu de l'article 291 du Code pénal, à la prison, en attendant mieux.

— Numéro cinq. Au susdit Lefebvre, pour avoir incité son fils mineur à tenir dans le susdit club un discours incendiaire contre l'honorable et discrète personne de M. Petit, candidat de l'autorité, assignation à comparoir devant le susdit tribunal, comme fauteur, complice, et en outre comme civilement responsable du susdit délit, en attendant mieux.

— Quoi ! je n'ai pas le droit de réunir mes électeurs, et ils n'ont pas le droit de savoir ce que pense leur représentant ?

— Ils ont tous les droits, mon bon, répondit le brigadier, mais toujours avec l'autorisation de l'autorité. La belle chose si dans une caserne on laissait les soldats s'assembler et crier sans permission !

— Mais nous ne sommes pas dans une caserne.

— À sotte question point de réponse, reprit le gendarme. Cependant, bourgeois, je veux bien condescendre jusqu'à éclairer votre ignorance profonde. Tout Français est né soldat, et fait pour attendre le mot d'ordre. Tant plus il est commandé, tant plus il est content. Qu'on ne trouble pas l'obéissance qui fait sa joie. Si j'étais gouvernement, je pendrais tous les bavards, en attendant mieux.

— Numéro six. Au susdit Lefebvre, pour avoir couvert ou laissé couvrir les murailles d'affiches insignifiantes et criminelles ; *item*, pour avoir organisé ou laissé organiser une procession révolutionnaire et préparé une émeute inconvenante, qui aurait éclaté sans les précautions et la vigilance de la police, qui a toujours un œil ouvert, assignation à comparoir devant le susdit tribunal, pour s'y voir et ouïr condamner aux peines édictées par la loi, en attendant mieux.

— Grâce, brigadier, m'écriai-je, grâce, monsieur le gendarme ! je suis victime d'une erreur. En France, sans doute, je serais un grand coupable ; mais nous sommes en Amérique, je suis innocent. Ce qui est un crime en France est un droit aux États- Unis.

— Faites-moi grâce de vos grâces, répondit l'inflexible gendarme en tirant de sa poche quelque chose qui ressemblait à des menottes. Comme particulier, je n'ai pas le cœur insensible, je m'en flatte, mais, en ce moment, je suis l'organe de la loi.

— Alors la loi est une gasconnade.

— Silence, rebelle ; assez causé. Si on les écoutait, ils seraient tous innocents comme l'enfant qui vient de naître. Innocent ou non, *pékin*, je vous soupçonne d'être suspect ; et, par précaution, je t'empoigne.

Disant cela, il me serra le bras d'une telle force, que je poussai un cri de douleur. Ce cri m'éveilla. Grâce à Dieu, je rêvais !

Pour secouer cet abominable cauchemar, j'allumai le gaz. Horreur ! au fond du lit j'aperçus l'ombre d'un bras menaçant, et ce tricorne, et ce pompon qui fait pâlir les plus hardis.

Glacé, le cœur tremblant, je restai immobile comme un criminel qui attend l'arrêt de mort. À ce moment le coq du coucou chanta, le coq qui met en fuite les mauvais esprits de la nuit ; je me tournai contre le mur et… je partis d'un éclat de rire. Ce bras qui m'effrayait, c'était le mien ; ce tricorne n'était que l'ombre de quelques cheveux ébouriffés ; ce terrible pompon, enfin, c'était la mèche de mon... Par respect pour la pudeur de mes lectrices, je n'achèverai pas.

J'éteignis la lumière, et, me rejetant dans mon lit : — Ô gendarme, m'écriai-je, brave et loyal soldat, cœur simple et généreux, personne mieux que toi ne représente l'ordre public chez un peuple qui ne conçoit l'autorité qu'en uniforme, et la paix qu'un glaive à la main ! Effroi du mendiant et du vagabond, remords du braconnier, conscience de l'aubergiste et du marchand de vin, religion et morale du bourgeois, bras droit de M. le maire, organe de M. le préfet, ô gendarme ! je te

respecte et je t’aime ; mais pardonne aux témérités de ma fantaisie ; je voudrais qu’un jour la misère ne fût plus un crime ; je voudrais que la police n’empêchât pas le bien qui surabonde pour prévenir le mal qui n’est que l’exception ; je voudrais que la liberté, rendue à tous les citoyens, chassât de nos lois des délits qui n’en sont pas ; je voudrais enfin (ô ministre de l’autorité, ne hausse pas les épaules !), je voudrais que la justice seule te donnât des ordres, et que ta mission vengeresse se bornât à poursuivre des coquins et à arrêter des scélérats légalement dénoncés ! Je sais, ô brigadier ! combien cette utopie américaine te fera sourire, mais je la lègue au vingt et unième siècle, comme la pensée qui, un jour, immortalisera mon nom. Alors je demande que dans ma ville natale, au milieu du square qui remplacera ma rue et ma maison, on m’élève un buste imaginaire au-dessus d’une fontaine sans eau, et qu’on y grave l’inscription suivante :

AU RÊVEUR
QUI
EN 1862
DEMANDAIT QUE LA JUSTICE
EUT SEULE
LE DROIT D’ARRÊTER LES CITOYENS
ET SEULEMENT SUR DÉNONCIATION LÉGALE
LA GENDARMERIE RECONNAISSANTE
14 JUILLET 2089

Et je lègue ma dernière pièce de cinq francs à l’Académie des inscriptions et belles-lettres, avec les intérêts capitalisés pendant deux siècles, afin qu’elle rédige en hébreu, copte, sanscrit et syriaque une idée que le Français, né malin, n’a jamais comprise, et que sa langue est impuissante à exprimer : *Sub lege libertas.*

CHAPITRE XVI

L’ÉLECTION. — LE SABBAT.

Enfin elle arriva, cette fameuse journée du samedi 5 avril, qui devait faire d’un Parisien de la Chaussée d’Antin, un membre de l’administration municipale de Paris en Massachusetts. À sept heures du matin, par un temps splendide, cent vingt scrutins s’ouvrirent au milieu d’un calme solennel. À la porte de chaque bureau on voyait deux longues files d’électeurs qui avec une patience et une décision toutes saxonnes, attendaient le moment d’exercer leur droit souverain. Les querelles avaient cessé ; les ennemis de la veille échangeaient des plaisanteries et des poignées de main. Devant l’arrêt de la majorité chacun s’inclinait par avance, sauf à prendre sa revanche au bout d’un an.

À midi, le scrutin était dépouillé, l’élection proclamée. Green réunit 116 735 suffrages contre 78 622 donnés à Little. Humbug obtint 146 327 voix, tandis que le malheureux Fox n’en eut que 18 124 ; enfin, malgré quelques bulletins contestés par des scrutateurs envieux, je fus nommé par 199 999 suffrages. Jamais inspecteur des rues n’avait été proclamé par une plus imposante majorité.

L’effet en fut grand au Massachusetts, plus grand encore en Angleterre. Comme le prix des cotons venait de hausser, le *Times* déclara que les Yankees étaient des sauvages qui ne faisaient d’élections qu’à coups de pistolet, et il en conclut que la démocratie était ingouvernable. Le vieux Pam reprit ce thème au parlement : il prouva aux Anglais qu’ils étaient le premier peuple du monde, et que, faute d’une aristocratie héréditaire, Jonathan n’allait pas à la cheville de John Bull, vérité un peu dure, que l’honnête John Bull digéra avec sa modestie ordinaire, en votant son plus gros budget.

Ce fut l’aimable Truth qui m’annonça ma nomination ; il regrettait beaucoup, me dit-il, de ne pas annoncer au public cette bonne nouvelle, mais, dès la veille, il avait vendu son journal à M. Eugène Rose, et se retirait de la politique.

— Vous faites bien, lui dis-je. Reposez-vous, et longtemps, vous en avez besoin.

— Se reposer n'est pas un mot américain, me répondit-il avec son doux sourire. Jeune ou vieux, malade ou bien portant, un Yankee travaille jusqu'à la mort : c'est le devoir de l'homme et du chrétien. J'ai suivi le conseil de Humbug, je suis revenu aux études et aux goûts de ma jeunesse. L'Église congrégationaliste de la rue des Acacias m'a offert d'être son pasteur ; j'ai accepté. Demain j'entre en fonctions.

— Journaliste hier, pasteur demain, vous êtes un homme universel ; vous changez de profession comme d'habit. Dans six mois que serez-vous ?

— Ce qu'il plaira à Dieu, répondit le nouveau ministre. Si Humbug était là, lui qui a été tour à tour planteur dans l'Ouest, soldat au Mexique, avocat à Philadelphie, journaliste à Paris, et qui demain sera magistrat, il vous dirait avec une de ses citations favorites :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Vous-même, docteur, vous étiez savant l'autre jour, pompier avant-hier, candidat hier, vous êtes inspecteur des rues aujourd'hui ; lundi vous serez médecin. Il me semble que vous changez de rôle avec assez de facilité. C'est là une des grandes vertus de notre beau pays. Dans la vieille Europe on naît et l'on meurt dans la peau d'un personnage de comédie. Toute sa vie on est soldat, juge, avocat, marchand, fabricant, jamais homme. On n'a que les idées étroites et les préjugés de son métier. Ici, peu importe la profession, c'est l'habit de dessus qu'on met et qu'on dépouille suivant les occasions ; on est homme avant tout et partout. C'est là qu'est la racine de cette égalité qui fait notre gloire et notre force. Clay était un meunier du Kentucky, Douglas et Lincoln des fermiers de l'Illinois, le général Banks, *l'enfant des bobines*, un rattacheur de coton ; tous sont devenus des hommes, parce qu'ils ont travaillé et souffert. Qui ne s'est pas essayé avec la vie ne sait pas ce qu'il vaut. La lutte contre les choses fait l'éducation de la volonté et la sagesse du cœur. L'aristocratie donnera des âmes délicates, raffinées, maladives ; l'empire du monde appartient aux parvenus. L'avenir est à nous !

— Truth, vous prêchez à merveille. Quand vous parlez, je sens que vous avez raison ; mais, quand vous êtes parti et que je rassemble mes souvenirs, vos théories me font peur. Si j'avais la faiblesse de vous écouter, vous me feriez désapprendre tout ce que mes maîtres m'ont

enseigné. N'importe, demain nous irons vous entendre. Un simple chrétien parlant à ses frères et leur exposant l'Évangile dans le langage de tous les jours, ce sera original. Je ne me figure pas le christianisme républicain.

Au moment où Truth me quittait, on vint me chercher pour m'installer dans mes nouvelles fonctions. Jenny, Suzanne, Alfred et moi nous montâmes dans une belle calèche avec Martha, qui tenait sans doute à surveiller mon orgueil ; Henri se mit à côté du cocher, Zambo grimpa derrière la voiture ; deux vigoureux trotteurs, tels qu'on n'en voit qu'en Amérique, nous emportèrent à Montmorency, point extrême de ma juridiction. Il fallut s'arrêter plus d'une fois ; chaque cantonnier était à son poste, attendant le nouveau chef ; j'assurai ces braves gens de ma bienveillance, tandis que ma femme et ma fille prodiguaient leurs plus gracieux sourires. Nous étions nés pour être princes. La seule chose qui me contraria fut de trouver des barrières de distance en distance. Je reconnus là cette mesquinerie démocratique qui fait payer le service à ceux qui en profitent, pour décharger d'autant ceux qui n'en usent point ; je me promis de corriger cet abus, inconnu de la vieille Europe, et d'établir partout une triomphante égalité. Du reste, cet ennui ne tint pas contre les magnifiques bouquets que les receveurs des barrières et les principaux cantonniers offraient à Jenny et à Suzanne. La voiture était une corbeille ; nous disparaissions au milieu des fleurs. On nous harangua comme des rois. De bonnes gens, qui, certes, ne savaient pas l'hébreu, ne manquèrent pas de comparer ma Suzanne au lis des champs. Jenny, rougissant de plaisir, avait l'air d'une rose épanouie. Quant à Martha, c'était une pivoine ; on eût dit que le sang allait jaillir de ses joues cramoisies. Elle soufflait comme un bœuf an bout du sillon. O femmes, votre vrai nom, c'est vanité ! Pour moi, mollement étendu dans un coin de ma voiture, je ne me laissais pas enivrer par ces fumées de la popularité naissante ; mais, en mon âme et conscience, je trouvais les routes admirables ; j'en voulais à la misérable rosse qui, l'avant-veille, avait butté sur un pavé entretenu par des cantonniers si galants.

En arrivant à Montmorency, le cocher, sans avoir reçu d'ordres, nous mena droit à l'hôtel de la Rose, chez Seth, le quaker aubergiste. Alfred et Suzanne ne trouvèrent pas grâce auprès de cet ami de la belle jeunesse. Au lieu de nous traiter en amoureux, il nous fit payer double un fort mauvais diner. Je réclamai ; mais à son avidité naturelle, frère Seth joignait le plus insupportable des vices que donne la civilisation :

le drôle était économiste. Il me fit un sermon en trois points, pour me démontrer que bien vivre et à bon marché était la misère des peuples sans commerce et sans industrie, tandis que la cherté est la marque de la civilisation la plus avancée : la population réduisant l'offre, et la richesse élevant la demande. Un jour viendrait où le dernier des Rothschild serait seul en état de payer un œuf ; ce jour-là marquerait l'apogée de la prospérité universelle. Pour économiser au moins les paroles et le temps, je payai. Discuter avec ces fanatiques, qui n'ont qu'une idée, le ciel m'en garde. Je connais ces pèlerins. La France, ses arsenaux, sa marine, ses armées, sa gloire, ses droits, ils livreraient tout au Grand Turc, s'il leur promettait en échange la liberté… de la boucherie.

Il était quatre heures quand notre caravane reprit le chemin de Paris. À ma grande surprise, on fermait avec des barres de fer les portes et les volets de l'hôtellerie, comme s'il y avait un deuil dans la maison. C'était une singulière façon de fêter l'approche du dimanche ; mais dans ce pays, fait à l'envers des autres, il est sage de ne s'étonner de rien. L'ami Seth venait en ville avec nous ; il montait un gros cheval qu'il ombrageait de son vaste chapeau. À côté de lui, sur une jument grise, de large encolure, trottait Martha, haute, droite, roide et majestueuse comme un carabinier. C'étaient deux éclaireurs qui marchaient devant nous pour annoncer à tous les passants notre entrée triomphale.

À la première barrière, je trouvai le pacifique quaker en querelle avec le receveur.

— Je vous dis, criait ce dernier, que vous ne passerez pas avant d'avoir payé le droit. Vous êtes deux, c'est vingt-quatre cents qu'il me faut, et non pas douze.

— Ami, répondait l'aubergiste, tu as tort de t'échauffer le sang ; cela n'est ni d'un homme raisonnable ni d'un chrétien. Regarde ton tarif, ne me demande que ce que la loi te permet d'exiger, autrement tu te rendrais coupable du crime de concussion.

— Voilà le tarif, reprit le péager furieux ; lisez-le vous-même, insupportable bavard ! Huit cents par cheval, quatre cents par homme ; est-ce clair ?

— Très clair, dit le quaker ; aussi je prends à témoin ces respectables personnes que je t'ai payé tes douze cents.

— Et cette femme, dit le receveur, en montrant Martha qui trottait en avant.

— Eh bien, reprit Seth avec son imperturbable gravité, cette femme n'est pas un homme, sa jument, n'est pas un cheval, donc elle ne te doit rien.

Sur quoi il partit au galop, laissant le péager ébahi.

— J'espère, dis-je au receveur, que vous allez dresser procès-verbal contre cet impudent.

— Non, monsieur l'inspecteur, répondit-il, nous perdrions. C'est un de ces rusés coquins qui feraient passer une voiture à quatre chevaux au milieu de nos lois, sans jamais accrocher. Il a pour lui la lettre du tarif.

— L'esprit de la loi le condamne, repris-je ; sa prétention est absurde.

— Chez nous, monsieur, répondit le bonhomme, la loi n'a pas d'esprit. On ne connaît que le texte. Si le juge interprétait la loi, dit-on, il serait législateur ; le droit et l'honneur des citoyens n'auraient plus de garantie.

Les ignorants, m'écriai-je ! On ne leur a donc point appris *l'a*, *b*, *c* de toute législation ? Quand il y a doute dans une affaire entre le fisc et le particulier, est-ce que le doute ne profite point au fisc, qui représente l'intérêt général ?

— Jamais, monsieur, dit le péager. C'est toujours en faveur du citoyen qu'on prononce. Il faut que le fisc ait deux fois raison pour gagner son procès.

— Que faire en pareille sauvagerie ? Je haussai les épaules et donnai au cocher l'ordre de continuer son chemin.

En entrant dans la ville, je crus qu'on l'avait changée en mon absence. Les rues et les places étaient désertes ; on tendait derrière nous de grosses chaînes qui arrêtaient la circulation. Les fenêtres offraient un spectacle étrange ; on voyait à tous les balcons des bottes rangées en bataille et présentant la semelle aux passants, s'il y avait eu des passants. En suivant de l'œil deux de ces bottes, je finis par apercevoir des jambes humaines, puis un corps renversé, et enfin un cigare, dont la fumée bleuâtre montait au ciel. Je ne pouvais m'expliquer quel délit on punissait de ce cruel supplice ; Zambo, que j'interrogeai adroitement, m'apprit que c'était le plaisir à la mode. Tous les samedis soirs, le Yankee essayé de se donner une attaque d'apoplexie ; il y réussit quelquefois. Com bien nous sommes plus sages, nous, Français, qui dans nos salles de spectacle ne nous exposons jamais qu'à un commencement d'asphyxie.

Une fois à la maison, j'eus le désir d'achever gaiement cette heureuse journée ; je priai Suzanne et Henri de me chanter mon air favori : *Là ci darem la mano,* de Don Juan. Suzanne me regarda et pâlit.

— Qu'as-tu ? chère enfant, m'écriai-je, es-tu malade ?

— Père, répondit-elle, c'est votre demande qui m'effraye. Voulez-vous ameuter la ville sous nos fenêtres ? Voulez-vous nous perdre de réputation ? Oubliez-vous que le sabbat est commencé, que rien ne doit troubler le repos du Seigneur ?

— Bon Dieu, pensai-je, est-ce qu'en nous transportant en Amérique, le traître Jonathan nous aurait changés en juifs ? Pardon, mon enfant, dis-je à Suzanne, j'ai eu une distraction ; les événements de la journée me font perdre la mémoire ! Va me chercher mon grand Hippocrate, dans la bibliothèque ; je ne serais pas fâché de me reposer la tête en lisant un peu de grec. Il n'y a rien de plus rafraichissant.

Pour toute réponse, Suzanne s'assit sur mes genoux, passa sa main sur mon front et m'embrassa.

— Pauvre père, dit-elle, comme il est fatigué ! Voyez, maman, il en oublie que le soir du sabbat on ne lit que la Bible.

Décidément, j'étais juif sans le savoir. Ce qui pourtant me donna quelque doute, c'est qu'en ouvrant la Bible de famille j'y trouvai les Évangiles, et que je pus lire dans saint Marc que *le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat.* Cette parole me fit réfléchir ; mais pour ne blesser personne, je gardai mes réflexions pour moi, et, laissant les deux femmes enfoncées dans leur pieuse lecture, je descendis au jardin.

La soirée était belle, les arbres étalaient la fraîcheur de leur verdure naissante, le soleil se couchait dans un nuage d'or : tout invitait à rêver. J'étais las, j'entrai dans le kiosque chinois, je me jetai sur le divan et j'allumai un cigare. Il y avait près de moi un fauteuil rustique qui ne faisait rien, je plaçai mes jambes sur le dossier, et m'aperçus, à ma honte, que la mode américaine avait du bon.

Caché derrière les persiennes du kiosque, je me reposais, les yeux machinalement fixés sur Zambo, qui, dans un coin du jardin, pilait du grès pour nettoyer ses couteaux. Le pauvre garçon était tout occupé de sa besogne, quand Martha sortit de la cuisine, comme une araignée qui fond sur une mouche.

— Fils de Cham, dit-elle en lui arrachant le marteau des mains, qu'est-ce que tu fais là ?

— Vous le voyez, mademoiselle Martha, je casse des pierres.

— Malheureux, s'écria-t-elle, tu romps le sabbat ! Zambo s'enfuit d'un air piteux ; il passa près de ma retraite en soupirant ; puis, tout à coup, apercevant la chatte de la maison qui prenait un mulot :

— Prends garde, Pacha, lui dit-il en chantant ; si tu chasses les rats pendant le sabbat, lundi Martha te pendra.

Je riais encore de la sotte figure du nègre, quand deux personnes vinrent s'asseoir sur un banc placé en avant du kiosque, et si près de moi, que je ne perdais pas une parole de leur discours. Je reconnus l'aimable Seth, qui profitait de la solitude, du sabbat et du soir pour faire un sermon à la belle Martha.

— Chère sœur, disait-il avec une gravité grotesque et en écoutant chacun de ses mots, il y a trois choses qui m'étonnent grandement : La première, c'est que les enfants soient assez sots pour jeter des pierres et des bâtons dans les arbres, afin d'en abattre les fruits ; si les enfants voulaient rester tranquilles, un jour viendrait où les fruits tomberaient d'eux-mêmes. Mon second étonnement, c'est que les hommes, en général, et les Américains en particulier, soient assez fous et assez méchants pour se faire la guerre et s'entre-tuer ; à rester tranquilles, ils mourraient tout naturellement. La troisième et dernière chose qui m'étonne, c'est que les jeunes gens soient assez déraisonnables pour perdre leur temps à courir après les jeunes filles qu'ils veulent épouser ; s'ils restaient chez eux et y faisaient fortune, ce sont les jeunes filles qui courraient après eux. Qu'en dis-tu, Martha ?

— Seth, je dis que tu as la sagesse du roi Salomon, mais que tu en as aussi la vanité.

— Martha, s'écria le quaker d'une voix attendrie, tu as autant d'esprit que tu es belle.

— Seth, répondit Martha, toujours essoufflée, tu ne penses pas ce que tu dis.

— Et toi, Martha, reprit l'autre, tu ne dis pas ce que tu penses.

— Bravo ! dis-je tout bas ; on s'aime en Amérique. C'est un usage du sabbat auquel je n'avais pas songé. Ce peuple de marchands qui calcule tout et ne vit que pour s'enrichir, s'est condamné au repos forcé un soir par semaine, afin de payer ce jour-là la dette de la jeunesse et de l'amour. Voyons comment maître Seth fera sa déclaration.

Après mille détours, le quaker amoureux en arriva au mot que, suivant toute apparence, on attendait depuis longtemps.

— Martha, dit-il en poussant un long soupir, Martha, m'aimes-tu ?

— Seth, répondit la bonne chrétienne, ne nous est-il pas ordonné de nous aimer les uns les autres ?

— Oui, Martha ; mais ce que je te demande, c'est si tu éprouves à mon endroit quelque chose de ce sentiment particulier que le monde appelle amour ?

— Je ne sais que répondre, balbutia la timide colombe ; j'ai toujours essayé d'aimer également tous mes frères, mais, s'il faut te l'avouer, Seth, souvent, en rentrant en moi-même, j'ai pensé que dans cette affection générale tu prenais beaucoup plus que ta part.

L'aveu était fait, il n'y avait plus à s'en dédire ; j'entendis, je crois, un gros baiser qui scellait les fiançailles, quand tout à coup Martha poussa un cri effroyable et sauta sur le banc. Un énorme chien, un terre-neuve, s'était jeté brusquement au travers du tête-à-tête amoureux. Je me levai, j'aperçus dans l'ombre les dents blanches de Zambo. Le drôle riait aux éclats ; c'était lui qui pour se venger de la quakeresse, avait ouvert la porte de la maison et lancé sur Martha ce tiers importun qui l'avait terrifiée.

J'avais peu de goût pour le quaker, mais je ne pus m'empêcher d'admirer sa fermeté et sa douceur. Loin d'avoir peur du chien, il l'appela, et tirant de sa poche un morceau de sucre, il l'offrit à l'animal, qui se laissa aisément séduire et caresser.

— Ami, dit le saint homme, parlant au chien qui le regardait en remuant la queue, tu es venu me troubler au moment le plus doux de ma vie ; un autre que moi t'aurait battu ou tué, il en aurait eu le droit ; je te montrerai la différence qu'il y a entre un quaker et le commun des hommes. Pour toute vengeance, je me contenterai de te donner un vilain nom.

Sur quoi, flattant le chien qui sautait après lui pour obtenir un nouveau morceau de sucre, Seth conduisit poliment l'animal jusqu'à la porte ; puis tout à coup fermant la grille, il cria à pleins poumons : *Chien enragé* ! *chien enragé* !

En un clin d'œil il n'y eut plus de bottes aux fenêtres ; des milliers de têtes regardaient et menaçaient l'ennemi ; pierres, bâtons, meubles pleuvaient comme grêle sur la bête ; un coup de feu l'abattit avant qu'elle fût au bout de la rue ; elle tomba, pour ne plus se relever, en poussant un hurlement qui me retentit au fond du cœur.

Furieux, je pris Seth au collet et je le jetai à la porte.

— Misérable, lui dis-je, je ne sais qui me retient de crier : *Quaker enragé* ! pour te faire assommer comme ce pauvre animal.

— Ami Daniel, répondit maître Seth en ramassant son chapeau, je te retrouverai.

Et il partit froidement.

— Montez à votre chambre, mademoiselle, dis-je à Martha. Que faisiez-vous à cette heure dans le jardin ?

— Mon Dieu, monsieur, dit-elle en sanglotant, je ne faisais pas de mal ; je cherchais un gendre pour ma mère !

J'étouffais de colère : Ah ! m'écriai-je, combien de gens se disent et peut-être se croient vertueux, qui font comme ce lâche hypocrite ! On s'admire comme un honnête homme et comme un saint parce qu'on ne touche pas à son ennemi, mais on s'en débarrasse en lui donnant un vilain nom. Calomnie ! calomnie ! tu n'es que la forme de l'assassinat chez les peuples qui font vanité de leur civilisation. Honte aux misérables qui se servent de cette arme empoisonnée, ne fût-ce que pour tuer un pauvre chien !

Fatigué de mon éloquence solitaire, je me couchai, mais non pas sans songer à la triste journée que me promettaient pour le lendemain les premiers plaisirs du sabbat naissant. Combien je regrettais la franche gaieté des dimanches parisiens ! — Français, m'écriai-je, peuple aimable et chevaleresque, laisse des nations grossières se glorifier de leur industrie fiévreuse et de leur fatigante liberté. Chasse loin de toi ces farouches démocrates, ces rêveurs mélancoliques, qui, si tu les écoutais, feraient de toi le rival de l'Anglais et de l'Américain. Ami du vin, de la gloire et des belles, ton lot est le meilleur. Laisse l'empire du monde à ces travailleurs blafards qui prennent la vie au sérieux ; garde ton incorrigible et charmante légèreté. Amuse-toi, Français ; fais la guerre et l'amour ; oublie le monde et la politique ; si tu réfléchissais, tu ne rirais plus.

CHAPITRE XVII

VOYAGE À LA RECHERCHE D’UNE ÉGLISE.

Le lendemain, je me levai au point du jour. Un homme public doit donner l’exemple, et je n’étais pas fâché de faire admirer aux Yankees le zèle et la vigilance de leur nouvel édile. Ma promenade fut longue, le pavé m’appartenait. Je suivais d’un œil jaloux tous ces passants qui emboîtaient le pas à la file comme des canards, et qui creusaient un sillon dans mes trottoirs. L’anarchie règne dans la rue ; chacun y va où il veut, et comme il veut : c’est un scandale ; je ne comprends pas comment on ne fait pas une loi pour obliger les gens à marcher au gré du gouvernement. C’est à la France, reine de l’ordre et des convenances, qu’il appartiendrait de corriger un dernier abus.

En approchant de la maison j’aperçus Zambo, vêtu de noir comme un *gentleman*, avec un gilet, une cravate, des bas et des gants d’une éclatante blancheur. Il avait l’air d’une pie. Du plus loin qu’il me reconnut, il courut à moi en agitant des bras impatients.

— Massa, criait-il, tout le monde est à l’office ; dépêchez-vous, on vous attend.

Et il me remit entre les mains un gros livre relié en chagrin et fermé avec des agrafes d’argent.

— Ces dames sont à la messe ? lui demandai-je.

— À la messe ! dit-il d’un air étonné. Ma maîtresse est chrétienne.

— Imbécile ! est-ce que les catholiques sont des Turcs ?

— Massa, on dit que les papistes sont comme les païens d’Afrique ; ils ont des *vandous*.

— Qu’est-ce qu’un *vaudou* ?

— Massa, c’est un petit bon dieu qu’on se fait à soi-même et qui n’est pas le vrai bon Dieu.

— Êtes-vous assez niais, m’écriai-je, pour croire que des catholiques adorent un fétiche ? Cela est bon pour vos sauvages du Sénégal.

— Massa, dit-il en ouvrant de grands yeux, les papistes prient des statues ; je les ai vus à deux genoux devant elles.

— Et vous n'avez pas compris que ce qu'on invoque ce ne sont pas ces pierres, mais les saints dont les statues sont l'image ?

— Je ne suis pas un savant, massa, dit le nègre d'un air contrit ; mais le ministre, qui sait tout, nous avertit souvent de ne point faire comme les papistes, qui adorent des idoles.

— Ô prédicants ! m'écriai-je, vous êtes partout les mêmes ! Rien n'est plus facile que de connaître la foi catholique ; il suffit d'ouvrir un catéchisme ; mais la haine ne veut pas s'éclairer ; ce qu'il lui faut, c'est d'outrager la plus grande communion du globe. Continuez cette œuvre abominable, digne de votre père, le diable. Ce n'est pas nous, catholiques, nous vos victimes, qui userons avec vous de ces terribles représailles de la calomnie. La vérité nous suffit. Chacun sait que Luther et Calvin sont deux scélérats qui, par ambition et par convoitise, ont perdu l'esprit humain en l'enivrant d'orgueil et de liberté. Le mensonge a enfanté la réforme ; la réforme a enfanté la philosophie ; la philosophie a enfanté la révolution ; la révolution a enfanté l'anarchie ; l'anarchie a enfanté…

— Massa, dit Zambo, incapable de rien comprendre à ma sainte colère ; si les papistes sont chrétiens, tant mieux, je suis bien content.

— Pourquoi tant mieux ?

— Parce que Jésus-Christ est mort pour *tous ceux* qui l'invoquent ; il sauvera les papistes comme les autres chrétiens.

— Zambo, mon ami, lui-dis-je avec un suprême dédain pour tant de simplicité, vous ne serez jamais théologien. Allez à votre église ; je ne vous retiens plus. Où sont ces dames ?

— Ma maîtresse, répondit-il, est à l'église épiscopale[20] avec toute la grande société de la ville. Mademoiselle est au temple des presbytériens.

— Avec son frère, sans doute ?

— Non, massa, avec le fils de M. Rose. M. Henri est à l'église des baptistes.

— Très bien, dis-je en poussant un soupir ; et vous, Zambo, vous allez sans doute rejoindre Martha ?

— Non, non, massa, s'écria-t-il ; mademoiselle Martha est tunkérienne, moi, je suis méthodiste. Nous autres, pauvres nègres que

[20] C'est le nom de l'Église anglicane aux États-Unis.

les blancs repoussent de leurs temples, nous sommes tous de la même religion.

— J'entends, vous avez une Église noire et un christianisme de couleur. Allez, mon ami, priez le Christ à votre façon. Au milieu de ces sectes ennemies qui s'arrachent les lambeaux de l'Évangile, le Seigneur reconnaîtra les siens.

Tandis que Zambo s'éloignait à grands pas, je marchais lentement la tête baissée. La découverte que je venais de faire m'accablait. Ma maison, mon refuge dans toutes mes peines, n'était qu'une Babel, le repaire de toutes les hérésies. Le mari catholique, la femme anglicane, la fille presbytérienne, le fils baptiste, la servante quakeresse, le valet méthodiste ; chacun ayant une foi différente et des espérances contraires ! Quelle confusion ! quelle anarchie ! C'était l'enfer dans mon logis ! Et cependant Jenny m'aimait avec passion, les enfants n'étaient heureux qu'auprès de nous, les serviteurs me respectaient ; je ne voyais autour de moi que des figures heureuses et placides. Chacun lisait la Bible à sa manière, chacun avait son symbole particulier, et néanmoins personne ne se querellait. Nulle part l'unité, partout l'amour et la concorde. C'était un démenti donné aux idées de mon enfance, un mystère qui confondait ma raison.

— Non, pensai-je, je ne souffrirai point ce désordre moral. Il y a là une paix menteuse ; ces fleurs me cachent l'abîme. Si cela dure, je suis perdu. J'entends que chez moi chacun pense comme moi ou se taise ; il me faut l'uniformité. Que je sois un chrétien médiocre, il n'importe ; je suis catholique d'âme et d'esprit ; dans l'Église, dans l'État, dans la famille, il ne doit régner qu'une seule loi, qu'une seule volonté. S'il le faut, j'emploierai des rigueurs salutaires ; j'effrayerai ma femme, je menacerai mes enfants, je chasserai mes valets ; je sacrifierai tout pour imposer l'obéissance ou le silence. Je suis Français, vive l'unité !

Au milieu de ces sages réflexions le temps passait. Dix heures sonnaient quand j'entrai dans la rue des Acacias. C'était une voie immense qui, en majesté et en longueur, ne le cédait guère à la rue de Rivoli, avec cette différence que, de cent pas en cent pas, quelque monument grec, byzantin ou gothique dressait fièrement vers le ciel son clocher ou sa croix. Dans un pays où chacun se fait sa religion, il est naturel de heurter une église à chaque pas.

Se reconnaître en ce dédale n'était point facile. Je m'adressai à une bonne femme qui marchait près de moi, son livre à la main ; je la priai de m'indiquer le temple des congrégationalistes.

— Rien n'est plus aisé, cher monsieur, répondit la vieille avec un aimable sourire. C'est un peu loin, mais avec mes indications vous y arriverez sans peine. Ne faites pas attention aux églises qui sont à votre gauche ; le temple des congrégationalistes est à votre droite. Comptez les clochers, vous ne pouvez pas vous tromper. La première église, ajouta-t-elle avec la volubilité d'une femme qui défile son chapelet, la première église est Saint-Paul, la chapelle catholique ; la seconde, le couvent des Ursulines ; la troisième, l'église épiscopale ; la quatrième, le couvent des capucins ; la cinquième appartient aux baptistes, la sixième aux Hollandais réformés, la septième aux luthériens, la huitième aux noirs méthodistes, la neuvième est la synagogue juive, la dixième est le temple chinois. Vous le voyez là-haut avec son double toit et ses clochettes. Une fois là, vous n'aurez plus qu'à descendre ; vous trouverez les memnonites ; après les memnonites, les Allemands réformés ; après les Allemands réformés, les amis ou quakers ; après les quakers, les presbytériens ; après les presbytériens, les moraves ; après les moraves, les blancs méthodistes ; après les blancs méthodistes, les unitaires ; après les unitaires, les unionistes ; après les unionistes, les tunkériens. Comptez ensuite quatre églises, celle qui s'intitule par excellence l'église des *chrétiens*, puis l'église libre, puis celle de Swedenborg, et enfin celle des universalistes ; cela vous donnera en tout vingt-trois temples ou chapelles ; le vingt-quatrième monument, qui est à peu près au milieu de la rue, est l'église congrégationaliste.

Après m'avoir récité cette kyrielle sans reprendre haleine, la fée me fit une belle révérence et continua son chemin.

— Pardieu ! pensai-je, si le diable perdait sa religion (je suppose qu'en enfer on a quelque raison de croire en Dieu), il la retrouverait dans cette rue. Voilà un pays où le ministère des cultes ne doit pas être une sinécure ! En France, où l'État n'a guère que quatre religions (je ne compte pas l'Algérie), l'administration a quelquefois des heures difficiles ; mais ici comment faire pour répartir le budget et mettre le holà entre trente Églises qui tirent chacune de son côté, et qui, sans doute, se jalousent et s'excommunient chrétiennement ? C'est un problème que je ne me charge point de résoudre. Vive l'Espagne ! voilà un peuple fidèle à la tradition, et qui a gardé les vrais principes ! Le

pays est un échiquier où chaque chose a sa case, où le corps et l'âme sont également et uniformément administrés. Grâce au mariage de l'Église et de l'État, tout est facile. On a un évêque comme on a un préfet, un curé comme on a un maire ; fonctionnaires spirituels ou temporels ont leur place marquée dans les mêmes cadres et marchent du même pas. Naissance, baptême, éducation, communion, conscription, confession, impôts, presse, mort, enterrement, tout se tient. L'Église est l'autorité, l'autorité est l'Église. On excommunie les déserteurs et les journalistes, on met les hérétiques aux galères. Le peuple, cet éternel enfant, est conduit par douceur ou par force, et sans qu'il s'en mêle, au but qu'on lui a choisi sans le consulter. Police admirable, qui faisait le bonheur de la chrétienté avant que l'abominable Luther eût déchaîné du même coup la liberté religieuse et la liberté civile, double peste dont le monde ne guérira plus ! Depuis qu'on a laissé aux hommes le soin de leur âme et de leur vie, il n'y a plus ni religion ni gouvernement.

Arrivé au couvent des Ursulines, j'y entrai. Retrouver le culte de mon pays, c'était me rapprocher de la France dont m'éloignait un sort jaloux. L'Église, c'est une autre patrie ; celle-là du moins, l'exil ne vous en chasse pas.

La chapelle était petite, mais richement décorée. Au fond du sanctuaire, sous un baldaquin de drap rouge bordé d'or, une madone en marbre tenait le petit Jésus entre ses bras, et le regardait avec la tendresse ineffable d'une Vierge qui vient d'enfanter le Sauveur. Des plantes rares, des fleurs nouvelles, des gerbes de lilas blanc entouraient l'autel tout éclatant de lumières. L'orgue roulait ses vagues harmonieuses ; l'encens s'élevait en nuages traversés par un rayon de soleil, tandis que derrière une grille, fermée d'un rideau, des religieuses et des jeunes filles chantaient d'une voix douce et lente : *Inviolata, integra et casta es, Maria.* En un instant, et comme dans un rêve, je revis ma jeunesse envolée, mes amis disparus ; je tombai à genoux et je pleurai. Non, ce n'est point une idolâtrie qu'une religion qui arrive au cœur par les sens ; pourquoi donc notre corps aussi bien que notre âme ne servirait-il pas le Seigneur ?

Sorti du couvent, j'entrai à quelques pas de là dans l'église épiscopale. C'était la messe catholique, moins bien dite et moins bien chantée. À l'heure du prône, un ministre monta dans une longue tribune ; il avait sous le bras un gros cahier, qu'il plaça devant lui et feuilleta

lentement. C'était un manuscrit de sermons pour tous les dimanches et toutes les fêtes de l'année. Quand le prédicateur eut trouvé le discours qu'il cherchait, il mit ses lunettes, et d'un ton monotone commença sa lecture, au milieu de la profonde attention de l'assemblée. Le sujet qu'il avait choisi, c'était l'éternel engendrement et la consubstantialité du Verbe, un de ces mystères qui défient l'intelligence humaine, et devant lesquels le fidèle ne peut que s'incliner. Mais rien n'effraye l'audace d'un théologien ; avec un texte, une définition et deux syllogismes, il en remontrerait à saint Paul et supprimerait la foi.

À juger par le silence qui régnait, l'auditoire était édifié. Jenny avait les yeux fixés sur le lecteur, et ne perdait pas un mot. On eût dit qu'elle comprenait jusqu'aux citations latines, grecques et même hébraïques dont cette dissertation était farcie ; je ne croyais pas que la scolastique eût tant de charmes. Pour moi je sortis après le premier point ; j'ai horreur de ces discussions stériles. À vouloir me démontrer ce qui est indémontrable, on me rendrait sceptique. Le mystère, je l'accepte ; il m'entoure de toutes parts. Dans la nature comme dans mon âme, je sens l'infini qui me déborde, mais la raison me dit que je puis le sentir et non pas le connaître, moi qui ne suis qu'un atome perdu dans l'immensité. La main qui me soutient, et qui soutient aussi les mondes, je ne la vois pas ; je m'y abandonne et je l'adore. Pour se donner à nous, Dieu ne nous dit pas de le comprendre, il nous demande de l'aimer.

En passant devant les Méthodistes je songeai à Zambo, et j'entrai par curiosité. L'assemblée était nombreuse et fort animée. Les négresses, couvertes d'or et de bijoux, étalaient sur les bancs l'immense envergure et les tourbillons de leurs crinolines ; les nègres, chantant d'une voix juste et plaintive, louaient Dieu avec toute l'ardeur des cœurs aimants. Le ministre, un nègre de grande taille et de figure respectable, prit la parole, et fit un sermon qui m'instruisit et me toucha. Où ce noir avait-il reçu l'éducation théologique, je l'ignore ; c'était un ancien esclave que la bonté de Dieu, disait-il, avait racheté d'une servitude moins dure et moins honteuse que celle du péché ; mais cet esclave avait souffert et réfléchi ; c'était un homme ! La vie lui avait appris ce qu'on n'enseigne pas à l'école ; son langage énergique et familier allait droit au cœur. On s'en apercevait aux tressaillements de l'auditoire.

En commençant, il fit l'éloge du méthodisme, religion bénie du Seigneur, disait-il, à en juger par les conquêtes qu'elle faisait chaque jour. Il énuméra longuement le nombre des fidèles et la richesse des

églises. Quatre millions de communiants, douze mille pasteurs, seize mille temples, soixante-treize millions de propriétés, c'était là le fruit d'un zèle qui ne s'endormait pas. À la vieille Europe, qui asservit l'Église à l'État et la tient dans une perpétuelle minorité, il opposa la jeune Amérique qui laisse aux chrétiens le soin de leur culte comme de leur conscience. — La liberté, disait-il, quand elle est sanctifiée par la religion, fait des miracles que l'ancien monde, enterré dans ses préjugés, ne verra jamais. L'Angleterre, si fière de son opulence, corrompt ses évêques en les entourant d'un luxe païen, et dégrade ses vicaires en les condamnant à une misère sans dignité, tandis que dans les Églises vivantes des États-Unis, la généreuse piété des fidèles entoure de bien-être et de respect un ministre qui ne doit rien qu'à son troupeau. Un prince se croit un nouveau Constantin quand par hasard il élève et dote une chapelle ; les seuls méthodistes du Nord ont construit quatre cent cinquante églises dans l'année 1860. Les pauvres nègres de la rue des Acacias traitent mieux leur chapelain que ne font les rois d'Occident.

— Mais, continua-t-il avec un mélange de finesse et de naïveté, ce ministre, si bien renté, doit payer aux nègres, qui l'ont choisi, une dette que les aumôniers des princes n'acquittent pas toujours. Cette dette, c'est la vérité ! Écoutez donc, s'écria-t-il, ce que la vérité m'oblige de vous dire. Le noir a le cœur facile et la main libérale ; cela est bon, cela est chrétien, mais quelquefois il pousse la générosité si loin, qu'il met son âme en danger. — Jamais, direz-vous, nous n'avons entendu pareille chose. On nous répète que le chrétien expose son âme quand il cède à l'avarice, quand il s'abandonne à la convoitise ; mais qui a jamais enseigné qu'un homme se perdit par excès de générosité ? — Mes frères, je vous dirai quelle est cette libéralité perfide ; c'est celle-là même que vous exercez à l'église au moment où vous écoutez le sermon.

Si je condamnais la colère ou la coquetterie, l'ivrognerie ou la licence, chacun de vous garderait-il pour lui cette leçon ? En ferait-il son profit ? — Bien, dirait un de ces hommes qui se nourrissent d'eau-de-vie, je reconnais ce portrait du buveur ; c'est Samuel, mon cousin, dont parle le ministre. Tiens, ivrogne, prends tout pour toi. — Bien, dirait une de ces belles Madianites qui, pour s'enrichir d'une robe nouvelle, poussent leur mari à mentir et à tromper. Le ministre a raison de démasquer les vices de mes voisines. Attrape, mademoiselle

Déborah ! Attrape, madame Ichabod ! Tout pour vous, coquettes, rien pour moi. — C'est ainsi, mes frères, que dans mes paroles vous ne réservez rien pour vous-mêmes ; le premier tiers, vous le donnez au prochain ; le deuxième à vos amis, le dernier à votre mari ou à votre femme. Voilà de quelle façon l'enseignement du Seigneur est stérile, voilà comment vous perdez votre âme par excès de générosité. Christ, lui, est généreux, mais d'une autre manière ; c'est un avare qui prend tout pour lui : nos péchés, nos misères, nos faiblesses, nos souffrances ; aussi le voyons-nous sur la croix, la tête baissée, le souffle haletant, comme un homme écrasé. Quand donc, mes frères, quand donc lui retirerons-nous notre part du fardeau ? Quand donc soulagerons-nous notre rédempteur et notre ami, Christ, mort pour l'esclave et pour le pécheur ?

À cet appel l'assemblée se jeta à genoux, et, au milieu des larmes, un formidable *Alleluia !* s'éleva vers le ciel. Le mouvement fut admirable ; il m'attrista. Je ne suis ni un aristocrate ni un planteur ; je crois que le nègre n'est pas un singe, puisqu'il a des mains et qu'il parle ; mais, après ce que je venais d'entendre, je commençais à soupçonner que le noir était un homme comme moi, et peut-être un meilleur chrétien ; cette pensée me fit peur. Zambo mon frère ! Jésus-Christ mort pour ces têtes crépues ! c'était plus que mon orgueil n'en pouvait souffrir.

— Si cela est vrai, pensai-je en sortant, quel crime est-ce donc que l'esclavage ! Cette guerre civile qui ruine le Sud, ne serait-ce point le châtiment dont Dieu frappa Caïn ?

CHAPITRE XVIII

UN CHINOIS.

Il était onze heures et demi, Truth devait prêcher à midi ; je hâtai le pas afin d'arriver de bonne heure à l'assemblée congrégationaliste. Mais je ne pus résister au désir de visiter le temple chinois. Dans un pays où règne l'anarchie religieuse, mère de toutes les autres, j'étais curieux de voir comment les fils de Confucius avaient accommodé le christianisme. Une voix secrète me disait qu'un vieux peuple blasé aurait plus de sens et de sagesse que le commun des protestants.

En entrant, je poussai un cri de dégoût. J'étais dans une pagode bouddhique. En face de moi, sur le haut d'une estrade, dans une niche découpée et contournée, un affreux magot de bois peint et doré, était assis, les jambes croisées, sur une fleur de lotus. C'était le Bouddha, avec son ventre énorme, sa tête chauve, sa bosse au front, ses grandes oreilles et ses gros yeux. Certes, je suis libéral, et je m'en flatte. Depuis trente ans je suis abonné au *Constitutionnel*, et je n'ai pas changé plus que mon journal. Comme lui, et sans savoir pourquoi, je hais le jésuite : ce qui est la marque des esprits forts ; mais se servir de la liberté pour introniser l'idolâtrie, c'est trop ! J'accepte le luthéranisme, le calvinisme, le judaïsme et même le mahométisme, pourvu qu'il ne sorte point d'Algérie ; mais aller plus loin, ce n'est plus du libéralisme, c'est du paganisme. Autant vaudrait retourner au culte de Mithra.

Dans la pagode il n'y avait personne que deux enfants, deux horribles petits Chinois, placés de chaque côté de l'estrade. A la façon des gens qui brûlent le café, chacun d'eux tournait un cylindre horizontal, piqué ou plutôt lardé d'une foule de petits papiers. C'était un culte, tout nouveau pour moi.

Le bruit de mes pas fit sortir d'une cellule voisine une espèce de moine. Sa robe brune et rapiécée, ses pieds nus, sa tête rasée, ses petits yeux bridés, sa peau jaune et plissée lui donnaient l'air d'une vieille femme déguisée en capucin ; c'était un bonze. Il s'approcha de moi, et, sans parler, me tendit une tasse de bois ; j'y jetai une aumône pour me délivrer de ce mendiant.

— Merci, mon frère, me dit-il en excellent anglais. Que le divin Fô[21] récompense ta charité. Puisses-tu, dans une autre vie, ne jamais renaître sous les traits d'une femme ou d'un chacal.

Et me laissant tout interdit de cette singulière bénédiction, le bonze monta à l'autel, tira d'une petite armoire quelques morceaux de papier argenté ou doré, et les brûla sous le nez de l'idole.

— Que faites-vous là, lui demandai-je ?

— Mon frère, répondit-il, je viens de changer ta pièce de dix *cents* en lingots d'or et d'argent, et je les ai offerts au maître de la vérité.

— Vos lingots sont du papier, et ne valent pas deux liards.

— Qu'importe ? dit le moine. Fô tient à l'intention, et non pas au métal.

— Ah ! si nos ministres des finances étaient des Chinois ! allais-je m'écrier ; mais je gardai pour moi cette réflexion téméraire, et je demandai au bonze ce que faisaient ces enfants, dont le bras était infatigable.

— Ils prient pour le monde entier, répondit-il. Sur chacun de ces papiers est inscrite la syllabe sacrée ; et disant cela, il se prosterna en criant : OM ! OM ! OM ! Chacun de ces cylindres porte un millier de ces saintes devises, et fait cinquante révolutions par minute, trois mille par heure, soixante-douze mille d'un coucher du soleil à l'autre. C'est donc cent quarante-quatre millions de prières, qui, pour chaque dimanche, s'élèvent de ce seul temple. Dans la semaine il y en a davantage, je fais tourner mes cylindres par la vapeur ; mais le dimanche, dans ce pays d'infidélité, les machines mêmes observent le sabbat, j'en suis réduit à la main de ces enfants.

La sotte crédulité de cet idolâtre me fit horreur.

— Comment vous souffre-t-on sur une terre chrétienne ? m'écriai-je. S'il y avait encore de la foi dans Israël, il y a longtemps qu'on vous aurait exterminés, prêtres de Baal.

— Pourquoi ne nous souffrirait-on pas, répondit le bonze d'une voix tranquille ; la liberté est comme le soleil, elle luit pour tout le monde. Les Américains envoient des missionnaires en Chine, pourquoi les Chinois n'enverraient-ils pas des missionnaires en Amérique ? On dit que la France a fait la guerre au fils du Ciel, rien que pour venger la mort de quelques moines légalement assassinés par nos mandarins ; on

---

[21] C'est ainsi que les Chinois estropient le nom de Bouddha.

ajoute qu'elle a rétabli dans Pékin l'église catholique depuis longtemps fermée ; je maudis le sang versé des deux parts, ma religion a l'horreur du meurtre et ne connaît d'autres armes que la patience et la douceur ; mais je bénis la liberté conquise, et je demande qu'elle profite aux Chinois aussi bien qu'aux Français.

— Une pagode aux Champs-Élysées ? Des magots officiels ? Bonhomme, vous êtes fou ; nous n'avons pas besoin de Chinois à Paris. Nous en avons assez… en porcelaine.

— Il me semble, continua le moine avec un calme ridicule, que les droits sont réciproques. S'il est beau, s'il est juste d'ouvrir une chapelle à Pékin, pourquoi serait-il injuste d'ouvrir une pagode à Paris, et d'y prêcher librement la vérité ?

— Bonze stupide, m'écriai-je emporté d'un saint zèle, tu oses parler de vérité ? Ne sens-tu pas que ta doctrine est un mensonge, et ton culte une idolâtrie ? Si tu le vois, tu es un charlatan qu'il faut punir ; si tu ne le vois pas, le premier devoir de l'État, c'est de te fermer la bouche, afin que dans ton ignorance tu ne lui gâtes point ses sujets. La liberté de l'erreur, c'est la liberté du poison, de la torche et du poignard ; la vérité seule a droit de parler.

— Je croyais, dit le Chinois, qu'en France et en Angleterre il y avait plusieurs Églises chrétiennes, et même des synagogues juives.

— Sans doute, et même en France l'État paye tous les cultes reconnus ; car la France, apprends cela, bonhomme, est à la tête de la civilisation, pour la liberté religieuse comme pour toutes les autres libertés.

— L'État, continua le bonze, reconnaît donc trois ou quatre vérités religieuses qui se combattent et se détruisent mutuellement ? Pour les chrétiens, par exemple, Jésus est un Dieu : qu'est-il pour les juifs ?

— Mon ami, dis-je à ce barbare, j'ai pitié de ton ignorance. Si tu pouvais comprendre ce que c'est que la vérité officielle, tu saurais qu'elle vit de contradictions. C'est le rêve d'Hégel réalisé. La thèse et l'antithèse s'y mêlent et s'y confondent dans une admirable synthèse.

Le bonze ouvrit ses petits yeux et leva la tête au ciel. Il était visible que les grandes conceptions de l'Europe civilisée ne pouvaient entrer dans cet étroit cerveau. J'aurais cru qu'il y avait moins loin d'un philosophe allemand à un Chinois. Je repris ma démonstration sous une autre forme, c'est-à-dire que je changeai les mots, sans m'inquiéter des choses : c'est le vrai moyen d'avancer une discussion.

— La vérité que protège l'État, dis-je à l'infidèle, n'a rien de commun avec la vérité vulgaire. C'est une vérité large, compréhensive, qui embrasse toutes les communions sorties de la Bible, notre livre sacré. Le judaïsme, le christianisme et même le mahométisme sont des rameaux de cette religion primitive, aussi ancienne que le monde et qui a pour elle le nombre, la morale, la civilisation. En dehors de ces Églises, qui se partagent l'univers, il n'y a qu'idolâtrie et barbarie. Vous convertir à coups de canon, c'est notre droit et notre devoir. La vérité germe dans les sillons sanglants qu'ouvre la guerre ; le Dieu des chrétiens est le Dieu des armées, *Dominus Sabaoth* !

— Tu n'es pas un Yankee, s'écria le fanatique, dont les yeux brillèrent tout à coup d'un éclat étrange. Depuis que tu es ici, je t'observe. Dans la figure du Saxon il y a du taureau et du loup ; dans la tienne il y a du singe et du chien. Tu as peur de la liberté, tu parles de ce que tu ne sais pas, et tu fais des phrases. Tu es un Français !

Et me voyant muet de surprise : — Oses-tu, dit-il, faire du nombre la preuve de la vérité ? Le nombre, nous l'avons pour nous. Combien êtes-vous de catholiques ? Cent trente millions. De chrétiens ? Trois cents millions tout au plus. Nous sommes cinq cents millions de bouddhistes ; notre foi s'étend du Kamschatka jusqu'à la mer Blanche ; elle adoucit les tribus sauvages, elle charme les Chinois et les Japonais, c'est-à-dire des peuples civilisés, en un temps où l'Europe était une forêt et l'Amérique un désert. — Tu parles d'ancienneté ? Songes-tu qu'au temps d'Alexandre le bouddhisme avait déjà tenu ses conciles, et que les inscriptions du roi Açoka, gravées sur les rochers de l'Inde, prêchaient à l'univers l'aumône et le sacrifice ? Ne sais-tu pas que le bouddhisme est une réforme de la religion altérée par les bramines, et que les Védas, les livres saints de nos ancêtres, remontent aux premiers jours du monde ? Laissons de côté le nombre et la durée : ce sont peut-être des accidents heureux. Quelle est la religion qui la première a prêché la pauvreté volontaire, le dévouement et la charité ? Ignores-tu que Fô a eu cinq cent cinquante existences, et que dans chacune de ces incarnations il s'est sacrifié ? Il s'est fait mouton pour le tigre, colombe pour le faucon, lièvre pour le chasseur affamé. N'as-tu pas lu la sainte histoire de Vésantara livrant par charité ses enfants et sa femme ? Ne sommes-nous pas la seule communion qui, par horreur du meurtre, s'abstienne de la chair et du sang des animaux ? N'ai-je pas là un filtre pour boire mon eau, afin d'épargner la vie de quelque ciron invisible ?

Vous, chrétiens, votre histoire religieuse n'est, dit-on, qu'une suite de querelles, de guerres et de massacres. Aujourd'hui victimes, demain vous êtes bourreaux. Chez nous, bouddhistes, il n'y a que des martyrs. Depuis deux mille quatre cents ans, on a plus d'une fois versé notre sang, on nous a chassés de l'Inde ; nos mains sont toujours restées pures. Nous n'avons rien à effacer de nos annales ; quelle religion en peut dire autant ?

— Votre Évangile annonce une doctrine admirable ; je le sais et ne juge pas de la foi des chrétiens sur leur conduite. Les paroles et les souffrances du Christ m'ont remué jusqu'au fond du cœur. Mais on m'a élevé dans d'autres idées : je me suis voué il y a vingt ans à une vie de pauvreté qui me soutient et me console. Comme vous, chrétiens, j'ai gardé la foi de mes pères ; comme vous, je ne puis accuser mes aïeux ni de mensonge ni d'erreur. Qui de nous se trompe ? Qui de nous a la vérité pour lui ? Je l'ignore, et ne demande qu'à m'éclairer. Finissons-en avec le règne de la violence, finissons-en avec l'ignorance et le dédain ; donnons pleine carrière à toutes les croyances ; laissons la raison faire l'œuvre que Dieu lui a confiée. Au grand jour toutes les ombres disparaissent. Abandonnée à elle-même, la religion qui vient des hommes fondra comme la neige ; celle qui vient du Ciel s'élèvera comme un chêne et couvrira la terre de ses rameaux. Ouvrez le monde à la parole ; j'ai foi dans la liberté parce que j'ai foi dans la vérité.

— Tu n'es qu'un Chinois, lui dis-je ; et, m'éloignant d'un pas majestueux, je laissai ce misérable confondu de ma supériorité.

CHAPITRE XIX

UN SERMON CONGRÉGATIONALISTE.

Quand j’arrivai à l’assemblée, l’office n’était pas commencé. Rien de plus triste qu’un temple protestant. Des bancs de chêne, de grandes boiseries qui assombrissent les murs ; point de tableaux, point de fleurs, point de lumières ; quelque chose de terne et de morne qui glace les sens. On dirait d’un culte fait pour les aveugles. Je me trompe, il y avait un ornement : c’était une large pancarte sur laquelle était écrit en chiffres énormes le nombre 129.

Il y avait foule dans l’église ; mais c’était une foule muette. Immobile à sa place et absorbé dans son livre noir, chaque fidèle priait, comme s’il était seul au monde avec Dieu. Point de bruit, point de chaises remuées ; rien de ce charmant frou-frou et de ces révérences entre belles dames, qui sont bien aises de faire admirer leur piété et leur robe ; rien de cet aimable désordre qui fait ressembler nos églises à un salon de bonne société : c’était le silence d’une forêt.

Enfin le ministre entra. Aussitôt de tous les bancs s’éleva une harmonie plus suave que le soupir du vent sur la vague. Hommes, femmes, enfants, chacun chantait de toute son âme avec une ardeur et des élans infinis. Pour la première fois, je sentais que la forme naturelle de la prière, c’est le chant. Étonné de mon silence, un voisin me montra du doigt le chiffre mystérieux et m’offrit son livre de cantiques où la musique était notée. On chantait le psaume 129, ou plutôt une imitation chrétienne de cette prière sublime que l’Église catholique a adoptée pour l’office des morts. Pour l’appeler par son nom, c’était le *De profundis*, cri d’espoir et d’amour dont l’habitude nous cache la beauté.

N’entends-tu pas mes cris au fond de cet abîme ?
Ô mon Dieu, je meurs loin de toi !
Écoute-moi, Seigneur, je confesse mon crime,
Pardonne-moi ! pardonne-moi !
Si d’une exacte main tu calculais l’offense,
Qui subsisterait devant toi ?
Mais c’est toi qui toujours nous offre ta clémence,

Aussi je m’assure en ta loi.
Oui ! je prends pour appui ta parole éternelle,
Mon âme espère en ton amour ;
Et je t’attends, mon Dieu ! comme la sentinelle
Attend la naissance du jour.
Courage donc, mon âme ! Il est là-haut un père
Qui te regarde en ta prison ;
C’est lui qui d’Israël rachète la misère,
C’est lui qui paiera ta rançon.

Le chant fini, Truth prit la parole. De Maistre a raison de définir le ministre protestant : *Un monsieur habillé de noir qui dit des choses bien honnêtes* ; jamais homme n’eut moins l’apparence sacerdotale que mon pauvre ami. Point de costume qui le distinguât de son troupeau, point de haute tribune qui lui permit de dominer l’auditoire ; il parlait de plain-pied, avec une familiarité toute fraternelle. On eût dit qu’il se refusait à plaisir les ressources de l’éloquence. Cette voix qui tonne et qui s’adoucit, ce bras qui appelle la vengeance ou invoque le pardon, ces mains jointes levées vers le ciel, ces yeux qui cherchent Dieu et qui s’illuminent en le voyant, toutes ces beautés de l’art chrétien, Truth les ignorait. À peine remuait-il la main, à peine élevait-il la voix, et cependant il y avait dans cette simple parole je ne sais quelle harmonie qui vous remuait toutes les fibres du cœur. Jamais ce voile du langage qui cache toujours l’idée ne fut plus léger et plus diaphane. Ce n’était pas un orateur qu’on entendait, c’était un homme et un chrétien. Suivant une phrase banale, Truth parlait *comme tout le monde*, c’est-à-dire comme chacun voudrait parler, et comme personne ne le fait. Exprimer familièrement de grandes pensées n’appartient qu’aux grandes âmes. L’art, qui n’est qu’une imitation, ne peut aller jusque-là.

Voici à peu près quel fut son discours. Mais qui rendra le frémissement de cette voix émue ? Les mots se glacent sur le papier ; ce sont des fleurs fanées qui perdent leur couleur et leur parfum. Essayons cependant de donner une idée de cet enseignement, qui me fit une impression profonde, encore bien que dans cette libre façon de traiter l’Évangile, il y eût une hardiesse et une nouveauté qui me surprit et m’effrayât.

JEAN, XVIII, 37, 38.

Pilate lui dit : « *Tu es donc Roi* ? » *Jésus répondit* : « *Tu le dis ; en effet, je suis Roi. C'est pour rendre témoignage à la vérité que je suis né et que je suis venu dans le monde. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix.* » *Pilate lui dit* : « *Qu'est-ce que la vérité ?* » *Et en disant cela, il sortit…*

CHRÉTIENS, MES FRÈRES,

Parmi les noms que Christ a pris sur la terre, il n'en est aucun qui revienne plus souvent que celui de *Vérité*. Devant Pilate, à l'heure suprême, Jésus se déclare Roi, mais d'un royaume qui n'est pas de ce monde, le royaume de la vérité. La veille de sa mort, dans son dernier repas avec ses disciples, il leur laisse en adieu cette grande parole : *Je suis la voie, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi*[22]. En d'autres termes, si nous voulons traduire dans nos langues modernes cette forme hébraïque : *Je suis la vérité vivante qui mène à Dieu*.

Là vérité vivante, comprenez-vous le sens et la portée de ces paroles ? N'en est-il pas beaucoup parmi vous pour qui la vérité n'est rien que le rapport des choses entre elles, une équation, un chiffre, une abstraction ? N'en est-il pas aussi pour qui ce n'est qu'un mot vide de sens, un synonyme de l'opinion qui change et se défait sans cesse ? Combien de sages qui diraient volontiers avec Pilate : « *Qu'est-ce que la vérité ?* Le paradoxe d'hier, l'erreur de demain ? Il n'y a de vrai que l'intérêt de l'heure présente. » Plaire à César, jouir, et ne point s'inquiéter du lendemain, c'est la suprême philosophie de gens qui espèrent mourir tout entiers.

Ne souffrons pas ce retour du scepticisme païen. Ce serait condamner notre esprit à la servitude, notre cœur à toutes les corruptions et à toutes les lâchetés. Comme aux premiers jours de l'Évangile, *cherchons la vérité, la vérité nous affranchira*[23].

Quand la locomotive traverse nos rues, traînant après elle un long convoi, pourquoi vous en écartez-vous au son de la cloche qui annonce le passage ? Parce qu'on vous a appris que cette masse qui s'avance vous écraserait de toute la force de son poids multiplié par sa vitesse.

---

[22] Jean, XIV, 6.

[23] Jean, VIII, 32.

Voilà une vérité scientifique qui pour vous n'est plus une abstraction. Elle s'est changée en une conviction énergique qui garde et sauve votre corps. Cette conviction est maintenant une part de vous-même, elle est vivante comme vous.

Dans cette cité, qui se glorifie de sa civilisation, il y a des milliers d'hommes qui s'abrutissent et se tuent par la folie de l'alcool. Pourquoi, mes frères, ne vous abandonnez-vous point à cette passion, plus terrible, mais non pas plus coupable que tant d'autres vices dont on ne rougit point ? C'est que vous savez que l'alcool est un poison qui ne pardonne pas. La science vous tient lieu de vertu. Voilà encore une vérité, physique et morale tout ensemble, qui, une fois entrée dans votre âme, s'identifie avec vous.

Est-ce tout ? Ne connaissez-vous point de nobles cœurs pour qui la débauche, l'ambition, l'avarice ne sont pas moins hideuses que l'ivrognerie ? Demandez au père à qui on a volé l'honneur de sa fille ; demandez à la mère dont le fils a péri sur quelque plage lointaine, demandez à l'homme qui dispute à l'usure la vie de sa femme et de ses enfants ? Ceux-là, pauvres victimes, haïssent par expérience le vice dont ils ont souffert ; d'autres sont plus heureux, ils doivent à l'éducation toute leur science. C'est la piété d'une mère, c'est le dévouement d'un maître qui leur a inspiré l'instinct qui les sauve. Voilà encore une vérité vivante, vérité que nous confessons par nos remords, alors même que nous refusons de l'écouter.

Dans notre république il y a des patriotes qui résistent aux caprices de la foule. Est-ce orgueil, est-ce calcul ? Non, pourvu qu'il domine, l'orgueil s'accommode de toutes les bassesses ; l'intérêt trouve son compte à plier sous le vent. Mais une âme pure, un esprit éclairé voit de plus haut et de plus loin. Homme ou peuple, qui dit despote, dit un maître dont on déchaîne les passions, et qui ne peut échapper aux bas appétits de ceux qui l'entourent et le trompent. Guerres criminelles dépenses folles, corruption en haut, misère et ignorance en bas, voilà les fruits de tout pouvoir sans contrôle, le fléau de toute force que rien ne modère ! Qui sait cela ne descendra jamais au métier de flatteur. La vérité tient à l'écart et console dans leur solitude les âmes qui ne peuvent point s'avilir.

Ce sont-là, direz-vous, de vieilles maximes qui traînent partout. Depuis plus de vingt siècles on les enseigne dans l'école ; le monde n'en va pas mieux. — Pourquoi ? C'est que dans les livres où on la

laisse, la vérité est morte ; donnez-lui votre cœur, épousez-la ; elle vivra. Elle deviendra votre conscience, votre honneur, votre salut. L'esprit est comme le corps ; il ne se nourrit pas de mots ; il lui faut la substance des choses. Jeter la liberté à un peuple esclave, c'est confier à des enfants une arme qui fera explosion dans leurs mains. Pourquoi ? C'est que le respect de soi-même et d'autrui, le sentiment du droit, l'amour de la justice, ces conditions essentielles de la liberté, ne sont point des articles de loi ; on ne les décrète pas. Ce sont des vertus que le citoyen acquiert à force de patience et d'exercice. Tant que la liberté ne vit pas dans les âmes, elle n'est qu'*un airain sonore et une cymbale retentissante* ; une fois qu'elle nous est entrée dans la moelle des os, toute la ruse et toute la furie des tyrans ne l'en arrachera point.

Il y a donc des vérités vivantes qui sont à la fois et dans les choses et en nous. Ce sont elles qui nous mettent en communion avec la nature et avec nos semblables. En nous révélant les lois du monde physique, elles nous le soumettent ; dans chaque homme qui pense comme nous elles nous font reconnaître un ami et un frère. Mais cette lumière qui suffit à nous conduire ici-bas n'échauffe point notre cœur. Elle charme notre esprit, tempère nos passions, éclaire et adoucit notre égoïsme, elle ne donne point le bonheur. L'homme a une soif d'infini, une impatience de la terre, un besoin d'aimer que la science ne peut point satisfaire. Pour nous procurer le bien après lequel notre âme soupire, il faut une nouvelle vérité, qui nous mette en communion avec Dieu, qui soit en nous et qui soit en lui. Cette vérité, qui ne peut être que Dieu même, il nous faut la connaître et l'aimer.

Aimer Dieu, et en retour être aimé de lui, c'est ce que l'antique sagesse n'a jamais pu comprendre ; la philosophie moderne périt par la même impuissance. En vain la conscience cherche Dieu, en vain elle l'appelle avec la passion du naufragé qui va sombrer, la froide raison est là pour nous répéter qu'entre Dieu et l'homme, entre l'Infini et la créature d'un jour, il y a un abime que rien ne peut franchir. Une nature inflexible, un Être suprême, esclave de ses propres lois : voilà tout ce que peut nous offrir le plus grand effort des plus grands esprits. L'amour de Dieu est une illusion, la prière, ce cri de l'âme, est un vain murmure qui meurt dans un ciel muet. Tais-toi, mortel ; étouffe ton cœur, enferme-toi dans une résignation désespérée ; tu n'es qu'un atome, écrasé par la roue de l'inexorable fatalité.

Eh bien, mes frères, il y a dix-neuf siècles, un homme est venu sur la terre pour y apporter *la bonne nouvelle*, pour rapprocher Dieu et l'humanité. Ce prophète s'est appelé le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, ou (ce qui n'est peut-être qu'un autre nom du même mystère) il s'est nommé la lumière et la vérité. *Je suis*, a-t-il dit, *la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi*. Le monde l'a écouté ; le monde l'a cru. Du jour où le Verbe a été fait chair, où la vérité divine a pris un corps, la foi, l'espérance et l'amour ont paru ici-bas et sont entrés dans le cœur de l'homme. Ce problème, que la raison déclare impossible, où elle ne voit que des données contradictoires, Christ l'a résolu. Une vérité vivante, une vérité incarnée, que Dieu peut aimer comme un fils, et que l'homme peut aimer comme un sauveur, voilà le trait d'union qui a rassemblé le ciel et la terre, qui a donné à l'humanité un père et à Dieu des enfants ! Là est le mystère de la révélation, là est la preuve de sa divinité. Jamais de lui-même l'esprit de l'homme ne se serait élevé jusqu'à cette conception qui confond notre intelligence, et qui cependant l'éclaire d'une splendeur infinie. Oui, si Dieu aime les hommes, ce ne peut être qu'en s'aimant lui-même, dans la contemplation de son éternelle vérité ; oui, si l'homme peut rendre à Dieu un culte qui ne soit pas une injure, c'est quand il adore un rayon de cette lumière suprême qui ne dédaigne pas de descendre jusqu'à lui.

Aimer Christ, c'est aimer la vérité ; aimer la vérité, c'est aimer Christ. Voilà le grand secret de l'Évangile. Qui ne le comprend pas n'est chrétien que de nom.

Maintenant, mes frères, rentrez en vous-mêmes, et réfléchissez. Quand vous aimez Christ, qu'aimez-vous ? Par hasard, n'est-ce pas le martyr qui a donné sa vie pour les siens ? N'est-ce pas le crucifié, dont les blessures saignent encore ? Prenez garde, ceci est un amour humain ; toutes les religions, tous les partis ont leurs martyrs. Christ exige davantage. Christ est autre chose qu'un cadavre adoré dont on baise les plaies ; Christ est la vérité ; c'est à ce titre qu'il vous demande votre amour. Est-ce ainsi que vous l'aimez ?

Vous avez de la foi, sans doute ; vous croyez à l'Évangile. Mais n'est-ce pas là un préjugé héréditaire, un symbole que vous n'osez regarder en face, de peur de vous trouver infidèle ? Raisonnez-vous votre croyance ; en ôtez-vous tout alliage juif ou païen qui en altère la pureté ? Faites-vous de votre foi la règle de vos actions ? rompez-vous avec le

monde et avec vous mêmes ? Dites-vous avec le prophète et l'apôtre : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé* ? S'il en est ainsi, vous aimez Christ comme il veut qu'on l'aime ; vous aimez la vérité.

Mais si la religion n'est pour vous qu'une cérémonie ; si vous n'y cherchez qu'un refuge contre la voix de la vérité qui vous poursuit ; si votre foi meurt sur vos lèvres et ne se traduit point en actions ; si, tout entiers à votre fortune ou à votre repos, vous craignez moins l'erreur que le scandale ; si, dans votre lâche prudence, vous laissez à Dieu le soin de défendre lui-même sa parole ; si votre charité ne s'emploie qu'à soulager les misères du corps, et ne combat point l'ignorance et le vice ; si vous ne sentez pas que votre premier devoir est d'arracher des âmes immortelles à la servitude du péché ; si vous n'avez point cette sainte folie qui brave et foule aux pieds la sagesse du siècle ; si enfin vous ne faites pas vous-mêmes les œuvres que Christ a faites ici-bas, mes frères, ne vous abusez point : vous êtes, je le veux, habiles, prudents, sages, sensibles ; vous n'êtes point chrétiens, vous n'aimez pas la vérité.

J'ai des doutes, dites-vous ; si je croyais, j'aimerais Christ. Et moi je dis : Aimez-le, vous croirez ensuite. Aimez-le comme la vérité vivante et qui mène à Dieu. Ces cérémonies vous déplaisent, laissez-les ; ces dogmes vous effrayent, mettez-les de côté ; peut-être est-ce une invention humaine, peut-être les comprendrez-vous plus tard : Christ n'a établi ni dogme ni cérémonie. Simplifiez votre foi, et comme a dit le plus croyant et le plus hardi des apôtres : *N'éteignez pas l'esprit… ; éprouvez tout, gardez ce qui est bon*[24]. Il y a dans le Nouveau Testament des passages qui vous troublent, écartez-les. Qu'importe que les Évangélistes diffèrent entre eux, si l'Évangile est toujours d'accord avec lui-même, si dans les paroles de Christ brûle toujours la flamme de l'éternelle vérité ?

Est-ce Christ qui est pour vous un objet de scandale ? N'avez vous pas compris encore qu'il fallait que la vérité s'incarnat pour qu'elle fût vivante et que vous puissiez l'aimer ? Eh bien ! Christ lui-même a pitié de votre faiblesse et vous rend votre liberté : *Si quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, il lui sera pardonné* ; *mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit-Saint* (ou, sous un autre nom, *l'esprit de vérité*[25]), *il ne*

---

[24] Thessal., V, 19, 21.

[25] Jean, XIV, 17.

lui sera point pardonné[26]. Cherchez donc la vérité *pour elle-même*, comme vous dites, mais cherchez de bonne foi ; après un long détour, c'est à Christ que la vérité vous ramènera.

La vérité, dites-vous, je la cherche et ne la trouve point. Non, mon frère, vous ne la cherchez pas. C'est l'orgueil de votre esprit, ce sont les passions de la chair qui vous retiennent ; la science vous échappe peut-être, mais la vérité morale, la vérité religieuse, vous savez où elle est.

Elle est là, à votre foyer, muette, voilée, comme l'Alceste échappée du royaume des morts, elle est là qui vous attend.

Vous le savez bien, quand vous rentrez fatigué de la vie et de vous-mêmes, elle est là qui vous regarde sous son voile ; et ce regard vous juge. La nuit, lorsque dans l'ombre, et seul, vous songez aux ambitions et peut-être aux crimes du lendemain ; elle est là, toujours là. Son œil vous suit dans les ténèbres, son silence vous glace. Vous méprisez les hommes, vous vous jouez des lois, mais vous tremblez devant ce spectre que vous ne pouvez ni corrompre ni tuer.

Cette garde qui veille autour de votre âme, vous ne la fuirez jamais. Une heure viendra où la main de la mort pèsera sur votre front, où vous ne verrez plus que dans un nuage tout ce que vous aimez : votre argent, vos honneurs, votre femme, vos enfants. Mais, au milieu du désespoir et des larmes, elle sera toujours là, cette figure voilée, prête à vous recevoir et à vous emporter dans le monde invisible. Coupable ou innocent, vous ne lui échapperez point ; elle sera votre remords ou votre espoir.

Suivez-la donc ici-bas ; suivez-la au milieu de vos troubles e de vos incertitudes ; suivez-la, malgré votre incrédulité. Attachez-vous à la vérité, elle vous sauvera. Oui, quand vous aurez franchi la vie, cette figure jettera son voile, et Christ, visible enfin, dans toute la splendeur de son divin sourire, Christ vous dira : « Mon fils, reconnais-moi, je suis la vérité ».

Aux derniers mots de ce discours, je sortis de l'assemblée et courus dans une salle voisine. J'y reçus dans mes bras Truth, haletant, éperdu. Je lui pris la main, elle était brûlante.

— Malheureux, lui dis-je, vous vous tuez !

---

[26] Luc, XII, 10.

— Mon ami, murmura-t-il en posant sa tête sur mon épaule, faisons notre devoir ; le reste est vanité.

CHAPITRE XX

UN LUNCHEON DE MINISTRES.

Au milieu de la foule qui félicitait le nouvel apôtre, je ramenai Truth à sa maison. Il avait grand besoin de repos ; je l'engageai à se jeter un instant sur son lit. Par malheur, il lui fallait rester debout et payer de sa personne. Madame Truth avait préparé un formidable *luncheon* pour les amis de son mari, et elle avait eu la bonté de me mettre au rang des invités.

Jenny et Suzanne étaient là, ravies du sermon qu'elles avaient entendu et que peut-être elles n'avaient pas compris. L'empire que la parole exerce sur les femmes est quelque chose d'incroyable. Plus d'une fois, quand j'étais dans ma chambre, seul et les portes fermées à double verrou, je me suis demandé tout bas si la femme n'était pas naturellement supérieure à l'homme. Elle a des passions moins violentes et une plus grande facilité d'éducation. Tandis qu'Adam s'endormait dans son innocence, Eve était déjà curieuse de savoir. Il me semble que depuis lors, si nous avons hérité de la bonhomie de notre premier père, les filles d'Eve n'ont point dégénéré de leur aïeule. Je crois, avec Molière, qu'il est prudent de ne pas trop instruire ce sexe malicieux et inquiet. À tenir les femmes dans une honnête ignorance, nous leur donnons tous les vices, mais aussi toutes les faiblesses de l'esclave ; notre règne est assuré. Mais si nous élevions ces âmes ardentes et naïves, si nous les enflammions de l'amour de la vérité, qui sait si bientôt elles ne rougiraient pas de la sottise et de la brutalité de leurs maîtres ? Gardons le savoir pour nous seuls ; c'est lui qui nous divinise :

Notre empire est détruit si l'homme est reconnu.

On se mit à table ; j'avoue que je n'en fus point fâché. Dans mon ardeur religieuse j'avais oublié de déjeuner, et chez moi *la bête* commençait à souffrir. La maîtresse du logis me fit l'honneur de me placer à sa gauche, et me servit avec le thé deux ou trois tranches de jambon de Cincinnati, que j'eus beaucoup de peine à dévorer décemment. Suzanne me faisait de grands yeux pour me reprocher ma

voracité. Je retrouvais mademoiselle ma fille. Aux États-Unis comme en France, dans toute bonne maison, ce sont les enfants qui font la leçon à leur père.

Quand ma terrible faim fut un peu adoucie, j'entamai la conversation avec ma voisine, bonne et aimable personne qui adorait son mari. C'est l'usage en Amérique. La santé de Truth me donnait des craintes ; il était certain pour moi que la chaire l'épuiserait plus vite encore que le journal ; c'est ce que j'essayai adroitement d'insinuer à sa femme. Pour ne pas l'inquiéter, je lui dis de façon générale que la parole était un rude métier, et que pour certains tempéraments nerveux et délicats, un repos absolu était quelquefois nécessaire. Peine perdue ! Madame Truth ne me parla que de la grandeur de son nouvel état. L'orgueil l'enivrait.

— Femme d'un pasteur, me disait-elle, voilà le rêve de toutes les jeunes filles. Si vous saviez quel chagrin j'ai ressenti quand mon cher Joël a renoncé à sa première vocation pour se faire journaliste ! Il n'y a que le ministère qui comble tous les vœux d'une femme ; c'est là seulement que, dans toute la force du terme, elle est la compagne de son mari, sa véritable moitié. Mêmes peines, mêmes plaisirs, mêmes devoirs.

— Est-ce que par hasard vous prêchez ? lui demandai-je.

— Non pas dans l'église, répondit-elle ; l'apôtre Paul nous le défend. Mais est-ce seulement au temple qu'on exerce le ministère et qu'on annonce la parole de Dieu ? Instruire les jeunes filles, conseiller les jeunes femmes, visiter les accouchées, pleurer avec les veuves, veiller les malades, leur lire l'Évangile, et au besoin les aider à mourir, ce sont là des œuvres où je puis assister et quelquefois même suppléer mon mari. — Joël, ajouta-t-elle en élevant la voix, n'est-ce pas que je suis votre vicaire, et que vous avez confiance en moi ?

À ce singulier discours, qui, chose étrange, ne surprit que moi, Truth répondit par un signe de main et par un doux sourire. La femme du pasteur, pasteur elle-même et ministre en second ! Cette absurdité ne m'avait jamais traversé l'esprit. Il est vrai que j'ai toujours habité un pays raisonnable. Le bal et le pot-au-feu, voilà, pour une Française, les deux pôles de l'existence. En sortir est un désordre, et, qui pis est, un ridicule.

— Cependant, continua madame Truth, il y a encore quelque chose de plus beau que le ministère, c'est la mission.

— Vous avez des femmes missionnaires ? m'écriai-je épouvanté.

— Non, répondit-elle ; les catholiques seuls ont ce privilège que je leur envie. Nous n'avons point de sœurs de charité ; nous avons simplement des femmes de missionnaire. C'est un rôle que je regrette. Partager les labeurs de son mari, c'est une douce chose ; partager ses dangers, cela est grand devant Dieu. Ne vous étonnez pas de mon ambition ; je suis fille de ministre ; mes deux sœurs ont épousé des missionnaires. L'une est au Cap, l'autre est en Chine ; toutes deux bénissent le Seigneur qui leur a donné un sort glorieux.

— Vos missionnaires mariés, dis-je, n'ont pas une vie trop rude. Emporter avec soi sa femme, ses enfants, son foyer, c'est à peine changer de patrie. Joignez à cela une installation commode et fixe, accompagnée d'un bon traitement ; dans ces conditions-là, il ne faut pas une très grande vertu pour prêcher l'Évangile.

— Croyez-vous ? reprit ma voisine étonnée de mon ironie. J'ignore s'il vaut mieux traverser le monde, semer en passant la parole de Christ, et remettre ce germe à la grâce de Dieu, ou s'il est préférable de s'enfermer dans un champ limité afin de planter, d'arroser et de cultiver jusqu'à la moisson ce grain précieux ; mais ce que je sais, c'est que le bonheur d'avoir près de soi ce qu'on aime n'ôte rien à la charité du missionnaire et ajoute peut-être un mérite de plus à son dévouement. Pierre était marié ; en a-t-il moins été choisi pour être le prince des apôtres ? Au Cap, où ma sœur a établi une école et un ouvroir pour les jeunes négresses, où elle se sert de la civilisation afin de préparer les cœurs à recevoir l'Évangile, les Boers ont brûlé trois fois la mission ; mon beau-frère, qui est médecin, comme la plupart de nos missionnaires, a perdu la main en retirant à un pauvre Cafre une flèche empoisonnée. En Chine, les Taï-Pings ont chassé ma sœur de province en province. Elle est à présent auprès de Shang-Haï, ruinée, malade, mais toujours pleine de foi. Sa maison est l'hospice des blessés, l'asile des veuves et des orphelins. C'est au milieu de la fièvre, dans une inquiétude perpétuelle, qu'elle aide son mari à prêcher l'Évangile. Plus éprouvée qu'Abraham, Dieu lui a déjà redemandé deux fois la vie de ses enfants. Heureuse cependant d'avoir été choisie pour un tel sacrifice et de servir le Seigneur, même au prix du plus pur de son sang !

Je ne répondis rien. Dans l'histoire d'Abraham il y a des choses qui me touchent plus que l'épisode d'Isaac. Vertu ou fanatisme, cette obéissance-là est au-dessus de mes forces ; je ne la comprends pas.

Pour écarter des réflexions qui me troublaient, je me tournai vers mon voisin de gauche ; c'était le vrai type du Saxon : de larges épaules, une poitrine bombée, un long cou surmonté d'une tête carrée, des traits abruptes, un front chauve, avec cela d'énormes sourcils sous lesquels brillaient des yeux flamboyants ; la force et la volonté réunies. Noé Brown, ainsi se nommait mon nouvel ami, était le pasteur auquel Truth succédait. Je saisis cette occasion de m'instruire ; je lui demandai ce qu'était cette église congrégationaliste dont le nom m'intriguait.

— Quoi ! dit Brown, surpris de mon ignorance, vous ne savez pas que c'est notre vieille église puritaine, celle que nos pères les pèlerins, chassés par l'intolérance, ont apportée avec eux sur leur premier vaisseau, *la Fleur de Mai* ? En rompant avec les abominations et les idolâtries de la Babylone anglicane, nos aïeux ont voulu couper à la racine l'hérésie de la hiérarchie. À l'exemple des premiers chrétiens, ils ont fait de chaque réunion de fidèles une Église, ou congrégation indépendante, république parfaite, gouvernée par les anciens et administrée par le pasteur. C'est de ce foyer d'indépendance et d'égalité que notre commune est sortie. C'est là qu'est le secret de notre vie et de notre grandeur politique. L'Amérique n'est qu'une confédération d'Églises et de communes souveraines ; c'est la floraison du puritanisme. Ici, comme partout, la religion a fait l'homme et le citoyen à son image ; une Église libre a enfanté une libre société.

Ce paradoxe, débité avec toute la morgue puritaine, me choqua. Si l'on en croyait ces fanatiques, leur catéchisme gouvernerait le monde. Qu'ils regardent donc la France, cette patrie des lumières et de la philosophie, ils sauront bientôt à quoi se réduit l'influence de la religion sur l'État et la société. On est très-catholique à l'église, et, ce qu'on veut, ailleurs. C'est ce que j'essayai de démontrer à mon prédicant ; mais il était entêté comme un Saxon doublé d'un Yankee. Plus j'entassais les preuves qui le devaient accabler, plus il se débattait.

— Voyez les Anglais, s'écria-t-il. Qui connaît leur Église, connaît leur histoire. Des lords spirituels, des assemblées maîtresses de la foi, une charte immuable en trente-neuf articles, un livre de prières établi par l'autorité des évêques et du souverain, des universités et des écoles privilégiées, d'énormes propriétés, un patronage considérable, qu'est-ce que tout cela peut donner, sinon une société aristocratique ? Sans les dissidents, qui sont le sel de la terre, il y a longtemps que l'Angleterre serait momifiée comme la vieille Égypte.

— Et les Français ? lui demandai-je pour l'embarrasser.

— Le Français, répondit-il, est catholique, monarchique et soldat, tandis que l'Américain est protestant, républicain et citoyen ; tout cela se tient comme les doigts de la main ; il serait aussi impossible de faire de la France une république que de faire des États-Unis une monarchie. La différence des Églises fait la différence des sociétés.

— Puis-je savoir à laquelle de ces sociétés vous attribuez la supériorité ?

— Jugez vous-même, répondit-il : l'une est une société d'enfants, l'autre est une société d'hommes.

— Je vois avec plaisir que nous sommes du même avis.

— J'en suis charmé, reprit-il ; et il se mit à boire tranquillement sa tasse de thé.

Il est certain, ajoutai-je en me penchant vers lui, que les Américains sont moins un peuple qu'un essaim d'émigrants dispersés dans le désert, en ce moment, peut-être, la liberté a-t-elle peu d'inconvénients. Mais à mesure que l'Amérique vieillira, elle sentira la nécessité de former une société véritable, elle se ralliera sous le drapeau de l'autorité.

— Monsieur, dit-il en posant brusquement sa tasse sur la table, vous ne m'entendez pas ; je pense justement le contraire de ce que vous dites.

— Quoi ! m'écriai-je, prendriez-vous par hasard les Français pour un peuple d'enfants ?

— En politique, dit-il, cela ne fait pas de doute. De quelle époque datent-ils leur liberté, et quelle liberté ! de 1789 ; la nôtre date de 1620 ; nous sommes leurs aînés de cent soixante-dix ans ; nous avons trois fois leur expérience et vingt fois leur sagesse.

— Ainsi, repris-je d'une voix émue, c'est à l'Amérique que vous décernez la palme de la civilisation ?

— Évitons les confusions de langage, répondit-il froidement. Civilisation est un mot complexe ; il comprend tant d'éléments divers, que chaque peuple à son tour pourrait prétendre au premier rang. Qu'est-ce qui constitue la civilisation ? Est-ce la religion, la politique, les mœurs, l'industrie, la science, la littérature, l'art ? Est-ce une de ces choses ? Est-ce toutes ces choses ensemble ? Voyez combien le problème est compliqué. L'art, par exemple, que les Gentils appellent la fleur de la civilisation, ne pousse trop souvent que sur une tige pourrie ; aussi, chez nous autres modernes, qui vivons de l'imitation des anciens, je croirais volontiers que le peuple le plus vieux est le plus

artiste. En France on a le goût plus raffiné qu'en Angleterre ; mais un Italien a naturellement plus d'habileté qu'un Français. En industrie, toutes les nations libres se valent ; la science n'a pas de patrie. Quant à la littérature, chaque peuple retrouve dans la sienne l'expression de sa pensée ; je laisse aux critiques le plaisir puéril d'assigner des rangs à Dante, Molière ou Shakespeare : mais la religion, la politique et les mœurs forment un faisceau inséparable. Là est la sève d'un pays, là est l'avenir. En ce point je donne hardiment la première place à mon Église et à mon peuple ; je crois à la liberté ; je suis Américain et puritain.

— Mohican, pensai-je, on s'en aperçoit de reste ; tu ne sais même pas mentir pour être poli.

J'allais confondre cet insupportable prêcheur, quand, par bonheur pour lui, on se leva de table. Laissant là cet esprit étroit et farouche, je m'approchai d'un jeune pasteur, dont l'air avenant me souriait. Avant le déjeuner, Truth m'avait présenté M. Naaman Walford comme une des colonnes de la nouvelle Sion. Désireux de voir ce phénix, qu'on nomme un théologien raisonnable, je voulus me faire bienvenir de M. Naaman ; aussi commençai-je par le féliciter de l'excellente acquisition que faisait son Église en la personne de mon ami Truth.

— Pardon, me dit-il, je suis presbytérien.

— Presbytérien ! m'écriai-je, et vous venez complimenter un rival ? Ceci est d'une belle âme, car, entre nous, cet homme, ce ministre à qui vous prenez la main, c'est un hérétique que vous damnez.

— Moi, dit-il fort surpris : je ne damne personne, cela n'est pas chrétien.

— Je m'explique mal, cher monsieur Naaman ; je voulais dire simplement qu'à l'exemple du divin pasteur, qui recherchait les brebis égarées d'Israël, vous ne craignez pas de vivre familièrement avec des gens dont vous détestez l'erreur.

— Monsieur Truth m'a édifié ce matin, répondit-il, et je ne le crois point dans l'erreur.

Ce fut mon tour d'être étonné ; je craignis d'avoir mal entendu.

— Monsieur, dis-je au jeune ministre, croyez-vous que votre Église enseigne la vérité ?

— Sans doute, autrement je n'y resterais point.

— Alors, repris-je, il y a deux vérités comme il y a deux Églises ; une vérité presbytérienne et une vérité congrégationaliste. Peut-être aussi y a-t-il une vérité baptiste, méthodiste, luthérienne et même catholique.

Je supposais, excusez mon ignorance, que la vérité était une, et que la marque de l'erreur c'était de se diviser à l'infini.

— Docteur, dit Naaman un peu ému de ma vivacité française, quand vous êtes en mer, et que vous voulez savoir l'heure, comment faites-vous ?

— Je demande l'heure au soleil, et le soleil me la donne. Est-ce par un apologue que vous prétendez me répondre ? À mon âge, cher monsieur, on a peu de goût pour les exemples, on n'accepte que les raisons.

— Je suis jeune, docteur, j'ose compter sur votre indulgence, répondit Naaman avec un aimable sourire. Le soleil vous donne l'heure. Quand il est midi à Paris, pourriez-vous me dire quelle heure il est à Berlin ?

— Non ; tout ce que je sais, c'est qu'un télégramme expédié de Berlin à onze heures est reçu à Paris vers dix heures et demie ; c'est-à-dire qu'en apparence il arrive trente minutes avant d'être parti. Au reste, il n'importe, je vous accorde que lorsqu'il est midi à Paris, il est une heure à Berlin, deux heures à Saint-Pétersbourg, et, si vous voulez, neuf heures du matin aux Açores et sept heures à Québec. Tout dépend du méridien.

— Ainsi, dit Naaman, c'est partout le même soleil, et ce n'est nulle part la même heure ; comment cela se fait-il ?

— Décidément, repris-je, vous êtes astrologue, et vous voulez faire de moi un adepte. Je vous réponds, monsieur le professeur : c'est le même soleil, vu de points différents.

— Encore une question, docteur, et je vous demanderai grâce pour mon indiscrétion. Entre toutes ces heures, quelle est la vraie ?

— Singulière demande ! l'heure est vraie pour chacun, puisque pour chacun le soleil se lève ou paraît se lever à un point différent. Monsieur le professeur est-il satisfait de son élève en barbe grise ?

— Oui, docteur, je vois que nous sommes d'accord en théologie comme en astronomie.

— Monsieur Naaman, lui dis-je, je commence à vous comprendre. La vérité pour vous, c'est le soleil, que nous voyons chacun suivant l'horizon qui nous enferme. Il est midi, sans doute, à l'Église presbytérienne, tandis que l'heure est passée pour les baptistes, et n'est pas encore venue pour les méthodistes. Qui sait même si on ne place pas les catholiques aux antipodes ? C'est une façon ingénieuse d'accorder l'orgueil et la charité.

— Monsieur, dit Naaman en rougissant, vous me faites tort. Vous avez saisi ma pensée, vous vous méprenez sur mes sentiments. Oui, pour chaque Église, j'oserai dire pour chaque chrétien, je crois qu'il y a un horizon différent. La naissance et l'éducation nous donnent le point de départ ; à nous, maintenant, de marcher vers cette vérité qui nous appelle ; à nous de nous en rapprocher sans cesse, à force d'étude et de vertu. Qu'il y ait des Églises mieux éclairées par la divine lumière, je le sens, mais je ne doute pas davantage que dans l'Église la plus obscure on ne puisse trouver le meilleur chrétien. C'est un grand avantage d'être placé près du soleil, ce n'est pas toujours une raison pour le voir mieux. Voilà, monsieur, pourquoi j'aime mon Église presbytérienne, et pourquoi, néanmoins, je ne damne personne.

Tout ceci était dit avec une ingénuité charmante. La belle chose, que la vertu dans une jeune âme ; c'est le sourire de l'aurore aux premiers jours de mai !

— Mon jeune ami, dis-je à Naaman, vos illusions ont quelque chose de séduisant ; le sentiment qui les fait naître est respectable, mais le premier souffle de la raison les dissipera. Si chaque chrétien voit la vérité à sa façon, il n'y a pas de vérité. Nous voici revenus au scepticisme de Montaigne. Vous ne trouverez pas un dogme qu'on n'attaque, pas une croyance qu'on n'ébranle. Votre théorie, si chrétienne en apparence, nous condamne à un doute invincible ; elle aboutit à l'incrédulité universelle.

— Docteur, me répondit le jeune homme avec un ton de modestie qui me toucha, il me semble que vous faites le procès à l'esprit humain, c'est-à-dire à l'œuvre de Dieu. De la diversité et de la faiblesse de nos yeux, on pourrait aussi conclure que nous ne voyons rien. Ce serait la même logique et le même sophisme. Dans les études naturelles, chacun de nous ne prend que la part qu'il peut s'approprier ; voit-on que cette diversité d'opinions ruine la science ? En physique, y a-t-il une seule théorie qui échappe à la discussion ? Nierez-vous cependant qu'il existe une vérité physique ?

— La comparaison est mauvaise, mon cher Naaman. De la physique d'il y a trente ans, que reste-t-il ? La vérité d'hier est devenue l'erreur d'aujourd'hui.

— Non, docteur, l'erreur d'hier est tombée comme tombent les feuilles mortes ; la vérité n'a pas changé, car elle n'est, sous un autre nom, que la connaissance de la nature, et la nature ne change pas.

— Je vous concède ceci, jeune homme ; mais la vérité religieuse est d'un autre ordre que la vérité naturelle.

— Docteur, reprit Naaman, quand je vous accorderais cette hypothèse discutable, nous n'en serions pas plus avancés. Quels que soient le nombre et la variété des corps qui emplissent le monde, nous n'avons que nos yeux pour les voir ; ce que nous ne voyons pas n'existe point pour nous. Quel que soit le caractère d'une vérité, nous n'avons que notre esprit pour la comprendre. Notre âme est-elle double ? Pour découvrir les vérités naturelles, Dieu a donné à chacun de nous une faculté chercheuse, inquiète, laborieuse qu'on nomme la raison. Y aurait-il en nous une autre puissance qui, sans effort individuel, reçût la vérité religieuse de la même façon qu'un miroir réfléchit l'objet qu'on lui présente ? Si cette faculté n'existe point, la diversité des opinions religieuses est forcée ; elle tient à l'âge, à l'éducation, au pays, à l'énergie naturelle de notre esprit ou à son activité. Si, au contraire, cette faculté existe, nous devons tous penser de même, comme tous nous respirons de même, par une loi de nature. Nous n'en sommes pas là, j'en bénis Dieu. Il a laissé à chacun de nous la liberté de le méconnaître, pour donner à chacun de nous le droit de l'aimer. Cette liberté qui vous effraye est notre plus bel apanage ; c'est elle qui fait de la religion un amour, et de la foi une vertu.

— Naaman, m'écriai-je, vous êtes le prophète de l'anarchie. Vous dissipez le plus beau rêve de l'humanité. *Une foi, une loi, un roi*, c'était la devise du moyen âge, devise que chaque homme porte au fond du cœur. Que nous offrez-vous en échange ? La confusion. Qu'est-ce qu'une Église où chacun parle une langue différente et n'entend pas celle de son voisin ?

— Monsieur, reprit le jeune ministre, autant que vous j'aime l'unité. Christ nous a dit qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus *qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur* ; je crois à la parole de Christ. Mais l'unité n'est pas l'uniformité. Contemplez la nature : quel ensemble admirable ! Et cependant il n'y a pas un arbre, une plante, une fleur, que dis-je ? pas une feuille qui se ressemble. De l'infinie variété Dieu tire l'unité vivante et parfaite. Pourquoi la loi de la nature ne serait-elle pas la loi de l'humanité ? Pourquoi la voix de chaque créature n'aurait-elle point sa place dans ce concert de louanges que la terre chante au Seigneur ? À côté de cette harmonie féconde qu'est-ce que la stérile monotonie d'une note unique ? Mon unité, à moi, c'est l'Église

universelle, cette Église qui embrasse toutes les âmes fidèles. Quiconque aime Christ est mon frère ; je regarde à son amour et non point à son symbole. Augustin, Chrysostome, Gerson, Mélanchthon, Jeremy Taylor, Bunyan, Fénélon, Law, Chaning sont les soldats de cette armée divine. Que m'importe leur régiment ? leur drapeau est le mien ; c'est celui de la vérité.

— Bravo ! Naaman, dit Truth en appuyant sa main sur l'épaule du jeune ministre ; convertissez-moi ce païen.

— Païen vous-même ! m'écriai-je. Je crois qu'ici il n'y a que moi de chrétien, ou, si vous aimez mieux, de catholique, dans le vrai sens du mot. Tandis que vous mettez la religion en pièces et que vous l'abandonnez à tous les caprices, moi seul, fidèle aux vieux et solides principes, je veux un symbole unique qui soit la loi des esprits ; et pour maintenir cette loi de vérité, j'appelle à mon secours le bras séculier.

— Quand je vous le disais, mon cher Naaman, reprit Truth en riant. C'est un païen de la décadence, un de ces adorateurs de la force qui s'imaginent qu'on décrète la vérité comme on barbouille des lois.

— Je ne suis point si ridicule, repris-je un peu ému. Moi aussi j'aime la vérité, mais je ne suis pas aveugle comme les utopistes. Pour eux la liberté est une panacée universelle qui partout guérit le mal et l'erreur ; l'expérience m'a rendu moins confiant. Le monde n'est pas une académie de philosophes, qui discutent paisiblement les thèses les plus téméraires ; le peuple, cette hydre à plusieurs têtes, est un assemblage de créatures faibles, ignorantes, folles, perverses, criminelles ; pour le contenir et le diriger, il faut un frein. Ce frein, c'est la religion, maintenue, imposée par une autorité extérieure. Si le pouvoir ne prend point en main la cause de l'Église, c'en est fait du christianisme ; la société est livrée à l'athéisme, à l'anarchie, à la révolution. Voilà pourquoi, messieurs, je crois à la nécessité, que dis-je, à la sainteté de la force, mise au service de la vérité. Suis-je donc un païen, quand, à l'exemple de saint Augustin, de Bossuet, et de tant d'autres chrétiens excellents, sans parler de votre Calvin, je demande que la société prête son glaive à l'Église ; en d'autres termes, que l'État ait une religion ?

— Une religion d'État, dit tout à coup Brown allongeant sa tête de bouledogue ; quel est ce monstre ? Est-ce que l'État a une âme pour avoir une religion ?

— Monsieur, répondis-je sèchement, il vous faut sans doute un État impie, et des lois athées.

— Monsieur, reprit mon bourru, je ne me paye point de mots. Qu'est-ce que l'État ? Dans une monarchie, c'est le prince. Trente millions de chrétiens auront donc la religion d'Achab, quand par hasard Achab aura une religion ? Chez nous, où le pouvoir alterne, on changera de foi tous les quatre ans. Voilà ce que j'appelle de l'athéisme au premier chef ; croire par ordre, c'est ne croire à rien.

— Quand je parle d'État, interrompis-je, j'entends la société politique.

— Bien, reprit-il ; c'est la majorité qui décidera du symbole et de la foi, après discussion et amendements. Nous aurons une religion parlementaire. On mettra aux voix l'Incarnation ou la Trinité, et on votera. Quelle comédie ! Chose étrange ! depuis que le monde existe, il n'y a pas une vérité naturelle qui n'ait été trouvée par un seul homme ; il faut de longues épreuves, quelquefois même le martyre de l'inventeur, pour que cette vérité rassemble quelques fidèles ; un siècle n'est pas de trop pour lui conquérir la majorité ; mais en religion c'est autre chose, la majorité ne se trompe jamais. Plaisante infaillibilité ! Qu'on nous rende le pape ; j'accepte un miracle, je repousse une absurdité.

— Monsieur Brown, lui dis-je en élevant la voix, vous ne répondez pas à mon objection. Si l'État n'a pas de religion, la loi sera athée.

— Toujours des mots, monsieur, reprit l'intraitable prédicant. L'État est une abstraction ; c'est une façon de désigner l'ensemble des pouvoirs publics. Mais la société est chose vivante, c'est la réunion de tous les citoyens qui habitent une même patrie. Si ces hommes sont chrétiens, si leur morale est chrétienne, comment la sanction que ces hommes donneront à la morale publique, en d'autres termes, comment la loi sera-t-elle athée ? *Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits*[27].

— Imprudent ! m'écriai-je, comment pouvez-vous imaginer que si l'État permet toute espèce de croyance, l'Évangile n'en souffrira pas ?

— Vous avez peu de foi, monsieur, dit-Brown en me lançant un terrible coup d'œil. Vous oubliez que Paul a dit : *Les armes de notre milice ne sont point charnelles.* Le christianisme n'a jamais été plus beau ni plus fort qu'en ayant le monde contre lui. Regardez autour de vous, monsieur, vous verrez que nulle part la religion n'est plus mêlée

[27] Matth., VI, 18.

à la vie qu'en Amérique ; et cependant l'État ne la connaît point. N'emprisonnez pas les âmes, ne les tenez pas dans la nuit qui les corrompt ; laissez-les libres, elles iront à Dieu.

— Mais enfin, cher monsieur Brown, il est impossible que l'État paye toutes les communions, et se fasse le trésorier du premier fanatique qui ouvre une église ?

— Je veux qu'il ne paye personne, s'écria le farouche puritain. De quel droit interviendrait-il ? A-t-il d'autre argent que le nôtre ? Quoi ! le juif payera les chrétiens pour qu'ils l'appellent déicide ? Je payerai les unitaires qui me disputent la divinité de Christ ? Quelle injustice ! quel outrage à ma foi ! Voyez en outre quel rôle vous donnez à l'État. Quand le législateur déclare que la religion n'est point de sa compétence, il proclame le respect de la conscience ; il est chrétien par son abstention même. Supposez maintenant qu'il protège dix communions différentes, dix croyances ennemies, que signifiera cette tutelle insolente, sinon que l'État voit dans la religion un instrument politique et n'a pour toutes les confessions qu'une égale indifférence et un même mépris ? Ce beau système que vous n'avez pas inventé, monsieur, c'est la police du paganisme.

— Fort bien, repris-je, laissez à chaque fidèle l'entretien de son culte, nous verrons combien vous aurez d'Églises. On se fera athée par économie.

— Vous vous trompez, mon cher docteur, dit Truth d'une voix amie. L'épreuve est faite ; elle dépose contre vous. Nous avons quarante-huit mille églises toutes bâties par des particuliers, et dont on estime la valeur à plus de cent millions de dollars[28]. Nous élevons douze cents nouveaux temples par année. Le salaire moyen de nos pasteurs est d'environ cinq cents dollars[29] ; cela fait un budget des cultes de vingt-quatre millions de dollars[30] ; cherchez un pays où l'État paye les cultes, je suis sûr que vous n'en trouverez pas un qui dépense moitié autant que nous[31]. La raison en est simple : l'État doit être avare de l'argent qu'il

---

[28] 500 millions de francs.

[29] 2 500 francs.

[30] 120 millions.

[31] En France le budget des cultes est fixé pour l'année 1862, à 49 millions 869 936 francs, et notre population est d'un quart plus forte que celle des États-Unis. (*Note de l'Éditeur*).

prend à la communauté, tandis que l'individu se plaît à enrichir son église et ne recule devant aucun sacrifice. Rien n'est prodigue comme la foi et la liberté.

Très bien, dis-je ; mais la question d'argent n'est pas tout: reste la question politique. Donner au premier venu le droit d'établir une Église, c'est reconnaître toutes les associations, c'est ouvrir pleine carrière à l'ambition religieuse et au fanatisme, c'est-à-dire à ce qu'il y a au monde de plus ardent et de plus perfide. Supposez qu'une de ces Églises prenne le dessus, qu'elle s'empare des âmes, voici un État dans l'État. Vous sentirez alors, mais trop tard, la faute que vous avez faite en abdiquant une protection plus nécessaire au gouvernement qu'à l'Église, une protection qui n'est au fond que la défense de la souveraineté.

— C'est là que je vous attendais ! cria le puritain rentrant dans la mêlée à la façon d'un sanglier. Je vous connais, messieurs les politiques ; il y a longtemps que Spinosa, le prince des athées, et Hobbes le matérialiste, et Hume le sceptique m'ont livré votre secret. C'est pour vous débarrasser de la religion qu'il vous faut une Église officielle. L'influence politique n'est pas ce qui vous trouble : elle est nulle dans un pays de liberté ; ce que vous redoutez, c'est l'influence morale. Le christianisme est de sa nature remuant, agressif, conquérant. Il lui faut l'homme tout entier ; société et gouvernement, il veut tout envahir et tout pénétrer de son esprit. Voilà ce qui nous anime et ce qui vous effraye. Des évêques qui s'endorment dans leur pourpre seigneuriale, de pauvres vicaires, dont on modère et dont on dirige le zèle ; une religion, espèce de morale banale et stérile, qui prêche l'obéissance au peuple, lui parle toujours de ses devoirs et jamais de ses droits : tel est l'idéal qui vous charme et qui nous fait horreur. Vous repoussez la liberté par la raison même qui nous la fait désirer. Nous croyons à l'Évangile, vous en avez peur.

— J'ai peur des associations, lui dis-je, et non point de l'Évangile.

— Oui, parce que l'association est la seule forme possible de la liberté. Il vous faut un État dont rien n'inquiète l'omnipotence, et qui n'ait en face de lui que des individus isolés et des consciences muettes. C'est le despotisme romain dans toute sa laideur. Nous, chrétiens, entre l'État et l'individu, entre la force et l'égoïsme, nous jetons l'association, c'est-à-dire l'amour, la charité, véritable lien des cœurs, véritable ciment des sociétés. Pour répandre la Bible, pour propager la parole

divine, pour éclairer les âmes, pour secourir les misérables, pour consoler ceux qui souffrent, pour relever ceux qui sont tombés, il nous faut des centaines d'associations, des milliers de réunions. Nous voulons qu'un peuple chrétien fasse le bien par le libre concours de tous ses membres, et ne s'en remette à personne d'un devoir que lui seul peut remplir. Mais toutes ces compagnies ne peuvent exister qu'à une condition, c'est que l'Église, la première et la plus considérable de toutes, soit maîtresse absolue dans sa sphère. C'est l'Église qui, de sa liberté, couvre et garantit toutes les associations ; c'est par là que la religion, loin d'être un danger pour l'État, est la vie même de la société. Voilà, monsieur, voilà pourquoi il nous faut la liberté religieuse ; il nous la faut parce que Christ nous l'a donnée, il nous la faut parce qu'elle est la mère de toutes les libertés. Qui ne sait pas cela n'est ni chrétien ni citoyen.

Pour répondre à ce fanatique j'allais l'étrangler, quand une petite main prit la mienne. Je reconnus Suzanne, et je souris.

— Mon bon père, dit-elle, tout bas ; il est bientôt deux heures, il faut partir.

— Oui, l'heure d'aller au bois. Est-ce que la voiture est là ?

— Papa, c'est le jour du Seigneur ; on ne va pas en voiture. C'est à l'école du dimanche que je vous mène.

— Tu as raison, pensai-je. Un Parisien, égaré dans ce beau pays de liberté, a grand besoin d'aller à l'école. Il lui faut tout apprendre et tout oublier.

Une fois dans la rue, loin de cette atmosphère théologique, je respirai.

— Ouf ! dis-je en bâillant, que ces gens-là sont lourds ! On dirait de bœufs attelés au manège, et tournant toujours dans le même sillon. Une heure de religion et de politique, c'est trop pour un Français ; il y a de quoi le dégoûter de l'Évangile et de la liberté. Qui donc me parlera de quelque chose de raisonnable et d'amusant, de peinture, d'opéra, de musique ou de guerre ? Paris, Paris, il me faut ton ambroisie pour me débarbouiller !

Je ne sais quelle folie j'allais dire à Suzanne, quand j'aperçus le beau Naaman, qui marchait auprès de nous du pas d'un berger qui suit sa brebis. J'oubliais que j'étais en Amérique, et que mademoiselle ma fille était pour le moment presbytérienne !

CHAPITRE XXI

L’ÉCOLE DU DIMANCHE.

Qui me dira d’où vient la faiblesse d’un père pour sa fille ? Est-ce l’illusion de se retrouver en elle, comme la mère croit se retrouver en son fils ? Pour nous autres barbes grises, visages ridés par la vie, est-ce le plaisir de nous voir renaître sous une forme gracieuse et souriante ? Est-ce le charme d’un amour pur, qui ne demande qu’à se sacrifier ? Je l’ignore, mais l’inévitable Alfred n’était pas là, je savourais en jaloux le bonheur de causer et de rire avec ma Suzanne. Je me mirais dans ses yeux limpides, quand tout à coup une main rouge, emmanchée d’un long bras, me saisit au passage, tandis qu’une voix sépulcrale me criait : *Cette nuit, on te redemandera ton âme*. Au même instant on enfonça un papier dans la poche de mon habit. Je me retournai, une autre main me saisit, une autre voix me cria : *Songe à ton salut*, et on enfonça un papier dans l’autre poche de mon habit. À ce bruit trois hommes noirs accoururent, levant le bras comme dans le serment des Horaces, et chacun d’eux, hurlant de plus belle, me plongea dans le sein, non pas un glaive, mais un petit livre. Puis la vision disparut.

— Qu’est-ce que cela ? demandai-je à Suzanne, qui riait de mon effroi.

— Mon père, dit-elle, c’est la société des traités religieux qui travaille à votre conversion.

— Grand merci ! m’écriai-je en mettant dans ma poche les *Signes de la bête*, les *Roses de Saron* et la *Trompette de Jéricho* ; ici on vous enrichit, comme ailleurs on vous vole. Que veut-on que je fasse de ces trésors d’édification ?

— Soyez tranquille, mon père, dit Suzanne ; dans un instant ils nous serviront à faire des heureux.

— Avouez, dis-je à Naaman, que vous abusez de la lettre moulée. Distribuer la Bible, passe encore, puisque c’est votre marotte, mais à quoi peut servir cette théologie puérile que vous semez par les rues ?

— Vous êtes trop sévère, répondit le jeune ministre, songez que toute notre religion est dans la Bible. C’est de l’Écriture que, par le libre effort

de la raison, chacun de nous doit tirer la règle de sa foi et de sa vie. Un protestant qui ne lit point est un chrétien qui ne pratique pas. Quoi de plus simple qu'un prosélytisme qui nous ramène sans cesser à la Bible ? Réveiller la conscience, forcer le dernier des hommes à réfléchir et à lire, lui répéter que lui seul est chargé du soin de son salut, tel est l'objet de toutes ces publications. « Pense à ton âme, toi seul en as la responsabilité » : c'est la conclusion uniforme de ces petits livres. Si vous appelez cela de la théologie, toute notre littérature est théologique ; le moindre roman est pénétré du même esprit. La Bible y revient à chaque page comme le thé. Ce qui nous charme, ce n'est point la peinture de ces orages qui dévastent le cœur et ruinent la volonté ; c'est le tableau d'une jeune âme qui, placée entre la tentation et le devoir, repousse Satan et en appelle à Dieu. Nos fictions mêmes sont des traités d'éducation.

— Oui, dis-je en souriant, c'est de la morale en action.

— C'est mieux que cela, reprit-il, c'est la religion en action, c'est la foi entrée dans l'âme et inspirant toute la vie. Nous ne comprenons rien à cette fausse distinction de la morale et de la religion ; il n'y a pas deux consciences. L'homme naturel est mort avec le dernier païen ; nous ne connaissons plus que le chrétien. Quiconque est chrétien l'est partout : à l'église, dans la famille, dans la commune, dans l'État.

Je crois que le pieux Naaman saisissait avec plaisir cette occasion de placer à nouveau quelque vieux sermon, quand, par bonheur, nous arrivâmes au temple presbytérien. C'était la sixième église que je visitais dans la journée ; trop juste expiation de ma tiédeur passée !

Nous entrâmes dans la salle de lecture, vaste pièce attenant au temple. Sur des bancs circulaires étaient assis un millier d'enfants et de jeunes gens, partagés en groupes. De distance en distance et debout, on voyait les bergers et les bergères de ce gracieux troupeau ; ou, comme on les appelle, les *moniteurs*. À la vue de Naaman, toute l'assemblée se leva ; l'orgue joua une marche guerrière, puis toutes ces jeunes voix chantèrent en chœur avec accompagnement de fanfares :

Ô Christ ! nous sommes ta milice ;
Contre l'ignorance et le vice
Nous marchons sans honte et sans peur.
L'amour, l'aumône et la prière,
Ce sont là nos armes de guerre ;
Notre drapeau, c'est le Seigneur !

Ô Christ ! notre chef ! notre père !
Nous voulons vaincre la misère,
Et chasser l'infidélité ;
Ne regarde point à notre âge,
Donne-nous sagesse et courage :
Nous défendons ta vérité.

Y a-t-il un charme secret dans la voix de l'enfance ? En nous désintéressant de nous-mêmes, les années nous rendent-elles plus tendres pour ces jeunes âmes qui entrent dans la vie sans en connaître les dangers ? Je ne sais, mais je me sentis tout ému par le chant de ces petits soldats qui s'enrôlaient si vaillamment sous la bannière de l'Évangile.

— Dans vingt ans, pensai-je, combien en restera-t-il autour de ce drapeau ? n'importe ; c'est un beau spectacle qu'une jeunesse qui a le courage et la foi. Dieu nous préserve de ces vieillards de dix-huit ans qui ne croient à rien qu'à leur égoïsme ; âmes gangrenées qui infectent tout ce qu'elles touchent, et ne laissent après elles que la corruption et la mort.

Suzanne était près de moi et debout. Mademoiselle était *moniteur*. Elle avait fort à faire, car elle avait double auditoire, et la révolution était dans l'école.

— Où est Dinah ? criait une voix mutine. Dinah est ma petite maîtresse, je ne te connais pas.

Suzanne prit dans ses bras la rebelle, qui se débattait en pleurant ; elle lui dit deux mots à l'oreille. Aussitôt le sourire revint, comme le soleil après la pluie.

— Tu me le promets ? murmura la jeune fille.

— Demain, reprit Suzanne. L'enfant jeta les mains au cou de sa nouvelle maîtresse, et la baisa sur les deux joues. La paix était faite, la leçon commença.

Elle roulait sur l'histoire d'Israël au temps des rois. Pour la première fois, je l'avoue à ma honte, je fis connaissance intime avec le prophète Élisée. C'était un galant homme, quand il ne se mettait pas en colère. Malgré la beauté de la morale, je lui en veux un peu d'avoir fait manger par des ours quarante-deux petits enfants qui se moquaient de sa tête chauve. À ce prix-là je ne voudrais pas être prophète, même en mon pays.

Deux épisodes eurent le plus grand succès auprès des enfants ; ces âmes neuves ont un sentiment si vif du bien et du mal ! Ce fut d'abord l'histoire de Naaman, général du roi de Syrie, implorant Élisée pour être délivré de la lèpre. Naaman s'en retournait guéri et converti, mais converti avec des réserves politiques qui prouvent une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

« Naaman dit à Élisée… : À l'avenir votre serviteur n'offrira plus d'holocauste ou de victimes aux dieux étrangers ; il ne sacrifiera plus qu'au Seigneur.

Il n'y a qu'une chose pour laquelle je vous supplie de prier le Seigneur pour votre serviteur. Lorsque le roi, mon seigneur, entrera dans le temple de Remmon, pour adorer, en s'appuyant sur ma main ; si je m'incline dans le temple de Remmon, lorsque le roi s'y incline lui-même, que le Seigneur me pardonne.

Élisée lui répondit : Allez en paix[32]. »

La tolérance du prophète, je dois le dire, fut un scandale pour les enfants. Naaman fut hué d'une voix unanime, comme un lâche qui transigeait entre sa conscience et son intérêt. Bravo, jeunesse ! gardez cette sainte colère. Un jour viendra que Remmon, Mammon ou Baal vous tendra une main pleine d'argent ou d'honneurs, à la condition de l'adorer ; heureux celui qui ne s'inclinera pas devant une idole, et gardera pour Dieu seul le sacrifice de son cœur !

Vint ensuite l'histoire de Giézi, le serviteur d'Élisée, un habile homme qui se faisait payer les miracles de son maître et trafiquait de la vertu d'autrui. Quelle fureur dans le jeune auditoire ! et quelle joie quand Suzanne, grossissant sa voix pour ressembler au prophète, prononçait le terrible anathème :

« Vous avez reçu maintenant de l'argent et des habits, pour acheter des plants d'olivier, des vignes, des bœufs, des brebis, des serviteurs et des servantes.

Mais aussi la lèpre de Naaman s'attachera à vous, et à toute votre race pour jamais.

---

[32] IV. Rois, ch. V, v. 17-19.

Et Giézi se retira, tout couvert d'une lépre blanche comme la neige[33]. »

Elle existe encore, cette honnête postérité de Giézi, quoique un peu changée par le temps. Au dehors elle est restée blanche comme neige, mais la lèpre est rentrée ; ce n'est plus le corps qu'elle ronge. Cette éducation donnée à l'enfance par la jeunesse me charma ; j'en fis compliment au ministre.

— Mais, ajoutai-je, je pense que vous vous réservez le catéchisme. La doctrine courrait risque de s'altérer en passant par ces bouches novices.

— Non, me dit-il ; pour la doctrine comme pour le reste, nous nous en remettons aux moniteurs ; sous notre surveillance, bien entendu. À dix-huit ans on n'est pas hérétique ; s'il y a quelque chose à craindre, c'est plutôt trop d'attachement à la lettre.

— Oui, mais si ces jeunes têtes travaillent ?

Eh bien, dit le pasteur, nous sommes là pour leur ouvrir la carrière. Notre devise est celle de Paul : *Là où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté*[34]. Nous n'avons aucun goût pour la foi du charbonnier, cette ignorance crédule qui sanctifierait également un chrétien, un mahométan ou un bouddhiste. Il y a dans la jeunesse une crise de l'esprit, comme une crise du corps. L'heure vient où il faut lutter avec la vérité, comme Jacob avec l'ange ; celui-là seul est *convaincu* qui a été *vaincu* par l'Évangile. Nous voulons une foi raisonnée.

— Et raisonnante, ajoutai-je, car chacun de ces moniteurs doit sortir d'ici avec le goût et la manie de prêcher.

— Tant mieux, dit Naaman ; pour nous tout homme est prêtre, toute femme est prêtresse. Pourquoi dans la société religieuse y aurait-il moins d'ardeur et de foi que dans la société politique ? Chrétien, est-ce un titre moins beau et qui impose moins de devoirs que celui de citoyen ?

Je me tus ; cette façon de considérer la religion comme le patrimoine commun des fidèles contrariait toutes mes idées. On m'a enseigné que l'Église était une monarchie, et non une république. En homme sage, j'ai toujours laissé le soin de ma conscience et de ma foi à l'Église qui

---

[33] IV Rois, ch. V, v. 26-27.

[34] II Corint., III, 17.

m’a élevé. Ce n’est pas moi, c’est mon directeur, que regarde le soin de mon salut. Pourquoi donc prendre une fatigue inutile, et me charger d’une dangereuse responsabilité ?

La leçon finissait ; Suzanne me débarrassa de tous mes petits livres à la grande joie des enfants ; on chanta un beau cantique d’adieu, et la fête finit par une distribution universelle de cadeaux et de poignées de main. Rang, fortune, âge, toilette, depuis deux heures, tout était oublié ; on se sentait revenu à ces premiers temps du christianisme, où la foule de ceux qui croyaient n’avait qu’un cœur et qu’une âme. Et dire qu’un jour sur sept, le jour du Seigneur, toute la jeunesse américaine vient dans ces réunions fraternelles donner ou recevoir une leçon d’amour et d’égalité ! Comme effet moral, quel enseignement, fût-ce celui d’un Bossuet, vaudrait cette éducation mutuelle !

On sortit ; Alfred était là pour m’enlever le bras de Suzanne. Je ne lui enviai point son bonheur ; mes idées prenaient un autre cours : plus que jamais je me sentais au cœur une faiblesse paternelle. Je me disais que pour Suzanne il était temps d’exercer en ménage ses grandes qualités de *moniteur*. Je voyais déjà dans l’avenir toute une armée de petits-enfants plus religieux, plus énergiques et plus heureux que leur grand-père. Et, regardant mes amoureux qui marchaient devant moi d’un pas léger, j’arrivai à la maison toujours rêvant.

Le reste du jour se passa à causer de tout ce qu’on avait vu ou entendu le matin, et Dieu sait que de choses on voit et on entend le dimanche en Amérique ! Qu’est-ce que nos spectacles à côté de ces fêtes du cœur et de l’esprit ? Jamais je n’avais passé de journée plus sérieuse, jamais le temps ne m’avait paru tout à la fois plus rapide et mieux rempli.

Le soir finit, comme de coutume, par la lecture de la Bible. Martha apporta le gros livre noir ; c’était déjà pour moi un ami. Chaque jour j’y trouvais une réponse à quelque demande secrète de mon âme, hasard étrange qui confondait ma philosophie.

Nous en étions restés au septième chapitre de Daniel. La vision des quatre bêtes apocalyptiques qui figurent les quatre grandes monarchies de l’antiquité ne me toucha guère ; j’ai trop peu d’imagination pour me plaire à ces rêves gigantesques. Il n’en était pas ainsi de Martha, qui soupirait à chaque mot. La Corne, *qui avait des yeux comme des yeux d’homme, et une bouche qui proférait des paroles insolentes,* lui arracha un cri d’admiration ; je la vis tout émue quand le prophète peignit *l’Ancien des jours, avec son vêtement plus blanc que la neige,*

et ses cheveux plus blancs que la laine, assis sur un trône de flammes et servi par un million d'anges, tandis que mille millions se tiennent en silence devant lui. Ce qui pour moi n'était qu'une allégorie était pour elle la vérité, la seule façon, peut-être, dont l'idée divine pût entrer dans un esprit naïf et qui a besoin d'images pour sentir l'infini.

Après ces grandes peintures vinrent les deux versets où le prophète annonce le Messie.

« 13. Je regardais dans une vision de nuit, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait sur les nuées du ciel ; il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours et lui fut présenté.

14. Et l'Ancien des jours lui donna la puissance, l'honneur et la royauté. Et tous les peuples, toutes les tribus, toutes les langues le serviront. Sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit. »

En écoutant ce passage, je me sentis comme Daniel : « Je fus troublé dans mes pensées, mon visage en fut changé, et je gardai ces paroles dans mon cœur[35] ». Ne venais-je pas d'assister le matin même au spectacle de cette royauté que rien n'arrête depuis dix-neuf cents ans ? Le christianisme, dont on sonne les funérailles dans la vieille Europe, je le voyais en Amérique plus jeune, plus fort, plus triomphant que jamais. Trente millions d'hommes vivant de l'Évangile, quelle énigme pour un Parisien qui a lu Diderot, et qui, un soir d'hiver, s'est imaginé qu'il com. prenait Hégel !

Rentré dans ma chambre, je me promenai longtemps, agité par une foule de pensées qui se combattaient. Souvenirs d'enfance, études de la jeunesse, réflexions de l'âge mûr, idées nouvelles, tournoyaient dans ma tête et y faisaient le chaos. Il me semblait qu'une voix mystérieuse ricanait autour de moi !

— Bravo, Daniel, murmurait cette voix ironique, tu t'encapucines. Te voilà mystique, fanatique, et ridicule par-dessus le marché. Tu vas bientôt nasiller comme maître Brown, et parler mieux que lui le patois de Chanaan. Ô Français, éternels caméléons ! Chinois à Canton, Bédouins en Algérie, puritains au Massachusetts, comédiens partout, quand donc serez-vous des hommes ? Rentre à Paris, Daniel, tu laisseras

[35] Daniel, VII, 28.

à la barrière ce *cant* insipide, et ce gros livre noir que les gens de goût respectent en n'y touchant pas. Un philosophe tire poliment son chapeau au christianisme, il ne faut jamais se mettre mal avec les puissances ; aller plus loin est la faiblesse d'un petit esprit. Le dieu du dix-neuvième siècle, c'est le vieux Pan, trop longtemps éclipsé par la douloureuse figure du Christ. Plonge-toi dans l'infini, Daniel ; adore ton père l'abîme, c'est le culte à la mode, le seul que puisse avouer l'infaillible raison d'aujourd'hui.

— Non, m'écriai-je, mes yeux se sont ouverts ; j'ai secoué le rêve pénible où notre âme s'énerve. Ces enfants m'ont appris ce matin quel lien sacré unit d'une commune étreinte la liberté et l'Évangile ! Si pour nous tout finit avec le corps, nous n'avons ni droits ni devoirs ; nous sommes un troupeau malfaisant, qu'il faut paître et châtier jusqu'à ce que la mort l'envoie pourrir dans la fosse éternelle. Celui-là seul est une personne que l'immortalité met en communion avec Dieu. Celui-là seul est un homme et un citoyen qui peut s'attacher à une justice vivante, à une vérité qui ne meurt point. Le pauvre, le malade, l'esclave, le malheureux, le criminel ne sont devenus sacrés que le jour où le Christ les a rachetés de son sang et couverts de sa divinité. Adieu, Hégel et Spinosa ! Adieu les mots mis à la place des choses ! Adieu la matière divinisée ! J'ai vu où ces doctrines mènent les peuples et les hommes ; je ne veux ni des basses jouissances de la foule ni de la résignation stoïque des beaux esprits ; il me faut autre chose que l'ivresse ou le désespoir ; je veux vivre ! Vivre, c'est croire et agir. Revenu des illusions de la jeunesse et des ambitions de l'âge mûr, ô Christ ! c'est ma raison qui t'appelle, c'est l'expérience qui me ramène à tes pieds. Après tant de déceptions, rends-moi l'espérance ; après tant de trahisons, rends-moi l'amour ; et puisse bientôt luire l'heureuse journée où, la vieille Europe imitant la jeune Amérique, un seul cri montera de la terre au ciel, un cri sauveur : DIEU ET LA LIBERTÉ !

CHAPITRE XXII

LES ENNUIS D'UN FONCTIONNAIRE AMÉRICAIN

Après une journée bien employée et une nuit calme, se lever de grand matin, le corps et l'esprit dispos, s'envelopper dans une large robe de chambre, se bercer dans un *rocking-chair*[36], et tout en fumant une pipe de maryland, se donner, comme disent les Allemands, *une fête de pensée*, c'est un vrai plaisir… quand on n'a plus trente ans.

Assis à la fenêtre, je m'amusais à voir la ville sortant de son sommeil. Laitières, charbonniers, bouchers, épiciers couraient par les rues, et descendant à l'étage souterrain par l'escalier extérieur, faisaient le service de chaque maison sans en déranger les habitants. On eût dit que tout était calculé pour que rien ne troublât le sanctuaire où reposait le maître du logis. La demeure d'un Français est une chambre d'auberge : entre qui veut ; le *home* d'un Saxon est une forteresse, défendue avec un soin jaloux contre les importuns et les curieux. C'est un foyer, dans le sens sacré et mystérieux de ce vieux mot, venu d'Orient.

Tandis que j'admirais la chaussée déjà balayée et arrosée par mes cantonniers, un cabriolet traîné par un cheval rapide arrivait à grand bruit de mon côté. J'ai toujours aimé les chevaux, aussi suivais-je des yeux la fière allure du trotteur américain, quand tout à coup le cheval s'abattit. Du fond du cabriolet un grand chapeau, lancé à toute vapeur, passa comme une flèche par-dessus la tête de l'animal, et à la suite du chapeau un petit homme, enveloppé d'une longue redingote. C'était l'ami Seth, poursuivi sans doute par les mânes du chien qu'il avait fait assassiner.

— Martha, criai-je en mettant la tête à la fenêtre ; Martha, de l'eau, du vinaigre ; courez, je descends.

Quand j'arrivai dans la rue, l'homme s'était déjà relevé et secoué ; il passa ses mains le long de son corps pour s'assurer qu'il n'avait rien de brisé, avala un verre d'eau, et se mit à dessangler et à rajuster le cheval,

---

[36] Fauteuil à bascule, fort à la mode en Amérique.

sans dire mot. Martha était auprès de lui et tremblait de tous ses membres.

— Entrez chez moi, dis-je à Seth ; un peu de repos vous fera du bien ; s'il vous faut quelque secours, je suis là.

— Docteur Daniel, répondit-il sèchement, je n'ai nul besoin de tes services. Au revoir.

Et prenant le cheval à la bride, il le tira d'un pas boiteux vers la demeure de Fox, l'attorney ; Seth venait sans doute en ville pour un procès, et n'eût pas été quaker si une jambe foulée ou une tête meurtrie lui eût fait oublier son intérêt.

Remonté à mon observatoire, je bourrai une seconde pipe. Sans passions, sans soucis, je jouissais de mon repos ; je prenais un plaisir d'enfant à suivre des yeux le soleil, qui, du faîte des maisons, descendait lentement dans la rue. Trois coups frappés à la porte me tirèrent de ma rêverie. C'était le voisin Fox, un portefeuille sous le bras. Sa visite me surprit. Je le savais fort contrarié de sa défaite électorale, et il n'était pas homme à oublier en deux jours sa rancune et son envie.

— Bonjour, monsieur l'inspecteur des routes et des rues, dit-il en entrant dans ma chambre.

La façon dont il accentua chacun de ces mots me fut désagréable. Je suis la patience en personne, mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

— Salut à M. l'attorney, répondis-je d'un ton cassant. Peut-on savoir ce qui me vaut l'honneur de sa venue ?

— Eh bien, cher docteur, reprit-il d'une voix moqueuse, vous êtes un personnage ! Vous voilà sur le chemin des grandeurs ! Vos adversaires mêmes s'inclinent devant votre talent et votre fortune. Que peuvent dire maintenant vos envieux ?

— Je n'en sais rien, Fox ; qu'est-ce que vous dites ?

— Moi, répondit-il en fermant un œil, je ne dis rien, sinon que la roche Tarpéienne est près du Capitole.

Après cette maxime banale, il se jeta dans un fauteuil, ouvrit sa tabatière, respira lentement une prise de tabac, et secoua à cinq ou six reprises quelques grains tombés sur son gilet. Puis, croisant les jambes, il leva vers moi son museau pointu, et se mit à me regarder en silence, de l'air d'une fouine qui guette un lapin.

Intrigué de ce manège, je me levai :

— Ayez la bonté, lui dis-je, de parler clairement. Qui vous amène chez moi ?

— Une bagatelle, dit-il en s'allongeant sur son siège et en faisant tourner ses pouces : une vraie bagatelle. Une petite demande de 500 dollars[37].

— Je ne vous dois rien que je sache, repris-je, fort étonné de cette prétention.

— Sans doute, cher docteur ; à moi vous ne devez rien, mais à mon client, c'est autre chose.

Sur quoi, ouvrant son portefeuille, il en tira la note suivante :

MÉMOIRE DES FRAIS ET INDEMNITÉS DUS À SETH DOOLITTLE, PAR LE DOCTEUR DANIEL SMITH, INSPECTEUR DES ROUTES ET DES RUES, CIVILEMENT RESPONSABLE DU MAUVAIS ENTRETIEN DESDITES ROUTES ET RUES.

	Dollars
1° Brancard cassé, et rétablissement d'un train neuf.	50
2° Blessure du cheval à l'épaule, et dépréciation de ladite bête : au plus bas prix.	150
3° Plus, audit sieur Seth Doolittle, pour genou écorché, chapeau défoncé, pantalon déchiré, égratignures à la face, etc., indemnité calculée au plus bas, par égard pour le docteur.	200
4° Pour inquiétudes, ébranlement causé au cerveau, perte de temps, etc., etc.	100
5° Soins divers, suites de la blessure et de la chute, consultation de médecin, avis d'avocat, etc., etc.	*Mémoire.*

— Monsieur, dis-je à Fox en lui jetant au nez ce mémoire d'apothicaire, les mystifications ne sont pas de mon goût ; je m'étonne du rôle que vous jouez dans cette farce ridicule.

— Très bien, dit Fox, vous préférez un procès. Comme voisin, j'aurais voulu vous l'épargner ; mais qu'à cela ne tienne : voici l'assignation.

— Un procès ! m'écriai-je en haussant les épaules. Un procès fait par un bourgeois à un inspecteur des routes et des rues ! à un fonctionnaire

[37] 2 500 francs.

! à un homme public ! à un représentant de l'autorité ! Quelle plaisanterie ! Et l'article 75 de la constitution de l'an VIII ?

Chose étrange, et qui me surprit moi-même, je prononçai cette dernière phrase en français. Ces Saxons sont si grossiers, si ignorants en administration que leur langue est impuissante à fournir ces mots splendides, qui font la gloire et la grandeur des races latines.

— L'assignation est pour aujourd'hui, dit Fox avec un sang-froid qui me démonta. J'espère que vous l'accepterez, pour ne pas retenir inutilement mon client à la ville. En un quart d'heure notre nouveau juge de paix, votre ami, M. Humbug, terminera cette affaire qui, à vrai dire, n'en est pas une.

— Quoi ! vous vous obstinez à prétendre que je suis responsable des accidents de la rue ?

— Qui donc le sera, si ce n'est vous ? reprit l'attorney. N'avez-vous pas sollicité et accepté les fonctions d'inspecteur ? N'êtes-vous pas l'agent et le serviteur du peuple qui vous a élu ? S'il y a négligence, à qui la faute, et qui doit en souffrir ?

— La question n'est pas là, repris-je avec une juste fierté. Je ne suis pas un paveur, un ouvrier à la merci de celui qui le paye, je suis un officier de l'État, un membre de l'autorité qui gouverne, un délégué du souverain.

— Vous êtes le surveillant des paveurs, dit Fox, surveillant nommé par les citoyens, et responsable envers ceux qui vous nomment. Connaissez-vous un pays au monde où les fonctions existent au profit des administrateurs, et non au profit des administrés ? Pour moi, je ne connais que la Chine avec ses mandarins.

— Ignorant, m'écriai-je, lisez la loi.

— Lisez-la vous-même, répondit Fox, elle est en tête de l'assignation.

Je lus l'article, et je baissai la tête. Fox avait raison. Je m'étais pris au piège de ma folle ambition. Cet honneur prétendu qui flattait ma femme, et ma fille, et moi-même, n'était qu'une charge pleine de soucis et de dangers. J'étais l'esclave de cette foule que la veille je saluais en triomphateur. Dans cet abominable pays, c'est le peuple qui commande, c'est le fonctionnaire qui obéit. Si je l'avais su !

Une réflexion me rendit le courage. — Si arriérés que soient ces Yankees, pensai-je, ils ne sont pas tout à fait barbares. En France, au foyer de la civilisation, nous avons quarante mille lois qui se contredisent ; l'autorité, quoi quelle fasse, finit *toujours* par en trouver

une qui lui donne raison ; qui sait si aux États-Unis il n'y a pas aussi un *Bulletin* des lois ? Je consulterai un avocat.

— Descendons, dis-je à l'attorney. Le tribunal est sans doute ouvert ; Humbug nous jugera. Si je perds mon procès, je saurai du moins à quoi m'en tenir sur cette liberté américaine dont on m'étourdit. Plaisante liberté que celle d'un peuple chez qui l'autorité, c'est-à-dire la nation faite homme, s'incline devant la décision d'un juge de paix !

Arrivé dans la rue, j'y trouvai le quaker, toujours impassible. Sur un signe de Fox, il nous suivit en silence. Martha s'approcha de moi en soupirant.

— Maître, dit-elle, c'est à ce même pavé que ta fille et moi sommes tombées l'autre jour.

Puissance d'un mot ! À ces simples paroles mes idées furent renversées. Suzanne, ma Suzanne, c'est toi qui troublais ma conscience ! Certes, j'ai une foi politique à l'épreuve des folies modernes ; la tête sur l'échafaud, je maintiendrais envers et contre tous que l'autorité n'a jamais tort ; si elle se laisse discuter elle est perdue. Qu'un cheval, et même un chrétien se casse le cou sur un pavé mal tenu, c'est un malheur ; mais qu'importe ! Les chevaux passent, les principes restent ! L'intérêt général est au-dessus de ces misères de l'intérêt particulier. Voilà le dogme conservateur qu'on m'a enseigné ; je le professe, et cependant quatre jours plus tôt la vue de ma fille blessée m'avait fait oublier mon symbole. Moi aussi, dans ma folle colère, j'aurais voulu trouver devant moi un fonctionnaire responsable, et si je l'avais tenu, j'aurais agi comme ce misérable quaker, hormis le mémoire de deux mille cinq cents francs. Que notre cœur est faible, et que nous sommes tous infectés du poison républicain plus que nous ne pensons !

Humbug était dans son cabinet ; nous y entrâmes ; Martha n'avait pas quitté son bien-aimé. Était-ce un nouvel ennemi conjuré contre moi ?

— Bonjour, docteur, cria Humbug du plus loin qu'il me vit. C'est bien à vous d'honorer de votre présence mon modeste tribunal. On ne peut trop enseigner aux hommes à respecter la justice, sœur de la religion.

Discite justitiam moniti et non temnere Divos.

— Monsieur le magistrat, lui dis-je, ce n'est pas un ami, c'est un plaideur qui comparaît devant vous.

— Un procès, dit-il en fronçant ses gros sourcils. Avez-vous oublié la sage leçon de nos pères ? Pour faire ou pour accepter un procès, il

faut six choses : *primo*, une bonne cause ; *secundo*, un bon avocat ; *tertio*, un bon avis ; *quarto*, de bonnes preuves ; *quinto*, un bon juge, et *sexto* une bonne chance. Réunir toutes ces conditions est un si grand hasard que je conseille à chacun de s'en tenir à l'Évangile : « *Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, quittez-lui encore votre manteau* ». Vous y gagnerez le repos d'esprit et les frais de justice par-dessus le marché.

Tandis que Humbug signait quelques papiers, j'aperçus dans un coin Seth et Martha en grande discussion. Quelques mots saisis au vol ne me permettaient pas de suivre l'entretien. Seth parlait d'*insulte*, d'*une bonne occasion*, d'*entrée en ménage*. Martha soupirant et gesticulant, parlait d'*honnêteté*, de *Bible*, de *mariage*. Il était visible que les deux tourtereaux se prenaient de bec à mon endroit. Brave Martha, elle du moins avait pris au sérieux cette Bible qu'elle lisait tous les jours. Sa fidélité domestique l'emportait sur son amour. Peut-être aussi n'était-elle pas fâchée de s'assurer avant le mariage qui serait le maître au logis.

— C'est à prendre ou à laisser, dit-elle en s'éloignant du quaker avec un geste d'impatience.

— Savoir, savoir, répondit Seth, on en revient de plus loin.

Sur quoi et d'un pas tranquille, il alla trouver Fox, qui n'eut pas de peine à lui démontrer que pour un sage il y a tout bénéfice à perdre une femme et à gagner un procès.

Le greffier annonça que l'heure de l'audience était sonnée.

— Entrons, dit Humbug. Docteur, je vous donne le premier tour. Les procès sont comme les dents malades, il faut s'en délivrer au plus vite ; une fois arrachées, on n'y pense plus.

— Comment se fait-il, lui demandai-je, qu'il y ait si peu de monde dans la salle ? je croyais que dans un pays libre la justice était la grande affaire de tous les citoyens.

— Cher docteur, reprit le juge de paix, voyez-vous ces trois sténographes qui préparent leur papier et leur plume ? Je vous dirai, comme autrefois lord Mansfield : « Le pays est là ». Soyez tranquille, avant deux heures tout Paris s'occupera de votre procès. La publicité de la justice, c'est la publicité des journaux. Supprimez le compte rendu, vous serez jugé en secret, et étranglé entre deux portes, y eût-il trois cents personnes dans cette enceinte. Notre forum à nous, peuple de trente millions d'âmes, c'est le journal. Grâce à lui, le moindre plaideur, le plus obscur criminel, a pour juge, pour témoin et pour avocat, le pays

tout entier. La presse, mon bon ami, croyez-en un vieux journaliste, c'est la seule garantie de la justice et de la liberté.

Dans ces paroles de Humbug, je ne vis qu'une chose, c'est ce grand diable de tableau qu'on allait dresser dans la rue, afin d'amuser tout Paris avec ma mésaventure. Pour échapper à cet ennui, je pris une résolution hardie. — Je perdrai mon procès, pensai-je, mais je mettrai les rieurs de mon côté.

J'allais parler, mais déjà Fox avait lu ses conclusions et commencé son plaidoyer.

— Il y a, dit-il en agitant son bras de mon côté, il y a certains hommes, qui, sans génie, sans talent, sans capacité, mais affligés d'une ambition ridicule, ou plutôt d'une démangeaison maladive, mendient le suffrage populaire, et s'imaginent que les fonctions publiques sont faites pour la satisfaction de leur puérile vanité.

Cet exorde me suffisait ; j'étais peu soucieux qu'on en imprimât davantage.

— Permettez, lui dis-je…

— Ne m'interrompez pas, cria-t-il de sa voix la plus aigre, et se mettant en défense comme un coq dont toutes les plumes se retroussent, ne m'interrompez pas…

— Pardon, honorable attorney, repris-je, avant de plaider, il faut qu'il y ait un procès, il n'y en a pas ici.

— Monsieur le juge, continuai-je, nommé inspecteur depuis quatre jours, je pourrais m'excuser sur la nouveauté de mes fonctions, et rejeter sur mon prédécesseur une négligence dont je ne suis pas coupable ; mais à Dieu ne plaise qu'un officier public, un mandataire du peuple se permette de pareilles chicanes. Fonction oblige ; je veux être le premier à donner l'exemple du respect à la loi. Je me reconnais responsable d'un accident que je regrette ; il est donc inutile d'attaquer un homme qui ne songe pas même à se défendre.

— Très bien, s'écria le quaker, incapable de se contenir. Ami Daniel, tu es un fonctionnaire suivant le cœur de Dieu : un Booz, un Samuel ; donne-moi les cinq cents dollars ou caution suffisante, je me déclare satisfait.

— Un peu de patience, répliquai-je ; je suis prêt à payer séance tenante toute indemnité légitime ; cette indemnité, je ne veux même pas la discuter. Je défère le serment à mon adversaire ; c'est ce saint homme de quaker qui fixera lui-même le chiffre du dommage que je lui ai causé.

— Je n’accepte point, cria Seth furieux et troublé, j’aime mieux plaider ; mon avocat m’a promis un succès complet. Est-ce qu’un quaker prête serment ? Daniel, tu ne lis donc pas l’Évangile ? Christ a dit : « *Ne jurez en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c’est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce qu’elle sert d’escabeau à ses pieds ; ni par Jérusalem...* »

— Assez, dit Humbug ; laisse-là ce *cant* inutile. On ne te demande que de dire en présence de Dieu, et comme Christ le conseille : *cela est* ou *cela n’est pas*. Rentre dans ta conscience, songe à ton salut. Je te demande la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Sur ce, que Dieu te soit en aide.

Le quaker se gratta la tête et regarda son avocat d’un air piteux. Fox resta muet. Seth se retourna, et voyant Martha debout et silencieuse auprès de lui, il pâlit et se prit à balbutier. Sa conscience, son intérêt, son amour se livraient une terrible bataille ; et il faut le dire à l’honneur du quaker, l’intérêt n’avait pas le dessus.

— Voilà le mémoire, dit-il, les faits sont exacts, mais naturellement sur le prix on peut rabattre quelque chose. Le brancard n’était pas neuf ; il faudra cependant le raccommoder. Cinq dollars, ce n’est pas trop, n’est-ce point, Martha ?

La grande fille fit un signe de tête comme la statue du Commandeur dans l’opéra de *Don Juan*.

— Mettons cinq dollars, reprit le quaker d’un ton lamentable. Le cheval était déjà écorché, mais la plaie est remise à vif. Cela vaut bien cinq dollars, n’est-ce pas, Martha ?

— Pour moi, continua-t-il, je ne demande rien, mais le pantalon est déchiré, j’ai perdu ma journée. Mettons dix dollars, n’est-ce pas, Martha ?

— Et l’avocat, cria Fox, vas-tu l’oublier ?

— L’avocat, reprit le quaker, heureux de passer sur quelqu’un sa fureur d’avarice, l’avocat est un sot qui ne m’a donné qu’un mauvais conseil. Cinq dollars pour payer ces dix paroles inutiles, c’est déjà trop, n’est-ce pas, Martha ?

Et les yeux de Seth brillèrent en voyant sa bienaimée rire à belles dents de la déconvenue de maître Fox.

— Voici les vingt-cinq dollars, dis-je à mon tour, heureux d’en être quitte à si bon marché.

— Ah ! Martha, s’écria le quaker, c’est une ruine que la conscience. Je suis sûr que les gens qui font une grosse fortune n’en ont guère ou ne s’en servent pas.

— Silence, fils de Bélial ! dit Martha ; bénis le ciel qui m’a placée près de toi.

— Bravo ! docteur, me dit Fox en s’inclinant avec respect, vous êtes un rusé compère. Il est heureux pour nous que vous ne soyez pas avocat.

— C’est ce qui vous trompe, confrère, répondis-je en riant, je suis du métier.

— Comment cela ? dit Humbug.

— J’ai fait, il y a quelques années, un mémoire de médecine légale, à propos des femmes qui adoucissent indéfiniment le caractère de leurs maris, à force de laudanum discrètement administré. Cela m’a valu un diplôme de l’université de Kharkoff ; je suis avocat et docteur en droit chez les Cosaques.

— Confrère, dit Humbug d’un ton solennel, faites-moi l’honneur de prendre place auprès de moi. Et vous, messieurs les sténographes, n’oubliez point ce fait merveilleux. Un médecin, docteur en droit de l’université de Kharkoff, cela ne se voit qu’en Amérique. Je suis sûr que dans toute la vieille Europe on ne trouverait pas le pareil de ce phénix que nous possédons à Paris… en Massachusetts. Kharkoff, messieurs, n’oubliez pas cela, Kharkoff !

CHAPITRE XXIII

L’AUDIENCE D’UN JUGE DE PAIX.

Je pris place auprès de Humbug, en ayant soin de me tenir respectueusement en arrière ; et tandis qu’on appelait des affaires civiles sans importance, je me mis à regarder la salle et les acteurs.

Il n’y avait point d’estrade pour élever le magistrat au-dessus du justiciable ; une simple barre de bois séparait le tribunal et le public. Humbug était assis derrière un large bureau ; à l’un des bas côtés écrivait le *clerc* ou greffier. En face du juge était une espèce de loge à claire-voie, destinée à l’accusé ; un peu en avant de l’accusé, il y avait une table pour le plaignant et les témoins. Rien de plus. Ce qui ajoutait à la simplicité du spectacle, c’est que personne ne portait de costume. Humbug siégeait en habit noir, le chapeau sur la tête ; les avocats n’avaient aucune mise particulière. Point de robes, point de rabats, point de perruques. Ce peuple primitif a une foi si naïve dans la justice qu’il y croit sans cérémonies. On sent partout la grossièreté puritaine. Ajoutez qu’il y a une place d’honneur pour les sténographes. Ils représentent le peuple, surveillant ses magistrats, et jugeant la justice. Ô démocratie, ce sont là de tes coups ! Et cependant il n’est pas un pays où l’on porte plus loin le respect de la loi et la confiance dans le magistrat. C’est une de ces bizarreries qui prouvent avec la dernière évidence que le Saxon a été créé pour la liberté, comme le Français pour la guerre, et l’Allemand pour la choucroute et la philosophie. Supposer que cette forte nourriture convienne à tous les estomacs, ce fut la folie de nos pères. Dans leur ignorance, ces bonnes gens n’avaient pas deviné qu’il y a des races *individualistes* et des races *centralistes* (deux beaux mots !), les unes faites pour planer solitairement dans l’espace, comme le milan ; les autres pour vivre en troupeau et être tondues comme les moutons. Politique, religion, philosophie, liberté, ce sont des questions d’histoire naturelle ; des variétés qui distinguent *l’homo civilizatus* parmi toutes les bêtes à deux ou quatre pieds. Admirable découverte ! Éternel honneur des beaux génies de notre temps !

Quand le rôle des procès civils fut épuisé, on fit entrer un accusé dans la loge. C'était un jeune homme pâle, avec de longs cheveux, l'air efféminé et impudent. À la demande de Humbug, il dit son nom et son domicile, ajouta qu'il était tailleur, et qu'il plaidait *non coupable*[38]. Puis il s'assit, passant la main dans les boucles de ses cheveux, et regardant ses accusateurs avec un sourire de dédain.

— Monsieur le magistrat, dit un *policeman*, voici un des plus adroits filous de la ville ; dans la foule où nous l'avons arrêté, il y a eu six poches coupées en un quart d'heure. Nous avons pris ce drôle, qui nous est bien connu ; il avait ces grands ciseaux dans une doublure de son habit ; du reste, nous n'avons rien trouvé sur lui.

— Il n'y a pas d'autre témoin ni d'autre preuve ? demanda le juge.

— Non, monsieur le magistrat.

— Alors, faites sortir ce *gentleman*, et une autre fois tâchez d'être plus habiles.

Le voleur salua Humbug, et se retira d'un pas tranquille, comme un homme qui n'a jamais douté de son acquittement.

— Comment ! dis-je à Humbug, vous lâchez ce coquin ?

— Sans doute ; il n'y a pas de corps de délit.

— Mais la mauvaise réputation de ce misérable, mais ces poches coupées, mais ces ciseaux, ce sont là des preuves.

— Non, reprit Humbug ; ce sont de simples présomptions. Il est très probable que cet homme est entré dans la foule pour y voler : mais la loi punit le crime et non pas l'intention. Elle laisse place à l'hésitation, à la peur, au remords. À condamner les gens sur l'intention, quel homme de bien ne serait dix fois pendable en sa vie ? Et d'ailleurs si vous donnez au juge le droit de lire dans l'âme de l'accusé, qu'est-ce que la justice humaine, sinon un arbitraire hypocrite ? Ce n'est plus l'acte coupable qui fait le délit, c'est le caprice ou le préjugé d'un magistrat.

— Heureux pays, m'écriai-je, où la loi protège le voleur !

— Elle protège encore mieux l'innocent, répondit Humbug. Avec votre système d'inquisition, qui donc échapperait à des haines privées, ou à des vengeances politiques ? Avec votre droit d'interprétation, quel juge ne serait exposé à l'erreur et au repentir ? Thémis est aveugle, mon

---

[38] *To plead guilty* ou *not guilty*, c'est avouer son crime, ou se dire innocent. C'est la seule déclaration que la loi demande à l'accusé.

bon ami ; elle ne voit pas, elle sent. Si vous voulez qu'elle agisse, jetez dans sa balance un corps de délit, quelque chose de matériel, de lourd et qui emporte le plateau ; mais des présomptions, des intentions, des souvenirs fâcheux, tout cela ne pèse pas :

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

En ce moment une espèce d'hercule, vêtu en *policeman*, entra dans l'audience, portant à bras tendu un petit homme qui gesticulait comme un diable dans un bénitier ; je ne garantis pas l'exactitude de la comparaison. Le géant jeta de vive force le nain dans la loge ; puis, rajustant son habit, dont le collet était arraché, et essuyant sa figure tout égratignée :

— Voilà ce que c'est, mon magistrat, dit-il d'une voix haletante : c'est un rebelle que je vous apporte.

— Pardon, dis-je à Humbug ; vous n'allez pas juger séance tenante un flagrant délit commis hors de l'audience ?

— Pourquoi non ? dit le juge, surpris de ma question.

— Et les formes ? m'écriai-je. Commencez par mettre cet homme en prison, laissez la police entamer une enquête, puis faites déposer une plainte, puis sur cette plainte procédez à une froide et sérieuse instruction, puis contrôlez cette instruction même, pour ne laisser place ni à l'erreur ni à la passion. Prenez quinze jours, prenez un mois, prenez trois mois, s'il le faut ; le temps n'est rien ; mais observez les formes ; elles sont la garantie de la liberté.

— Soyez tranquille, docteur ; nous allons faire l'instruction à l'audience, en public, avec le pays pour témoin. Une pareille lumière dissipe toute erreur et toute passion.

Solem quis dicere falsum.
Audeat[39] ?

Toutes les garanties que vous demandez, l'accusé les aura, hormis la prison préventive, à laquelle je ne suppose pas qu'il tienne autant que vous.

— Or donc, continua le *policeman*, je suis arrivé hier de ma province, j'en étais ce matin à ma première ronde, quand ce monsieur accourt effaré, essoufflé, rouge comme une betterave. — « *Policeman*, qu'il me crie ; enfin je vous trouve. Vite, vite, au secours ; on a besoin de vous. » — Qu'est-ce qu'il y a ? lui dis-je. — « Il y a, répond-il en poussant

[39] Qui oserait accuser de mensonge le soleil ?

des soupirs, il y a qu'on va commettre un meurtre abominable, si vous ne mettez le holà ! Voyez-vous là-bas cette foule qui s'écrase ; il y a un homme qui assomme sa femme avec un gros bâton. Écoutez : on crie à l'assassin. Courez vite, prévenez un malheur ».

— Et quel est ce particulier ? que je lui demande. — « Il n'est pas grand, qu'il me répond, mais c'est un sauvage. » — Bon, que je dis, j'en ai vu de plus méchants.

— Abrégez, dit Humbug.

C'est fini, mon magistrat ; je cours, j'écarte la foule qui ne bougeait pas ; l'homme était là qui frappait sa femme sur la tête à grands coups de bâton.

— Vous l'avez arrêté ?

— Non, mon juge, dit l'hercule en se grattant l'oreille et en baissant la voix ; c'était… c'était Polichinelle !

— Continuez, dit Humbug en se mordant les lèvres, tandis que le public et l'accusé lui-même riaient de bon cœur.

— Voilà, mon magistrat. Je reviens à mon poste, un tant soit peu vexé, naturellement. Et alors arrivent tous les polissons de la ville, monsieur en tête ; et tous de hurler : « Policeman, on vous appelle ; à l'assassin ! au meurtre ! Polichinelle tue sa femme ! » Je me dis : On m'a joué une farce, la loi ne le défend pas ; je suis pincé, taisons-nous ; il faut payer son apprentissage. Je marche de mon pas ordinaire, comme si de rien n'était ; mais ce monsieur, qui à ce qu'il paraît est payé pour amuser la ville, se plante en face de moi les bras croisés, et dit à haute voix : — « Toi, je te connais, tu es un voleur et un assassin ! » — Moi ? que je crie. — « Toi, qui me répond. Citoyens, je vous prends tous pour témoins et pour juges. Dites s'il n'a pas tué un orang-outang pour lui voler sa figure ? »

— Très bien, monsieur, dis-je, chacun son tour ; ceci est une insulte, j'ai la loi pour moi. Suivez-moi devant la justice. — Il veut se sauver, je l'arrête par le bras ; il me répond par un coup de poing dans la figure ; je l'enlève et je l'apporte, sans le casser. Et voilà !

L'accusé se leva fort penaud, déclara qu'il ne contestait point les faits, et s'excusa de sa résistance en disant qu'il n'avait pas cru commettre un délit en plaisantant comme Polichinelle.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit Humbug d'un ton goguenard. Si vous connaissiez mieux votre digne modèle, vous sauriez qu'après chacun de ses exploits on le met en prison dans une boîte

soigneusement fermée. Je serai moins sévère avec vous ; il ne vous en coûtera que dix dollars d'amende et dix dollars pour réparation du préjudice causé à ce brave *policeman*. Remerciez-le de sa bonté ; s'il eût serré les doigts, vous étiez mort.

Le petit homme tira d'un portefeuille graisseux quelques billets qu'il tendit d'assez mauvaise grâce au greffier ; il sortit en soupirant, salué au dehors par les huées de la foule qui applaudissait le *policeman*. Goliath, cette fois, avait battu David ; il est vrai qu'il avait mis la justice dans son jeu.

Après le chevalier de madame Polichinelle, défilèrent devant nous les habitués de la police correctionnelle : mendiants, vagabonds, ivrognes, débauchés, batailleurs, escrocs, joueurs et autres filous : toutes les misères et tous les vices. À voir de quelle façon rapide et sûre Humbug instruisait et jugeait chaque affaire, à voir surtout comment le condamné acceptait sans se plaindre un châtiment prévu, je me réconciliai avec la procédure américaine. La publicité de l'instruction criminelle pourrait bien être une de ces découvertes modernes qui suppriment le temps. En saisissant dans leur premier feu les paroles de toutes les parties, au lieu de les figer sur un papier qui n'en garde ni le son ni le sens ; en mettant face à face accusés, accusateurs, témoins, avocats, le juge américain condense en quelques instants la vérité, qui trop souvent chez nous s'évapore dans les mille canaux où nous la refroidissons. Faire bonne et prompte justice sans entamer la liberté, voilà le problème que ces Yankees ont résolu. La science nous a trompés, le hasard les a servis.

Sur un point cependant il me restait quelque scrupule. Je demandai à Humbug s'il n'était pas effrayé de son pouvoir. Avoir dans ses mains la fortune, l'honneur et la liberté de tant d'accusés, être seul à en disposer, c'est une responsabilité terrible ; ne vaudrait-il pas mieux la partager ?

— Non, répondit Humbug, l'intérêt de la justice s'y oppose. Former un tribunal de trois ou quatre juges, ce n'est pas multiplier la responsabilité, c'est la diviser ; l'accusé y perd sa meilleure garantie. Seul, et sous l'œil du public, il me semble que Dieu me regarde ; je sens toute la sainteté du devoir que je remplis. Plus j'aurais de confrères, moins je me croirais engagé. Qu'est-ce qu'un tiers, un cinquième, un dixième de responsabilité ? Et si le jugement est inique ou cruel, à qui s'en prendra l'opinion ?

— Cependant, lui dis-je, voyez le jury.

— C’est l’exemple que j’allais vous citer, me dit-il. En ce pays la majorité est souveraine ; c’est le nombre qui, en toutes choses, fait la loi. La justice seule est en dehors de cette condition. L’accord de onze jurés ne peut enlever à l’accusé ni la vie ni l’honneur ; il suffit de l’abstention d’un seul homme pour tenir leur verdict en échec. D’où vient cela ? C’est qu’il y a ici une question morale et non pas un problème d’arithmétique ; la voix qui absout a peut-être plus de poids que les onze voix qui condamnent. Aussi, ce que demande le législateur, ce n’est pas la majorité, c’est l’unanimité. Ce qu’il lui faut, ce n’est pas une responsabilité divisée en douze parties, ce sont douze responsabilités. Vous voyez qu’il n’y a pas même en ceci l’apparence d’une exception ; c’est toujours la même règle, mais renforcée : unité de juge, pleine et entière responsabilité.

Ce raisonnement me surprit ; j’avais toujours cru que l’unanimité du jury était un de ces vieux restes de barbarie féodale, qui nous amusent aux dépens de l’Angleterre, et nous font mieux sentir notre supériorité. Humbug troublait la sérénité de ma foi. En vain je me rappelais les sages paroles de Montaigne : « Oh ! que c’est un doux et mol chevet, et sain, que l’ignorance et l’incuriosité à reposer une tête bien faite ! » Le doute est comme la pluie, nul voyageur n’y échappe. Français ! voulez-vous garder ce légitime orgueil, cette juste satisfaction de vous-mêmes, qui fait votre force et votre joie, ne perdez jamais de vue vos girouettes !

Un mouvement qui se fit dans l’auditoire, mouvement suivi d’un long murmure, nous annonça l’arrivée d’un personnage important. Un gros homme s’avança majestueusement, la tête droite, les yeux demi-fermés, soufflant à chaque pas et ne regardant personne, Arrivé à la table des plaignants, il salua Humbug d’un signe de main familier et d’un sourire protecteur. C’était le banquier Little, portant sur ses joues bouffies l’insolence de ses vingt millions.

Derrière lui, deux *policemen* amenaient un homme de grande taille, maigre, la figure cave, les yeux ardents, l’air d’un joueur qui a risqué sa vie sur une carte, et qui a perdu. Il se laissa tomber sur le siège des accusés et se cacha le visage dans ses deux mains.

— Monsieur, dit le banquier, ce matin on a présenté à ma caisse cette traite de deux mille dollars, que je dépose sur votre bureau. Mon caissier, un garçon intelligent, vous le connaissez, Humbug, ne trouvant pas ce payement indiqué sur le carnet d’échéance, a eu l’idée de m’apporter ce billet, malgré l’insignifiance de la somme. Le nom du

tireur, les endos, mon acceptation, tout est faux. Depuis ce matin, on s'est déjà présenté trois fois avec des billets semblables, qu'on a eu soin de ne pas me laisser. C'est un coup monté entre un certain nombre de fripons. On avait calculé que je serais nommé maire, qu'aujourd'hui, je serais absent et que mon caissier n'oserait refuser des traites signées de mon nom. J'ai saisi monsieur ; c'est à la justice à découvrir ses complices.

— Accusé, dit Humbug, avez-vous quelque chose à répondre ? Songez qu'on prendra note de toutes vos paroles, et qu'on s'en servira contre vous ; réfléchissez avant de parler.

— Je n'ai rien dire, quant à présent, murmura le prévenu.

— Je suis donc obligé de vous renvoyer en cour d'assises pour crime de faux, ajouta Humbug d'une voix émue. Pouvez-vous fournir deux cautions de cinq mille dollars chacune ? Autrement je serai obligé de vous retenir en prison.

— J'essayerai de trouver des garants, répondit l'accusé.

— Fort bien. Montez en voiture avec deux *policemen* et voyez vos amis. À votre retour, nous irons avec vous visiter vos livres, et au besoin prendre d'autres précautions.

— Laisser en liberté ce faussaire, dis-je à Humbug, y pensez-vous ? Il a des complices, il les avertira, et de plus il se sauvera.

— La loi, répondit le juge, n'établit la prison préventive que pour les crimes emportant la peine capitale. En tout le reste, elle s'en remet à la discrétion du magistrat. Pourquoi voulez-vous que j'ôte à cet homme le moyen de se défendre ? Est-ce afin qu'il, comparaisse en cour d'assises comme une victime, et que l'intérêt s'attache, non pas au volé, mais au voleur ? İl faudra des vérifications, des expertises, des enquêtes ; est-ce que tout cela peut se faire à l'aveugle en l'absence du prévenu ? Est-ce que l'accusé n'a pas le droit de discuter et de critiquer toutes les charges amoncelées contre lui ? L'instruction criminelle n'est pas une peine, c'est la recherche de la vérité.

— Avec votre fausse humanité, m'écriai-je, vous désarmez la société ; ce n'est pas ainsi que j'entends la justice.

— Comment donc l'entendez-vous ? demanda Humbug.

— Permettez-moi une comparaison, répondis-je. Dans la société, comme dans une forêt, il y a des oiseaux de proie, des animaux de rapine : ce sont les ennemis auxquels la police et la justice font une chasse continuelle. La police les traque, la justice les attend au passage ; le

magistrat, chasseur habile, abat et détruit cette engeance maudite. Demandez au loup une caution, offrez un sauf-conduit au renard, vous verrez ce que deviendront les moutons et les poules. Protéger les honnêtes gens, c'est le premier devoir de la justice ; aux méchants, elle ne doit que le châtiment et l'extermination.

— Cher ami, dit Humbug, vos plaisanteries sont cruelles.

Quænam ista jocandi
Sævitia.

S'il y a des loups parmi les pauvres humains, ce que je suis loin de nier, au moins ont-ils la même peau que les brebis ; avant de tuer le brigand, il faut le reconnaître. C'est là une œuvre qui demande une main plus délicate que celle du chasseur. La justice n'est, sous un autre nom, que la société, mère de tous les citoyens ; jusqu'à la condamnation, elle croit à l'innocence de ses enfants. Cette confiance maternelle n'est pas un vain mot ; c'est une tendresse active qui protège et soutient le prévenu, sans l'abandonner d'un moment. Vous croyez peut-être que c'est le jury qui punit le crime ; détrompez-vous. L'instruction se fait chez nous de façon si large, si libre, si généreuse, qu'à vrai dire c'est le coupable qui se condamne lui-même et qui accepte l'expiation. Suivez nos cours d'assises, vous verrez que ce qui désarme l'accusé, c'est la douceur même de notre procédure. Attaqué, on se révolte ; insulté, on outrage ; l'orgueil et la colère soutiennent le scélérat tout autant que l'honnête homme ; mais se justifier quand les faits seuls vous accusent, exposer simplement sa conduite, rendre compte de ses actions, c'est le privilège de l'innocence. Rien n'effraye un criminel comme de se sentir seul en face de lui-même, ayant pour témoin et pour juges le président qui le protège et le jury qui l'écoute. Aussi le plus souvent finit-il par avouer sa faute, ou par se renfermer dans un silence qui est un aveu. Ce que vous appelez la faiblesse de nos lois est ce qui en fait la vertu et la beauté.

— Je ne comprends rien à votre philanthropie chimérique, lui répondis-je ; ce n'est pas ainsi qu'on entend et qu'on pratique la justice…

— À Kharkoff, chez les Cosaques ! interrompit Humbug en riant ; je le crois, ces gens-là ne sont pas chrétiens.

— Ils sont chrétiens comme moi, répliquai-je, mais…

— Bonjour, mon juge, cria, tandis qu'on l'enfermait dans la loge, un homme à figure violacée, avec des yeux qui lui sortaient de la tête

comme à une écrevisse, et une voix asthmatique et enrouée : c'est moi, Paddy, vous me reconnaissez.

— Deux fois en quatre jours, c'est trop, dit Humbug.

— Excusez, mon magistrat, dit le prévenu en montrant les *policemen*, c'est la faute de ces messieurs. Ils sont sans pitié pour le pauvre monde. Hier, dimanche, je sors pour me promener tranquillement, une bouteille de gin au poing, comme un bon chrétien qui ne veut pas devenir enragé faute de trouver à boire un jour de sabbat. Je rencontre ce grand diable là-bas, je lui demande poliment le chemin de l'hôpital. — « Tu l'as dans la main, me répond-il ». — Ça, dis-je en tirant ma fiole, c'est la consolation de la vie. — « C'est ton ennemi, réplique-t-il ». — Eh bien, *policeman*, il faut aimer ses ennemis. Là-dessus je bois à ma santé, et je me cogne nez à nez avec Patrick O'Shea, un compatriote, un fils de la verte Érin, un ennemi des Saxons. Le dimanche, on ne rencontre pas un ami sans boxer un peu avec lui ; histoire de rire, n'est-ce pas, mon juge ? Nous ne saignions pas encore que le *policeman* me met la main sur l'épaule. — « As-tu trois dollars ? dit-il. » — Non, ma poche est percée, ma femme ne l'a pas raccommodée. — « Si tu n'as pas de quoi payer l'amende, ajoute-t-il, pourquoi te bats-tu ? »

Je lui réponds : — *Policeman*, vous avez raison ; chacun doit s'amuser suivant ses moyens. — Là-dessus je m'en vais bras dessus, bras dessous avec Patrick, toujours amis. Mais voilà que Patrick se met à me taquiner sur les élections dernières ; c'est un démocrate. — « Ton juge, dit-il (c'est de vous qu'il parlait, mon magistrat), ne vaut pas les quatre fers d'un chien ; quant au docteur, on assure que c'est un sorcier. »

Naturellement je lui ferme la bouche avec un coup de poing ; il me répond de même ; je lui passe la jambe ; le voilà par terre : — Je t'étrangle, lui dis-je, si tu n'avoues pas. — Et je l'ai forcé d'avouer.

— Quoi donc ? demanda Humbug.

— Eh bien, mon juge, que vous valiez les quatre fers d'un chien, et que le docteur n'était pas sorcier.

— Paddy, reprit Humbug d'un air sérieux, nous vous remercions de votre bonne opinion à notre endroit ; mais pour vous être grisé et battu dans la rue, cela vous coûtera dix dollars.

— Dix dollars ! s'écria l'ivrogne, où voulez-vous que je les prenne ?

— Si vous ne les trouvez pas d'ici à demain, cinq jours de prison vous vaudront quittance.

— Et ma femme, et mes enfants ? murmura Paddy.

— C'était hier qu'il fallait y penser, répondit le juge ; aujourd'hui il est trop tard.

— Pharisiens, m'écriai-je, enfin je vous tiens. Vous avez deux poids et deux mesures. Grâce à son argent, le riche peut se permettre tous les vices ; le pauvre va expier en prison le seul crime que vous ne pardonnez pas : la misère. Est-ce là de l'équité ? Pour un même délit, je n'admets qu'une même peine ; enfermez tous les coupables ou n'enfermez personne. La justice n'est qu'un autre nom de l'égalité !

— Heureux logiciens, dit Humbug, admirables conducteurs des peuples ! peu vous importe de tuer la liberté, pourvu que vous la meniez en ligne droite à l'abîme. Le jour où les bourreaux russes ont fait mourir sous le knout les nobles et les femmes, je soupçonne, sublime docteur de Kharkoff, que votre cœur a tressailli ; vous vous êtes écrié : — Grande victoire de l'égalité !

— Non, non, dis-je à mon tour ; j'ai l'horreur du despotisme ; je veux l'égalité qui élève, et non point l'égalité qui abaisse ; je demande qu'on traite les serfs comme des nobles, et non pas les nobles comme des serfs.

— Fort bien, mon bon ami, reprit le juge ; mais c'est ici que commence la difficulté. Il y a toujours un point, où, à moins d'imiter Procuste, le plus parfait des logiciens, vous n'en arriverez jamais à l'égalité.

— Nos vieilles lois saxonnes, que vous trouvez dures, et que je trouve justes et douces, prennent toujours souci de ménager la liberté. Hormis les crimes atroces, elles s'attaquent à la bourse et non pas à la personne du coupable. Si le vrai moyen d'arrêter l'homme que la passion entraîne est de lui mettre sous les yeux la responsabilité qui l'attend, rien ne vaut les peines pécuniaires, croyez-en l'expérience. Il est des pays où l'adultère est une gentillesse ; le manque de foi, un jeu permis ; le duel, un exploit qui honore jusqu'au scélérat. Chez nous, on ne séduit ni la femme ni la fille de son voisin, et on ne tue pas les gens pour réparer l'injure qu'on leur a faite. Pourquoi ? Par la raison toute prosaïque qu'il faut payer quinze ou vingt mille dollars chacune de ces aimables folies. Personne ne se soucie de se ruiner pour être la fable de la ville, et avoir les rieurs contre soi par-dessus le marché.

— Telle est la loi ; un usage dix fois séculaire en a consacré la force et la sagesse. Mais que faire quand le condamné n'a rien ? Faut-il donner au pauvre un privilège d'impunité, faut-il sacrifier la liberté par

amour de l'uniformité ? Nos ancêtres ont décidé, et nous avons gardé leur maxime : *Qui ne peut payer de sa poche paye de sa peau : luat cum corio*. Chez nous l'amende est la règle, la prison est l'exception. Pourquoi ? Parce que la liberté est le principe ; à vrai dire, la prison n'est qu'un moyen d'exécution contre un débiteur insolvable. Que voyez-vous d'injuste en tout ceci ?

— Je n'y vois point l'égalité, répondis-je.

— Eh bien, docteur, vous êtes aveugle. Il y a deux espèces d'égalité : l'une, qui ne convient pas aux sociétés humaines, est cette égalité matérielle et brutale qui ne tient compte ni de l'âge, ni du rang, ni de la fortune. Les mêmes peines dans des conditions inégales, c'est l'égalité absolue et la suprême injustice. L'autre égalité est celle qui proportionne le châtiment, non pas à la définition du délit, qui n'est qu'un mot, mais à l'acte même et à la personne du coupable. Au riche une lourde amende, au pauvre une amende légère, et à défaut du payement quelques jours de prison, c'est une loi où la justice et l'égalité véritable trouvent leur compte, non moins que la liberté.

— Paddy ! m'écriai-je en appelant l'ivrogne qui leva vers moi ses gros yeux étonnés : prenez ces dix dollars, payez votre amende, mon brave, retournez en paix chez vous, et ne péchez plus. — Voici ma réponse, ajoutai-je en me tournant vers Humbug : c'est une protestation contre l'iniquité de vos lois.

— C'est la justification de leur excellence, répondit-il. Si, par amour de l'égalité, nous avions établi la prison comme peine de l'ivresse, quel secours auriez-vous pu porter à cette intéressante victime ? L'amende, au contraire, a ce grand mérite que les âmes tendres peuvent toujours corriger la dureté de nos jugements. Et, quoi qu'en disent les légistes, cette race au cœur de pierre, quand il y a lutte entre la charité et la justice, il est bon que le dernier mot reste à la charité.

— Merci, docteur, cria Paddy en m'écrasant les doigts entre ses mains ; je vais boire à votre santé ; le premier qui osera dire que vous êtes sorcier, je l'assomme, foi de chrétien !

— Voilà un homme corrigé, dit Humbug. Maintenant, s'il n'y a plus rien à l'ordre du jour, levons l'audience.

Je le reconduisis à son cabinet ; nous y trouvâmes le président d'assises dans une grande agitation.

— Je vous attendais, dit-il à Humbug ; vous me voyez dans un embarras extrême. Le jury est assemblé, l'attorney général me manque

de parole. Il m'écrit qu'il est au lit, retenu par de telles douleurs d'entrailles, qu'il lui est impossible de se lever.

— Des entrailles… un attorney général ! Cela est invraisemblable, s'écria Humbug.

— Mon ami, ne riez pas, venez à mon secours. Donnez-moi quelqu'un qui puisse remplacer notre accusateur public.

— Prenez ce cher Daniel, dit le juge toujours prêt à rire. Voilà l'homme que vous cherchez. Il est avocat et docteur de l'université de Kharkoff ; c'est un prodige de gravité, d'inflexibilité, de légalité et de sentimentalité. Vous avez là, en une seule personne, Coke, Mansfield, Erskine et le reste.

— Venez vite, monsieur, dit le président en me prenant le bras ; vous me sauvez la vie.

— Permettez, lui dis-je…

— Non, non, interrompit-il, je n'écoute rien. Point de fausse modestie ; vous êtes docteur, cela suffit.

Du même coup Humbug me saisit par l'autre bras ; je fus entraîné dans la salle, présenté au jury, et installé sans avoir pu souffler mot. Humbug se mit auprès de moi, et, tout souriant de ma mésaventure, me montra au banc de la défense Fox stupéfait, qui me regardait en fermant les yeux.

Il n'y avait plus à s'en dédire ; le sort, qui se riait de moi, me condamnait à jouer une nouvelle comédie : *l'Attorney malgré lui*.

CHAPITRE XXIV

UN ATTORNEY GÉNÉRAL.

Mon cher lecteur, si jamais une main traîtresse vous a jeté à l'eau par surprise, et sans que vous sachiez nager, vous pouvez vous faire une idée de ma triste situation. Je ne me sentais pas en état de dire deux mots de suite, mais me retirer eût été ridicule ; il n'y aurait pas eu assez de sifflets pour moi dans toute la ville ; je résolus donc de faire contre fortune bon cœur, et de soutenir mon rôle jusqu'au bout.

Tirant mon carnet, j'en arrachai des feuilles, sur lesquelles je me mis à écrire de souvenir quelques-unes de ces belles phrases qui ne disent rien, mais qui font le plus grand effet, quand on les place à propos dans une improvisation soigneusement préparée. Ainsi armé, j'attendis la bataille, avec la fermeté d'un soldat qui va au feu, en se disant qu'il y restera.

Le premier accusé qu'on amena était un scélérat abominable, qui avait lentement empoisonné sa femme, après lui avoir dicté un testament ; le crime était flagrant, les preuves écrasantes, aussi le misérable n'essaya-t-il pas même de se défendre.

— Je plaide *coupable*, murmura-t-il d'une voix tremblante, la figure pâle, l'œil égaré. La mort, je demande la mort. Qu'on me délivre de la vie.

Il se fit un profond silence dans toute l'assemblée.

Je me levai majestueusement, je mis mon lorgnon à cheval sur mon nez, je toussai trois fois, et tenant mes cartes dans la main gauche, tandis que je remuais le bras droit en cadence, je commençai d'une voix basse et lente :

« Monsieur le président, messieurs les jurés,

Nemo auditur perire volens, on n'écoute pas celui qui veut mourir, c'est là une de ces grandes et salutaires maximes que nous a laissées la profonde sagesse de nos vénérables ancêtres, sagesse bien supérieure à la folle science et à l'orgueilleuse raison des générations d'aujourd'hui. *Nemo auditur perire volens*, c'est une maxime qui n'a pas été inventée

seulement pour protéger le coupable contre son propre désespoir, mais pour assurer à la société la juste satisfaction d'une vengeance légitime.

Oui, messieurs, quand un crime exécrable a été commis ; quand notre admirable cité, toute rajeunie par la splendeur de tes glorieuses constructions qui font un honneur infini au génie prodigieux de notre habile et sage édilité, quand, dis-je, notre cité, Rome moderne, mille fois plus belle et plus grande que la Rome des Césars, se réveille au matin, terrifiée par la nouvelle imprévue d'un de ces horribles attentats qui révèlent une dépravation inqualifiable, fruit empoisonné d'une civilisation que les révolutions et le journalisme ont corrompue ; alors, messieurs, la justice, qui veille toujours, doit accomplir une mission sacrée, mission aussi difficile que grandiose. À défaut d'une parole facile, à défaut de cette éloquence magistrale, apanage de tant de mes illustres collègues, que je ne nomme pas pour épargner leur trop grande modestie, des magistrats qui du moins s'inspirent de leur conscience apportent dans cette enceinte leur énergique conviction, leur humble et ferme dévouement à la cause de l'ordre, des lois et de la société.

Ici, messieurs les jurés, ici se donne un grand et beau spectacle, ici recommence dans tous ses détails une tragédie, douloureuse sans doute pour les honnêtes gens, mais nécessaire à l'expiation du crime, et à l'édification du pays tout entier. Dans ce drame effroyable, la débauche fait l'exposition, la convoitise remplit le second acte, le poison en est le nœud, l'instruction, par sa merveilleuse habileté, en précipite les terribles péripéties, et nous en arrivons au dénouement fatal et prochain. Ce dénouement vengeur, il est dans vos mains, messieurs les jurés, votre verdict n'est pas douteux. Écrasé sous le poids de sa faute, vaincu par la justice, le coupable a tout avoué ; il est là devant vous accablé, terrassé par le remords. Sa condamnation est écrite sur son front scélérat, comme elle est écrite dans vos nobles cœurs.

Qu'il ne croie pas que cet aveu forcé puisse l'affranchir de la honte qu'il a méritée. C'est en vain qu'il détourne sa tête criminelle, c'est en vain qu'il éloigne de ses lèvres impures le calice amer que son crime exécrable lui a préparé ; la loi aveugle et muette, la loi justement inexorable, la loi saintement impitoyable, veut qu'il boive son forfait jusqu'à la lie. Son supplice est le châtiment du passé et la leçon de l'avenir. »

— Assez, pour Dieu, assez, me dit Humbug en me tirant par le pan de mon habit. *Res sacra miser*[40], mon bon ami.

— Laissez-moi donc, lui dis-je avec un geste d'impatience. L'accusation n'a rien à faire avec l'humanité.

— C'est à nous, continuai-je en m'animant, c'est à nous, ministre de la vindicte publique, c'est à nous, représentant de la société outragée, c'est à nous qu'incombe le pénible et saint devoir de faire taire jusqu'aux palpitations de notre cœur d'homme, c'est à nous qu'il appartient de remuer cette fange, et de surmonter d'invincibles dégoûts, c'est à nous… »

Imprudent ! dans un geste magnifique j'élevai les bras, j'ouvris les deux mains ; voilà tous mes papiers à terre et mon éloquence avec eux ; je me baissai pour ramasser le tout ensemble, l'accusé profita de ce hasard malheureux, et, se levant brusquement :

— Monsieur le président, dit-il, combien de temps souffrirez-vous que l'attorney général joue avec moi comme un chat avec une souris ? La loi dit que vous êtes l'avocat de l'accusé ; pourquoi laissez-vous insulter à ma misère ? J'attends l'arrêt, qu'est-il besoin de prolonger mon supplice ?

— Il a raison, dit un juré malappris, nous sommes ici pour faire justice, et non pas pour entendre un sermon.

J'allais parler ; le président m'arrêta d'un signe de main, et, se couvrant, il prononça purement et simplement la condamnation du coupable et la peine de mort. Nul résumé, nulles paroles bien senties, nulle leçon donnée ni à l'accusé, ni au jury, ni au public, rien qui ajoutât à la solennité de cette scène palpitante d'intérêt. Tout au contraire, avec une familiarité de mauvais goût il se mit à pactiser avec le coupable.

— Condamné, dit-il, désormais vous n'avez plus rien à attendre de la miséricorde des hommes, il ne vous reste plus qu'à compter avec la justice de Dieu. Combien vous faut-il de jours pour régler vos affaires et mettre en ordre votre conscience ?

— Trois jours suffiront, répondit-il, j'ai hâte d'en finir.

— Eh bien ! reprit le président, dans cinq jours, à compter de l'heure présente, vous comparaîtrez devant le seul juge qui puisse vous pardonner.

---

[40] Le malheureux est chose sacrée.

Le condamné salua le président avec respect et sortit en me lançant un regard qui me troubla. N'avais-je pas fait mon devoir ? Doit-on de la pitié même aux assassins ?

On introduisit le second accusé. C'était un effronté coquin qui, sorti du bagne depuis deux jours, s'était rendu coupable d'effraction, de vol et de tentative d'assassinat. Il avait brisé les fenêtres d'une maison de Montmorency, menacé une malheureuse servante qui gardait le logis, puis il avait tout pris, jusqu'à la voiture et aux chevaux.

La figure de ce drôle suffisait pour le faire condamner. C'était la scélératesse en personne. On voyait un homme pour qui la société n'était qu'une ennemie, et qui avait autant de mépris pour la loi que de haine pour le magistrat ; en un mot, une de ces bêtes farouches qu'il faut tuer pour n'en être pas dévoré.

— Prévenu, dit le président, plaidez-vous coupable ou non coupable ?

— La question est adroite, répondit le voleur avec une audacieuse nonchalance. Coupable, ou non coupable ? Ni vous ni moi n'en savons rien avant d'avoir entendu les témoins.

— Messieurs les jurés, m'écriai-je, qu'avons-nous besoin d'en écouter davantage ? Retenez cet aveu. Est-ce que jamais un innocent hésiterait un instant à proclamer sa non-culpabilité ? Il n'y a qu'un scélérat de profession qui ait cette effronterie. Voyez si ce misérable ne porte pas le crime écrit sur son visage impudent ?

— Je proteste contre cette théorie, cria le défenseur du prévenu.

Cette voix glapissante me fit tressaillir : une fois encore la fortune moqueuse me mettait en face de Fox, mon éternel ennemi.

— Oui, continua-t-il, je proteste, et je protesterai toujours contre une doctrine qui n'a jamais été reçue devant les tribunaux de la libre Amérique. Vous n'avez pas le droit de torturer les paroles d'un accusé pour en tirer une condamnation. Vous n'avez pas le droit d'interpréter sa tenue, son geste, le ton de son langage pour en conclure sa culpabilité. S'il était permis d'invoquer ces signes trompeurs que la passion explique à son gré, qui donc échapperait à l'éloquence de messieurs les attorneys généraux ? — L'accusé se tait ? c'est que le remords l'accable, le silence est un aveu. — L'accusé proteste avec calme ? c'est un effronté, l'effronterie est un aveu. — Il s'emporte, il raille ? c'est un insolent qui outrage la justice ; l'insulte est un aveu. Faiblesse, énergie, humilité, orgueil, larmes, colères, tout est aveu pour des esprits

prévenus, qui ne voient rien que d'un côté. Eh ! messieurs, commencer par établir les caractères physiques de la vertu et du crime. Quand la science aura réalisé les rêves de Lavater, vous condamnerez les gens sur la mine ; jusque-là laissez aux diseurs de bonne aventure cet art perfide et dangereux. La justice ne connaît que les faits, ne discute que les faits, ne prononce que sur les faits. C'est là sa sécurité et sa grandeur. Que monsieur l'attorney général garde son talent pour une meilleure occasion ; passons à l'audition des témoins.

— Monsieur le président, m'écriai-je, c'est par respect pour la cour que j'ai souffert jusqu'au bout l'impertinence de ces paroles ; un attorney général n'a point de leçons à recevoir d'un avocat, je requiers…

— Du calme, monsieur, dit le magistrat. Tout est permis à la défense, hormis l'injure ; les paroles de l'honorable avocat n'excèdent en rien le droit de sa fonction. Quant à sa doctrine, c'est celle que nos précédents ont consacrée. Vous trouverez dans tous nos recueils ces principes que je me fais honneur de professer.

Je tombai sur mon siège comme un Titan foudroyé. Le président, devenu l'apôtre de théories qui font descendre l'accusation au niveau de la défense ; le président, déserteur de nos rangs et se faisant le complice de l'avocat, c'était le dernier coup ! Si c'est là ce que les Yankees appellent la justice, je ne m'y connais plus. Qu'on parcoure l'Europe civilisée, on n'y verra rien de pareil.

— Très bien, me dit l'excellent Humbug, pour me rendre un peu de courage. Vous parlez comme un sénateur ; trop de zèle seulement. Modérez-vous, mon bon ami, vous ferez plus d'effet.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. On appela les témoins ; je m'attendais à ce que le président seul les interrogerait de concert avec moi. Vaine espérance ! Le président était une statue impassible ; en face de lui, l'accusé gardait le même silence. Quand je voulus l'interroger, un cri général m'apprit que, suivant la loi yankee, il n'y de faveur que pour les coquins. À voir le magistrat et le prévenu, tous deux immobiles et muets, on eût dit qu'étrangers à ce qui se passait à l'audience, ils étaient les juges du camp. Les combattants, ou plutôt les victimes, étaient les témoins, livrés à la merci de l'avocat, interrogés, démentis, blâmés, harcelés par un homme sans caractère public, et qui n'avait d'autre titre que de défendre la douteuse innocence d'un coquin vieilli

dans le crime. Dans ce renversement de toutes les idées reçues, on eût pris l'accusé pour un témoin, les témoins pour des accusés.

Une des questions faites par Fox me parut si impertinente, que je m'opposai à ce que le témoin répondît.

— De quel droit ? s'écria Fox, toujours furieux.

— Vous oubliez, lui dis-je, que je n'ai point de compte à vous rendre ; je suis le représentant de l'État.

— Qu'est-ce que cette nouvelle chimère ? reprit-il avec son insolence habituelle. Il n'y a point d'État dans cette enceinte. Il n'y a place ici que pour la justice, admirablement représentée par l'impartialité du magistrat et la sagesse du jury. Vous êtes avocat comme moi, rien de plus. Je représente l'accusé, vous représentez le plaignant, à qui la société vous donne pour soutien. Vous n'avez pas un droit qui ne m'appartienne ; je n'ai pas un privilège que vous ne puissiez revendiquer. S'il en était autrement les balances de la justice seraient faussées, l'accusation serait plus forte que la défense ; que deviendrait la liberté du citoyen ?

— Monsieur le président, dis-je, est-ce encore là une de ces théories que vos précédents consacrent ?

— Monsieur l'attorney général, répondit-il d'un ton attristé, votre demande m'étonne. Dans un pays libre, est-ce que l'égalité de l'accusation et de la défense peut faire question ?

Je n'avais plus qu'à me taire ; je laissai Fox torturer les témoins à son aise. Une seule chose me consola. Il n'y a point d'abus qui, à côté de mille inconvénients, ne porte avec soi quelque petit avantage. Habitués dès l'enfance aux rudes épreuves de la vie publique, les témoins ne se laissaient point intimider par l'âpreté des questions qu'on leur adressait. Dans ce duel de paroles, Fox n'avait pas toujours le dessus. Il est vrai qu'il avait la peau dure ; il se relevait chaque fois avec une rage nouvelle. Jamais on n'a défendu la liberté d'un homme avec une énergie plus désespérée.

Parmi les témoins figurait Seth le quaker, personnage important à Montmorency, en sa qualité d'aubergiste. Seth en voulait à l'avocat depuis son échec du matin, aussi lui répondit-il avec une malice qui me fit sourire en dépit de ma mauvaise humeur.

— Connais-tu l'accusé ? demanda Fox.

— Oui, dit le quaker, je le connais pour son malheur et pour le mien.

Oserais-tu affirmer, par serment, qu'il est un malhonnête homme ?

— Je n’ai jamais dit qu’on l’eût accusé d’être un honnête homme, répondit l’ami Seth avec la plus grande placidité.

— Quel intérêt avait-il à voler une voiture et des chevaux ?

— Aucun, que je sache, dit le quaker. Il eût mieux fait de les acheter et de ne pas les payer, à l’exemple d’honorables *gentlemen.* Peut-être n’avait-il pas leur crédit.

Après l’aubergiste, ce fut le tour de la servante, grosse blonde à l’air candide et réjoui, mais qui n’en avait pas moins bec et ongles comme toute fille des champs.

— Vous prétendez, dit l’avocat, que vous reconnaissez l’accusé ; vous affirmez qu’il vous a adressé des menaces dans un langage plus qu’inconvenant.

— Oui, monsieur, murmura-t-elle en rougissant.

— Parlez plus haut, dit Fox, messieurs les jurés ne vous entendent pas.

— Je ne peux pas, reprit-elle, tout émue.

— Vous le pouvez ; faites comme moi, criez.

— Vous, c’est différent, dit-elle, c’est votre métier ; tout petit on vous a élevé pour ça.

— Vous affirmez, continua Fox, que l’accusé s’est servi de paroles abominables, si abominables, messieurs les jurés, que la pudeur m’empêche de les répéter en public.

— Oui, monsieur, dit la pauvre fille en rougissant de plus belle.

— Fort bien, répétez ces paroles à la cour et au jury.

— Monsieur, dit-elle en se redressant, si votre pudeur ne vous permet pas de reproduire ces paroles, vous ne supposez pas que la mienne me le permette davantage.

— Très bien, répondit Fox sans se déconcerter ; le jury appréciera. Vous avez dit que l’accusé parlait comme un effronté. Savez-vous ce que c’est que de parler comme un effronté ?

— Je m’en doute, dit-elle, en regardant l’avocat d’une telle façon que l’assemblée se mit à rire et que Fox abandonna le témoin.

La liste des témoins épuisée, je pris la parole ; la colère me rendait éloquent, je le sentais ; aussi je m’abandonnai au plaisir de déclamer. Dans un réquisitoire qui méritait d’être sténographié, je fis l’histoire complète de ce brigand. Je le saisis au berceau pour ne le lâcher que devant le tribunal, où il allait enfin recevoir un juste châtiment. D’abord, je le peignis à trois ans, comme un de ces enfants maudits qui

n’ont jamais fait sourire leur mère ; puis je l’accompagnai à l’école, je le montrai paresseux, menteur, querelleur, et préludant à la potence en volant des noix et des prunes aux arbres du chemin. Par une fortune inouïe, j’avais retrouvé parmi les témoins, trois honnêtes camarades qui, vingt-cinq ans plus tôt, avaient fait la maraude avec ce futur scélérat. De l’école je passai à l’atelier, et là je traçai de cet homme un portrait horrible qui devait être ressemblant. Je fis contre l’ivrognerie, *ce poison* cri*minel*, une tirade qui enleva l’auditoire ; j’étais encore à dix ans du crime, que déjà l’accusé était perdu dans l’opinion du public. Après mon discours, si quelque chose pouvait étonner, c’est qu’à quinze ans il n’eût pas tué son père. Que ce scélérat eût l’âme parricide, je n’en doutais pas, je le dis aux jurés ; mais le ciel avait épargné à ce drôle le plus grand de tous les crimes ; le misérable avait le bonheur d’être orphelin !

Tandis que l’assemblée était suspendue à mes lèvres éloquentes, je regardais le prévenu qui se tordait sous le fouet de mes paroles vengeresses. Terrassé par mes reproches, hors d’état de résister à ses remords violemment éveillés, il se leva et, m’interrompant :

— Président, cria-t-il d’une voix enrouée, si ça doit durer longtemps comme ça, j’en ai assez, je m’avoue coupable. J’aime mieux faire mes cinq ans que d’écouter ce monsieur.

— Malheureux, dit Fox, y pensez-vous ? Retirez ces paroles funestes.

— Non, non, dit-il, ce monsieur *m’embête* ; je donnerais ma tête pour le faire taire.

— Accusé, dit le président, réfléchissez avant de faire une déclaration qui vous perd. Songez que si vous renouvelez de sang-froid cet aveu, je n’ai plus qu’à prononcer votre condamnation.

— Mon président, dit-il, je vous remercie, vous êtes un digne magistrat ; vous n’écrasez pas un pauvre ver de terre qui est dans la peine. Que voulez-vous, je n’ai pas de chance ; si je tombais sur le dos, je me casserais le nez. Après tout, j’ai volé, que justice se fasse. Mais pour ce que j’ai dit à ma mère, ou ce que j’ai fait à l’école quand j’étais gamin, m’est avis que ça ne regardait pas ce monsieur.

Ma victoire était complète. Vaincu par mon talent plus que par mes remords, le coupable avouait son crime, Pour comble de bonheur, Fox, dont je redoutais la langue audacieuse, ne pouvait plus me répondre. Force restait à la justice et à l’autorité.

La séance levée, un des jurés vint à moi et me serra la main. C'était un orateur célèbre, un esprit plein de ressources qui, plus d'une fois dans les Chambres, avait battu ses adversaires lorsqu'ils avaient raison. Un pareil suffrage ajoutait à mon triomphe ; aussi fut-ce avec une joie peu dissimulée que je reçus de si glorieuses félicitations.

— Je suis charmé de votre ingénieuse découverte, me dit mon nouvel ami. À la première occasion j'espère vous imiter, et n'être pas moins heureux que vous. Prendre un homme à la naissance, saisir dans son germe le vice, l'erreur, le préjugé, en décrire et en interpréter le long développement, c'est admirable. Je n'imagine pas que personne puisse sortir intact de cette revue historique ; avec votre procédé je me fais fort de démontrer que Caton était un scélérat et Socrate un athée.

— Je n'ai rien inventé, dis-je avec modestie ; vous me flattez.

— Non, dit-il ; jamais, dans ce pays, on n'a raisonné de cette façon subtile. C'est une logique nouvelle qui vous fait le plus grand honneur. Les Yankees sont des gens grossiers, qui poursuivent le crime et non pas l'homme, tandis que pour vous le fait matériel n'est rien, c'est l'homme qui est tout. Il n'y a pas preuve suffisante du forfait dont on accuse ce misérable ; qu'importe, s'il était capable de le commettre ? la présomption est contre lui, et d'ailleurs il est probable qu'il en a fait bien d'autres. Voilà ce que j'appelle une bonne justice, une justice qui protège la société et ne s'inquiète que du bien public. Êtes-vous Américain d'origine ?

— Cette brusque question vous étonne, continua-t-il sans deviner la cause de ma surprise. Excusez mon indiscrétion ; ma mère était Française, et je lui dois certaines idées qui ne sont jamais entrées dans une tête saxonne. Ces idées se rapprochent beaucoup des vôtres, et m'inspirent la plus vive sympathie pour l'originalité de votre talent.

— Pour moi, par exemple, l'État est tout ; et malgré le stupide bavardage d'ignorants moralistes, je soutiens qu'on ne peut mettre en balance l'intérêt de tout un peuple et le prétendu droit d'un chétif individu ! Je suis socialiste dans le bon sens du mot, l'État avant l'individu ! Les Yankees, au contraire, esprits bornés, cervelles étroites, ont apporté d'Angleterre un préjugé égoïste et sauvage. Qu'un juge manque de respect à une vieille bohémienne, qu'un attorney général perde patience en accusant un filou ou malmène un assassin, aussitôt il sort de terre un Saxon qui s'en va crier par-dessus les toits qu'on viole la grande Charte et qu'on outrage l'humanité. Et voilà une foule

imbécile qui accourt à la voix de l'aboyeur, et qui hurle après le magistrat comme des chiens après un cheval qui galope. On dirait d'un peuple de voleurs, chez qui chacun a peur de passer le lendemain en cour d'assises, et défend la liberté d'autrui par intérêt pour sa propre liberté. Grâce à la solidité de mes principes, ce n'est pas ainsi que j'entends la justice ; je vois avec plaisir qu'en Amérique nous sommes deux de même avis. On n'est pas un saint quand on paraît devant le jury, et j'aime mieux envoyer trois innocents à la potence que de laisser échapper vingt scélérats. Je suis un homme *carré* ; touchez là ; à nous deux nous referons l'éducation de ce peuple monotone qui n'a qu'un mot à la bouche : liberté !

Il prit congé de moi en me secouant la main de la façon la plus cordiale ; je le laissai faire. Chose étrange ! ses éloges ne me plaisaient plus ; mon succès me faisait peur.

— Si j'avais été trop loin, pensai-je ? Si je m'étais laissé emporter par l'ardeur de la poursuite, comme un chasseur qui n'écoute que sa passion ? Je ne me suis pas trompé, puisque le coupable avoue son crime ; mais les armes dont je me suis servi étaient-elles légitimes ? Tout est-il permis à la justice ? L'accusé n'a-t-il aucun droit au respect ?

Malgré moi ces pensées m'agitaient. L'idée de la vengeance publique ne me suffisait plus. J'entrevoyais vaguement une doctrine plus pure, une doctrine qui soumettait la justice humaine aux préceptes de l'Évangile. Je me disais que pour des chrétiens toute faiblesse est sainte, toute misère est sacrée, et qu'avec l'enfant, la femme, le pauvre et le coupable même, l'autorité doit se défier de sa force et craindre d'avoir trop raison.

CHAPITRE XXV

DINAH.

Au sortir de l'audience, je trouvai le quaker qui me félicita de mon habileté ; ce compliment me fit un plaisir médiocre. Humbug, au contraire, ne me dit rien ; j'aurais mieux aimé ses reproches ; je crois qu'en ce moment sa colère m'eût fait du bien.

Fox m'attendait dans la rue ; ses traits contractés, ses yeux brillants, trahissaient une passion qui ne peut plus se contenir.

— Vous devez être satisfait, cria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut. Voilà une victoire qui vous fait honneur. J'espère n'être pas le dernier à vous rendre justice. Il se trouvera bien un journal pour glorifier l'éloquence et la doctrine de M. l'attorney général. Un Jeffries, en Amérique, c'est un monstre qu'on n'a jamais vu, et qu'on ne reverra jamais ; il faut se hâter de l'admirer.

— Au reste, ajouta-t-il, furieux de mon silence, et serrant les dents, cela ne m'étonne guère. Il n'y a rien de cruel comme les gens qui ont des chagrins domestiques ; c'est une race sans pitié.

— Des chagrins domestiques ! dis-je en haussant les épaules. Vous perdez la tête, monsieur Fox ; vous ne savez plus à qui vous parlez.

— Vraiment ! répondit-il en ricanant, je croyais parler à l'heureux père de la trop aimable Suzanne.

La figure de cet homme m'effraya ; son rire diabolique me glaça jusque dans la moelle des os.

— Taisez-vous, lui dis-je, je vous défends de prononcer un nom que chacun doit respecter.

— Bah ! dit-il avec un sourire de dédain, voilà de la sévérité mal placée ?

— Misérable ! m'écriai-je en le saisissant au collet, explique-toi ou je t'écrase sur place.

— Messieurs, dit l'avocat en se débattant, je vous prends à témoin de cette violence. Monsieur Humbug, vous me ferez justice !

— Sans aucun doute, dit le magistrat. Demandez-moi des dommages-intérêts pour cette réponse un peu vive, je vous accorderai un dollar.

Mais si le docteur vous réclame à son tour trois ou quatre mille dollars, je ne vous ferai pas grâce d'un cents. Ce sera un plaisir pour moi que de châtier la calomnie.

— La calomnie ! s'écria Fox, qui écumait de rage. Où donc va tous les jours cette précieuse demoiselle, dont on ne peut prononcer le nom ? Est-ce ma faute si, chaque matin, en allant au palais, je l'aperçois qui se glisse avec mystère dans une des maisons les moins respectables de la ville ? Qui donc l'honorable fille de l'honorable attorney général peut-elle visiter dans la célèbre rue du Laurier ! Je l'y ai vue entrer il y a quelques heures ; je suppose qu'elle y est encore, car d'ordinaire elle y fait un long séjour. Attaquez-moi en calomnie, docteur, ce sera un scandale amusant ; je me vengerai !

J'étais tombé dans les bras de Humbug. Ma fille insultée ! ma Suzanne diffamée ? le coup était trop violent pour un père. Je n'y voyais plus ; tout mon corps tremblait ; la douleur et la colère m'étouffaient. Enfin, je pleurai ; pleurs de rage et de désespoir qui, sans adoucir ma peine, me rendirent un peu d'empire sur mes sens et me permirent de parler.

— Monsieur, dis-je à Fox, la rue du Laurier est à deux pas d'ici ; vous allez m'y suivre. Humbug, vous viendrez avec moi. Monsieur Seth, ne m'abandonnez pas. Surtout ne laissez pas fuir cet homme, il faut que justice se fasse ; elle se fera.

— Sois tranquille, ami Daniel, répondit le quaker, nous t'accompagnerons tous les trois. Il appuya sur ces derniers mots : *tous les trois*, regarda l'avocat de la tête aux pieds, et, retroussant ses manches, se mit à fendre l'air avec un nerf de bœuf qu'il tenait à la main.

— Messieurs, dit Fox avec un rire sardonique, je suis à vos ordres. Remarquez, je vous prie, que je ne suis pour rien dans une démarche que certaine personne pourra regretter. Il est encore temps de vous arrêter ; je ne suis point cruel ; mais je vous préviens qu'une fois entré dans cette maison, quelles que soient vos prières et vos larmes, je n'en sortirai qu'avec la ferme résolution de dire tout ce que j'y aurai vu.

— Marchons, monsieur, lui dis-je, je n'ai que faire de votre pitié. J'avançais comme un homme ivre, en me retenant au bras de Humbug. — Te soupçonner, ma Suzanne, je ne le pouvais pas ; je crois à ta pureté comme à celle des anges ; mais l'assurance de cet homme me troublait.

Je craignais un coup imprévu, une embûche, un guet-apens, que sais-je ? Hélas ! quand on aime, on n'a de courage que pour soi.

— Voici la maison, dit Fox, et voilà le propriétaire.

Je levai la tête ; la maison avait une mauvaise apparence. Une entrée sombre et humide, des murs noirs, des carreaux brisés ou remplacés par quelques lambeaux de papier, des loques aux fenêtres ; c'était plus que la pauvreté, c'était le désordre et la saleté du vice. Suzanne dans ce repaire ! c'était impossible.

Sur le bas de la porte était un homme débraillé. Les mains dans la poche de son pantalon, il fumait sa pipe et regardait les passants avec toute l'insolence d'un vaurien désœuvré. À notre vue, il souleva son chapeau défoncé, et se jetant sur moi me prit les deux mains avec une tendresse qui me fit horreur.

C'était Paddy, à moitié ivre, puant le vin et le tabac.

— Bonjour, mon sauveur, cria-t-il ; c'est bien à vous de venir voir un ami. Entrez, messieurs ; si un verre de gin ne vous fait pas peur, vous trouverez à qui parler.

— Paddy, lui dis-je, cette maison vous appartient ? — Non, mon sauveur, répondit-il en riant ; si ce palais était à moi, il y a longtemps que je l'aurais bu. C'est le bien de ma femme ; c'est gentil, n'est-ce pas ?

— Vous louez des chambres garnies ? lui dis-je en lui montrant un écriteau.

— À votre service, docteur.

— Qui logez-vous dans cette maison ? demanda Humbug d'un ton sévère. Des habitués de mon tribunal ?

— Mon juge, dit l'ivrogne en bégayant, on n'est pas assez riche pour être sévère ; on prend dans le tas, au petit bonheur, et on attrape la vertu quand on peut.

— Qui demeure dans la chambre du premier ? dit l'avocat d'un air narquois.

— Qu'est-ce que ça te fait, bavard ? répondit l'ivrogne. Est-ce toi qui payes ?

— Répondez, dit Humbug ; n'oubliez pas que vous êtes devant un magistrat.

— Je n'ai rien à craindre, dit l'Irlandais fort ému. Vous sentez bien, mon juge, que, dans une chambre à trois dollars par semaine, et payés d'avance, il ne loge que d'honnêtes gens. C'est une dame qui habite au

premier ; et, ajouta-t-il à demi-voix, une jolie dame, douce, polie, pas exigeante, la perle de la maison.

— Qui reçoit-elle ? continua Humbug qui me voyait pâlir.

— Faites excuse, mon magistrat ; nous ne sommes pas à l'audience. L'Amérique est un pays libre, chacun y fait ce qu'il veut, en payant. S'il passe des personnes quelconques par cette porte, on ne les regarde pas ; si on les regarde, on ne les voit point.

— Ne faites pas l'ignorant, dit Fox. Songez que j'en ai fait mettre en prison plus d'un qui valait mieux que vous. Il y a une heure, j'ai vu entrer dans cette allée une jeune fille, blonde, en robe de soie noire, en chapeau de paille ; où allait-elle ?

Paddy, intimidé, se rapprocha de moi pour implorer mon secours.

— Mon ami, lui dis-je, obligez-moi de répondre ; soyez sûr que nous n'avons aucune mauvaise intention ; je récompenserai votre complaisance.

— Mon sauveur, dit-il, pour vous je n'ai pas de secret ; vous m'avez secouru dans la peine, je suis Irlandais, c'est tout dire ; je me mettrais au feu pour vous.

— Au nom du ciel, murmurai-je en lui donnant quelques dollars, parlez, vous me faites mourir.

— Eh bien, docteur, reprit-il, tous les jours, à la même heure, cette demoiselle blonde vient chez la jeune dame du premier. Elle est là-haut.

— Je crois que ma présence est inutile, dit Fox d'un ton ironique ; M. l'attorney général n'a plus besoin de mes services.

— Monsieur, lui dis-je d'un geste menaçant, je veux confondre vos indignes soupçons.

Hélas ! je parlais ainsi pour me tromper moi-même ; je ne savais plus que croire, j'étais désespéré. Humbug me prit par la main, j'entrai dans cette caverne comme un homme qui court au-devant de la mort.

Au premier la porte était ouverte. Il y avait une pièce d'entrée, une espèce de cuisine, sans rideaux et sans meubles. Je m'arrêtai pour reprendre haleine ; j'entendais les battements de mon cœur. Seth s'assura que l'avocat nous avait suivis ; puis il ferma la porte sans bruit, et mit la clef dans sa poche. Nous n'avions plus à craindre d'importuns.

J'étais hors d'état de parler ; je fis signe à mes compagnons de rester en place, et je me glissai sans bruit jusqu'à l'entrée de la seconde chambre.

En face de moi, et me tournant le dos, une femme était à demi couchée dans un vieux fauteuil ; à ses pieds, une petite fille était assise sur un tabouret de paille. À côté de l'enfant, Suzanne, la Bible à la main, faisait une lecture pieuse qu'on écoutait avec attention :

« Ils m'ont chargé d'iniquités et dans leur colère ils m'ont affligé de leurs persécutions.

Mon cœur s'est troublé au dedans de moi, et la crainte de la mort est venue fondre sur moi.

J'ai été saisi de frayeur et de tremblement, et j'ai été tout couvert de ténèbres ;

Et j'ai dit : Qui me donnera des ailes, comme à la colombe, afin que je puisse m'envoler et me reposer ?

Je me suis éloigné par la fuite et j'ai demeuré dans la solitude.

J'attendais Celui qui m'a sauvé de mon abattement, et de la crainte de mon esprit, et de la tempête[41]. »

— Ô ma Suzanne ! s'écria l'inconnue, après Dieu, c'est toi qui me sauves la vie. Que ces paroles me font de bien ! toi, du moins, tu ne m'as pas abandonnée.

— Et moi, dit l'enfant, tu m'oublies donc ?

— Non, ma chère petite, reprit la jeune femme ; mais à l'École du dimanche il n'y a que toi qui te sois aperçue de mon absence ; et, dans ma famille, qui se souvient de moi ?

L'enfant sauta au cou de sa maitresse, les trois femmes s'embrassèrent en pleurant.

Y a-t-il une contagion dans les larmes ? l'émotion était-elle trop forte pour moi ? je ne sais ; mais, que ce fût de peine ou de plaisir, je me mis à sangloter.

— Mon père, s'écria Suzanne, vous ici ! par quel hasard ?

— Ma chérie, lui dis-je en la serrant sur mon cœur et en me mouchant avec fureur pour cacher mes yeux rouges, les pères sont curieux ; il y a des jours où ils ne sont pas fâchés de savoir où vont leurs enfants.

— La curiosité est un vilain défaut, dit Suzanne en me menaçant du doigt. Un père bien élevé dirait à sa fille : — Mademoiselle me permet-elle de l'accompagner ? — Et alors, sans se faire prier, mademoiselle

[41] Psaume, LIV, v. 38.

prendrait le bras de son père, comme je fais ; elle l'amènerait devant une pauvre jeune femme qui a besoin d'appui, et elle lui dirait, avec une belle révérence : — Docteur Smith, je vous demande votre amitié pour ma chère Dinah.

— Monsieur, dit l'étrangère en me prenant les mains, bénissez-la, c'est mon ange sauveur.

Elle s'était levée en parlant, le sourire revenait sur sa pâle figure, quand tout à coup elle poussa un cri terrible, et retomba sur son fauteuil, tremblante et la tête baissée.

Le quaker était devant elle, les bras croisés, l'air furieux.

— Grâce, mon frère, murmurait la malheureuse, aie pitié de moi.

— Est-ce ainsi que tu tiens ta parole ! dit Seth ; ta mère te croit en route pour la Californie ; elle t'a bénie au départ ; faut-il qu'elle retire sa bénédiction ?

— Seth, dit la jeune femme tout en larmes, je suis partie, le courage m'a manqué : j'ai besoin de ma mère et de ceux qui m'aiment.

— Dis donc que tu avais besoin de le revoir et de te perdre.

— Non, non, cria-t-elle, je suis une honnête fille ; il ne sait pas que je suis ici, il ne le saura jamais. Je n'ai vu que ma bonne Suzanne.

— Et que veux-tu faire ? reprit le quaker avec une dureté qui me blessa. Tu sais qu'au logis il n'y a plus de pain pour toi.

— Seth, reprit-elle, ne m'écrase pas ; je ne serai point une charge pour vous. Suzanne m'a trouvé une place de maîtresse d'école dans un faubourg où personne ne me cherchera. Je vivrai de mon travail, je ne te demande rien que d'aller une fois par semaine embrasser ma mère et revoir notre maison.

Au milieu des scènes de famille, rien n'est plus gênant que la présence d'un tiers ; je me retirais avec Humbug, lorsqu'au fond de la première pièce, dans un coin obscur, j'aperçus Fox, en contemplation devant une gravure enfumée. C'était le portrait de *Monarque*, fils d'*Éclipse*, vainqueur du derby en 1812. Confondre un méchant et jouir de sa confusion, c'est double plaisir ; aussi ne me fis-je aucun scrupule de railler le calomniateur.

— Je ne vous croyais pas une si grande passion pour le *turf*, lui dis-je. À cinquante ans de distance les lauriers de *Monarque* empêchent de parler le plus célèbre avocat du Massachusetts, c'est merveilleux ! c'est à mettre dans les journaux !

— Par pitié, docteur, murmura-t-il, faites-moi sortir.

Sa figure était si altérée, sa voix si faible, qu'en vérité il me fit peine. Je ne le croyais pas capable de tant de remords. Voilà, pensai-je, comme on juge mal les gens. On s'imagine que les avocats ne sont sensibles que pour le compte d'autrui. Quelle erreur !

J'allais rentrer dans la chambre pour demander à Seth la clef qu'il avait gardée, quand le quaker sortit brusquement, traînant après lui sa sœur échevelée et la repoussant avec mépris. Suzanne pleurait à chaudes larmes ; Humbug essayait de placer quelques bonnes paroles ; nous étions tous émus ; Fox seul avait repris son admiration pour *Monarque* ; immobile et muet, on eût dit qu'il voulait s'enfoncer dans le mur.

— Encore une fois, cria le quaker en essayant de forcer les mains crispées qui s'attachaient à ses habits, je te répète les paroles de ta mère : « Tu ne rentreras à la maison qu'au bras d'un mari ». Puisque ce bel inconnu t'a promis mariage, fais-lui tenir son serment.

— C'est un procès, m'écriai-je ; allons, heureux vengeur de l'innocence, allons, maitre Fox, voici le moment de vous montrer.

Si la foudre était tombée à mes pieds, elle m'aurait moins effrayé que l'explosion qui suivit mon impertinente plaisanterie. À peine Dinah eut-elle levé les yeux sur l'avocat, qu'elle se redressa comme une folle, riant et pleurant tout ensemble :

— Gabriel, cria-t-elle, mon Gabriel ! Le voilà, mon frère, le voilà !

Je ne compris rien à cet orage que j'avais déchaîné ; le quaker était plus intelligent. Tandis que Dinah se jetait au cou de son Gabriel, Seth tournait deux ou trois fois autour de son poing la lanière de son nerf de bœuf ; et s'approchant de Fox qui pâlissait à vue d'œil :

— Ami, lui dit-il d'un ton peu rassurant, remets-toi et explique-toi ; j'attends.

Entre les tendresses de la sœur et les menaces du frère, l'avocat faisait une mine si piteuse que je m'en sentis tout réjoui. L'homme naturel est un méchant animal ; ce n'est pas trop de l'Évangile pour nous faire aimer nos ennemis.

Humbug était meilleur chrétien que moi.

— Messieurs, dit-il d'une voix grave et douce, je crois que mon tour est venu. Dans une affaire aussi délicate, c'est au magistrat qu'appartient le dernier mot :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

Mon cher Fox, je ne doute pas de vos intentions. Si l'on vous demandait conseil en pareille circonstance, vous répondriez sans doute qu'un procès en rupture de promesse aurait pour un avocat les plus fâcheuses conséquences ; ce ne serait pas seulement une perte de fortune, ce serait la ruine d'une clientèle, peut-être même l'obligation de changer de pays. N'est-ce pas votre avis ?

— Oui, murmura Fox en soupirant.

— Ai-je besoin d'ajouter, continua l'excellent Humbug, qui tendait la perche au noyé, ai-je besoin d'ajouter qu'un homme comme vous n'a pas à s'inquiéter de ces considérations, si graves qu'elles soient ? Il lui suffit d'avoir donné sa parole pour la tenir ; n'est-ce pas vrai ?

— Oui, dit l'avocat en soupirant de nouveau ; j'ai toujours aimé Dinah ; ce qui m'arrêtait, ce sont des difficultés…

— Qui n'existent plus, interrompit Humbug. Nous voici tous d'accord. Tout cela va finir comme dans les bonnes comédies : amour, larmes et traverses aux premiers actes, et pour dénouement le mariage.

Fox embrassa Dinah d'assez mauvaise grâce, et tendit la main au quaker ; Dinah, toute rouge de plaisir, courut à Suzanne.

— Chère amie, dit-elle, c'est à toi que je dois mon bonheur. Et à toi aussi, mon enfant, dit-elle à la petite, qui déjà pâlissait de jalousie.

— Tout ceci est bon, dit Seth, qui ne s'envolait jamais dans les nuages. Mais puisque nous sommes réunis et que nous avons ici M. le juge de paix, rien n'empêche de dresser l'acte de mariage, séance tenante.

— Volontiers, dit Humbug ; mademoiselle Suzanne, vous serez mon greffier.

Sitôt dit, sitôt fait ; je croyais que de pareilles unions n'étaient bonnes qu'au théâtre, où elles se défont dans la coulisse ; je supposais que le dernier tabellion était depuis longtemps empaillé ; mais en -Amérique on est toujours si pressé qu'on a maintenu le vieil usage. Une fois les amoureux d'accord, on se passe de parents et même de notaire. Deux *oui* prononcés devant un juge de paix, vous voilà mariés pour l'éternité. La volonté est tout, la formalité rien. Ces gens-là n'ont pas le goût de la cérémonie.

Avec quel plaisir je sortis de cette maison, où j'étais entré le trouble dans le cœur ! Paddy fit une récolte de dollars à en perdre la raison pour toute une semaine. Jamais la rue du Laurier n'avait vu si honnête et si joyeuse compagnie. J'ouvrais le cortège avec ma Suzanne qui donnait

la main à sa petite protégée ; Humbug et Seth formaient l'arrière-garde ; entre nous marchait le nouveau couple, Dinah, souriante comme l'aurore, Fox, la tête basse,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Mais quand on est heureux un peu de honte est bientôt bu. Si l'imprudent avait joué trop légèrement avec l'amour, comment était-il puni de sa faute ? En épousant une charmante femme. À ce prix-là, je sais des innocents qui deviendraient criminels.

Il fallait préparer la mère de Dinah au retour de sa fille ; il fallait aussi que Fox annonçât son mariage à ses amis et disposât sa maison. En attendant le grand jour, Suzanne gardait Dinah avec elle ; c'est à moi qu'on réservait le rôle de père et de tuteur : l'heureuse sottise que j'avais faite m'y donnait quelque droit.

On rendit à Fox un reste de liberté dont il ne pouvait plus abuser, et toute la troupe descendit chez moi. Ce fut grande fête au logis ; jamais on ne dîna plus gaiement. Martha ouvrait une bouche large comme un four, et soupirait comme un volcan, en admirant et en servant sa belle-sœur ; Suzanne et Alfred avaient toujours quelque chose à se dire à l'oreille ; Dinah seule était admise en tiers dans ces mystères, où l'on riait sans cesse. Seth dévorait tout ce qui était sur la table, avec la satisfaction d'un homme qui a terminé une grosse affaire et qui dine chez autrui. Humbug, qui, malgré son énorme embonpoint, mangeait peu et ne buvait que de l'eau, se dédommageait de sa sobriété en me citant les plus joyeux vers d'Horace, cet autre buveur qui chantait à jeun les plaisirs de l'ivresse :

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus.

Pour moi, recueilli en moi-même, je jouissais de la gaieté et du bonheur des enfants. Mais rien ne peut rendre la joie et l'animation de ma Jenny. Elle ne pouvait tenir en place, elle allait, elle venait, elle chargeait toutes les assiettes avec du *roast-beef*, des pommes de terre, du jambon, du pâté, du fromage, des fruits, des gâteaux ; elle faisait couler à flots le scotch-ale, le madère et le vin du Rhin ; elle avait un mot aimable pour tous les hommes, une caresse pour toutes les femmes. Un mariage ! c'était pour elle le gros lot gagné à la loterie. S'il était dans la Bible un verset que Jenny regardât comme divinement inspiré entre tous, c'était la grande parole que Dieu, dans la Genèse, adresse au premier couple : *Croissez, multipliez, remplissez la terre, et vous*

l’assujettissez. L’excellente femme n’était ni Américaine ni protestante à demi. À ses yeux le célibat était un crime, ou tout au moins une maladie qu’on ne pouvait trop tôt guérir. À la laisser faire, elle n’eût pas laissé un garçon sur la terre ; j’imagine qu’elle eût fini par marier le Pape et l’Italie.

CHAPITRE XXVI

LA CHARITÉ.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, je me sentis le cœur tout léger. Dinah à ma droite, Suzanne à ma gauche me donnaient l'air d'un patriarche au milieu de ses enfants. Depuis que je vieillis, rien ne me plaît davantage que de voir autour de moi ces jeunes figures, fraîches comme le jour naissant, riantes comme l'espérance. Hélas ! que ne peut-on leur écarter les ronces du chemin ! Que ne peut-on leur prêter cette expérience que la vie nous vend si cher et qui ne nous sert de rien !

Ma femme ne faisait pas les choses à demi. Si j'avais adopté Dinah, Fox était le protégé de Jenny ; il se mariait ! Aussi avait-il son couvert mis auprès de sa bien-aimée. Du reste, il entra sans la moindre gêne, un bouquet blanc à la main, et il embrassa sa fiancée avec un air vainqueur. Quand la colère crispait la mine pointue de l'avocat, il n'était pas beau ; tendre et galant, il était horrible ; on eût dit d'un serpent amoureux. Ce n'était point l'avis de Dinah ; en vain je lui disais les choses les plus aimables, elle n'avait d'yeux que pour son autre voisin. Rachel avait moins admiré Jacob, quand, au désert, il roulait la pierre du puits pour abreuver les brebis de Laban. Les femmes ont au plus degré l'instinct de la propriété, et de toutes les propriétés, celle qui leur tient le plus au cœur, c'est un mari. Mais tandis que la Française est une nymphe chasseresse, qui une fois le gibier pris ne s'en soucie guère, l'Américaine s'empare de son mari avec l'âpreté et la jalousie du paysan français qui épouse la terre. C'est son bien, c'est sa chose ; le malheureux n'est plus qu'un oiseau en cage, un esclave domestique ; mais un oiseau qu'on caresse, un esclave dont on prévient tous les désirs. Les Américains abusent tellement de leur indépendance au dehors, qu'en rentrant chez eux ils n'ont plus de volonté. Ce Yankee qui met sa gloire et son orgueil à ne céder à aucun homme, n'est plus dans sa maison qu'un mari débonnaire qui écoute sa femme et se plaît à lui obéir ; doux avec les faibles, intraitable avec les forts. Ce peuple a l'esprit à l'envers, il ne fait rien comme nous.

Fox voulait emmener Dinah pour acheter ses emplettes de mariage, Suzanne s'y opposa.

— Monsieur l'avocat, dit-elle, j'en suis fâchée, Dinah m'appartient. Nous lui avons trouvé un engagement de six mois comme maîtresse d'école ; c'est aujourd'hui qu'elle entre en fonctions, elle ne peut manquer à sa parole. Dans quelque temps, il me sera facile de la remplacer et de vous la laisser toute une semaine ; aujourd'hui cela ne se peut pas. — Papa, ajouta-t-elle, nous comptons sur vous pour notre installation.

— Chère enfant, lui dis-je, tu oublies que moi ! aussi j'entre en fonctions à l'hospice de la Providence ; je suis déjà fort en retard. Ce procès d'hier…

— Cela ne fait rien, dit Suzanne ; allez de suite voir vos petits malades ; notre école est dans la rue Fédérale, tout près de la rue des Noyers ; nous vous attendons à midi.

Arrivé à l'hospice, je demandai le directeur ; ce directeur était une femme, la maîtresse de Suzanne, la célèbre madame Hope, docteur en médecine et professeur d'hygiène ; encore un de ces contre-sens qu'on ne rencontre qu'aux États-Unis. C'était du reste une respectable matrone, qui m'accueillit comme un confrère, et commença de suite la visite avec moi.

L'hospice était un modèle ; en aucun pays je n'ai vu une installation aussi parfaite. De vastes salles avec un petit nombre de lits, largement espaces ; point de rideaux, beaucoup d'air, un jour discret, du silence, une exquise propreté, rien de cette odeur fade et nauséabonde qui fait de l'hôpital un objet de répugnance, et souvent même un séjour empoisonné. Pour la première fois, je trouvais réunies toutes les conditions que réclame l'hygiène non moins que la charité.

À l'appel de madame Hope, accourut un escadron volant de jeunes femmes. Une robe noire, un tablier montant, un petit bonnet blanc leur donnaient un faux air de sœurs de charité. C'étaient les internes de l'hospice, les futurs docteurs en jupons de la libre Amérique. Elles suivirent ma clinique avec la plus grande attention ; je fus frappé de la netteté de leurs explications, quand elles me donnaient l'état du malade, et du soin avec lequel elles notaient toutes mes paroles et mes prescriptions ; mais j'avais trop de bon sens pour prendre au sérieux cet essai chimérique ; aussi je demandai à la bonne madame Hope quel fonds elle faisait sur cette singulière éducation.

— Je crois, me dit-elle, que nous arriverons à une grande réforme. Ces jeunes élèves sont déjà restées deux ans à l'hospice de la Maternité, l'année prochaine elles iront à la Clinique des femmes ; nous en ferons de véritables médecins.

— Bravo ! m'écriai-je, ce sera charmant pour nous autres barbes grises d'être soignés par des Hippocrates de dix-huit ans, en crinoline et en dentelles.

— Non, dit-elle, nous n'aurons rien à faire avec vous, messieurs. Mais l'accouchement, le soin des petits enfants, les maladies et la folie des femmes, cela nous appartient ; nous nous y entendons mieux que vous. On vous laissera la chirurgie et les cas extraordinaires ; mais tout ce qu'une mère ou une femme ne vous confie qu'à regret, nous le prendrons pour nous ; on vous chassera d'un domaine que vous avez usurpé. Nous introduirons la pudeur dans la médecine ; le préjugé criera suivant l'usage, mais nous aurons pour nous les femmes, les pères et les maris ; nous l'emporterons ; n'est-ce pas votre avis ?

Que répondre à un fanatique, surtout quand ce fanatique est une femme, c'est-à-dire un être faible de nature, et affligé d'un entêtement organique ? Je rompis la discussion, et continuai ma visite. Les maladies n'étaient pas graves, et les petits malades étaient si tendrement et si sagement soignés qu'il me restait peu de chose à ordonner. Je n'eus à faire qu'une seule opération, et de peu d'importance. J'ouvris au cou d'un enfant un abcès de mauvais caractère, et mal placé. La légèreté de la main, la grâce et l'élégance du pansement sont la gloire de notre école de Paris ; aussi j'eus un grand succès auprès de mes jeunes élèves ; mon bandage, avec ses replis ingénieux, fut aussitôt dessiné, et le dessin placé comme modèle dans la salle des opérations. En vérité, à voir tant d'intelligence, de bonne volonté, d'attention, il y a des moments où j'aurais admis que les femmes sont bonnes à autre chose qu'à donner de la tisane aux enfants. *Tout cela ne va pas trop mal*, eût dit Montaigne, *mais quoi* ! *elles* ne *portent point de hauts-de-chausses*.

Je fis à temps cette sage réflexion, et je le dis à mon honneur, je restai fidèle à l'antique religion de la Faculté. Passe pour les nouveautés en politique, c'est là qu'elles sont innocentes, mais ailleurs, vive le préjugé ! La preuve qu'il est salutaire, c'est qu'il a pour lui la majorité, et qu'on lapide les novateurs. Je trouvais charmantes ces jeunes hérétiques, mais l'hérésie était abominable, et je n'y cédai point.

La visite achevée, je me rendis au conseil d'administration ; madame Hope m'y accompagna, elle prit place parmi nous, sans que sa présence étonnât personne. Parmi les *trustees* ou administrateurs, je trouvai des figures de connaissance : Rose l'apothicaire, le brave colonel Saint-John, l'aimable Humbug, et Noé Brown, l'insupportable puritain. Ce fut la directrice qui parla la première ; elle exposa, pièces en main et en bons termes, l'insuffisance de la maison et la nécessité d'acheter un jardin du voisinage pour faire un préau à l'usage des convalescents. Quand elle eut terminé, on me demanda mon avis.

— J'approuve tout à fait cette excellente idée, dis-je, et je suis convaincu qu'en adressant et en faisant recommander à l'administration un mémoire aussi net et aussi bien fait, on obtiendra d'ici à huit ou dix ans cette amélioration urgente.

— De quelle administration parlez-vous ? demanda le colonel, qui présidait par droit d'ancienneté.

— Je parle de l'administration générale des hospices.

— Qu'est-ce que c'est que ce monstre-là ? dit Humbug en riant. Brown, est-ce un nouveau nom du Léviathan ?

— Trêve de plaisanteries, dis-je à Humbug ; je suppose que cet hospice relève, comme tous les autres, d'une grande administration protectrice et centralisatrice ? Est-ce l'État, est-ce la ville, est-ce une corporation qui règle, surveille et organise la charité ? peu importe ; il est évident qu'on dépend toujours de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Voilà, dit le grossier Brown, une évidence qui est le contraire de la vérité. Grâce à Dieu ! nous ne dépendons de personne. Nous voici réunis pour soulager la misère, nous mettons en commun notre bonne volonté, notre temps et notre argent, nous soumettons nos statuts à l'État, qui fait de nous une corporation ; après cela, qui peut avoir le droit de se mêler de nos affaires ? Est-ce un crime que la charité ? Est-ce une charge politique ou municipale ? Je suis chrétien, je secours les pauvres à ma façon, qui donc peut me gêner dans ce premier de tous les devoirs ? Est-ce qu'on gagne le ciel par procuration ?

— Permettez, lui dis-je ; personne ne vous empêche de donner votre argent ; il n'y a pas de tyrannie qui ait jamais poussé la cruauté jusque-là. Mais le droit de fonder un hôpital est autre chose ; si on laisse le premier venu ouvrir un de ces asiles, à quel désordre n'arrivera-t-on pas ? Vous aurez bientôt des hospices homéopathiques, et que sais-je ?

— Des hospices homéopathiques ? dit Rose, il y en a trois dans la ville, et on va fonder le quatrième ; quel mal cela fait-il ?

— Rose, mon cher ami, m'écriai-je, est-ce vous, un apothicaire orthodoxe, qui dites de pareilles monstruosités ?

Cher docteur, répondit Rose, nous ne savons pas, même en religion, ce que c'est qu'une orthodoxie officielle. Nous laissons à chacun le droit de chercher Dieu, suivant sa conscience. De bonne foi, nous ne pouvons pas être plus rigoureux pour la santé du corps que pour celle de l'âme. D'ailleurs, mon bon ami, nous sommes augures tous les deux ; nous savons à quoi nous en tenir sur la médecine officielle et les pilules orthodoxes.

— Soit ! répliquai-je ; proclamez la liberté du charlatanisme et de l'empoisonnement ; rien ne m'étonne plus dans cette république, qui devrait mettre sur son drapeau fédéral la devise de l'abbaye de Thélème : *Fays ce que tu voudras* ; mais je vous parlerai au nom de l'utilité et du bon sens. Avec votre système de *laissez faire*, combien d'hospices avez-vous ?

— Une centaine, tout au plus, dit madame Hope. Ce chiffre m'étonna ; je ne croyais pas à cette fécondité de la charité anarchique ; mais je n'étais pas à bout de raisonnement :

— Une centaine d'hospices ! m'écriai-je ; messieurs, retenez ce chiffre formidable : s'il fait honneur aux chrétiens de Paris en Massachusetts, demandez-vous, en gens pratiques, ce que cette multiplicité, ce que cette concurrence doit fatalement produire. Doubles emplois, pertes d'argent ; ici, surabondance ; là-bas, absence complète de secours ; gaspillage et pauvreté. Supposez, au contraire, qu'une vaste administration réunisse ces fils épars, et concentre ces forces égarées ; placez en haut de la pyramide un homme vigilant, actif, économe : aussitôt l'ordre règne, et avec l'ordre tous les bienfaits de l'unité ! Hiérarchie de médecins, cliniques régulières, enseignement discipliné, caisse centrale, pharmacie centrale, boulangerie, boucherie, literie, buanderie centrale, en un mot un véritable empire : l'empire de la charité, avec son chef, ses ministres et ses sujets. Ce n'est pas un rêve ; cet idéal est une vérité dans les pays qui sont en tête de la civilisation. Grâce à la merveilleuse puissance de la centralisation, j'affirme qu'avec un petit nombre de grands hospices et une organisation vigoureuse, il me serait facile de doubler le nombre de vos lits de malades, sans vous dépenser un dollar de plus.

— J’en suis convaincu, dit Humbug. Avec son talisman le docteur est capable de refaire le monde et d’en chasser tous les désordres de la liberté. Je demande que, par le même vote, on lui remette entre les mains : filatures, fonderies, chantiers de construction, fabriques et le reste. Avec des usines centrales, et une hiérarchie d’ingénieurs, je ne doute pas qu’il ne double la production en diminuant tous les frais.

— Vous êtes insupportable, lui dis-je ; me prenez-vous pour un communiste ? Est-ce que je ne sais pas qu’en industrie cette unité est une chimère ?

— Pourquoi donc ? reprit l’éternel railleur. Est-ce qu’en industrie la centralisation n’amène pas forcément l’économie des forces, la régularité de la production, la hiérarchie et la discipline du travail ?

— Sans doute, répondis-je, mais c’est le petit côté de la question. Cette uniformité mécanique détruit la loi morale de la production. Qu’est-ce que cette régularité factice, si elle détruit l’œil du maître, si elle anéantit l’effort individuel, l’intérêt privé, la libre concurrence ? Une goutte d’eau auprès de l’Océan. Ce que je vous propose, au contraire…

— Est exactement la même chose, interrompit Humbug avec vivacité. Intérêt privé, effort individuel, libre concurrence, tous ces mobiles que vous appréciez si bien, sont aussi les mobiles de la charité ; et il y faut ajouter le dévouement qui ne vit que de liberté. Si l’État ou la commune se charge de secourir les pauvres en mon lieu et place, si cette énorme mécanique me débarrasse de la première des vertus, je payerai en rechignant un maigre impôt, et tout sera dit. Mais laissez à ma charge le soin de la misère, et les douceurs de l’aumône, je vous apporterai jusqu’à mon dernier sou. Je me soucie peu des autres hospices de la ville, je ne les connais pas ; mais celui-ci est à moi : ces enfants sont les miens, je les aime comme si Dieu me les avait donnés à moi seul. Quand j’ai fini ma journée, quand je suis triste et fatigué, c’est ici que je viens ; c’est au milieu de mes petits protégés que j’oublie mes ennuis. Demandez à ces messieurs ce que leur coûte la charité volontaire. J’estime qu’au bas mot elle leur prend le dixième de leur revenu ; je défie l’État de nous en prendre le vingtième pour ses hospices officiels. Chacun crierait à la tyrannie. Qu’il y ait de l’argent gaspillé et des forces perdues, je l’accorde ; mais c’est la fin qu’il faut voir, et j’affirme, pièces en main, que la charité individuelle a trois et quatre fois la fécondité de la charité organisée. Votre système, cher

docteur, jette sans cesse entre la volonté et l'acte un obstacle qui glace tout. Nous ne sommes pas des paralytiques, laissez-nous agir, voyez ce qu'un peuple gagne à la liberté. Au point de vue politique, l'État a tout intérêt à nous laisser la pratique de la plus aimable et de la plus sociable des vertus ; au point de vue économique, il fait une excellente affaire ; il multiplie les secours et les études, il sert à la fois la science et l'humanité.

— Messieurs, dit le colonel, il me semble que nous nous écartons beaucoup de la question. On nous demande vingt mille dollars pour agrandir et améliorer notre hospice ; nous n'avons qu'une chose à faire : souscrivons et adressons une lettre de souscription à nos associés. Moi qui n'ai pas d'enfants et qui ai adopté ces petits, je donne l'exemple, je m'inscris pour mille dollars.

La liste passa de main en main ; quand elle vint à moi, je fis comme Rose, je souscrivis pour cinquante dollars.

— Permettez-moi une dernière réflexion, dis-je au conseil. Je vois que nous achetons, moyennant dix mille dollars, un jardin de peu d'étendue ; n'est-ce pas trop cher ?

— C'est le double de la valeur véritable, répondit madame Hope, mais le propriétaire ne veut pas s'en dessaisir à moins.

— Voilà qui est plaisant ! m'écriai-je. Un propriétaire qui fait passer sa convenance et son égoïsme avant l'intérêt des pauvres ! Eh ! messieurs, il faut l'exproprier ; n'encouragez pas par votre faiblesse une odieuse spéculation.

— Docteur Smith, dit Brown en fronçant le sourcil, ceci est du communisme au premier chef.

— Allons donc, repris-je en haussant les épaules, est-ce que l'intérêt particulier ne doit pas céder à l'intérêt général ?

— Sans doute, répondit le puritain ; mais rien n'est dangereux comme les maximes banales. C'est toujours avec de grands mots qu'on tue la liberté ! La propriété n'est pas un intérêt, c'est un droit. L'intérêt général est un mot élastique et vague, qui peut couvrir les prétentions les plus injustes comme les plus légitimes. Avant de l'invoquer, commencez par le définir.

— Nos lois ont décidé la question, dit Humbug. Il n'y a pour nous que quatre causes d'expropriation : une route, une rue, un chemin de fer, un canal. Mais, quoique nous soyons par excellence un peuple municipal, et que la cité soit souveraine en ce qui la regarde, néanmoins,

la propriété est chose si sainte, qu'avant d'y toucher il faut que la législature de l'État intervienne ; c'est elle qui approuve le tracé et qui autorise la dépossession, moyennant indemnité préalable. Pour tout le reste : école, hospice, maison commune, église, la loi fait passer le droit particulier avant un intérêt qui n'est après tout que celui d'une corporation ou d'un quartier. Docteur, où irait-on avec votre système ? On me dépouillerait de l'héritage de mon père, on m'arracherait mes souvenirs, on se rirait de mes affections, on troublerait la plus sainte des propriétés, et pourquoi ? Pour bâtir un théâtre ou un cabaret ? Cela ne se peut pas.

— Quoi ! m'écriai-je, c'est dans une république où le peuple commande qu'on ose défendre ces vieilles maximes féodales !

— Monsieur, dit Brown, vous n'entendez rien à la liberté. Plus un pays est démocratique, plus il est nécessaire que l'individu soit puissant et sa propriété sacrée. Nous sommes un peuple de souverains ; tout ce qui affaiblit l'individu nous mène à la démagogie, c'est-à-dire au désordre et à la ruine ; tout ce qui fortifie l'individu nous mène à la démocratie, règne de la raison et de l'Évangile. Une nation libre est une nation où chaque citoyen est maître absolu de sa conscience, de sa personne et de ses biens ; le jour où, au lieu de nous parler de nos droits individuels, on nous parlera de l'intérêt général, c'en sera fait de l'œuvre de Washington ; nous serons une foule et nous aurons un maître.

— Messieurs, dit le colonel, qui s'intéressait médiocrement à nos débats, il n'y a plus rien à l'ordre du jour, la séance est levée. Je vous demande pardon de vous quitter, ajouta-t-il. On dit qu'il y a de mauvaises nouvelles de la guerre, j'ai hâte de savoir la vérité.

Je n'étais pas fâché d'en finir avec le puritain et son âpre langage ; mais, pour mon malheur, je lui avais plu, ou plutôt je suppose qu'il avait formé le glorieux projet de me convertir à son fanatisme.

— Docteur, me dit-il, j'ai un service à vous demander. Nous venons de fonder dans ce quartier un *institut d'ouvriers*[42]. Il y aura une bibliothèque, un musée de modèles, deux salles de dessin, des cours publics, un cabinet de lecture, en un mot, tout ce qui fait l'utilité d'un club de cette espèce. Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui fourniront aux dépenses de l'entretien ; loin de nous la pensée de nous ingérer en

[42] *Mechanic's Institute*.

bienfaiteurs, et de troubler en rien l'œuvre de la liberté. Ne jamais affaiblir ni la dignité ni la responsabilité de ceux qu'on oblige, c'est la première règle de la charité. Mais il y a des frais de premier établissement qui sont considérables, la bourse de nos travailleurs n'y pourrait suffire ; il nous faut au moins dix mille dollars. Pour les obtenir, nous faisons des lectures publiques et payées. Everett le classique nous a promis son concours, ainsi que l'éloquent Sumner. Nous aurons, je l'espère, le philosophe Emerson et le poète Longfellow. De mon côté je ferai une leçon, où je montrerai qu'en réhabilitant le travail et en relevant l'ouvrier, l'Évangile a créé du même coup la richesse et la liberté moderne. Vous ne refuserez pas de vous joindre à nous. Deux lectures sur l'hygiène des nouveau-nés, par le savant médecin de l'hospice de la Providence, nous donneraient toutes les mères, et nous vaudraient au moins quatre cents dollars.

— Vous avez l'autorisation du gouvernement ? lui demandai-je.

— En vérité, docteur, vous irez droit en paradis, répondit le bourru. À soigner les enfants vous êtes devenu comme un de ces petits ; vous ne pouvez plus marcher sans lisières. Quelle autorisation faut-il donc pour éclairer les hommes et leur faire du bien ?

— Quoi ! m'écriai-je, vous pouvez faire des cours publics, et parler politique aux ouvriers sans que le gouvernement s'en mêle ?

— Assurément, dit-il ; si nous oublions nos devoirs, la loi est là, et la justice avec elle ; cela suffit.

— Non, cela ne suffit pas ; l'État ne peut pas abandonner au premier venu le droit de parler aux hommes. Cette science de parade, cette demi-instruction, inspire au peuple une ambition désastreuse ; c'est le pays et la religion même que vous mettez en danger.

— Une demi-lumière vaut mieux que la nuit, règne des appétits et des passions, dit Brown, et d'ailleurs quel moyen y a-t-il de trouver le jour, sinon de le chercher ? Il faut que nous parlions au peuple, et que nous soyons sans cesse en rapport avec lui. Pour nous, démocrates et chrétiens, il y a là une question de vie ou de mort. Ce qui tue les républiques, c'est l'ignorance ; éclairez le peuple si vous craignez le despotisme. Ce qui tue la religion, c'est une foi qui ne raisonne pas ; éclairez le peuple si vous craignez l'infidélité. Il nous faut la lumière en tout et partout. Si le christianisme est une fable, qu'il tombe ; s'il est la vérité, qu'il règne. Croyez-vous que nous autres pasteurs, nous soyons des charlatans qui vivent de l'erreur et de la crédulité ?

— Calmez-vous, répondis-je, et ne plaçons pas si haut la question. Vous m'accorderez qu'en donnant aux ouvriers un lieu de réunion, vous fondez un club où ils seront les maîtres.

— Sans doute, puisqu'ils seront chez eux.

— Vous ne voyez donc pas qu'à la première querelle avec leurs patrons, ce club sera le foyer d'une coalition ?

— Si les ouvriers veulent se coaliser, dit froidement ce fanatique, qui peut les en empêcher ? Ceux qui vendent leur travail ont autant de droits que ceux qui l'achètent. C'est un marché à débattre librement.

— Mais, monsieur, m'écriai-je indigné de cette stupidité, vous prêchez l'anarchie.

— Monsieur, me dit-il avec sa brutalité ordinaire, vous parlez une langue qui n'est pas celle de l'Amérique. L'anarchie, c'est l'envahissement de la liberté d'autrui, ce n'est pas la défense de sa propre liberté.

— Croyez-moi, ajouta-t-il en levant au ciel des yeux inspirés, la culture de l'âme est le salut des démocraties chrétiennes ; elles ne vivent que par l'éducation. Laissez les ouvriers lire, s'instruire, discuter : élevez-les, suivant le sens admirable du mot, élevez-les jusqu'à vous, élevez-vous avec eux, et vous n'aurez à craindre ni coalitions, ni communisme, ni toutes ces folies qui effrayent le vieux continent. Ce sont des maladies qu'engendre l'ignorance ; c'est à nous, docteur, qu'il appartient de les guérir. *Sursum corda*, voilà ma devise !

— Je l'accepte de grand cœur, répondis-je entraîné par la fougue de cet inspiré, comptez sur moi.

Resté seul avec Humbug, je lui demandai s'il venait avec moi à l'installation de Dinah.

— Je n'ai garde d'y manquer, docteur Paradoxe, me dit-il avec un malin sourire ; vous m'amusez trop avec vos magnifiques théories. Plus je vous entends et mieux j'apprécie la grandeur de nos institutions.

— Merci du compliment, lui répondis-je ; il paraît que mes éloges de la centralisation vous font l'effet d'une démonstration de la liberté *per absurdum* ; vous devriez être plus charitable, mon bon ami, et songer qu'il y a sur la terre d'autres pays que l'Amérique.

— Je vous vois venir, me dit-il, fanatique de l'unité latine, pieux adorateur de la France. Moi aussi, j'aime les Français ; les petits-fils de La Fayette sont pour moi des frères ; mais j'en demande pardon à ce peuple ingénieux, depuis soixante-dix ans il poursuit un problème

insoluble. Mettre la liberté dans une charte, et le despotisme dans l'administration, c'est vouloir marcher en s'attachant bras et jambes ; tout l'esprit du monde n'y réussirait pas.

— Vraiment, repris-je en souriant de cette vanité. Voyons, homme pratique, dites-nous donc ce qui manque aux Français pour s'élever jusqu'à la civilisation des Yankees.

— Une seule chose, dit-il d'un grand sérieux. Dans tous leurs systèmes ils ont oublié la pièce essentielle. Leurs politiques ressemblent à Sam le distrait.

— Qu'est-ce que Sam le distrait ?

— C'était le messager de mon village, dit gaiement Humbug. Un garçon plein de finesse et de malice, hardi jusqu'à la témérité, économe jusqu'à l'avarice, exact jusqu'à la minutie, la gloire et l'honneur du Connecticut. Il n'avait qu'un défaut, c'est qu'il perdait la mémoire. Un jour qu'il avait à distribuer plus de cinquante paquets le long du chemin, on le vit chaque fois inquiet et agité. — « J'ai oublié quelque chose, disait-il, mais qu'est-ce que j'ai oublié ? » Enfin il arrive au pays, et voici ses enfants qui courent au-devant de lui. — « Bonjour, papa, où est maman ? — Bon Dieu ! cria Sam en se frappant la tête, voilà ce qui me manquait, j'ai oublié ma femme ! »

Ainsi en est-il des Français : prenez au hasard une de ces constitutions qu'on leur a fabriquées par douzaines, vous y trouverez l'État et ses droits, l'individu et ses droits ; mais il manque…

— Quoi donc ? m'écriai-je.

— La société, répondit Humbug. Il n'est jamais venu à l'idée d'un législateur français que la société, c'est-à-dire l'association sous toutes ses formes, la libre action des individus réunis, eût une place dans la vie politique de la nation. Nous autres Américains, nous lui donnons le plus large domaine : la commune, l'Église, l'hospice, l'école, l'éducation supérieure, les sciences, les lettres. Chaque association est pour nous comme une famille agrandie, et toutes ces associations s'élevant de degré en degré forment autant d'assises qui partent de l'individu pour arriver à l'État. L'Amérique n'est, à vrai dire, qu'une réunion de familles qui font elles-mêmes leurs affaires. En France y a-t-il rien qui ressemble à cela ? On ne voit qu'une seule chose, l'administration, immense polype, qui pousse partout ses bourgeons, s'accroche à tout, prend tout, étouffe tout :

Monstrum horrendum, immane, ingens, cui lumen ademptum.

Le pays est coupé en deux ; d'un côté le pouvoir, avec toutes les ressources d'une centralisation formidable, de l'autre une foule qui obéit plus ou moins volontiers. De là toutes les révolutions qui déchirent ce beau pays, de là leur éternel avortement. Tantôt on affaiblit l'autorité et on la réduit à l'impuissance ; on croit agrandir la liberté, on n'arrive qu'à l'anarchie ; tantôt on se jette dans l'excès opposé, on resserre tous les liens ; on croit servir l'ordre, on n'arrive qu'à l'arbitraire. Spectacle déplorable qu'un noble peuple, qui ne se relève de l'abime que pour verser de l'autre côté !

— Et le remède, mon cher ami ? Qui sait si le caractère national n'est pas la cause de cet insuccès perpétuel ?

— Je ne crois pas, dit Humbug, qu'il y ait des peuples nés pour servir, je n'excepte pas même les nègres ; je ne vois pas d'ailleurs que la France ait jamais fait un mauvais usage de l'association. Grâce à l'administration, qui surnage après toutes les révolutions, et qui s'enrichit de chaque naufrage, on a toujours refusé aux Français cette liberté paisible, qui tempère et assagit toutes les autres. On leur a donné dix fois un vote qui ne leur servait guère ; mais le soin de leurs propres affaires, ils l'attendent encore. Rois pendant une heure, on leur refuse dès le lendemain jusqu'à la faculté d'agir et de parler. Dans ces conditions, l'expérience n'est point faite ; la souveraineté n'est point la liberté. Avec la première un peuple ne conquiert souvent que le droit de se perdre ; avec la seconde il vit, grandit, et tient dans ses mains sa fortune et son honneur. Quand les Français auront essayé de se gouverner eux-mêmes, on pourra les condamner ; jusque-là personne n'a le droit de les accuser. La Fayette, dont nous lisons les écrits, que peut-être on néglige en France, réclamait il y a cinquante ans cette vie libre, ces libres réunions qui font notre grandeur. Si j'avais l'honneur d'être son compatriote, voilà l'héritage que je voudrais relever. Celui qui apprendra aux Français que la centralisation les asservit, que l'association seule peut les affranchir, celui-là aura arraché à tout jamais le germe des révolutions et planté enfin dans une terre généreuse l'arbre qui ne séchera plus. Celui-là, bien plus sûrement qu'Archimède, pourra crier : *Eureka* ; il aura trouvé du même coup deux trésors plus précieux que toutes les richesses du monde : la liberté et la paix.

— Bravo, Humbug ! m'écriai-je, voilà de l'éloquence. Mais, mon bon ami, si vous alliez conter de pareilles fables à Paris, en France, on vous

sifflerait comme un rêveur, si même on ne vous enfermait comme un séditieux, aux applaudissements de l'Athènes moderne.

— Cela ne m'étonnerait guère, dit-il ; les Athéniens d'autrefois avaient un philosophe, que la Pythie proclamait le plus sage des hommes, aussi se sont-ils hâtés de le faire mourir. Les beaux esprits de l'Agora, les gens pratiques accusaient Socrate d'être un révolutionnaire et un athée. Où en est aujourd'hui la mémoire de ces grands hommes d'État qui répétaient sur tous les tons qu'ils avaient sauvé la patrie, et qui naturellement se faisaient payer leur service ? Un citoyen ne s'arrête pas à ces obstacles misérables ; il défend la vérité avec une ténacité invincible, il signale l'écueil, il lutte, il crie jusqu'à ce que le flot l'étouffe ; il sauve quelquefois les gens malgré eux, et n'attend rien que de la postérité. La reconnaissance est la vertu de l'avenir.

— Singulier peuple ! murmurai-je. Chez ces boutiquiers les convictions sont des passions, tandis que chez nous, peuple héroïque et théâtral, ce sont les passions et les intérêts qui… Je gardai pour moi le reste de la réflexion.

CHAPITRE XXVII

L’ÉCOLE.

Tout en causant, nous étions arrivés dans la rue Fédérale. En face de nous, sur un monticule qui dominait la ville et la campagne, se dressait fièrement un édifice de grande apparence, une tour carrée, flanquée de deux ailes. Si j’avais été dans un pays civilisé j’aurais dit : « C’est la caserne de la gendarmerie, ou l’hôtel de la préfecture » ; chez ce peuple sans police et sans gouvernement, c’était le palais de l’Abécédé, c’était l’École ! On peut juger une nation à ses monuments.

— Eh bien, docteur, me dit Humbug, comment trouvez-vous notre palais de la jeunesse ?

— Très beau à l’extérieur, lui répondis-je ; mais trèsmal agencé. Je vois là-haut, à cette porte, de grands garçons de quinze ans et des jeunes filles du même âge qui entrent ensemble ; cela n’est pas convenable. Dans toute école bien organisée on sépare les deux sexes ; c’est une précaution dont il semble que vous n’ayez même pas l’idée.

— Deux entrées pour des enfants qui vont étudier dans la même salle, dit Humbug ? À quoi bon ?

— Dans la même salle, m’écriai-je, y pensez-vous ? C’est le comble de l’immoralité.

— Je ne vois d’immoral que votre imagination, reprit Humbug en riant. Nos enfants, cher docteur, sont d’honnêtes enfants ; on ne trouve chez nous que :

Virgines lectas puerosque castos.

L’école est une grande famille où il n’y a que des frères et des sœurs qui se disputent le prix de l’étude. Où prenez-vous vos horribles gentillesses ?

— Alors, mon bon ami, les Yankees sont des anges, mâles et femelles.

— Les Yankees, reprit le juge, sont des hommes qui se donnent la peine de réfléchir et de raisonner.

— Et l’Europe, repris-je, avec ses vingt siècles d’expérience n’est qu’une radoteuse qui ne sait ni ce qu’elle dit ni ce qu’elle fait ?

— Cher docteur, dit Humbug, les Anglais ont commencé par nous railler ; aujourd'hui ils nous imitent. Avant dix ans il n'y aura plus en Angleterre une seule école où les deux sexes ne soient réunis. Quant aux autres peuples de l'Europe, leur éducation a été si longtemps cléricale qu'il leur faudra plus d'un jour pour dépouiller leur préjugé. Nous n'élevons ni des moines ni des soldats, nous préparons des hommes à la vie commune. Pourquoi donc ne pas faire de l'école l'image de la famille et de la société ?

— Vous êtes des imprudents ! m'écriai-je ; vous jouez avec le feu.

— Nous sommes des pères de famille, reprit Humbug ; nous savons par expérience que pour adoucir le cœur, former le caractère, et inspirer des idées généreuses rien ne vaut cette première communauté de travail et d'étude :

Emollit mores, nec sinit esse feros.

Ce qui est imprudent, insensé, c'est la prétendue sagesse de la vieille Europe. Séparer les garçons et les filles, leur apprendre dès le premier âge qu'ils sont l'un pour l'autre un danger mystérieux, troubler et exciter de jeunes imaginations, et puis tout d'un coup, au moment le plus difficile, jeter dans le monde des hommes ardents et téméraires, des femmes inquiètes, timides, sans défense, c'est de la folie au premier chef ; j'en demande pardon à votre gravité, mon cher docteur. Votre éducation claustrale est une digue qui retient et grossit toutes les passions ; notre éducation commune habitue nos enfants à s'aimer comme des frères et à se respecter mutuellement.

— Est-il possible, m'écriai-je, que les dangers de votre système ne vous crèvent pas les yeux ?

— Demandez à nos maîtres, répondit-il ; vous n'en trouverez pas un qui ne soit fier de nos écoles mixtes. C'est l'invention et l'honneur de l'Amérique. Comme toujours nous avons eu confiance dans la nature humaine et dans la liberté ; comme toujours nous avons réussi. Nulle part l'instruction n'est plus forte, ni la moralité plus grande que dans notre chère institution. L'émulation entre les deux sexes est un aiguillon sans pareil. Si enfant qu'il soit, l'homme a honte de céder le premier rang ; la femme est patiente, et elle a l'intelligence plus ouverte ; dans ces premières études qui n'ont rien d'abstrait, c'est presque toujours elle qui l'emporte. Mais ce n'est là que le petit côté de la question. Les jeunes filles y gagnent autant par le caractère et la volonté que les jeunes gens y gagnent par le cœur. Elles apprennent à nous connaître, et entre

nous, mon bon Daniel, nous ne sommes dangereux qu'autant qu'on ne nous connaît pas. Respectées, les jeunes filles se respectent elles-mêmes ; libres, elles se font la place qui leur convient ; et par exemple dans les récréations, une prudence naturelle les sépare de leurs compagnons. Quant aux jeunes gens, ils acquièrent dans nos écoles cette délicatesse de sentiments, cette politesse chevaleresque que la société des femmes peut seule donner. Qu'y a-t-il de plus farouche et de plus brutal que l'écolier anglais, abandonné à lui-même et à la tyrannie de ses aînés ? Avez-vous lu *Tom Brown* ; c'est à faire rougir de la civilisation. J'aimerais mieux vivre chez les Peaux-Rouges qu'au milieu des écoliers d'Eton ou de Rugby. Chez nous, au contraire, tous les jeunes gens grandissent ensemble : à seize ans, à vingt ans, leurs relations sont aussi simples, aussi fraternelles que lorsqu'ils se trouvaient sur les mêmes bancs. Il se fait plus d'un mariage entre ces anciens camarades d'école ; c'est l'estime, c'est l'amitié qui amène l'amour et qui lui survit. L'Europe, votre idole, a-t-elle rien imaginé d'aussi chrétien et d'aussi parfait ?

— C'est un rêve, dis-je.

— Entrez, incrédule, reprit Humbug ; vous verrez que ce rêve est une vérité.

— Un mot encore, lui dis-je. Tous ces enfants sont des saints, c'est entendu ; mais où trouvez-vous des hommes capables d'élever ces phalanges célestes ? Quel est le maître qui peut tout à la fois animer la timidité de vos jeunes filles, et adoucir la turbulence de vos garçons ? Où chercher ce phénix, qui, en chaque commune, répond de l'honneur et de la vertu de vos enfants ?

— Entrez, répondit Humbug ; vous verrez à l'œuvre Dinah, votre protégée, et peut-être votre chère *Suzanne*.

— Vous êtes fou, m'écriai-je, en frappant la terre avec ma canne ; c'est à une femme de vingt ans que vous confiez des hommes qui ont déjà de la barbe au menton ? Beau général pour une telle armée ! comme on doit le respecter !

— Encore un préjugé de l'ancien monde, cher docteur. Chez un jeune homme qui aime sa mère et sa sœur, rien n'est plus naturel que de respecter une femme ; ce qui l'est moins, c'est d'obéir à un maître qui menace et qui châtie. La force a peu de prise sur le cœur d'un enfant ; plus il est généreux, plus il résiste ; mais il est sans défense contre la douceur et l'affection. En ce point encore l'expérience donne un

démenti à l'antique sagesse, qui n'est qu'une vieille erreur. Ce sont les femmes de la Nouvelle-Angleterre qui, avec un dévouement de missionnaires, s'exilent parmi la corruption du Sud, ou dans les solitudes de l'Ouest, pour y élever de jeunes âmes, et les donner à la vérité et à Dieu. Nous avons des maîtres, qui ne le cèdent à personne, mais nos instituteurs les mieux doués échouent souvent là où une fille yankee fait des merveilles. L'enfance appartient à la femme ; c'est une loi naturelle que nous avons eu le mérite de reconnaître et d'appliquer.

— Amen, répondis-je en haussant les épaules, allons donc admirer ces timides brebis et ces dociles moutons, conduits par une bergère non moins innocente que son troupeau.

J'entrai de mauvaise humeur dans la grande salle ; je ne puis souffrir la déraison ; mais, je l'avouerai à ma honte, à peine avais-je le pied dans le sanctuaire, que j'étais séduit.

Je me trouvais dans une vaste pièce, où l'air et le jour entraient par de larges fenêtres ; les murs étaient d'une propreté exquise, et garnis de place en place soit de cartes muettes, soit de tableaux d'histoire naturelle, soit de figures de physique et de géométrie. Chaque enfant avait son pupitre, isolé par quatre couloirs qui se croisaient autour de lui. Assis devant cette table vernie, qui brillait comme une glace, seul, et sans voisin, l'écolier est son maître ; s'il est distrait, s'il ne travaille pas, c'est sur lui que retombe toute la responsabilité. L'instituteur, placé sur une estrade, surveille d'un coup d'œil ces longues files de pupitres, rangés les uns derrière les autres. Surveillance peu nécessaire chez un peuple ambitieux, où chacun veut s'instruire pour arriver à la fortune et au pouvoir ! Les vices des Américains les servent mieux que ne nous servent nos vertus.

Dinah était occupée dans une pièce voisine. Le maître de la grande salle, c'était ma Suzanne. En ce moment mademoiselle enseignait la géométrie à sept ou huit grands gaillards qui, je leur dois cette justice, écoutaient comme de bons enfants leur aimable maîtresse.

— Venez, mon bon père, dit Suzanne toute joyeuse ; prenez cette craie, démontrez-nous les propriétés du carré de l'hypoténuse.

Faire une démonstration m'eût été difficile ; j'ai été trop bien élevé par l'Université de France, pour rien entendre à la géométrie ; tout ce que j'ai retenu en ce point se réduit à une vieille chanson, que, peut-être, aux environs de l'École polytechnique, on fredonne encore sur l'air de *Calpigi*.

Le carré de l’hypoténuse
Est égal, si je ne m’abuse,
À la somme des deux carrés,
Faits sur les deux autres côtés.

Je laissai donc Suzanne tracer sur le tableau le triangle rectangle ABC, élever sur chaque côté un carré, etc., etc., et je m’enfuis afin que ma fille n’eût pas à rougir de l’ignorance paternelle.

Dans une des petites salles (il n’y en avait pas moins de huit), Dinah interrogeait, sur les fleuves et les rivières de la France, des enfants de neuf à dix ans. Je fus étonné de leur mémoire et de leur science, moi Français qui, interrogé sur l’Amérique, n’aurais pu offrir en échange à ces jeunes érudits que le Mississipi, l’Hudson et le Potomac, seuls cours d’eau dont on m’ait jamais parlé. Il est vrai que l’Amérique ne nous touche guère, tandis que la France, reine des lettres et des arts, doit intéresser prodigieusement les Américains. C’est l’admiration des barbares pour la civilisation !

Après la géographie vint la lecture à haute voix, et la déclamation. Un petit bonhomme de neuf ans se leva, et sans timidité comme sans effronterie, nous récita un des passages les plus poétiques du *Hiawatha* de Longfellow. Quoique le jeune prodige parlât du nez, vice commun en Amérique, il nous dit ce morceau avec une grande justesse de ton et un sentiment vrai ; il y a des acteurs célèbres qui ne se sont jamais élevés jusque-là.

Après la poésie, ce fut le tour de l’éloquence. Un enfant, à cheveux flamboyants, se leva, mit ses pieds en équerre, et d’une voix animée entonna un hymne à la gloire de l’Amérique.

« Amis et concitoyens,

Vous n’êtes que dans l’enfance, et cependant vous êtes déjà le premier peuple du monde. Quel est le héros du dernier siècle, le plus grand homme et le meilleur, l’ami de son pays et de la liberté ? L’univers répond : C’est George Washington, un Américain. Quel était alors le plus grand physicien ? Franklin, un Américain. Le plus grand théologien ? Jonathan Edwards, un Américain. Quel est le plus grand jurisconsulte du dix-neuvième siècle ? Le juge Story, un Américain. Quels sont les premiers orateurs de notre âge ? Clay, Webster, Everett, Sumner, tous des Américains. Quels sont les premiers historiens ? Prescott, Bancroft, Lothrop-Motley, Ticknor, des Américains. Quel est le premier naturaliste ? James Audubon, un Américain. Quels sont les

plus grands moralistes et les vrais sages de notre temps ? Channing, Emerson, Parker, tous des Américains. Quel est le premier romancier de notre âge ? Madame Beecher Stowe[43], une Américaine. Quels sont les grands inventeurs ? Withney, qui a imaginé la machine à éplucher le coton ; Fulton, qui a créé le bateau à vapeur ; Morse, qui a trouvé le télégraphe électrique ; Maury, qui a tracé sur les mers des routes infaillibles, tous des Américains.

Courage donc, fils des Puritains ; l'avenir est à vous. Avant la fin du siècle vous serez cent millions d'hommes ; que sera en face de vous l'Europe asservie et divisée ? La nature vous a donné les plus grands lacs, les plus grands fleuves, les plus beaux ports ; vous avez des terres fécondes, et en quantité inépuisable. Vos mines de charbon sont aussi grandes que la France. L'industrie vous a donné plus de chemins de fer, plus de bateaux *à* vapeur, plus de navires, que n'en ont tous vos rivaux ensemble, Vos hommes sont les plus braves, les plus hardis, les plus ingénieux de l'univers ; vos femmes sont les plus belles de la création. Courage donc, race bénie du ciel ! le monde est à toi, car tu es à la fois le peuple le plus libre et le plus chrétien. »

— Cher ami, dis-je à Humbug, parmi toutes les vertus que vous enseignez à vos petits saints, comptez-vous la modestie ?

— Un peu d'indulgence, docteur, répondit-il d'un ton embarrassé. Quand on élève des enfants, il est bon de forcer un peu le patriotisme. C'est le moyen que plus tard l'égoïsme ne prenne pas le dessus. J'avoue, du reste, que la vanité est notre côté faible ; notre prodigieuse croissance nous tourne la tête et nous fait faire plus d'une faute. Mais que celui-là nous jette la première pierre qui n'a point péché. John Bull est convaincu que, par droit de naissance, il est le roi des mers ; et je suis sûr qu'en France on répète sur tous les tons à la jeunesse que les Français sont le premier peuple de la terre, et que le monde n'a d'yeux que pour les admirer.

---

[43] C'était aussi l'opinion d'Alfred de Musset. Un jour que nous le trouvâmes penché sur *la Case de l'oncle Tom,* qu'il dévorait avec des yeux pleins de larmes, il nous dit avec la plus profonde émotion : « Voilà le plus beau livre de ce temps-ci. Madame Stowe a trouvé dans le *courant de son cœur* des effets d'art tels qu'aucun de nous autres qui nous croyons des artistes n'est capable d'en rencontrer dans son esprit. » (*Éd*.)

— Quelle différence, m’écriai-je. La France est la France !

— L’Amérique est l’Amérique, reprit-il en riant. Tous les chrétiens sont imbus de la même folie ; il n’y a pas de sottise où l’on ne puisse entraîner un peuple, en lui criant avec aplomb : « Anglais, volez cette province, vous êtes Anglais ! Français, battez-vous à tort et à travers, vous êtes Français ! Américains, soyez insolents avec l’Europe, vous êtes Américains ! » L’orgueil national, c’est le drapeau rouge qu’on tend au taureau populaire, quand on veut le faire tomber tête baissée dans un piège. Mon cher ami, jetons à pleines mains l’éducation, portons partout la lumière, si nous ne voulons pas que le peuple soit la dupe éternelle des charlatans qui se jouent de ses passions les plus nobles et de ses meilleurs instincts.

À ce moment l’horloge sonna ; c’était l’heure de la récréation. Je courus au préau ; j’y trouvai l’aimable Naaman, devenu capitaine d’une milice nouvelle. Trois à quatre cents enfants étaient rangés en colonne, les filles d’un côté, les garçons de l’autre. On ouvrit une porte vitrée qui donnait sur la cour, on y plaça un piano, et voilà Suzanne et Dinah jouant à quatre mains la marche d’Obéron. Aussitôt les colonnes s’ébranlent en ordre ; on saute, on court, on s’arrête en mesure ; la chaîne se dénoue et se rattache avec une précision admirable. C’était un mélange de danse et de gymnastique qui charmait les yeux, quelque chose de noble, de hardi, de gracieux tout ensemble. N’était-ce pas ainsi que les Grecs exerçaient la jeunesse ? Pour la première fois je compris comment Platon plaçait la danse et la musique parmi les devoirs du citoyen. J’étais ravi, et sans un reste de honte et ma barbe grise, j’aurais volontiers pris ma place dans ce ballet militaire. Pourquoi n’aurais-je pas dansé avec des enfants ? les Spartiates le faisaient bien.

— Mon jeune ami, dis-je à Naaman, ceci est charmant ; mon cœur est tout réjoui de ce spectacle, mais tirez-moi d’un doute. Où suis-je ? Où m’a-t-on mené ? Cette maison élégante, ces tables d’un luxe recherché, ces beaux livres reliés en basane, tout cela, sans doute, appartient à une école particulière, où l’on ne reçoit que des enfants riches. Quel est le directeur de ce bel établissement ?

— Toujours plaisant, docteur, dit le beau pasteur. Vous êtes à l’école primaire du douzième arrondissement, troisième quartier. Nous avons quatre-vingts maisons de cette espèce, dans notre bonne ville de Paris, et ce n’est pas assez.

— Fort bien ; mais comment le fils du pauvre peut-il fournir aux frais de cet enseignement coûteux ?

— D'où venez-vous ? s'écria Naaman. Ne savez-vous pas que l'éducation est gratuite ? N'avez-vous jamais regardé votre cote d'impôts ? Nous sommes les fils de ces puritains qui, à peine débarqués sur l'aride rocher de Plymouth, ouvraient des écoles pour combattre Satan, c'est le vrai nom de l'ignorance. Ce qu'il y a de diabolique en nous, c'est la bête ; ce qu'il y a de divin, c'est l'esprit. L'école est notre amour et notre faiblesse ; aussi est-ce le gros chapitre de notre budget, ce qu'est la guerre ou la marine chez des peuples civilisés. Ici, dans notre Massachusetts, la dépense de l'école est à peu près le quart de nos dépenses générales ; dans le petit État du Maine, elle est du tiers ; ce que serait pour la France un budget de quatre à cinq cents millions.

— Grand Dieu ! pensai-je, si ces gens-là ne sont pas fous, qu'est-ce que nous sommes ? — Dites-moi, monsieur Naaman, qui vote ces fonds, et comment vos écoles sont-elles administrées ?

— Le vote est communal, répondit-il ; c'est l'ensemble des habitants qui fixe le chiffre de l'impôt ; c'est peut-être la seule dépense qui augmente toujours, aux applaudissements de ceux qui payent. En ce point il n'y a point de parti en Amérique ; toutes les communions, toutes les opinions rivalisent pour faire de nos écoles l'établissement le plus riche et le mieux doté du pays.

— Et naturellement, dis-je, chaque communion veut y dominer.

— Non, reprit-il ; ceci vous étonnera peut-être, nulle influence d'Église n'entre dans ces murs. Chaque leçon commence par l'Oraison dominicale et une lecture de la Bible : mais nulle réflexion ne l'accompagne. L'enseignement est chrétien par l'esprit de nos maîtres ; il n'est ni catholique ni protestant. Ici nous donnons à nos enfants le moyen de chercher la vérité, nous les armons contre l'ignorance, nous les préparons à combattre le bon combat ; quant à l'enseignement dogmatique, c'est à l'église et aux écoles du dimanche qu'il est réservé. C'est ainsi que nous évitons de troubler ces jeunes consciences, et que cependant nous habituons nos enfants à se considérer tous comme frères en Jésus-Christ.

— Bien ; mais qui vous répond des maîtres ?

— Le bureau d'éducation, dit Naaman ; bureau librement élu par tous les citoyens de la même commune, et qui a au-dessus de lui le bureau central de l'État. Ces assemblées réunissent les hommes les plus

considérables du pays. C'est une gloire que d'être appelé à surveiller l'éducation ; nos meilleurs citoyens, les Horace Mann, les Barnard ont refusé une place au sénat fédéral pour rester directeurs de nos écoles dans le Massachusetts et le Connecticut.

— Est-ce possible ? m'écriai-je.

— Qu'y a-t-il d'étonnant ? reprit le jeune ministre. Croyez-vous qu'en un pays comme le nôtre on en soit à se demander ce qui fait la prospérité et la grandeur des nations ? Dans une république, dans un État où le peuple est souverain, il faut vaincre l'ignorance où être tué par elle ; il n'y a point de milieu. Pour élever un peuple qui croie à la vérité et qui l'aime, nos politiques n'ont trouvé qu'un moyen, c'est de l'éclairer ; c'est de faire du moindre citoyen un homme assez instruit pour qu'on ne le trompe pas, assez sage pour se gouverner soi-même.

— Et vous avez résolu le problème ?

— Oui, dit-il, le problème a été résolu le jour où nous avons eu des écoles si bien tenues et si complétement gratuites, qu'il ne s'est plus trouvé un père qui osât nous refuser ses enfants. Quand la commune fournit tout, jusqu'aux livres, au papier et aux plumes, qui serait assez fou ou assez coupable pour ne pas profiter de la munificence nationale, et pour condamner ses enfants à l'ignorance et à la misère ?

— J'espère, lui dis-je, que l'éducation est obligatoire. Après de pareils sacrifices, l'État a le droit de forcer les gens à s'instruire. Il ne peut pas *souffrir* de brutes dans la société.

— Nous avons repoussé toute contrainte, répondit le jeune pasteur. Ce n'est pas que nous ayons douté de notre droit ; mais nous avons craint d'attacher à un bienfait une idée odieuse. L'amende et la prison feraient haïr nos écoles ; nous laissons ces duretés à des gouvernements qui tiennent plus à l'obéissance qu'à l'amour des citoyens. Rendre l'éducation universelle est toute la question ; nous sommes arrivés à cette fin excellente sans toucher à la liberté. Nos écoles, ouvertes à tous les enfants jusqu'à l'âge de seize ans, séduisent et attirent les plus rebelles. Dans la Nouvelle-Angleterre, vous ne trouverez pas un citoyen, né dans le pays, qui n'ait reçu de nous l'instruction.

— Bravo ! m'écriai-je, voilà une œuvre qui fait le plus grand honneur aux chrétiens d'Amérique.

— La politique y trouve son compte, non moins que la religion, reprit-il ; nous sommes arrivés à un résultat fait pour surprendre les modernes. Par la perfection de nos écoles, nous avons rétabli, sans le

savoir, l'éducation commune, si chère à l'antiquité. Notre enseignement est assez élevé pour préparer l'enfant du riche à entrer au collège ; il est assez simple pour ne pas effrayer l'enfant du pauvre, assez substantiel pour le mettre à même de tenir sa place dans la société, sans avoir jamais à rougir de son ignorance. C'est ici que toute la jeunesse (entendez bien ce mot : toute la jeunesse) vient apprendre la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géométrie et le dessin. Nous y joignons un peu de géographie, d'histoire, de physique et de chimie ; et nous ne craignons pas de parler à ces enfants de morale et de politique. Nous leur expliquons la constitution de leur pays ; ce sont des citoyens. Grâce à la richesse et à la solidité de nos leçons, le fils du millionnaire vient s'instruire côte à côte avec le fils du manœuvre irlandais. J'aperçois là-bas une des filles de Green qui joue avec l'enfant d'une pauvre fruitière de la rue des Noyers. C'est ici que règne la véritable égalité, l'égalité par en haut, l'égalité qui élève ; c'est ici que s'entretient le patriotisme et l'amour de la liberté. Former une génération, c'est former un peuple ; voilà notre devise, voilà ce qui fait de nos écoles un lieu chéri de tous et sacré pour tous.

— Cela est bon, m'écriai-je, cela est grand ; mais pardonnez-moi un dernier scrupule. Quand vous avez instruit les enfants du peuple, ne craignez-vous pas de leur avoir inspiré du même coup une ambition perverse ? Ne jetez-vous pas dans la société des hommes mécontents de leur sort ; ne leur avez-vous pas donné des désirs et des besoins au-dessus de leur condition ?

— C'est là, dit Naaman, une vieille objection qui depuis longtemps n'a plus cours en Amérique. Si nous abandonnions nos jeunes gens au sortir de cette enceinte, vos craintes seraient fondées ; mais songez que notre société et notre gouvernement sont deux écoles qui ne ferment jamais. D'une part, tout ce que nous avons d'hommes éclairés se fait un honneur et un plaisir d'instruire les citoyens. Voyez nos murs couverts d'affiches : il n'y a pas de soirée où l'on ne fasse quelque lecture politique, littéraire, scientifique. La lumière nous inonde ; il faut être deux fois aveugle pour rester ignorant. À côté de cet enseignement libre, placez l'Église, toujours active, et ces mille réunions où pauvres et riches sont sans cesse associés pour des œuvres de propagande et de charité. Joignez-y la vie politique, qui remue toutes les idées et féconde toutes les âmes. Enfin, et au premier rang, mettez la presse, c'est-à-dire la parole publique qui ne tarit jamais. Il n'est pas une Église, pas une

association, pas un corps, pas un individu qui n'ait son journal ; les enfants même ont le leur ; le *Child's Paper*, fondé il y a quatre ans, a déjà trois cent mille lecteurs, dont le plus âgé n'a pas quinze ans. Qui donc résisterait à cette marée qui monte toujours ? Qui ne serait emporté par ce flot de civilisation qui pousse l'humanité vers un avenir meilleur ?

— Ainsi vous êtes un peuple de savants ?

— Non, dit-il en souriant. L'érudition comme les arts est le luxe des vieilles nations, nous ne le possédons pas encore. Nous sommes des parvenus ; il nous faudra peut-être un siècle avant d'avoir ces loisirs qui permettent une culture désintéressée ; mais j'oserai dire que nous sommes le peuple le moins ignorant que le soleil ait jamais vu. Regardez autour de vous ; ici il n'y a point de paysans, mais des fermiers ; point de manœuvres, mais des artisans. Au sortir de sa forge, l'ouvrier met un habit noir, et va écouter une lecture sur Washington ou sur les nouvelles découvertes de Livingstone, en Afrique. Son voisin, le bijoutier, ira travailler dans une école de dessin ou suivra un cours de chimie. Malgré leurs mains noircies, tous deux sont des *gentlemen* ; ils aiment les plaisirs de l'esprit tout autant que vous pouvez les aimer. Allez dans l'Ouest, entrez dans quelque *log-house*[44] perdu au fond des bois ; vous serez reçu par la femme du pionnier ; vous la verrez qui pétrit le pain ou qui bat le beurre. Attendez le soir, cette même femme se mettra au piano, elle causera avec vous de politique, de morale, et peut-être de métaphysique. Lire le *Parfait cuisinier* ne l'empêche point d'apprécier Emerson et de goûter Channing. Nous ne donnons pas à tous la richesse matérielle, quoique le bien-être soit plus facile à conquérir en Amérique qu'en tout autre pays, mais nous offrons à tous cette richesse qui ne craint ni la rouille ni les voleurs ; nous mettons à la portée du plus pauvre ces jouissances intellectuelles qui, à tout âge et dans tonte condition, sont une force et une consolation. En faisant cela, nous croyons remplir la parole du divin Maitre et mener les hommes à Dieu, en cultivant leur esprit et leur cœur.

Je regardais ce jeune homme avec une émotion dont je n'étais plus maître ; jamais sur une figure humaine je n'ai vu briller tant d'enthousiasme et tant de foi. Pour Naaman la science et la religion

---

[44] C'est une espèce de chalet, construit avec des troncs d'arbre ; la première demeure du pionnier américain.

étaient un double nom de la vérité ; toutes deux lui tenaient au cœur avec la même force ; il les aimait toutes deux d'un même amour.

— Ami, m'écriai-je, vous m'avez vaincu. Me voici, comme saint Paul sur le chemin de Damas, foudroyé par la lumière et entendant la voix qui me crie : « Il est dur de regimber contre l'aiguillon ». Je me rends, mes yeux s'ouvrent ; je vois, j'admire la grandeur de ce pays. Quelle vie intense ! Le cœur, la pensée, tout est en action ; point de gêne ! point de barrière ! l'homme est maitre de sa destinée ; il a son bonheur et sa vertu entre les mains. Ici point de mensonge officiel, c'est la vérité qui règne ; ici point de préjugés, point d'entraves ; partout résonne le cri d'un peuple enivré d'espérance : En avant ! en avant vers un monde où la misère sera guérie, où la force sera abattue, où l'esprit régnera. Je suis fier d'être citoyen de ce beau pays. Vive la liberté ! vivent les États-Unis ! vive la grande république !

Ma voix fut couverte par un roulement de tambour suivi de fanfares retentissantes. Deux zouaves entrèrent dans l'école ; l'un courut à Suzanne et lui prit tendrement la main, c'était Alfred ; l'autre me sauta au cou, c'était mon fils Henri.

— Père, me dit-il, les gens du Sud ont franchi le Potomac ; Washington est menacé ; on mobilise nos milices, on appelle les volontaires ; nous partons ce soir. Venez vite, ma mère vous attend.

CHAPITRE XXVIII

LE DÉPART DES VOLONTAIRES

Suivi de mes enfants, je sortis de cette paisible retraite, où j'avais surpris enfin le secret de la grandeur américaine. La ville avait changé d'aspect ; les maisons étaient pavoisées. À chaque fenêtre, l'étendard fédéral, agité par le vent, déroulait ses bandes rouges et bleues et ses trente-quatre étoiles comme une protestation muette en faveur de l'Union. De place en place une affiche immense annonçait le désastre de l'armée fédérale, et appelait les citoyens au secours de la patrie en danger. Des bataillons armés marchaient dans les rues au son des clairons et des tambours. Les églises étaient encombrées de volontaires qui invoquaient le Dieu de leurs pères avant de marcher au combat. Partout les chants de guerre se mêlaient aux hymnes religieux ; pères, mères, sœurs accompagnaient les jeunes miliciens en les encourageant. On se prenait les mains, on pleurait, on s'embrassait, on levait les bras au ciel. C'était la ferveur d'une croisade !

J'arrivai chez moi fort agité. Parisien, j'ai vécu, j'ai grandi au milieu des émeutes et de la guerre civile ; ce sont des souvenirs qui m'attristent ; mais là, dans ce départ aux frontières, dans cet enthousiasme qui poussait tout un peuple aux armées il y avait quelque chose de si noble et de si grand, que je me sentais exalté. Les périls mêmes qu'affrontaient Henri et Alfred ne m'effrayaient point ; une voix secrète me poussait à partir avec eux. N'avais-je pas, moi aussi, un foyer et une famille à défendre ? L'Amérique, où je possédais ces biens si chers, n'était-elle pas ma patrie ?

À ma porte je trouvai tout un régiment de zouaves formé par les volontaires du quartier. On avait hissé sur un cheval blanc le vieux colonel Saint-John ; le brave vétéran oubliait ses rhumatismes et ses blessures pour guider les jeunes gens au combat. À côté du colonel, Rose, en habit de capitaine, marchait accompagné de ses huit fils et de quatre beaux jeunes gens, fils de Green. Fox, devenu lieutenant, était au milieu d'un groupe ; il pérorait, gesticulait, et ne respirait que sang et carnage. Son faux col et sa tabatière n'allaient pas très-bien avec son

uniforme, et m'auraient fait rire en une autre occasion ; mais il parlait avec tant de feu, que je lui trouvai l'air martial. Il y avait là autre chose qu'un soldat de profession ; c'était un citoyen décidé à mourir pour son pays.

— Voisin, me dit Rose, nous comptons sur vous ; c'est aux anciens à donner l'exemple. Il nous faut un chirurgien pour notre régiment de zouaves, on vous a nommé à l'unanimité ; il ne nous manque plus que votre consentement.

— Vous l'avez, m'écriai-je ; oui, mes bons amis, je pars avec vous ; nous serons là pour veiller sur ces enfants, et au besoin nous ferons le coup de feu avec eux. Vive l'Union ! vive la patrie !

Ce cri fut répété dans tous les rangs ; on y mêla celui de vive Daniel ! vive le major ! Je me sentis chatouillé jusqu'au fond du cœur par les acclamations de cette brave jeunesse ; j'entrai chez moi le front haut, l'œil brillant. Une vie nouvelle s'éveillait en mon âme, j'étais heureux !

Jenny, tout en larmes, se jeta dans mes bras, mais n'essaya même pas d'ébranler mon courage. Il lui semblait naturel que le père accompagnât le fils, et que les femmes seules restassent à la maison. Suzanne n'était pas moins résolue ; à sa pâleur on voyait qu'elle était profondément émue ; ses lèvres priaient, ses yeux regardaient le ciel ; mais elle ne dit pas un mot qui pût troubler Alfred, et ne parut occupée que de préparer notre départ. Chères femmes ! elles aussi comprenaient le devoir et aimaient la patrie !

Quelques heures suffirent pour me procurer un uniforme de chirurgien ; Rose me fit cadeau d'une trousse excellente ; j'achetai des revolvers, un sabre, un cheval ; à trois heures j'étais prêt ; nous partions le soir même.

Jusque-là je n'avais point réfléchi, la furie française m'avait emporté. Mais au moment de quitter cette maison où j'avais passé des jours si heureux et si bien remplis, j'éprouvai je ne sais quelle tristesse ; il me semblait qu'une fois parti je ne reviendrais plus. Et si je revenais, ramènerais-je avec moi mon Henri, et cet Alfred que je commençais à aimer comme un fils ?

Je secouais ces tristes pensées qui, toujours repoussées, revenaient sans cesse à l'assaut, quand le vieux colonel entra chez moi. Sa vue me fit du bien ; c'était un de ces braves soldats, prodigues de leur sang,

ménagers du sang d'autrui ; nous ne pouvions avoir un chef plus honorable et plus sûr.

— Colonel, lui dis-je après avoir reçu ses félicitations, nous voilà seuls, je puis vous parler à *cœur* ouvert. Entre nous, quel cas faites-vous de ces nouvelles levées ? C'est une belle chose que l'enthousiasme, mais qu'est-ce que cela à côté de l'exercice et de la discipline ? Malgré le courage de ces bons jeunes gens, voilà des bataillons qui fondront au premier feu.

— Patience, major, répondit le vétéran. Je suis moins sévère que vous, et cependant j'ai fait la guerre toute ma vie. Deux mois passés derrière les forts de Washington changeront ces volontaires en soldats. La discipline est beaucoup sans doute, mais c'est un métier à la portée du plus ignorant. Ce qui ne se donne pas, c'est le cœur, c'est la foi, c'est l'amour de la patrie. Là est le ressort suprême, quoi qu'en disent les traîneurs de sabre. Pour manier la baïonnette il faut un bras habile et vigoureux ; mais c'est l'âme qui fait la force du bras. Quelques années de guerre et de souffrances suffisent à faire l'éducation d'un peuple et à mettre les deux ennemis au même point. Reste alors l'énergie morale : c'est elle qui a le dernier mot ; c'est pourquoi les meilleures armées sont des armées de citoyens.

— Excusez-moi, colonel, je croyais que rien ne valait de vieux soldats.

— Erreur, dit Saint-John. Dans une revue ou une parade, la chose est possible ; pour la guerre il en est autrement. De bons cadres, de jeunes soldats et de vieux généraux, voilà ce qu'il faut. Pour marcher sans se plaindre, pour obéir sans murmurer, pour braver le danger, tête levée, pour marcher à la mort en souriant, il n'y a que la jeunesse. Plus cette jeunesse est intelligente, pieuse, patriotique, plus on peut compter sur elle. Dans la vieille Europe on a d'autres idées ; là-bas règnent encore le préjugé et l'adoration de la force brutale. Ici la civilisation nous a éclairés. Sans doute la victoire appartiendra toujours au général qui, au moment décisif, jettera sur un point donné les plus nombreux bataillons. Mais à condition égale, un soldat jeune et patriote vaudra mieux qu'un mercenaire vieilli dans le métier. Voyez la guerre de Crimée ; certes, les vétérans russes et anglais se sont bien battus ; mais à qui appartient la couronne, sinon aux conscrits français, héroïques enfants enlevés à la charrue pour un jour, paysans la veille, citoyens le lendemain. Voilà

notre modèle, voilà ce que nous ferons, nous aussi, de nos jeunes Américains.

— Vous n'avez pas de généraux, lui dis-je ; votre pays est une terre pacifique qui, jusqu'à présent, a enfanté plus de fermiers et de marchands que de Césars.

— Soyez tranquille, répondit le colonel, vous aurez des généraux, et plus que vous ne voudrez. La guerre est comme la chasse, un métier fort ordinaire, où certaines gens excellent dès le premier jour. Tel est aujourd'hui forgeron, mécanicien, avocat, médecin peut-être, qui demain sur le terrain se réveillera général. Ouvrez l'histoire : il y a des époques stériles où les lettres, les arts, l'industrie sont morts ; il n'y en a point qui ait manqué de soldats. L'homme a des instincts chasseurs et sanguinaires que la paix comprime, mais qu'elle ne détruit pas. Vienne la guerre, vous aurez des héros ; fasse le ciel que le peuple les estime à leur juste valeur, et ne leur sacrifie pas la liberté !

— Vraiment, colonel, lui dis-je, vous parlez de la guerre avec peu de respect.

— C'est que je l'ai faite, dit-il tristement ; je sais ce que vaut ce jeu sanglant. Que des rhéteurs tranquillement assis au coin de leur feu s'amusent à célébrer les combats et la gloire, je hausse les épaules devant ces paradoxes ; la guerre est le plus grand des fléaux, l'ennemie du travail et de la liberté, la ruine de la civilisation. Malheur à ceux dont l'ambition déchaîne sur la terre cette peste abominable, mais trois fois maudits ceux qui portent sur la patrie une main parricide ! Que Dieu nous aide, nous leur ferons payer leur crime. La guerre est aussi le châtiment de l'orgueil et de la folie ; cruelle leçon qu'on ne comprend que quand il est trop tard.

Le bruit des clairons nous annonça l'heure de l'adieu. Je descendis tenant la main d'Henri et d'Alfred. Jenny nous embrassa tous trois avec le courage d'une femme et d'une mère chrétienne. Suzanne, silencieuse et agitée, nous remit à chacun une Bible qui ne devait plus nous quitter. Martha avait préparé un sermon prophétique, mais au premier mot la pauvre fille poussa un sanglot terrible, et prenant Henri dans ses bras, comme un enfant, elle l'inonda de larmes et de baisers. Je lui serrai la main, elle me sauta au cou ; ce fut à demi étranglé que je montai à cheval.

Au même instant accourut Zambo avec un accoutrement ridicule, une ceinture rouge et bleue, un chapeau à plumes et un sabre qui traînait sur le pavé.

— Massa, criait-il, emmenez-moi, je suis un brave. Si j'ai la peau noire, j'ai le sang rouge. S'ils ne me tuent pas avant la victoire, je les battrai tous.

Ce ne fut pas sans peine que je me débarrassai de ce pauvre garçon. Je lui fis les raisonnements les plus sages pour lui prouver que son courage était ridicule. Quand on a des cheveux crépus, on est né, non point pour se battre, mais pour être battu. Paroles inutiles ! Zambo avait l'angle facial trop aigu pour saisir les grandes découvertes de nos beaux esprits. Le pauvre diable se croyait homme, chrétien, citoyen, et il avait la peau noire ! C'était de la folie ! On fut obligé d'employer la menace pour le faire rentrer au logis, où il s'enfuit en hurlant. Il était temps de finir cette triste comédie, les rangs étaient formés, les tambours battaient ; on partit.

Tant que je me sentis près de la maison je n'osai pas me retourner ; j'avais des larmes dans les yeux, je ne voulais pas qu'elles coulassent ; mais au détour de la rue je regardai en arrière ; les trois femmes agitaient leurs mouchoirs et nous suivaient d'un long regard. Mon cœur battit avec force :

— Ô mon Dieu ! m'écriai-je, je te confie tout ce que j'aime. — Pour la première fois je pleurai, je priai, et je me sentis consolé.

À quatre heures nous étions rangés en bataille sur la place de la Mairie. Green nous passa en revue, et nous parla de la patrie avec une émotion qui touchait à l'éloquence. Sa voix fut couverte par nos acclamations. Puis, tout rentra dans le silence ; chacun se recueillit. Seul peut-être du régiment, j'étais agité ; chose étrange ! il me tardait d'aller au feu. Dans un moment de repos, je passai devant mes compagnons riant, parlant, gesticulant, ayant un mot pour chaque soldat ; je raillais ceux qui étaient émus, j'encourageais ceux qui essayaient de sourire, je promettais à tous mon secours au moment du danger ; j'avais déjà la fièvre du combat.

Humbug, qui m'avait rejoint sur la place, me regardait d'un air étonné.

— Quel homme êtes-vous, docteur ! me dit-il en soupirant. J'admire votre belle humeur et votre gaieté. Vous étiez un citoyen timide, vous

voilà un hardi soldat. Êtes-vous Irlandais ? Avez-vous dans les veines le sang

Non paventis funera Galliæ ?

Nous autres Saxons, nous portons sur le champ de bataille

Devota morti pectora liberæ,

mais nous n'avons ni cet entrain ni cette grâce chevaleresque. En vérité, à vous voir, il semble que le combat soit une fête, et le danger un plaisir. Vous donneriez envie de mourir au plus dégoûté.

Le roulement des tambours couvrit ma réponse ; Humbug m'embrassa tendrement et m'appela en latin la moitié de son âme ; un instant plus tard, j'avais quitté mon vieil ami, et pour toujours.

La soirée était belle ; la lune, levée de bonne heure, éclairait au loin des prairies bordées de peupliers et coupées par des saules ; à l'horizon, une rivière déroulait ses flots argentés ; il y avait un certain charme à se laisser porter par son cheval, et à s'abandonner à la rêverie au milieu de cette belle campagne. Le bonheur du soldat, c'est qu'il jouit de l'heure présente et ne s'inquiète point du lendemain. Depuis quelque temps je me livrais au plaisir de rêver, les yeux ouverts, quand deux cavaliers se rangèrent près de moi. Je levai la tête ; à ma grande surprise je reconnus le sombre Brown et l'aimable Truth.

— Que faites-vous ici ? m'écriai-je. Que veut dire ce grand chapeau, cette redingote croisée, ce sabre au côté ? ce n'est là le costume ni d'un soldat ni d'un pasteur.

— Docteur, dit le puritain, la guerre est une cruelle maladie ; l'âme y est en danger non moins que le corps ; vous soignez l'un, nous soignons l'autre ; nous sommes médecins comme vous.

— Je suis charmé de vous avoir pour confrères, — répondis-je ; mais le métier est rude. Un chirurgien s'y fait ; la tendresse est chez lui un mal inconnu ; pour que la main ne tremble pas, il faut que le cœur se taise ; mais vous, Truth, comment résisterez-vous au cri des blessés, au désespoir des mourants ?

— C'est mon devoir, dit-il ; Dieu me donnera la force, aussi longtemps qu'il jugera mon service utile ou nécessaire. C'est au Seigneur que j'appartiens.

L'étape n'était pas longue ; à huit heures on s'arrêta. Le colonel avait voulu nous apprendre à marcher ; la leçon n'était pas inutile, le régiment avait l'air d'un troupeau de moutons en déroute. Cependant le brave

Saint-John félicita tous les novices, les habituant peu à peu à le regarder comme un père et à mettre leur confiance en lui.

— Major, me dit-il, ne riez pas. Avant un mois nous vaudrons les Prussiens. Quand un homme se croit soldat, il l'est déjà à moitié ; vous verrez ce que c'est qu'une armée de citoyens.

Ce fut au milieu des champs qu'on établit le bivac. Les feux allumés, les chevaux mis au piquet, on soupa de grand cœur avec les provisions que chacun avait apportées. Pour des conscrits, c'était une fête que ce premier repas en plein air ; la guerre ne leur avait pas encore donné le regret du bien-être et l'amour du foyer.

Quand le souper fut achevé, et il ne dura guère, les soldats, au lieu de rire et de crier, s'assirent en silence sur leurs manteaux pour écouter les ministres. Notre état-major forma le cercle ; Truth s'avança au milieu de nous, et ouvrant la Bible, il lut d'une voix inspirée l'hymne que chanta David quand Dieu l'eut délivré de la main de ses ennemis.

« Le Seigneur est ma forteresse ; il est ma force, il est mon sauveur.

Mon Dieu est mon soutien ; j'espère en lui ; il est mon boulier, il est mon salut.

C'est lui qui m'a élevé en honneur, c'est lui qui est mon refuge. Mon sauveur, vous me délivrerez de la main des méchants.

… Y a-t-il un autre Dieu que notre Seigneur ? Y a-t-il un autre fort que notre Dieu ?

… C'est lui qui instruit mes mains à combattre, et qui rend mes bras fermes comme un arc d'airain.

… Je poursuivrai mes ennemis, et je les réduirai en poudre ; je ne retournerai point que je ne les aie détruits. Je les détruirai, et je les briserai sans qu'ils puissent se relever ; ils tomberont sous mes pieds.

… Ils crieront et nul ne viendra à leur secours ; ils crieront au Seigneur, le Seigneur ne les écoutera pas.

Je les dissiperai comme la poussière ; je les écraserai, je les foulerai aux pieds, comme la boue.

… Vive le Seigneur ! et que mon Dieu soit béni ; que le Dieu fort, le Dieu qui sauve soit glorifié[45] ! »

Tandis que Truth récitait cette belle poésie, je regardais autour de moi. Tous les officiers écoutaient en priant ; leurs yeux brillaient d'enthousiasme et de foi. Les dernières flammes de nos feux prêts de

[45] II Rois, ch. XXII.

s’éteindre illuminaient ces nobles figures, et y jetaient je ne sais quel éclat mystérieux. Je me croyais revenu au milieu du seizième siècle, et transporté dans un camp de Têtes-Rondes. — Et c’est là, pensai-je, c’est là ce peuple à qui nos journaux de Paris refusent tout patriotisme et toute religion ! Non, la tyrannie militaire ne s’établira jamais sur cette terre généreuse ; ce sol, ouvert et fécondé parles Puritains, ne peut enfanter que la liberté.

La lecture finie, je serrai la main de Truth, et profitant de mon privilège, j’inspectai toutes les compagnies, cherchant mon fils et Alfred. Je les trouvai tous deux, couchés à terre, enveloppés dans leurs manteaux et causant à voix basse. De qui parlaient-ils ? je le savais.

— Enfants, leur dis-je, quand on est soldat, il faut ménager ses forces ; et la première condition, c’est de dormir. Faites-moi place entre vous deux, et rêvez les yeux fermés.

Sur quoi, j’embrassai tendrement mes deux fils, je fermai avec soin mon manteau, je rabattis le capuchon sur mon visage, et je m’endormis aussi tranquille et le cœur aussi léger que si j’étais dans ma maison. Quand on se dévoue à la patrie, quand il est permis de se sacrifier pour ce qu’on aime, la fatigue est douce, le danger même a des attraits.

CHAPITRE XXIX

UN VOYAGE D'AGRÉMENT.

Au milieu de mon paisible sommeil, j'eus une vision. Un homme, ou plutôt un fantôme, à l'œil moqueur, au front plissé, était couché sur moi et m'étouffait. Je reconnus Jonathan Dream ; lui seul avait ce terrible regard.

— Eh bien, docteur, dit-il d'une voix cassante, l'épreuve est faite ; vous ne doutez plus du magnétisme et de ses miracles ; vous voilà devenu Yankee en huit jours.

— Oui, oui, murmurai-je ; et j'en suis fier. J'ai une femme et des enfants suivant mon cœur ; j'ai une patrie à aimer, la liberté à servir et à défendre, je suis maître de ma vie, je crois à l'Évangile, je suis heureux ; si c'est un rêve, par pitié, ne m'éveillez pas.

— Bravo, cria la voix, je suis vengé. En route maintenant pour la France ; à Paris !

Je sentis une main qui écartait mon manteau et se glissait sous mon capuchon. Je me levai en sursaut, je voulus crier, effort inutile ! j'étais magnétisé. Un bras invisible me saisit par la seule mèche de cheveux qui restât sur mon front chauve, ct m'entraina dans les airs avec une effroyable rapidité.

Je n'étais pas encore remis d'une émotion bien naturelle, que je me trouvai planant dans le ciel, comme un oiseau, et tournoyant au-dessus de ma maison. Le traître, qui m'avait ôté la parole, et qui me tenait toujours suspendu, me fit descendre jusqu'à la fenêtre du parloir. Dans ce séjour chéri, j'aperçus, réunies autour d'une table de travail, ma Jenny, ma Suzanne et Martha ; le pauvre Zambo était assis à terre et sanglotait dans un coin. Suzanne, d'une voix entrecoupée, lisait l'Évangile, Jenny et Martha déchiraient des bandes et faisaient de la charpie.

Mon cœur les appela et les bénit. Jenny leva aussitôt la tête.

— Suzanne, dit-elle toute tremblante, il me semble que j'entends ton père ; je suis sûre qu'en ce moment il pense à nous.

— Maman, reprit Suzanne, ce que vous dites là est étrange ; j'ai le même pressentiment.

— Effet du magnétisme, murmura Jonathan en riant d'une façon sinistre. Que dites-vous de cette expérience, savant docteur ?

— Mon Dieu, dit Jenny en se levant, vous qui m'avez donné Daniel, et qui m'avez dit de l'aimer, protégez-le, je vous en prie. Loin de lui, loin de mes enfants, écartez le danger et la mort. Mais avant tout, Seigneur, que votre volonté soit faite, et que votre nom soit béni.

— Amen, dit Suzanne ; amen, dit Martha, et les trois femmes se mirent à pleurer, tandis que Zambo s'enfonçait un mouchoir dans la bouche pour étouffer ses cris.

Ô mes amours ! je vous ouvrais mes bras, quand une seconde fois je fus lancé dans l'espace et emporté par une force irrésistible. En un clin d'œil disparut la grande ville avec ses lumières vacillantes ; après la ville s'évanouirent les champs, les prés, les bois, la terre ; je n'entendis plus que le souffle du vent et les gémissements de la vague. J'apercevais, comme au fond d'un abîme, les flots qui tremblaient sous les pâles rayons de la lune ; j'étais à dix mille pieds au-dessus de l'Océan.

— Causons maintenant, dit l'affreux sorcier qui planait au-dessus de moi comme un aigle qui tient un pigeon dans ses serres. Docteur Lefebvre, je vous rends la parole ; je serais charmé de jouir de votre aimable conversation.

— Monstre, m'écriai-je, combien de temps serai-je ta victime ?

— Mon bon ami, répondit-il en ricanant, vous n'êtes pas poli. Tutoyer un homme qu'on a vu deux fois est chose grossière, c'est de plus une maladresse ; il me suffirait d'ouvrir les doigts pour vous précipiter dans les flots, et je ne pense pas que la gendarmerie française, malgré toute sa vigilance, vous fût ici d'un grand secours. Soyez donc gracieux, et amusez-moi. Je suis las, j'ai perdu beaucoup de fluide, il m'est difficile de faire plus de cent lieues à l'heure ; nous ne serons pas à Paris avant demain matin. Il nous reste toute une nuit à vivre ensemble ; le temps est beau, la route agréable, soyons amis et causons.

De quoi peut-on causer dans les nuages, sinon de métaphysique.

— Monsieur Jonathan, dis-je en prenant ma voix la plus respectueuse, croyez-vous en Dieu ?

— Dieu, s'écria-t-il d'un ton de professeur, et comme s'il répétait une leçon, Dieu c'est un vieux mot : c'est la personnalisation de l'idéalité.

— Parlez français, m’écriai-je.

— Soit, dit-il, Dieu, c’est l’idéalisation de la personnalité.

— Si c’est là votre français, monsieur le sorcier, parlez-moi grec par pitié.

— Eh bien, dit-il d’un ton gracieux, Dieu, c’est la catégorie de l’idéal, rien de plus.

— Je ne comprends pas, lui dis-je.

— C’est que vous ne savez pas l’allemand, répondit-il. La philosophie est une langue mystique qui nous vient d’outre-Rhin. J’ai vu d’illustres savants qui l’ont parlée vingt ans sans y rien entendre, et qui n’en ont pas été moins applaudis.

— Expliquez-moi votre système, repris-je avec une douceur forcée. Vous êtes un grand homme, un génie, je serais charmé de m’instruire à votre école. Ayez aussi l’obligeance de me tirer un peu moins les cheveux, j’ai la tête sensible, et je suis sûr qu’Absalon, pendu à son arbre, avait quelque peine à philosopher.

— Je suis élève de Spinoza, dit Jonathan, mais j’ai été plus loin que mon maître. Il n’y a ni matière ni esprit dans le monde, il n’y a qu’un ensemble de forces organisées qui se diversifient à l’infini ; la plante, l’animal, l’homme, autant de formes de cette vie universelle, autant de bulles d’eau qui viennent éclore à la surface de l’océan des êtres, et qui rentrent dans l’abîme pour en sortir à nouveau. La vie, la mort sont de simples phénomènes sans importance ; l’individu disparaît, l’espèce dure : c’est l’essentiel. Peu importe ce qu’écrase la roue, pourvu qu’elle tourne toujours. Voilà mon système, il accepte tout.

— Et n’explique rien, m’écriai-je. Ces forces, qui les a créées ?

— À quoi pensez-vous, docteur, répondit le magicien. Créer, ce serait troubler l’ordre universel et fatal des choses ; il n’y a jamais eu de création. Supposer un commencement, c’est supposer une volonté ; cela dérangerait tout le système.

— Je croyais, lui dis-je, qu’on accommodait les systèmes aux faits observés ?

— Cela est bon pour des physiciens, reprit-il.

Nous, au contraire, nous accommodons les faits au système ; nous sommes des philosophes.

— C’est fort ingénieux, dis-je, mais tirez-moi d’un doute ; je croyais que l’homme n’était pas trèsancien sur la terre.

— C’est mon avis, reprit-il ; il y a douze ou quinze mille ans tout au plus que l’homme a paru ; mais ce n’est pas là une création. La nature…

— Qu’est-ce que la nature, monsieur Dream ?

— C’est un autre nom pour la force universelle.

— Qu’est-ce que la force universelle ?

— C’est un autre nom pour la nature.

— Je vous remercie de cette explication philosophique.

— La nature, reprit-il, éprouve à certaines époques un redoublement d’énergie, une espèce de fièvre, et alors elle remanie, et au besoin transforme certaines espèces. C’est ainsi que l’homme a paru sur la terre ; suivant toute apparence, c’est un singe ou un chien dégénéré.

— Et la parole, et la conscience ? m’écriai-je.

— C’est peu de chose, dit-il. Cela tient à une simple modification physiologique. Un peu plus de finesse dans la composition du larynx a fait d’un cri bestial un langage articulé. Il n’y a pas de conscience possible sans un appareil nerveux ; par conséquent, la conscience est une affaire de nerfs. Il a suffi d’une accumulation de la substance grise, d’un jeu de la nature, pour enfanter ce seigneur de la création.

— Pauvre sire assurément, s’il n’est que le premier et le plus méchant des animaux.

— Non pas, dit Jonathan ; car, grâce à son appareil nerveux, il a des idées générales, et voilà ce qui fait de l’homme une espèce à part. C’est le seul animal qu’on amuse et qu’on trompe avec des mots. L’homme voit certains faits qui se reproduisent en série régulière, et qu’il appelle des vérités ; il imagine une vérité universelle qui comprend et soutient toutes les vérités particulières ; il aperçoit de belles choses, et il se figure une beauté qui est le modèle et le type de toutes les autres. Voilà l’idéal qui le séduit et le console ; c’est ce que les bonnes gens appellent Dieu.

— Très bien, lui dis-je, je commence à entrevoir ce que c’est que la catégorie de l’idéal. L’âme est une glace qui réfléchit ce qui n’existe pas ; ou, si vous l’aimez mieux, l’homme se voit lui-même dans ce miroir grossissant ; c’est devant cette image agrandie que, nouveau Narcisse, il se met à genoux.

— Pas mal pour un novice, dit le sorcier.

— Ainsi il n’y a rien de supérieur à l’homme dans l’univers ?

— Conclusion logique, dit Jonathan.

— S’il n’y avait jamais eu d’hommes sur la terre, il n’y aurait pas eu d’idée de Dieu, et par conséquent Dieu n’existerait pas.

— À merveille, dit-il, vous devenez philosophe.

— Non, certes, m'écriai-je ; je ne sais si ma façon de voir tient à mon étrange position, mais il me semble que toute cette métaphysique est comme moi, suspendue en l'air et par un cheveu. Qu'est-ce que cette nature qui a des redoublements d'énergie ? Un mot, pour remplacer l'être suprême qui dans sa bonté crée librement l'homme et le monde. Qu'est-ce que ce changement de tissus, cette métamorphose d'appareils, sinon une phrase sonore qui explique l'inconnu par l'impossible ? Qu'est-ce que cette force inconsciente et immorale qui produit une créature douée de conscience et de moralité ? Une chimère. À la hauteur où je suis, on juge les choses d'une tout autre manière, on ne se paye pas de vaines paroles ; les lois physiques, c'est-à-dire un ordre intelligent, une création constante et continue, me révèlent et me crient qu'une volonté toujours active et toujours présente soutient l'univers et l'empêche de se dissoudre. La nature, je ne la vois nulle part, et je sens Dieu partout.

— Bravo, trois fois bravo ! dit le magicien.

— Ce n'est donc point votre système que vous exposiez ? repris-je fort étonné.

— Ce système est à moi, dit-il, puisque je l'ai volé ; mais je n'y crois guère. Hier, en passant à Tubingue, où j'allais visiter un de mes bons amis, honnête théologien qui rêve toujours, j'ai aperçu un grand métaphysicien qui, à force d'écrire, s'était endormi sur Hégel. Je lui ai raflé du même coup sa pipe, ses lunettes et son système ; quand il se sera réveillé, il n'aura plus trouvé que ses yeux pour voir, et son esprit pour raisonner.

— Le pauvre homme ! m'écriai-je ; que fera-t-il de ces instruments qui ne lui ont jamais servi ?

— Bah ! dit le sorcier, vous ne connaissez guère les philosophes allemands. Ce sont des vers à soie qui vivent dans les livres ; ils tirent du premier bouquin venu un fil avec lequel ils s'enveloppent dans un bon système, à l'épreuve de la lumière et du bruit. Mon homme en sera quitte pour tisser un nouveau cocon. La vérité n'est rien, la logique est tout. Hégel est mort, vive Schopenhauer ! Il y a toujours un roi dans cette dynastie de rêveurs.

— Monsieur, lui dis-je, vos plaisanteries sont cruelles. On ne tient pas un homme à dix mille pieds en l'air pour se moquer de lui.

— Monsieur, dit-il d'un ton sec, vos questions sont impertinentes. Comment osez-vous demander à un spirite s'il croit à Dieu ? Nous seuls savons ce qu'est l'âme, nous seuls avons en main la preuve de son immortalité.

— Qu'est-ce donc que l'âme ? demandai-je avec impatience.

— C'est une force magnétique, répondit Jonathan. Cette monade créée par Dieu et douée de conscience, se fait elle-même une enveloppe, comme le grain de blé jeté en terre se fait des racines, une tige et des épis. Quand le corps a vieilli, l'âme toujours jeune el toujours active rejette une enveloppe décrépite, et s'en va dans un monde meilleur chercher une forme nouvelle pour son immortelle énergie. Voyez ces globes qui rayonnent dans l'espace : Jupiter, Saturne, Sirius ! autant de sphères habitées par des esprits qui s'élèvent. Monter l'échelle infinie de la création, toujours approcher de Dieu sans y jamais atteindre, telle est notre glorieuse destinée. La mort n'est qu'un passage à une vie plus intense. Rien ne s'anéantit ici-bas, non, pas même un atome de poussière ; comment donc la conscience s'éteindrait-elle ? Dieu est-il un artiste capricieux qui détruise le chef d'œuvre de sa grandeur et de sa bonté ?

— Monsieur, m'écriai-je, ces paroles sont belles et me vont au cœur ; mais la preuve, cette preuve que l'humanité demande depuis six mille ans, donnez-la-moi.

Rien n'est plus aisé, reprit Jonathan ; envolons-nous vers Sirius, qui brille là-haut au-dessus de nos têtes, vous y verrez une des stations que vous habiterez quelque jour. Il n'y a pas longtemps que j'y ai visité Washington.

L'offre était faite pour tenter un curieux, mais le maudit sorcier s'était déjà joué de moi ; je me défiais de sa magie. Craignant les ennuis d'un nouveau voyage, je refusai, j'eus tort ; c'était une occasion que peut-être je ne retrouverai plus.

— Serons-nous bientôt arrivés ? demandai-je à Jonathan.

— Voilà une question peu aimable, me dit-il. Regardez en bas ; ne voyez-vous pas sur la mer une petite lumière. C'est le fanal de l'*Arabia* qui quittait Boston le jour où je vous ai porté en Amérique ; il est à moitié chemin de l'Europe ; c'est encore six cents lieues qui nous restent à faire, ou six heures de route.

Je soupirai et ne parlai plus.

— Mon bon ami, dit l'odieux magicien, vous êtes maussade. Si vous n'aimez pas la discussion, si la métaphysique vous prend sur les nerfs, choisissez quelque sujet familier où il soit aisé de tomber d'accord. Parlez-moi politique.

— Que pensez-vous de l'esclavage ? m'écriai-je ; que pensez-vous de la guerre fratricide qui déchire les États-Unis ? Sur ce point il n'y a qu'une opinion chez les honnêtes gens ; je suppose que vous détestez le despotisme, et que vous haïssez la servitude, vous, monsieur le spirite, qui respectez sans doute une âme immortelle, quelle que soit la peau qui la couvre ?

— Voilà une question tout à fait pacifique, dit-il ; mais elle est plus délicate que vous ne croyez. Ce ne sont pas les lois qui font qu'un homme commande ou obéit.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est le fluide magnétique, répondit-il avec un flegme insupportable. Ce que les philosophes appellent volonté, énergie, puissance, n'est autre chose que ce fluide qui constitue notre âme. Chacun en possède une quantité diverse et inégale. La femme, par exemple, est un être plus magnétique que l'homme ; aussi voyez-vous que dans la plupart des ménages, quoi qu'en dise le Code, c'est le mari qui obéit. Les enfants, que la loi soumet aussi à leurs parents, sont des tyrans domestiques qui imposent leurs caprices à toute la maison et font de leur mère une esclave. Pourquoi ? Parce qu'ils sont très-riches en magnétisme. Les vieillards, au contraire, ont le sang refroidi, et n'ont plus d'influence sur ce qui les approche. Les amoureux…

— Grâce, dis-je en bâillant ; ne parlons pas médecine, parlons politique.

— Patience, dit Jonathan d'un ton railleur. S'il est prouvé que les nègres ont moins de fluide que les blancs, la question est jugée, l'esclavage est légitime.

— Monsieur, lui dis-je, vos paradoxes me fatiguent.

— Paradoxes ! s'écria-t-il. Vous n'êtes pas de votre temps, docteur Rococo ; lisez vos grands historiens et vos grands politiques, étudiez la question des races, vous verrez qu'aujourd'hui la morale n'est plus que de la physiologie.

J'ai une grande douceur naturelle, chacun le reconnaît, hormis mes amis intimes, qui, suivant l'usage, ne voient que mes défauts ; mais qu'on se mette à ma place, on comprendra que la patience pouvait

m’échapper. Pendu par les cheveux depuis six heures, emporté je ne sais où, par je ne sais qui, c’était assez d’ennuis sans que par-dessus le marché on fût en politique d’un autre avis que le mien.

— Monsieur, dis-je sèchement à mon ennemi, portez ailleurs votre bel esprit. Je ne puis pas vous prier de sortir, mais je vous déclare que désormais je ne vous écoute plus.

— Et comment ferez-vous ? reprit-il d’une voix moqueuse.

— Un mot de plus, m’écriai-je, est une insulte dont vous me rendrez raison.

— Un duel dans ces hauteurs sereines, dit le sorcier, cela serait original ; j’y réfléchirai ; en attendant vous m’écouterez bon gré mal gré, je vous défie de me fausser compagnie.

— Vous ne savez pas, dis-je en grinçant des dents, vous ne savez pas de quoi un Français est capable. Je le crois capable de toutes les folies, répondit Jonathan, excepté des folies impossibles.

— Impossible ! m’écriai-je, ce mot n’est pas français.

Plus prompt que l’éclair, je tirai de ma trousse une paire de ciseaux, et je coupai la mèche de cheveux qui me mettait dans la main de ce misérable.

Aussitôt je tombai, tournoyant de droite et de gauche, comme un cerf-volant qui s’abat. Au premier moment, tout entier au plaisir de la liberté reconquise, je ne m’inquiétai point de cette descente rapide, la réflexion me revint quand j’entendis le grondement des flots et le sifflement de la rafale. Il était trop tard ; la mer s’ouvrit pour me recevoir dans ses abîmes, et moins heureux que Jonas, me rejeta sur la vague, haletant et glacé. Je ne perdis pas courage, je me mis à nager avec une ardeur désespérée. Cinq cents lieues à faire de cette façon primitive, c’était beaucoup, mais ne pouvais-je pas rencontrer quelque bateau à vapeur sur cette grande route de l’Océan ? Je regardais au loin, cherchant quelque lumière, et ne voyant que la nuit, quand l’horrible fantôme, prêt à m’emporter, s’abattit sur moi comme une hirondelle qui enlève une mouche à la surface de l’eau.

— Docteur, me dit-il en ricanant, j’espère que ce bain vous a rafraîchi le sang ; reprenons la discussion où nous l’avons laissée.

— Plutôt mourir que d’entendre tes détestables sophismes, m’écriai-je, et fermant le poing, j’en assenai à mon ennemi un coup si terrible, que tous les os de ma main en craquèrent. Je poussai un cri de douleur et…

CHAPITRE XXX

LE PLUS COURT DU LIVRE ET LE PLUS INTÉRESSANT POUR LE LECTEUR

… je m’éveillai dans mon lit.

CHAPITRE XXXI

QUELQUES INCONVÉNIENTS D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE.

Au sortir de ce danger, ou de ce cauchemar, je ne sais lequel, il me fallut quelque temps pour me reconnaître. Où étais-je ? Dans quel pays mon bourreau m'avait-il jeté ? Les rideaux du lit étaient fermés, je les écartai ; la chambre était sombre et muette ; c'était le silence et le demi-jour qui entourent un malade. Quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité, je regardai autour de moi. Une table couverte de papiers, de livres, de brochures, empilés au hasard ; une bibliothèque remplie de livres brochés, reliés, cartonnés, les uns debout, les autres en travers ; une masse de bouquins s'élevant de terre et formant une pyramide branlante qui menaçait à chaque instant de s'ébouler : tout était à sa place ; c'était bien mon cabinet ! J'étais à Paris, en France, et enfin revenu de mes caravanes. Le dirai-je ? ce retour au centre de la civilisation me fit un médiocre plaisir ; j'avais pris goût à la liberté.

Je sonnai, Jenny entra sur la pointe du pied, et demanda à voix basse si j'avais appelé.

— Sans doute, ma chère amie, lui dis-je ; donnez-moi du jour, je vous prie, cette chambre est un tombeau.

Jenny entr'ouvrit les rideaux et appela Suzanne, qui avança tout doucement la tête à la porte, et s'arrêta pour me regarder d'un œil inquiet.

— Eh bien ! mademoiselle, lui dis-je gaiement, on n'embrasse donc pas son père, aujourd'hui ? Au lieu de se jeter dans mes bras, elle approcha d'un pas timide et me prit la main en pleurant.

— Comment vous sentez-vous, papa ? murmura-t-elle.

— Fort bien, mon enfant, sauf la fatigue et l'émotion du voyage.

— Ah ! dit Suzanne. — Ah ! dit Jenny.

Il y avait dans ce cri un accent si étrange que je regardai tour à tour ma femme et ma fille ; leur visage était bouleversé.

— Qu'avez-vous, donc ? leur demandai-je. Qu'ai-je dit qui puisse vous effrayer ?

— Mon ami, dit Jenny, je vous en prie, gardez le silence, le docteur Olybrius l'a recommandé.

— Qu'est-ce que le docteur Olybrius ? N'est-ce pas ce fat qui a fait un gros volume sur *le Carême considéré au point de vue de l'hygiène et de la navigation* ? Qu'y a-t-il de commun entre moi et ce pédant de sacristie ?

— Daniel, reprit Jenny d'un ton sec, le docteur Olybrius est le médecin que tout le monde consulte. Depuis huit jours il a eu pour vous les soins d'un confrère et d'un ami.

— Depuis huit jours ! criai-je en me dressant sur mon séant. Vous rêvez, ma chère enfant. Comment votre docteur m'aurait-il soigné à Paris, puisque nous étions en Amérique ?

— Écoutez-moi, Daniel, dit ma femme d'une voix émue, écoutez-moi sans m'interrompre ; il y va de votre santé et peut-être de votre vie.

— Hier mardi il y a eu huit jours que vous êtes rentré à la maison dans un état déplorable. Vous aviez consulté je ne sais quel charlatan ; si j'en crois le docteur, cet homme vous a fait prendre une potion d'opium ou de haschisch qui devait vous tuer. La force de votre constitution, nos soins peut-être vous ont sauvé. Toute la semaine vous avez été dans une léthargie complète ou dans un délire affreux. Vous avez eu des visions terribles, qui plus d'une fois nous ont fait craindre pour votre raison. Aujourd'hui vous reprenez vos esprits, le docteur Olybrius l'avait prédit ; mais il a ajouté que ce retour à la santé demandait les plus grands ménagements ; que, selon toute apparence, il vous faudrait quelque temps pour secouer vos rêveries et vous réhabituer à la vie réelle, et que dans une crise pareille le repos et le silence étaient de nécessité absolue.

Ce fut mon tour de regarder ma femme avec effroi. Qu'était-ce que cette fable, débitée avec tant d'assurance ? J'étais sûr d'avoir été en Amérique ; jamais cervelle française n'aurait imaginé ce que j'avais vu ; d'ailleurs le délire est incohérent et ne laisse pas de souvenirs. Mais si Jenny était restée en France tandis que je vivais au Massachusetts, qu'était-ce donc que cette Jenny américaine que je serrais si tendrement sur mon cœur ? Aurais-je été bigame sans m'en douter ? Y avait-il deux Suzanne et deux Henri, l'un à Paris de France, l'autre à Paris d'Amérique ? Étais-je double ? Avais-je une seule âme en deux corps ? Quelle confusion ! quel chaos !

— Maudit Jonathan ! murmurai-je, que le diable t'emporte et le spiritisme avec toi ! Me voici dans un bel embarras !

Soudain la vérité me frappa, je m'en voulus d'avoir écouté ma femme, ne fût-ce qu'un instant. Jonathan ne m'avait-il pas dit que seul je garderais la mémoire, et que ma famille deviendrait yankee de naissance ? Tout s'expliquait de la façon la plus naturelle ; Jenny était le jouet d'une illusion. Dans ma maison, si quelqu'un rêvait, ce n'était pas moi, c'était ma femme.

Cette réflexion si simple me rendit mon courage et ma dignité.

— Ma chère, dis-je à Jenny, ne vous fiez pas à l'apparence. Votre Olybrius est un sot ; je n'ai jamais été malade. La preuve en est que mon pouls n'a pas plus de soixante-cinq pulsations, que je meurs de faim, et que, avec votre permission, je vais me lever et déjeuner.

Pour toute réponse ma femme se mit à fondre en larmes : c'est une façon de raisonner qu'Aristote a eu tort d'oublier ; elle joue un grand rôle dans la rhétorique des ménages ; un mari agacé est à demi vaincu. En fille bien élevée, Suzanne ne manqua pas de renchérir sur sa mère, elle se pendit à mon cou en sanglotant :

— Papa ! cria-t-elle, mon petit papa, ne nous faites pas de chagrin ; attendez le docteur.

— Je l'attendrai debout et non pas à jeun, répondis-je ; au reste, mes enfants, je ne veux point vous affliger. Je suis médecin, je vous donne ma parole d'honneur que je me porte très-bien ; si mon assertion ne vous suffit pas, faites monter le voisin Rose ; il est docteur et vous aura bientôt rassurées.

La transaction fut acceptée. Appelé aussitôt, Rose entra avec une mine si gauche et si solennelle que je lui ris au nez.

— Bonjour, mon vieil ami, dis-je en lui tendant la main.

— Vous me faites honneur, monsieur le docteur, répondit-il en s'asseyant dans mon grand fauteuil.

— Obligez-moi de me tâter le pouls, et dites à ces dames si je ne suis pas en parfaite santé.

Il prit mon bras, compta gravement les pulsations de l'artère, et, se retournant vers Jenny d'un air étonné :

— S'il m'était permis d'avoir un avis, dit-il, j'oserais dire que voici un pouls qui n'a rien de capricant. Il est régulier, et même un peu faible, comme celui d'un homme qui n'a pas mangé. La crise est passée, si tant est qu'il y ait eu crise, ce que je n'oserais affirmer. Je crois, ajouta-t-il

en se déridant, qu'un poulet froid et quelques verres de vieux vin de Bordeaux sont naturellement indiqués ; c'est une prescription que, malade ou non, M. le docteur peut accepter.

Les deux femmes sortirent pour ordonner mon repas ; Rose, se levant, s'approcha de moi, le doigt sur la bouche.

— Avouez, docteur, dit-il tout bas, que désormais vous ne jouerez plus avec les opiacés ?

— *Tu quoque* ? m'écriai-je. Mon cher monsieur, l'opium n'est pour rien en toute cette affaire ; j'ai été magnétisé.

— Bon, dit-il ; vous, docteur, un homme carré, un esprit fort, vous croyez au magnétisme, quand l'Académie de médecine lui refuse l'état civil ?

— Il a bien fallu céder à l'évidence, répondis-je en soupirant. Vous voyez une victime de cette déplorable invention. On m'a transporté en Amérique.

Rose recula, pâle et interdit.

— Oui, repris-je, on m'a transporté en Amérique, moi, la maison et la rue. Je vous y ai vu, monsieur Rose ; vous y étiez un patriote, un brave, un capitaine de zouaves.

— Taisez-vous, au nom du ciel, dit-il, taisez-vous, si un autre que moi vous entendait !

— Doutez-vous de ma parole ? lui dis-je ; vous faut-il des preuves ?

— À Dieu ne plaise que je vous donne un démenti, s'écria l'apothicaire ; nous avons servi ensemble dans les rangs de la garde nationale, je vous tiens pour un galant homme, et je serais fâché qu'il vous arrivât rien de fâcheux. Écoutez donc le conseil que me dicte le respect que je vous porte. Soyez prudent ; soyez discret. Vous avez été en Amérique, soit ; vous le dites, je le crois ; mais chez vous chacun croit le contraire. Vous êtes seul de votre avis. Or, vous savez le proverbe :

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raison.

Si vous vous obstinez à parler de ce voyage magnétique, j'ai peur que des incrédules ne se vengent à leur façon, et ne vous fassent passer pour un homme qui…

Il s'arrêta, mit un doigt sur son front, hocha la tête et me regarda d'un air de pitié.

— Quoi, m'écriai-je, pensez-vous par hasard que j'aie le cerveau dérangé ?

— Non, sans doute ; je sais à quoi m'en tenir, mais qui peut arrêter des imaginations trop vives ? Votre aventure est si extraordinaire, qu'il serait sage d'en garder le secret pour vous seul.

— Monsieur Rose, répondis-je, asseyez-vous et causons, vous verrez que jamais je n'eus la tête plus saine. Comment se portent vos neuf fils ?

— Fort bien, dit-il, je vous remercie ; les voici tous casés, jusqu'à mon Benjamin.

— Alfred, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il en souriant, un beau jeune homme de vingt-quatre ans. C'est une grande joie pour un père que d'avoir enfin établi, et bien établi toute sa famille.

— Que font tous vos enfants ? Contez-moi cela, mon voisin ; parlez, incrédule ; assurez-vous que j'ai le cœur et l'esprit plus jeunes qu'à vingt ans.

— L'aîné, dit-il, est le seul qui m'ait causé du chagrin. C'était tout le portrait de sa défunte mère. Têtu, ambitieux, ayant toujours des idées à lui, ne voulant céder à personne, je n'en pouvais jouir. Aussi en ai-je été réduit à le faire entrer à l'École polytechnique, d'où il est sorti un des premiers. Il pouvait avoir une belle place dans les tabacs ; mais c'est un cheval échappé qu'on ne peut brider. Monsieur a couru le monde avec des inventions dans sa poche ; il est aujourd'hui directeur d'une usine et prétend qu'il fait fortune. Dieu le veuille ! mais l'industrie est un métier perfide ; on n'est jamais sûr d'avoir réussi que quand on est mort. J'ai toujours peur pour cet enfant.

— Mes autres fils, tous élevés par mes soins, ne m'ont donné que de la joie. Ils ont reçu une éducation littéraire, et grâce à des protections habilement employées, je les ai tous poussés dans l'administration. J'en ai deux dans les douanes, deux dans les droits réunis ; deux autres sont déjà percepteurs, le huitième est dans les eaux et forêts ; quant à mon Alfred, le voilà secrétaire particulier d'un préfet, et sur le chemin des grandeurs. Avant deux ans, si je lui obtiens quelques recommandations, il sera conseiller de préfecture avec dix-huit cents francs d'appointements.

— Quoi ! m'écriai-je, vous, Rose, un patriote, vous avez fait de vos enfants des commis, quand vous pouviez leur ouvrir une carrière indépendante et en faire des citoyens ?

— Docteur, répondit l'apothicaire, j'ai suivi le conseil et l'exemple des gens d'esprit. Si le service de l'État n'est pas brillant, il est sûr. On n'a pas d'inquiétudes, on ne se fatigue guère ; si l'on a quelque petite fortune, on tripote à la Bourse, pour améliorer son avoir ; on tâche d'épouser une femme ayant une jolie dot, et des parents qui ne soient pas trop jeunes ; on vit doucement et on vieillit à son aise, avec une bonne petite retraite, au fond de quelque ville de province.

— C'est la vie d'une huître.

— Les huîtres sont tranquilles, reprit-il ; c'est l'essentiel. Soyez donc fabricant, commerçant, armateur ? Un jour la révolution vous ruine ; le lendemain c'est un gouvernement fort, qui fait la guerre sans crier gare et sans consulter. Et les impôts qui augmentent toujours, et les crises, et la concurrence ! tout est conjuré contre l'homme qui travaille. Notre société n'est pas faite pour lui. Bien fou qui court de pareilles chances, quand rien n'est plus aisé que de vivre paisible et honoré, en servant son pays. L'administration, c'est la France ! Que les républicains et les délicats aboient tant qu'ils voudront, j'aime mieux que mes fils soient parmi ceux qui mangent que parmi ceux qui sont mangés.

— Et pour arriver là il vous a fallu solliciter, tendre la main.

— Oui, dit-il en riant, on a fait quelques bassesses. Reines de la main droite, reines de la main gauche, j'ai tout imploré, tout flatté, mais j'ai réussi ; c'est l'essentiel. N'ouvrez pas de grands yeux, docteur ; j'ai fait comme tout le monde, vous ferez comme moi. Je n'en suis pas moins un patriote, et toujours dans l'opposition ; je suis centre gauche, avec toute la France, et je m'en fais gloire, entre nous ; mais quand l'avenir de mes enfants est en jeu, je mets dans ma poche des opinions qui ne me servent à rien.

— Pour les retrouver un jour de révolution, n'est-ce pas ? lui dis-je avec ironie.

— Sans doute, reprit-il d'un ton placide. On sert un gouvernement, on ne se perd pas pour lui. C'est un des grands avantages de l'administration que les révolutions lui profitent ; la tête s'en va, les jeunes gens montent ; il y a une crise tous les quinze ans, heureux qui est à même de saisir l'occasion et d'attraper le bon numéro !

— Vous êtes un sage, monsieur Rose.

— Tout simplement un homme de sens, reprit-il avec une orgueilleuse modestie. Voyez, par exemple, mon Alfred ; il a fait des études admirables ; il a eu le prix de discours français au grand

concours. Si je l'avais écouté, il se serait fait avocat, belle carrière, mais longue, difficile, laborieuse, et qui à présent ne mène à rien. Tandis qu'avec son esprit, sa bonne tenue et un peu d'entregent, il ne lui faut, à ce garçon, que deux ou trois bonnes chances pour être sous-préfet dans dix ans, préfet dans quinze, et peut-être sénateur.

— Ah, mon Dieu ! m'écriai-je, entendez-vous ce bruit dans la rue ?

Rose courut à la fenêtre.

— Ce n'est rien, dit-il, ce n'est qu'un cheval qui s'abat, et un homme qui est tombé par-dessus la tête du cheval.

— Je suis perdu : me voilà pris encore pour cinq cents dollars.

— Qu'avez-vous, cher monsieur ? dit l'apothicaire tout interdit de mon effroi. Un inconnu qui se casse le cou dans la rue, cela se voit tous les jours, qu'est-ce que cela peut vous faire ? c'est un de ces malheurs dont on ne peut accuser personne.

— Cela touche au moins votre administration, lui dis-je revenant à moi et songeant que je n'étais plus en Amérique.

— L'administration n'est jamais responsable, reprit Rose d'un ton goguenard. Elle nous soigne à nos risques et périls.

— Il y a un inspecteur.

— Sans doute, dit-il, mais l'inspecteur dépend du préfet, qui dépend du gouvernement, qui ne dépend que de Dieu et de son épée. Comme disait feu mon père, il y a trois cas fortuits, et sans remède : naufrage, incendie, fait du prince. Aujourd'hui, contre le naufrage et l'incendie on a l'assurance ; contre le fait du prince, il nous reste ce qu'avaient nos aïeux : la résignation.

— Ce n'est pas ainsi, m'écriai-je, que les choses se passent en …

Rose me regarda, je me mordis les lèvres et je me tus.

— Du reste, reprit l'apothicaire, vous serez bientôt délivré de ce pavé détestable, qui depuis dix ans fait le désespoir des cochers ; on vous exproprie le mois prochain.

— Comment, on m'exproprie ?

— Ne le savez-vous pas ? reprit-il ; l'enquête est ouverte depuis huit jours.

— Je m'y oppose, je réclame.

— Réclamer, à quoi bon ? dit-il d'un air paterne. Mon cher voisin, vous connaissez l'histoire du pot de terre et du pot de fer. Ne faites pas la mauvaise tête, c'est inutile, et quelquefois nuisible ; traitez avec

l’administration, elle vous donnera de votre maison un prix raisonnable, que vous faut-il de plus ?

— Je ne veux pas qu’on me chasse de la maison de mon père ; les journaux sont là, j’écrirai.

— Les journaux ! dit l’apothicaire. Je voudrais qu’on les supprimât tous. À quoi servent-ils depuis dix ans ? Autrefois, sous le dernier règne, ils disaient leur fait aux ministres, c’était amusant ; aujourd’hui je ne sais quelle maladie on leur a inoculée, ils sont muets comme des poissons. Ce ne sont plus que des affiches. Ai-je besoin de payer cinquante francs par an pour qu’on m’envoie à domicile le prospectus de toutes les affaires véreuses, dont on chante les perfections à cent sous la ligne ? Si j’étais gouvernement, j’obligerais les journaux à dire la vérité ; sinon le *Moniteur* me suffit, et encore !

— Et vous êtes libéral ?

— Libéral et franc-maçon, jusqu’à la mort, dit-il, en levant la main avec un sérieux grotesque. Depuis quarante ans, mon *Credo* politique n’a pas varié d’un *iota*. Vive notre immortelle révolution et l’Empire qui a porté jusqu’à Moscou les glorieux principes de 89 ! À bas les aristocrates et les émigrés ! À bas les jésuites, qui sont la cause de toutes nos misères ! Je ne suis pas l’ennemi de la religion, il en faut au peuple, mais je veux des curés patriotes et bons enfants. Je hais la perfide Albion, je maudis l’autocrate russe ; je veux que la France affranchisse tous les opprimés : Polonais, Hongrois, Valaques, Serbes, Grecs, Maronites, Italiens et Nègres. Du reste, j’aime la paix et les arts ; on n’en fera jamais assez pour notre première scène nationale, la Comédie française, où j’ai applaudi M. Talma dans *Sylla* :

J’ai gouverné sans peur et j’abdique sans crainte.

Je veux un gouvernement fort et patriotique, qui écoute les honnêtes gens et qui fasse taire les avocats et les bavards. Je veux une armée qui puisse tenir tête à l’Europe, une marine qui défie l’Angleterre, des canaux partout, des chemins de fer partout ; je veux que le gouvernement donne du travail et du pain à chaque ouvrier. Avec cela, je veux un petit budget et peu d’impôts. Je n’entends pas que l’État s’engraisse des sueurs du peuple. Voilà mon symbole ; c’est celui de tous les bons Français.

— Et la liberté, lui demandai-je, je ne la vois point sur votre programme ?

— Vous vous trompez, reprit-il. Ne vous ai-je pas dit que je voulais un gouvernement énergique, une administration qui broyât toutes les résistances individuelles ? Le jour où le Pouvoir, éclairé sur ses véritables intérêts, nous forcera d'être libres, nous aurons la liberté, et nous l'imposerons à l'univers.

— Qu'entendez-vous par la liberté ? lui demandai-je.

— Voisin, dit-il, voilà une question qui prouve combien vous avez la tête saine. Il y a une foule de niais qui crient liberté ! liberté ! sans voir le piège que leur tendent le fanatisme et l'aristocratie. Je ne veux pas de ces fausses libertés qui ne sont que le privilège de la richesse et de la superstition. Patriote, ami des lumières, je ne veux pas d'une liberté religieuse qui ne profiterait qu'aux calotins. Il faut museler les prêtres pour que le peuple soit libre. Je ne veux pas d'une liberté d'association qui servirait aux capucins ; je ne veux pas qu'au nom de la charité on corrompe le pauvre avec des aumônes politiques et qu'on lui porte un pain empoisonné. Je ne veux pas d'une liberté d'éducation qui livrerait nos enfants aux jésuites. Je ne veux pas d'une liberté départementale qui reconstituerait le fédéralisme provincial ; je ne veux pas d'une liberté communale qui ressusciterait le despotisme du seigneur et du curé, et ferait de nous des serfs et des vilains. Mieux vaut la main de l'État que ces droits anarchiques dont abuseraient des gens remuants, des aristocrates, des fanatiques et des cafards. Je suis pour le peuple, vive l'égalité !

Je regardais avec terreur cet honnête Béotien, Penser, me disais-je tout bas, qu'avant mon voyage en Amérique, j'en étais à ce degré d'imbécilité ! Moi aussi je mettais mon patriotisme dans l'égalité de la servitude ; moi aussi je faisais consister la liberté publique dans la destruction de toutes les libertés particulières, comme si, après cet anéantissement, il restait autre chose que le brutal mécanisme de l'administration. Jonathan ! Jonathan ! maudit sorcier ! pourquoi avez-vous fait de moi un étranger dans mon pays, ou pourquoi ne transportez-vous pas tous les Français en Amérique, pendant huit jours ?

— Eh bien, voisin, dit l'apothicaire, surpris de mon silence, que pensez-vous de mes principes ? Suis-je un homme du siècle ? Suis-je un patriote et un Français de vieille roche ? Ne sont-ce pas là les doctrines que vous avez toujours défendues ?

— Vous dites vrai, répondis-je ; mais en faisant l'énumération de toutes les libertés dont nous avons peur, je ne vois pas trop celles qui nous restent.

— Bah ! me dit-il, vous plaisantez. Et la liberté de la boulangerie, n'est-ce donc rien ? Et le suffrage universel, n'est-ce pas tout ? C'est à l'heure du scrutin qu'on reconnaît les hommes qui ne flattent jamais le pouvoir. Depuis quarante ans, je puis me rendre cette justice, je n'ai jamais voté qu'avec l'opposition. On peut me briser ; je ne plierai point.

— En attendant, vous vous laissez exproprier sans rien dire ?

— Entre nous cela me gêne, reprit l'apothicaire. Mais que voulez-vous, je ne suis qu'un individu. Citoyen, je brave les tyrans ; simple patenté, je n'irai pas me mettre mal avec l'administration dont j'ai besoin tous les jours. D'ailleurs les principes sont là ; l'intérêt privé doit céder à l'intérêt général. Songez que votre maison, si on la conservait, déborderait de deux centimètres au moins l'alignement général. Qui souffrirait un pareil défaut de symétrie ? Nous autres Parisiens nous naissons tous le compas dans l'œil. Il n'y a point de passant qui ne fût choqué de cette énormité, et qui n'en fit des gorges chaudes contre notre édilité.

— Oui, dis-je, les droits ne sont rien, la ligne droite est tout.

— Monsieur, dit l'apothicaire, ne parlez pas mal de la ligne droite ; vous me donneriez une mauvaise idée de vos lumières et de votre goût.

— Vous aimez donc bien ce plus court chemin d'un point à un autre, que vous lui fassiez sans regret le sacrifice de votre industrie ?

— Si je l'aime ? dit-il ; écoutez-moi, voisin, je vous ferai une confidence qui, j'en suis sûr, vous charmera : comme elle a déjà charmé tous mes amis.

— J'écoute des deux oreilles, en homme qui ne demande qu'à se convertir.

— Vous voyez, dit-il, ce qu'on fait de Paris. Vieilles maisons, vieux souvenirs, tous ces restes d'un passé barbare tombent chaque jour sous le marteau des démolisseurs et sont remplacés par des rues droites et des palais nés d'hier. C'est magnifique ; un Parisien lui-même ne s'y retrouve plus. Avant dix ans, Paris sera une ville toute neuve : le théâtre, l'auberge et le café du monde entier. Eh bien ! en partant des mêmes idées, j'ai conçu un projet plus hardi et plus beau ; je mets la France entière dans Paris. La province est morte, il n'y a plus ni Auvergnats,

ni Gascons, ni Savoyards ; il n'y a même plus de Français ; nous sommes tous Parisiens.

— L'œuvre est grande, continua-t-il ; il s'agit de fortifier et de concentrer l'unité nationale, qui laisse encore beaucoup à désirer ; mais le moyen est des plus simples ; je prolonge le boulevard de Sébastopol, d'une part, jusqu'à Bayonne, de l'autre jusqu'à Dunkerque ; je mène la rue de Rivoli, d'un bout jusqu'à Brest, de l'autre jusqu'à Nice. Chemin faisant, j'abats tout, afin que rien ne gêne la ligne droite. Quelle perspective ! Quel horizon ! Et songez que la dépense n'est rien ! Les expropriations ne coûteront pas cher, et la plus-value des terrains sera énorme, puisqu'on sera toujours dans Paris. Toutes les villes ne seront plus que des faubourgs.

— Au milieu de la voie je place un chemin de fer des deux côtés sont des maisons en arcades, afin que le piéton ne souffre ni de la pluie, ni de la boue ; je mets des théâtres de place en place, et des cafés partout. Paris devient ainsi la promenade du genre humain. Ce n'est pas tout, j'appelle les arts à mon secours, pour donner du style à mes bâtisses. A l'extrémité de ce boulevard de deux cents lieues, vers Bayonne, je dresse une statue de cent vingt pieds : la Gloire ; à l'autre extrémité, vers Dunkerque : la Victoire. Au bout de la rue de Rivoli, vers Brest : un groupe de guerriers ; au bas, vers Nice, des nymphes offrant des lauriers. Au centre, enfin, c'est à-dire vers Bourges, j'établis un Walhalla, un Panthéon gigantesque. Une colonne, ou plutôt une pile immense, formée de canons superposés, élèvera jusque dans les nues une espèce de Minerve avec pique, casque et cuirasse. Ce sera la France, reine de la civilisation, des arts et de la paix. Autour de la colonne je dispose un vaste portique surmonté de grenades et d'obus qui éclatent ; dans l'intérieur je place les statues de toutes nos gloires nationales : Duguesclin, Dunois, Condé, Turenne, Hoche, Kléber, Masséna, Murat, etc. ; au-dessus j'établis des statues symboliques, ayant chacune vingt-cinq pieds de haut. D'un côté, la Guerre protégeant l'Industrie et les Arts ; de l'autre, la Conquête portant à l'étranger la Liberté ; au milieu, la Fortune et la Beauté couronnant la Vaillance. Ce sera noble, ce sera grandiose ; il y aura là un de ces monuments patriotiques qui immortalisent un siècle et agrandissent l'esprit de vingt générations. L'immensité dans l'uniformité, quel idéal !

— Les Grecs, répondis-je, faisaient, je crois, consister la beauté dans la proportion et la variété.

— Les Français ne sont point des Grecs, s’écria-t-il ; nous sommes des Romains ; rien ne nous plaît que l’énormité et la symétrie ; le gigantesque, c’est le beau.

Je soupirai, je baissai la tête, et ne répondis pas.

— Eh bien, docteur, vous voilà retombé dans votre silence ? Que pensez-vous de mon projet ?

— Je pense, lui dis-je en haussant les épaules, que je viens d’un pays où l’on s’occupe d’élever des hommes au lieu de remuer des pierres et de bâtir des monuments. Des portiques, des colonnes, des arcs de triomphe, des statues forment à l’horizon de belles perspectives ; mais il y a quelque chose de plus beau, de plus grand, quelque chose de vivant qui répand dans la rue la plus étroite je ne sais quelle heureuse lumière, et qui fait du plus sombre réduit un palais : c’est la liberté.

— Bon, reprit-il sur le ton d’un auteur irrité, voici vos papillons noirs qui vous reprennent ; je sens que ma présence est indiscrète.

Il se leva ; je le laissai partir. Qu’avais-je à faire de ce vieux fou ? Je l’entendis qui parlait à ma femme dans le salon ; je distinguai le nom d’Olybrius et les mots : — Pressez-vous, il est temps. — Que signifiaient ces paroles ? Je ne m’en inquiétai point, j’eus grand tort. Il faut toujours se méfier des sots.

CHAPITRE XXXII

UNE FAMILLE PARISIENNE.

Enfin je me levai et je fis ma toilette, mais non sans regretter plus d'une fois ma petite maison d'Amérique. Pas de bain où reposer mes membres fatigués, pas de feu dans ma chambre, pas d'eau chaude ; les Français n'ont pas encore compris que la première des libertés domestiques, c'est d'avoir tout sous la main et de n'avoir besoin de personne. Il me fallait sonner sans cesse, et à chaque coup de sonnette arrivait un laquais solennel et gourmé qui me regardait du haut de sa cravate blanche et me servait avec une majestueuse pitié. Où étais-tu, mon pauvre Zambo ? Tu étais gauche et ridicule, mais tu m'aimais.

Une fois rasé, je me regardai dans la glace ; j'eus quelque plaisir à retrouver mon visage d'autrefois. Ce n'est pas qu'il fût beau, mais j'y étais habitué ; rien n'est gênant comme de se chercher sous un masque étranger. Dans la salle à manger je trouvai ma femme et ma fille qui m'attendaient avec une inquiétude mal dissimulée. Jenny brodait une tapisserie pour se faire une contenance ; Suzanne festonnait et levait de temps en temps sur moi des yeux tristes et effrayés. Je me mis à table, et n'en déjeunai pas moins de bon appétit. Huit jours d'émotion et d'eau claire me faisaient goûter avec délices un déjeuner français et mon vieux vin de Bordeaux. Je retrouvais la patrie ; mon cœur se réchauffait ; j'avais des idées poétiques, ce qui ne m'était jamais arrivé au Massachusetts. — Ô ma patrie ! que j'aime comme un amoureux aime sa maîtresse, en la querellant toujours, en lui souhaitant toutes les beautés et toutes les vertus ; ô ma chère France ! tu as plus d'un défaut d'éducation, mais la nature t'a traitée en enfant gâté. Rien ne vaut la douceur de ton ciel, la richesse de tes moissons, la beauté de tes fruits, la chaleur de tes vins. Quand la fièvre des révolutions ne les affole pas, tes fils sont polis, aimables, ingénieux ; tes filles sont encore plus fines que leurs maris. Que te manque-t-il donc pour être la plus heureuse et la plus noble nation du monde ? Rien que cette liberté dont tu te moques et que tu ne connais pas !

— À quoi songes-tu, ma Suzanne ? dis-je à ma fille dont le silence m'étonnait. D'ordinaire elle gazouillait comme un oiseau.

— Je ne songe à rien, mon bon père.

— Vraiment ? mon petit doigt me dit que mademoiselle s'inquiète à propos de son plus vieil ami. Je ne dis pas non, mon père.

— Eh bien ! mon enfant, il faut chasser ces mauvaises pensées. Je me porte si bien que je ne suis occupé que de ton bonheur. Sur ce, ma fille, quand te maries-tu ?

Jenny se leva comme si un ressort l'eût poussée. Suzanne rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Point d'enfantillage ! m'écriai-je. Suzon, tu as bientôt vingt ans ; tu n'es pas une de ces petites sottes qui, au mot de mari, se mettent à loucher en se regardant le bout du nez. Si ton cœur a parlé, dis-le moi ; j'ai pleine confiance en toi, mon amie ; j'adopte par avance le gendre que tu m'as choisi.

— Suzanne, dit ma femme d'une voix émue, allez dans ma chambre, et cherchez-moi de la laine pour ma tapisserie.

Disant cela, elle fit à ma fille un signe d'intelligence, qui, traduit en bon français, voulait dire : « Laisse-nous ».

Dès que Suzanne fut sortie, Jenny éclata.

— Daniel, dit-elle, vous êtes cruel. Que vous a fait cette enfant ?

— Quoi ! je ne peux pas demander à ma fille si elle aime ?

Ma fille, reprit Jenny, n'aime personne, monsieur. C'est une honnête femme qui fera comme a fait sa mère ; elle attendra le jour de son mariage pour aimer l'époux que ses parents lui auront choisi.

— Le jour de son mariage, m'écriai-je ? C'est un peu tard. Si l'amour n'entre pas le premier soir, il trouvera la porte fermée le lendemain. Laisser son bonheur au choix de ses parents, c'est dangereux. On se marie pour soi, non pas pour sa mère. Le devoir est une belle chose, mais il ne remplace pas cette première et sainte tendresse d'un cœur qui s'est donné librement.

— Je ne sais où vous prenez vos doctrines, dit Jenny d'un ton sec ; vous devriez assez respecter votre maison pour n'y point apporter ces tristes paradoxes.

— Mais, ma bonne amie, dans tous les pays du monde les jeunes filles choisissent leurs maris. Voyez l'Amérique ?

— Sommes-nous des Iroquois ? interrompit ma femme.

— Voyez l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne même ; on y épouse celui qu'on aime, et je ne vois pas que les ménages y soient moins heureux qu'à Paris.

— Vous n'avez pas le sens commun, Daniel. - C'est-à-dire, madame, qu'il y en a un de nous deux que le préjugé aveugle et qui raisonne de travers.

— Oui, monsieur, avec cette différence que vous êtes seul de votre avis, et qu'en France tout le monde pense comme moi.

— Ah ! murmurai-je, voilà mon tyran, le seigneur *tout le monde*, que je retrouve au logis. Que ma femme valait mieux en Amérique !

Discuter était inutile, disputer m'est odieux ; j'eus recours à un remède qui manquait à Socrate ; j'allumai ma pipe, et je me mis à rêver.

La paix ne dura pas longtemps. Henri entra dans la chambre et vint m'embrasser timidement. Je regardai mon fils ; j'eus quelque peine à le reconnaître. Ce n'était plus mon hardi volontaire toujours prêt à partir pour l'Inde ou pour la guerre, c'était un beau petit jeune homme qui avait la mine d'une poupée. Il avait une raie au milieu de la tête, comme une femme ; ajoutez une chemise brodée, un col droit, un ruban écossais qui lui servait de cravate ; on eût dit d'une jeune fille en paletot ; toute sa personne avait je ne sais quoi de gracieux, de délicat et d'indolent.

— D'où viens-tu, mon chéri ? lui dit sa mère.

— De chez mon coiffeur, maman.

Son coiffeur ! Mon fils avait besoin d'un perruquier ! Je le contemplai comme une curiosité.

— Tu as été au manège, ce matin ? continua Jenny.

— Oui, maman, et à la salle d'armes.

— Très bien, dis-je, j'aime ces exercices virils. Il faut qu'un garçon monte à cheval, nage, boxe, tire à l'épée et au pistolet ; il faut que l'homme civilisé combatte sans cesse la douceur d'une vie qui l'énerve ; mais, mon cher Henri, ce n'est pas tout, il faut aussi prendre un état. Tu as seize ans ; tu es un homme. Que vas-tu faire ?

— Pauvre amour ! s'écria Jenny, laissez-le jouir de ses belles années ; il n'est pas seulement bachelier.

— Eh ! bien, qu'il se fasse bachelier.

— J'ai le temps, papa, dit Henri en bâillant. L'année prochaine tu me donneras un répétiteur.

— À quoi bon ? lui demandai-je.

— Tout le monde prend des répétiteurs, dit Jenny en haussant les épaules. Voyez le fils de M. Petit, le banquier. Il ne savait rien, c'était un idiot. En trois mois un homme du métier lui a mis toute une encyclopédie dans la tête ; il a étonné jusqu'à ses examinateurs.

— Et trois mois après il était aussi ignorant qu'au premier jour.

— Qu'importe ? dit Jenny, il était bachelier ; c'est un titre qui mène à tout.

— Sois donc bachelier, mon fils, et n'attends pas l'année prochaine ; je veux qu'à dix-sept ans tu aies une profession.

— Encore faut-il qu'il fasse son droit ! dit ma femme.

— Oui, trois ans à se promener au Bois et ailleurs, sauf une maladie chronique qu'on nomme l'examen. Trois années, les plus belles de la vie, sottement perdues dans l'oisiveté ou dans de tristes plaisirs ! Je ne veux point de cela. Qu'Henri ait d'abord un état, ensuite qu'il fasse son droit sérieusement. Parle, mon fils, quelle profession choisis-tu ?

— Celle que vous voudrez, papa, répondit-il en embrassant sa mère. Jenny lui souriait et semblait lui dire : « Patience, mon fils, ton père n'a pas le sens commun ».

— Tu n'as aucun goût, aucune vocation ? demandai-je à Henri.

— Non, papa, c'est votre affaire. Pourvu que je reste à Paris, que je monte à cheval et que je m'amuse avec mes amis, tout m'est égal.

— Cher enfant, comme il nous aime ! dit Jenny en lui lissant les cheveux.

— T'amuser, m'écriai-je, qui t'a donné de pareils principes ? Mon ami, on n'est pas sur la terre pour s'amuser. Le travail, c'est l'ordre de Dieu, le frein de nos passions, la gloire et le bonheur de la vie. En Amérique, il n'y a pas un homme de ton âge qui déjà ne se suffise à lui-même, et n'ait le sentiment de son devoir et de sa dignité.

— Daniel, dit Jenny avec une impatience visible, pourquoi tourmenter cet enfant qui ne cherche qu'à vous plaire ? Attendez un peu ; il fera comme tout le monde.

— C'est-à-dire qu'il ne fera rien.

— Il aura une place.

— C'est ce que je disais, repris-je indigné de cette faiblesse maternelle. Une place, voilà le grand mot, mon fils sera commis !

— Tout le monde l'est aujourd'hui, dit ma femme. Montrez-moi un fils de famille qui fasse autre chose ! Pourquoi vous singulariser ?

— Quoi ! dis-je à Henri, tu n'aimerais pas mieux être l'artisan de ta fortune, et ne devoir ta position qu'à ton travail et à ton talent ? N'est-ce donc rien que l'indépendance ? Ne veux-tu pas être avocat, médecin, fabricant, commerçant ?

— Pourquoi ne lui proposez-vous pas d'être épicier ? dit Jenny avec un dédain qui me blessa.

— Très bien, madame ! Peser du sucre pour son propre compte, c'est chose honteuse ; mais cacheter des lettres et enfiler des quittances pour le compte du gouvernement, c'est noble et glorieux ! Et, pour en arriver là, il faut prier, solliciter, renier ses opinions, flatter des gens à qui on ne prendrait pas la main.

— Tout le monde en fait autant, dit Jenny. Vous croyez-vous plus sage ou plus vertueux que tout le monde ?

— Ô préjugé ! préjugé ! m'écriai-je. Paul-Louis, tu as raison : nous sommes un peuple de valets ! J'étais furieux, je marchais à grands pas dans la chambre, je frappais du poing sur la table ; Henri baissait la tête et se taisait, Jenny, pâle et les lèvres serrées, me suivait des yeux.

— Daniel, dit-elle, finissez, je vous prie, cette scène ridicule ; vous oubliez que je ne suis pas de force à soutenir de pareilles émotions. Quand vous serez de sang-froid, j'espère que vous entendrez la raison. En ce moment, vous ne savez plus ce que vous dites.

— Madame, lui dis-je, il me semble qu'en présence de mon fils ces paroles sont déplacées ; vous manquez au respect que vous me devez.

— Mon ami, dit-elle, vous êtes malade.

— Assez ! m'écriai-je ; cette pitié est de la dernière inconvenance. Je vous montrerai ce que c'est qu'un chef de famille. Malgré vos préjugés et vos désespoirs, je forcerai ma fille à faire un mariage d'inclination, je forcerai mon fils à choisir un état à son goût, et un état indépendant.

— Daniel, vous êtes fou, dit Jenny en croisant les mains.

— J'ai mon bon sens, madame, et je vous apprendrai que je suis le maître à la maison.

— Il est fou, cria ma femme en fondant en larmes ; et elle se jeta au cou de Henri, qui se mit à pleurer.

À ce moment on ouvrit la porte à deux battants, et une voix annonça M. le docteur Olybrius.

CHAPITRE XXXIII

LE DOCTEUR OLYBRIUS.

Il entra, je le vois encore. Un front chauve, avec des mèches de cheveux roux qui flottaient de droite et de gauche, des lunettes d'or, un sourire beat, un triple menton perdu dans les profondeurs d'une large cravate, un habit vert avec un ruban chamarré des couleurs de l'arc-en-ciel, tout annonçait le sot qui a réussi. Derrière lui marchaient, comme deux recors, l'avocat Reynard, qui, de ses yeux de fouine, semblait toujours chercher un trou pour s'y cacher, et le gros colonel Saint-Jean, appuyé sur sa béquille, et traînant son ventre et sa goutte. Que me voulait ce cortège grotesque ? Hélas ! j'allais l'apprendre à mes dépens.

— Bonjour, belle dame, dit Olybrius en prenant la main de ma femme et en y posant ses lèvres ; êtes-vous un peu remise de vos fatigues et de vos émotions ? Ménagez-vous ; le cœur est l'organe faible chez les femmes ; ne vous laissez pas assassiner par votre sensibilité.

— Bonjour, docteur, reprit-il d'un ton cavalier en me tendant une main que je n'osai refuser ; je suis charmé de vous voir sur pied. Aussi est-ce en ami et non pas en médecin que je me présente. Je l'ai dit à ces messieurs qui venaient en voisins savoir de vos nouvelles et qui n'osaient point entrer avec moi.

— Bonjour, monsieur Lefebvre, dit le colonel. Sacrebleu ! nous avons donc été malade ? Mais le coffre est bon ; je suis heureux de vous voir, sacrebleu !

Reynard ne jura point, mais du ton le plus mielleux il me fit un compliment si ambigu, que j'en fus blessé sans savoir pourquoi.

— Comment allez-vous ? me dit Olybrius.

— Très bien, répondis-je.

— Tant pis, dit-il, ce n'est pas naturel ; c'est la preuve que le poison n'est point encore épuisé. Après huit jours de ravages causés par l'opium, vous devriez être à demi mort, sans pouls et sans voix.

— Il est de fer, dit le colonel. Sacrebleu ! il eût fait un carabinier.

— Cher confrère, dis-je à Olybrius, votre diagnostic vous a trompé. Mon cas est si extraordinaire, qu'à votre place tout autre savant y eût

également perdu son latin. Je n'ai pas été empoisonné par l'opium ; j'ai été magnétisé et transporté en Amérique, d'où je suis revenu cette nuit.

— Bigre ! cria le colonel, celle-là est forte ; j'ai commandé un régiment de Gascons qui n'avaient pas leurs pareils pour la *blague* et la guerre ; mais à vous la palme !

— Cher confrère, dit Olybrius d'une voix aigre-douce, je sais toujours ce que je dis. Les faits sont là ; rien n'est brutal comme un fait. Que vous vous imaginiez avoir été en Amérique, cela ne m'étonne guère, c'est l'effet de l'opium ; mais moi, qui vous ai soigné durant huit jours et huit nuits, je vous affirme que vous êtes resté en chair et en os dans votre lit, et que vous n'avez point quitté Paris.

— Monsieur, répondis-je, je viens d'un pays où la vérité règne sans partage. J'y ai pris l'horreur des mensonges officieux ou officiels ; croyez ce qu'il vous plaira, je ne puis dire qu'une seule chose : en chair ou en esprit, je ne sais lequel, j'ai passé huit jours en Amérique.

— Effet de l'opium, dit Olybrius en tirant sa tabatière et en savourant une prise de tabac. Le cerveau n'est pas dégagé, l'illusion persiste. Mon cher monsieur, il faut réagir avec votre raison, autrement les lobes cérébraux deviendraient le théâtre d'un désordre grave et persistant. En pareil cas, vous le savez, le premier remède est de chasser une idée fixe, et de croire les choses sur la parole de son médecin. Vous n'avez pas été en Amérique, ajouta-t-il, en scandant chacun de ses mots d'un ton impérieux.

— Monsieur, lui dis-je, vous me permettrez de garder mon opinion.

— Daniel, s'écria ma femme tout éplorée, au nom du ciel n'insistez pas, vous vous perdez !

— Bon Dieu ! chère amie, repris-je en souriant, de quelle voix vous me dites cela ! Il me semble que j'entends cette pauvre Rachel dans le rôle de *Roxane* :

Écoutez Bajazet ! je sens que je vous aime,
Vous vous perdez ; gardez de me laisser sortir.

Pour toute réponse Jenny leva les bras au ciel, et, prenant Henri par la main, elle s'enfuit de la chambre en se cachant la tête dans son mouchoir.

— Sacrebleu ! dit le colonel, vous affligez votre femme. Que diable ! on peut mentir pour être agréable aux dames. Vous n'êtes donc pas Français ! Sacrebleu !

— Cher voisin, dit l'avocat, parlant à demi-voix, comme s'il commençait un plaidoyer, raisonnons. Si vous avez été en Amérique, vous avez vu ce pays en détail, vous le connaissez à fond ; si vous avez rêvé, vous n'avez sur ce point que des idées incomplètes, confuses et, tranchons le mot, chimériques. Permettez-moi de vous adresser quelques questions qui vous ramèneront dans la vie réelle, et qui vous permettront de vous convaincre par vous-même de la fausseté ou de la vérité de vos impressions.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Durant votre séjour en Amérique, avez-vous vu les gens se tirer des coups de pistolet dans la rue ? A-t-on pendu deux ou trois personnes par jour en vertu de cette loi de la lanterne, de cette *Lynch law* dont les Américains nous ont emprunté le nom et peut-être l'idée ?

— Monsieur, répondis-je, laissez aux journaux ces balivernes. Les Américains sont cent fois plus paisibles et plus civilisés que nous. Le duel même y est inconnu.

— Sacrebleu ! cria le colonel, c'est trop fort. Un pays où on ne se bat pas, est-ce que ça existe ! Il n'y a donc que des religieuses du Sacré-Cœur dans ce couvent-là ?

— Effet de l'opium ! dit Olybrius ; on voit tout en beau.

— Dites en laid, reprit le colonel. Sacrebleu ! si j'étais dans cette baraque-là, je les souffletterais tous pour voir s'ils ont du cœur au ventre.

— Y a-t-il un gouvernement en Amérique, dit l'avocat, ou du moins en avez-vous trouvé quelque trace par hasard ?

— Monsieur, dis-je, il y a le plus beau des gouvernements : celui qui administre le moins ; celui qui laisse aux citoyens le plus de liberté pour se gouverner eux-mêmes.

— Effet de l'opium ! reprit Olybrius. Chacun sait que l'Amérique est une pure anarchie.

— Monsieur, dis-je impatienté, donnez-vous la peine d'aller aux États-Unis, vous y trouverez un gouvernement central, trente-quatre États particuliers, trente-cinq sénats et trente-cinq chambres de représentants. Je ne suppose pas que des sauvages aient imaginé de pareilles combinaisons.

— Sacrebleu ! dit le colonel, trente-cinq nids d'avocats et de bavards ! Si de pareilles folies étaient possibles, je ferais le voyage tout exprès pour faire sauter les trente-cinq nichées par la fenêtre ! Portez armes, croisez *ette*, tous les oiseaux s'envolent ; et alors, sacrebleu ! on a un gouvernement qui ne boude pas.

— Il y a des ministères ? reprit l'avocat de sa voix la moins aiguë.

— Un ministère des cultes, par exemple ?

— Non, les Églises sont des sociétés indépendantes. Chacun peut ouvrir un temple sans avoir rien à craindre que de la loi.

— C'est impossible, dit l'avocat. Ce serait livrer la société aux intrigues des prêtres, à toutes les haines de religion. Il y aurait chaque jour une Saint-Barthélemy.

— Monsieur, répondis-je, la chose est peut-être impossible, mais elle existe ; et j'ajoute qu'en aucun pays il n'y a plus de tolérance et de charité.

— Effet de l'opium ! dit Olybrius.

— Et non seulement l'Église est libre, continuai-je en m'animant, mais l'école, mais l'hospice le sont également. Chacun peut enseigner, chacun peut soulager la misère sans avoir besoin de tendre la main au gouvernement, et de s'adresser à la police comme s'il s'agissait d'ouvrir un mauvais lieu.

— C'est un rêve, dit l'avocat, c'est matériellement impossible.

— Effet de l'opium ! dit Olybrius.

— Docteur Olybrius, m'écriai-je, si quelqu'un en ce moment a une idée fixe, il me semble que ce n'est pas moi.

— Je n'ai point d'idée, docteur Daniel, reprit-il, j'en atteste ces honorables messieurs ; il me suffit de constater que jusqu'à présent vous ne nous avez pas dit un mot qui ait le sens commun.

— Y a-t-il un conseil d'État en Amérique ? reprit l'avocat, qui avait toute la ténacité d'un juge d'instruction.

— Non, monsieur ; la justice suffit à tout, l'administration lui est soumise.

— Quelle chimère ! dit Reynard ; un peuple ne vivrait pas six mois sans cette admirable séparation de pouvoirs, qui fait la gloire de notre immortelle Constituante. Supposez que le salut de l'État exige qu'on vous arrête sans forme de procès, que ferait-on dans votre pays de Hurons ?

— Ce qu'on ferait ? répondis-je. La procédure est toute trouvée ; on assignerait l'audacieux qui se met au-dessus des lois, on le ferait condamner en quelques cent mille francs de dommages-intérêts.

— Y pensez-vous, que deviendraient les préfets ? ce serait un métier perdu.

— Les préfets, repris-je, il n'y en a pas.

— Pas de préfets, s'écria-t-il en riant ; pas de préfets ? Que voulez-vous donc que fassent les citoyens si on n'agit pas pour eux ?

— Bon Dieu, repris-je, ils feront eux-mêmes leurs propres affaires. Vous n'avez pas encore songé à cela, monsieur l'homme d'État ?

— Non, dit-il sèchement, je ne songe qu'aux choses possibles. Qui dirige là-bas l'esprit public, et apprend aux citoyens à penser ?

— Personne assurément.

— Quoi il n'y a pas une direction de la presse ?

— Non, monsieur. Dans ce pays de Hurons, comme vous l'appelez, chacun dit et imprime ce qu'il veut, sous la seule garantie de la justice et des lois. Les journaux y sont considérés comme un bienfait. On les favorise, on les multiplie de toutes parts. Point de cautionnement, point de timbre, rien qui empêche la lumière de se répandre, rien qui gêne la liberté.

— Bigre ! dit le colonel ; voilà un pays où la gendarmerie doit être occupée.

— Il n'y a pas de gendarmes, monsieur le colonel.

— Pas de gendarmes ! s'écria-t-il. Sacrebleu ! j'en ai dans l'aile, je n'en demande pas davantage. Si vous n'êtes pas fou à lier, mon voisin, je demande qu'on démolisse Charenton. Je n'en ai jamais vu de votre calibre ; pas de gendarmes ! Pourquoi ne pas dire tout de suite : pas d'armée, pas d'infanterie, pas de cavalerie, pas d'artillerie, pas de généraux, pas de colonels, pas de capitaines ; une société de pékins ou d'Iroquois, telle que le monde n'en a jamais vu !

— Colonel, lut dis-je, pendant soixante-dix ans l'Amérique n'a pas eu d'armée ; viennent la paix et le rétablissement de l'Union, elle s'en passera de nouveau. Comme vous dites, c'est une société de pékins.

— Assez, jeune homme, dit-il en fronçant le sourcil. Respectez ma moustache blanche. Je suis bon enfant, sacrebleu ! mais j'en ai embroché qui ne me *blaguaient* pas moitié autant que vous faites depuis un quart d'heure.

— Effet de l'opium, dit Olybrius. Comment vivrait-on sans gendarmes et sans armée ? On pourrait donc à chaque heure du jour se réunir dans la rue, ou ailleurs, parler politique, critiquer le gouvernement, sortir en armes, et que sais-je ?

— En effet, monsieur, repris-je, tout cela se fait, et la paix n'en est point troublée. Des citoyens libres, et habitués à la liberté, savent se conduire eux-mêmes. Au besoin la loi est là ; il suffit d'un officier de police et d'un juge pour que l'ordre soit maintenu ou vengé.

— C'en est assez, dit Reynard, lançant un coup d'œil à Olybrius. Docteur, je suis convaincu.

— Et la médecine, dit le solennel imbécile, tournant sa tabatière entre ses doigts, comment est-elle exercée dans votre pays de Cocagne ?

— C'est là, répondis-je, une des choses qui m'ont le plus frappé ; les femmes y pratiquent, et avec succès.

— Bigre ! dit le colonel, que n'ai-je eu un major en cotillon quand je suis resté trois mois sur le dos à Constantine, avec une balle dans le mollet ! J'aurais donné tous les médecins pour une *médecine*. C'est un calembour, mais il est bon, sacrebleu !

— Et, ajoutai-je, ce n'est pas le seul état que les femmes exercent ; elles se sont emparées de l'enseignement ; ce sont elles qui élèvent la jeune Amérique.

— Ça doit faire de jolis troupiers ! dit le colonel. Voilà une école où l'on doit enseigner à se donner des coups de poing, premier apprentissage de la guerre et de la civilisation ! Qu'est-ce qui sort de ces boutiques-là ? Des plumitifs et des calicots.

— Il sort de là sept cent mille volontaires qui se battent en héros.

— Sacrebleu ! dit le colonel, ne me récitez pas le journal. Depuis deux ans ma gazette me parle tous les matins de ces fameux conscrits qui courent l'un après l'autre sans jamais s'attraper. Ah ! si j'étais là, rien qu'avec mon quatorzième léger, comme je taperais n'importe sur qui, suivant le vœu du gouvernement. J'en ai de l'Amérique par-dessus la tête ; je demande qu'on mette la révolution dans un autre pays, pour me changer un peu et m'amuser.

— Colonel, je ne suppose pas que vous défendiez l'esclavage ?

— Je me moque pas mal de vos moricauds. Mais vos Américains, je les exècre ! C'est un tas de gueux et de démocrates qui donne le plus mauvais exemple à l'Europe et qui fait tache dans la civilisation. Aussi

je souhaite que le Nord avale le Sud, et qu'il s'étrangle en l'avalant. Voilà ma politique, et je ne suis pas le seul de mon avis, sacrebleu !

— Monsieur, me dit Olybrius en se levant avec majesté, permettez-moi de résumer en quelques mots notre conversation. Les réponses de ces messieurs, vos amis, vos voisins, ces réponses pleines de sens et de vérité ont dû vous convaincre que votre cerveau n'est pas dans un état normal. Une société sans administration, sans armée, sans gendarmes, avec la liberté sauvage de prier, de penser, de parler, d'agir chacun à sa façon, c'est là, vous en conviendrez, un de ces abominables cauchemars que l'opium seul peut enfanter. Votre système ne durerait pas un quart d'heure ; c'est la négation de tous les principes et de toutes les conditions de cette civilisation qui fait l'unité de notre grande nation. En constituant une administration hiérarchique et centralisée, la sagesse de nos pères a depuis longtemps élevé la France au premier rang, et appris aux Français que la liberté, c'est l'obéissance. C'est là notre gloire et notre force ; ne l'oubliez pas, cher confrère, et revenez à vous. Ces idées anarchiques qui troublent votre cerveau, et qui ne sont jamais entrées dans une tête française, vous disent assez que vous êtes malade, et d'autant plus malade que vous ne le sentez point. II. est urgent de vous soigner ; j'ajoute même qu'il n'y a qu'un traitement énergique qui puisse vous rendre la possession de vous-même et le calme que vous avez perdu.

— Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite que je suis fou et qu'il faut m'enfermer ?

Olybrius soupira, prit du tabac entre son index et son pouce, l'aspira lentement, et me regarda d'un air contrit.

— Pauvre ami, dit-il, vous êtes gravement atteint ; mais je vous guérirai, je vous sauverai malgré vous.

— Je sentais la colère qui me grondait dans le cœur, j'avais peine à me contenir.

— Monsieur, lui dis-je, finissons cette comédie ; il y a trop longtemps qu'elle dure, je suis fatigué.

Olybrius rougit jusqu'aux oreilles.

— Monsieur, dit-il en grossissant sa voix, vous le prenez sur un ton singulier.

— Ne vous fâchez pas, cher docteur ; vous vous donnerez une attaque d'apoplexie.

— Docteur Daniel, dit-il en grinçant des dents, je ne souffre pas l'impertinence. Savez-vous à qui vous parlez, mon petit monsieur ?

— Oui, mon gros monsieur, à un sot.

— Monsieur, dit-il, n'oubliez pas que vous avez devant vous un homme que tous les souverains d'Europe ont décoré.

— Parlons-en ! m'écriai-je. On fait relier en maroquin rouge un volume de sottises, et on le dépose à l'ambassade, sur quoi on est nommé commandeur ou chevalier de l'Hippopotame ou du Condor. Des croix ! c'est l'aumône que les princes jettent aux mendiants de la littérature.

— Savez-vous, monsieur, reprit Olybrius écumant de rage, savez-vous qu'à trente-deux ans j'ai été nommé membre de l'Académie de médecine, à l'unanimité ?

— Pardieu, repris-je, j'ai plus raison que je ne croyais. Si vous aviez eu du talent, vous auriez eu des ennemis ; on vous aurait tenu à la porte de la compagnie jusqu'à cinquante ans ; et vous n'auriez été reçu qu'à une voix de majorité. Les sots n'offusquent personne, aussi entrent-ils à l'Académie comme dans un moulin.

J'avais été un peu loin, je le sentais. Le colonel riait à gorge déployée ; mais Reynard me regardait de façon étrange, et Olybrius étouffait. Je vis le moment où, les rôles changeant, c'était le malade qui allait saigner le médecin. L'avocat avait, sans doute, de l'or potable dans son gosier ; deux mots versés dans l'oreille d'Olybrius rendirent à mon imbécile toute sa sérénité. Un sourire diabolique illumina les plis de sa figure. Il s'approcha du colonel, lui frappa sur l'épaule et l'emmena dans un coin, toujours suivi de Reynard, son fidèle conseiller.

Cette façon d'agir, ce conciliabule tenu chez moi et sans moi, me parut étrange. Je me promenais à grands pas, prêt à faire un éclat, quand Olybrius sortit sans me saluer. Reynard, au contraire, me fit une profonde révérence. Le colonel s'approcha de moi d'un air joyeux. Ses yeux rayonnaient.

— Savez-vous, dit-il en se frottant les mains, que vous avez joliment habillé ce paroissien-là.

— J'ai eu tort, répondis-je.

— Je ne dis pas cela, reprit Saint-Jean ; vous m'avez fait un sensible plaisir, sacrebleu ! Je déteste ces pékins qui se font couvrir de décorations sans avoir jamais risqué que la peau d'autrui ; mais, entre

nous, notre homme n'est pas content. C'est naturel, n'est-ce pas ? Il dit que vous l'avez insulté ; il exige que vous lui fassiez des excuses.

— Moi ? m'écrirai-je.

— Soyez tranquille, dit le colonel ; je lui ai dit son fait ; il est raisonnable ; j'ai arrangé l'affaire.

— Très bien.

— Vous vous battez.

— Nous nous battons ? dis-je fort étonné. Et quand donc ?

— Tout de suite. En *chaude colle*, comme on disait au régiment. Rien n'est dangereux comme de laisser refroidir ces choses-là. Pour avoir attendu vingt-quatre heures, j'ai manqué dix occasions. Ma voiture est en bas ; nous pouvons partir ; j'ai des pistolets excellents, vous en serez charmé. À trente pas j'ai enlevé l'oreille d'un petit monsieur qui me regardait de travers, sous prétexte qu'il louchait. Allons, mon brave, les moments sont comptés. En route, sacrebleu !

— Dans un instant je suis à vous, répondis-je.

— Vous allez embrasser votre femme et vos enfants ? Mauvais système ! on s'émeut, la main tremble. Point d'adieux tragiques ; buvez-moi un verre de madère et fumez deux cigares ; voilà qui relève le moral et qui donne du nerf à l'avant-bras.

Je n'avais nul besoin de relever mon courage ; la colère m'emportait. J'entrai au salon ; Jenny, pâle et muette, était là avec ses enfants serrés auprès d'elle ; ils avaient tout entendu.

— Vous partez avec le docteur ? me dit Jenny d'une voix mourante.

— Oui, ma chère amie ; il est probable que je m'absenterai quelques jours.

— Vous reviendrez bientôt, dit-elle ; puis elle s'arrêta comme effrayée.

— Oui, répondis-je, je reviendrai bientôt, s'il plaît à Dieu. Laissez-moi vous embrasser tous avant mon départ.

— Adieu, mon cher Henri, rappelle-toi mes conseils. On n'a rien fait pour te donner de la volonté, c'est un grand malheur ; les passions prennent dans notre âme la place que la volonté n'occupe pas. Fais-toi donc des convictions raisonnées et un caractère énergique ; c'est par là qu'on est un homme. Prends un état indépendant ; n'attends la fortune que de toi-même. Ne plie la tête devant personne, n'aie jamais à rougir devant Dieu et ne t'inquiète point de l'avenir. Le bonheur n'est pas dans les choses de la terre, mais dans la joie d'une bonne conscience ; la vraie

grandeur est celle d'un honnête homme qui s'est élevé par le travail et la vertu. Adieu, sois chrétien et citoyen ; rappelle-toi que pour surmonter l'égoïsme qui nous dévore, il y a deux forces invincibles : l'amour de Dieu et l'amour de la liberté.

— Adieu, ma Suzon, choisis toi-même ton mari. Ne regarde ni à la position ni à l'argent, regarde au cœur, c'est là qu'est la seule richesse qui n'ait rien à craindre du temps ni du hasard. Prends surtout un homme que tu estimes et qui pense comme toi ; sois fière du père de tes enfants. L'amour s'envole, la confiance et le respect restent au foyer et deviennent en vieillissant quelque chose de plus doux et de plus saint que l'amour. Quand tu auras des enfants, laisse leur âme s'épanouir ; ne leur enseigne pas la cruelle sagesse de cette société qui réduit tout à l'intérêt ; laisse-les rêver comme leur grand-père, dussent-ils souffrir comme lui. Les plus malheureux ici-bas ne sont pas ceux qui pleurent.

— Adieu, ma chère Jenny, pardonnez-moi si je vous ai blessée, et permettez-moi un dernier conseil. Vous autres Françaises, vous avez trop d'esprit et de finesse ; il faut plus de simplicité pour être heureux. Pourquoi toujours sortir ? le monde ne peut vous offrir que l'agitation et l'ennui. Rappelez-vous ce qu'a dit saint Paul : « L'homme n'a pas été créée pour la femme, mais la femme a été créée pour l'homme ». Épousez votre foyer, mettez votre plaisir à faire la volonté d'un mari, soyez la reine de cette ruche où Dieu vous a placée : c'est là qu'est ce bonheur que vous cherchez au loin, et qui vous attend en vain dans une maison déserte. Ah ! ma Jenny, que ne sommes-nous en Amérique, c'est là qu'étaient l'amour et la félicité !

Ma femme était fort agitée ; elle pleurait, mais à ces derniers mots elle se retira de mes bras, et tressaillit quand je l'embrassai. Henri reçut mes caresses d'un air froid et gêné ; Suzanne seule se pendit à mon cou et m'inonda de ses pleurs.

Une fois encore je les serrai tous sur mon sein, et je partis pour ne plus revenir. Descendre l'escalier, monter dans la voiture, où le colonel m'attendait avec ses pistolets, ce fut l'affaire d'un instant. Je demandai à Saint-Jean où nous allions.

— Je n'en sais rien, dit-il ; nous suivons la voiture d'Olybrius ; je crois qu'il nous mène à Saint-Mandé dans quelque jardin particulier. Depuis qu'on a défiguré Vincennes et le bois de Boulogne pour en faire des parcs anglais, il n'y a plus de plaisir. Battez-vous donc dans une allée qui tourne ; écartez tous ces gens qui vous suivent à la piste pour

ratisser la trace de vos pas. Il nous manque un champ clos à Paris ; c'est une honte pour le vieil honneur français, sacrebleu !

Le colonel était monotone et se répétait beaucoup ; je me hâtai de lui offrir un cigare qui lui ferma la bouche, et, m'enfonçant dans un coin de la voiture, je suivis la mode française qui veut qu'on réfléchisse quand il n'est plus temps. À mon âge, et pour une pareille cause, ce duel était une folie, à laquelle je m'étais laissé entraîner par un brutal et par un sot. J'étais décidé à ne pas répondre au feu d'Olybrius ; mais cela ne me justifiait point. Quoi ! je n'avais pas eu la force de résister à un stupide préjugé ! Comme alors mes pensées et mes remords m'emportaient en Amérique ! je revoyais ces douces et loyales figures, ces bons et sincères amis qui m'avaient élevé jusqu'à eux. Truth, Humbug, Naaman, Green, Brown lui-même me souriaient, et avec eux toute cette famille américaine qui faisait la joie de mon cœur, sans oublier ni Martha ni Zambo. Quelle différence entre les deux pays ! Le Paris où j'étais me semblait une ville étrangère, les rues de mon enfance avaient disparu, et mes souvenirs avec elles ; mes voisins me semblaient ignorants, vaniteux, égoïstes ; leurs actes, leur langage, tout était de convention ; nulle vérité, nulle simplicité. En huit jours, au Massachussetts, au grand air de la liberté, j'avais plus vécu qu'à Paris en cinquante ans. Mes yeux s'étaient ouverts, j'avais dépouillé le vieil homme ; ma patrie était là-bas où l'on m'aimait, où je vivais ; mon âme s'envolait par de là l'Océan.

Tout entier à ces rêveries, je ne revins à moi qu'en descendant de voiture. Nous étions dans la cour d'une grande maison à fenêtres grillées, quelque chose comme un couvent, un collège ou une prison. Au fond était un jardin que Reynard me désigna comme le lieu du combat ; il m'engagea à m'y rendre, tandis qu'il réglerait avec le colonel et deux amis toutes les conditions du duel.

J'avançai sans défiance ; tout à coup on ferma une grille derrière moi ; je me retournai, quatre hommes vigoureux me saisirent par les bras et les jambes ; je résistai comme un forcené, je criai, on étouffa ma voix. En un clin d'œil je fus porté dans une salle basse, jeté, maintenu, attaché sur un fauteuil. Puis tout se mit à tourner devant moi avec une incroyable vitesse ; une masse d'eau glacée me tomba sur la tête, et je m'évanouis.

CHAPITRE XXXIV

UN FOU.

Saint-Mandé, maison du docteur Olybrius.

20 avril 1862.

— Il est trois sortes de personnes que la loi dédaigne et qu'elle abandonne à l'administration : les filles, les fous et les journalistes. Mais, quelle que soit leur scélératesse (je parle des journalistes), ou quelle que soit leur faute, j'estime que ces misérables ne sont indignes ni de justice ni de pitié. S'ils sont coupables, pourquoi ne pas les juger ? S'ils sont malheureux, pourquoi les traiter en coupables ? C'est une question que je recommande aux philanthropes en disponibilité. Il est beau de racheter des petits Chinois ; il est beau de sauver du feu les veuves de Malabar qui suivent leur époux jusque dans la mort (l'exemple en serait contagieux), mais il ne serait pas mal peut-être de défendre l'humanité en France, et de donner les garanties du droit commun à de pauvres créatures, victimes de l'éducation, de la naissance ou de la société. Encore un rêve qu'il faut garder pour moi, ou gare les douches et la saignée !

— Mon sort est fixé ; j'ai joué contre le préjugé une partie dangereuse, j'ai perdu. Un sot, qui s'intitule médecin, m'a déclaré fou ; mes bons amis ont confirmé avec joie l'arrêt de l'ignorance. Me voici enfermé, et pour toujours. Puis-je éteindre dans mon cerveau cette flamme qui l'illumine ? Puis-je renier la vérité ? Non ! j'ai connu la liberté, j'ai goûté du bout des lèvres ce miel qui enivre, j'ai entrevu l'éternel idéal, je suis un fou ! je ne veux pas guérir !

— Les Français ont encore plus d'esprit qu'ils ne s'en attribuent. Emprisonner les gens qui pensent, qui raisonnent et qui parlent, c'est un coup de majorité dont le succès est infaillible. Où est la force, là est l'opinion. Allez, heureux moutons ! broutez en silence ; dites-vous en bêlant que vous êtes les rois du monde ; ce ne sont pas vos bergers qui vous refuseront ce plaisir innocent. Amusez-vous, jouissez de la vie,

vous n’avez rien à craindre ; les insensés sont sous les verrous, ils troubleraient votre quiétude ; plus on est de sages, plus on rit.

— Ma femme ne vient pas me voir ; elle est si sensible ! la pitié la tuerait ! Je ne veux point de mes enfants. Pauvre Henri, s’il gagnait mon mal, comment ferait-il fortune ? Et toi, ma Suzanne, je t’aime trop pour te faire pleurer. Les larmes d’une fille, c’est la seule épreuve qui puisse ébranler un martyr.

— Mes voisins ne m’ont pas oublié. Rose m’écrit que ma mésaventure ne l’a point surpris. Il y reconnaît la main des jésuites ; ma femme allait trop souvent à la messe ! Il est sur la trace d’un vaste complot tramé par les révérends pères ; ce sont eux, dit-il, qui poussent le Nord sur le Sud, qui remuent l’Europe, qui préparent la chute du sultan. Toutes les révolutions sont leur ouvrage ; ils sont la cause de toutes les misères ; son journal lui a révélé ce mystère d’horreur et d’iniquité. Rose est un homme sensé, puisqu’il se promène dans la rue, je suis un fou, puisqu’on m’enferme !

— Voici une lettre du colonel. Le brave Saint-Jean s’excuse d’avoir aidé à mon arrestation sans le savoir.

— Il a voulu, dit-il, couper les oreilles d’Olybrius, le faquin s’est refusé à l’opération. Le colonel ajoute que s’il a des torts envers moi, il est prêt à les réparer. Pour m’ôter le droit de me plaindre, il m’offre de nous brûler mutuellement la cervelle. Le jeu n’est pas égal ; je ne puis accepter cette aimable proposition. Saint-Jean me parle politique ; il voit la guerre éclatant de toutes parts au printemps, sa joie est immense. C’est un soldat : il est convaincu que les hommes sont sur la terre pour s’entre-tuer. Si les mères, au travers d’angoisses infinies, élèvent leurs fils jusqu’à vingt ans, c’est pour les envoyer à l’abattoir. Le colonel est libre ; c’est un homme raisonnable, je suis un fou !

Lisons le journal ; je ne suis plus qu’un spectateur qui, de sa loge grillée, regarde la comédie et les acteurs de son temps. Usons du seul droit qui me reste, sifflons !

« Il vient de paraitre un nouvel ouvrage de M. Reynard, notre grand orateur, notre célèbre publiciste. Ce livre, qui ne peut manquer d’ouvrir à l’auteur les portes de l’Académie des sciences morales et politiques, est intitulé *l’Unité*. M. Reynard démontre d’une façon invincible que toutes les souffrances et toutes les révolutions de la France tiennent à une cause unique : la faiblesse de la centralisation. Aujourd’hui que les chemins de fer et les télégraphes ont supprimé la distance, la France, le

pays modèle, peut trouver enfin une constitution qui lui permette de remplir ses grandes destinées. L'auteur réunit le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel dans les mêmes mains, admirable secret pour en finir avec ces dissensions qui déchirent le monde depuis quinze siècles ; il supprime les conseils municipaux, les conseils généraux, les chambres, la presse, et tous ces moyens d'opposition, excusables peut-être à une époque critique, dans un âge de lutte et de transition, mais qui n'ont plus de raison d'être dans un siècle organique tel que le nôtre, et avec la première race centraliste du globe. Un seul homme, un pape civilisateur, placé au foyer de l'État, ayant dans son cabinet le nœud du réseau télégraphique, gouvernera toute la France par son infaillible et irrésistible volonté. Organe de la souveraineté populaire, il sera la démocratie personnifiée, la nation faite homme. Dès lors rien ne pourra plus entraver le progrès ; toutes les divisions auront cessé ; toutes les têtes de l'anarchie seront tranchées d'un seul coup.

Dès qu'on entre dans le détail, il est impossible de n'être pas séduit par la simplicité de ce système. C'est la marque de toutes les grandes inventions. Désormais il n'y aura plus en France qu'une âme et qu'une pensée. Le pays tout entier sera une grande et ingénieuse mécanique, conduite et réglée par un seul moteur. Qui pourrait troubler cette grande harmonie formée par l'accord d'une seule note ? Une même dépêche, répétée dans les quarante mille communes, transformera quarante millions de citoyens, du soir au matin. — « Travaillez », dira le télégraphe ; il y aura aussitôt du travail pour tout le monde. — « Soyez instruit », l'ignorance cessera. — « Soyez vertueux », on fermera la Bourse. — « Soyez heureux », notre bonheur sera fait.

Il est incroyable que l'humanité ait vécu si longtemps sans réaliser cette merveilleuse découverte, qui immortalisera le nom de M. Reynard. Mais quoi ! la vapeur est d'hier ; et le télégraphe électrique est d'aujourd'hui ! Nos rois, du reste, ont eu le sentiment de cette vérité qu'un homme de génie met en pleine lumière. Sans jamais s'inquiéter du droit ni de la justice, nos grands souverains ont toujours abattu les résistances qui les gênaient ; c'est pour cela que l'histoire admire les François I^{er}, les Richelieu, les Louis XIV et les Napoléon. Saint-Simon a entrevu cette belle réforme ; mais la gloire d'en être le prophète appartient sans partage à l'illustre et profond Reynard. Il n'est pas un Français qui ne lui envie sa découverte et son succès ».

— Hélas ! pensais-je, M. Reynard se promène, et va où il veut ; on l'admire et on l'envie ; c'est plus qu'un philosophe, c'est un grand homme, et je suis un fou !

— Qu'aperçois-je ? le nom de mon bourreau. Qu'a pu faire cet intrigant ? lisons :

« Hier, l'Académie de médecine a reçu une communication du plus haut intérêt : Une de nos sommités médicales, le célèbre docteur aliéniste Olybrius, a lu un mémoire sur l'esprit, le génie et la folie. Il a démontré que, par l'effet du nœud sympathique, qui unit en nous les fonctions du cerveau à celles de l'estomac, c'est ce dernier organe qui, en dernier ressort, produit et domine toutes ces forces nerveuses que les gens du monde appellent *facultés*. L'esprit est une névrose, le génie une gastrite chronique, et la folie une gastrite aiguë. À l'appui de son système le docteur a cité un exemple des plus curieux. En ce moment il a dans les mains un sujet des plus précieux pour l'expérimentation. C'est un certain docteur L., qui, dans sa folie, s'imagine qu'il a été transporté subitement en Amérique, et qu'il y est resté toute une semaine. Il y a dans le délire de ce pauvre homme un mélange d'hallucinations, de souvenirs et d'idées originales que le docteur Olybrius suit et observe avec le plus grand soin. La maladie est aiguë au plus haut degré ; le savant Olybrius ne désespère pas de la réduire à l'état chronique, et de la transformer à force de saignées, de douches et par une alimentation habilement réglée. S'il réussit, le problème est résolu. D'un fou à moitié guéri on fera un homme de génie. Aussitôt l'expérience achevée, le savant aliéniste mettra le sujet sous les yeux de l'Académie. Il n'est pas besoin de faire remarquer les conséquences de cette prodigieuse invention. La France manque de grands hommes, quand rien ne lui serait plus facile que d'en fabriquer et d'en fournir le monde entier. A Charenton seulement il y a trois mille malades qu'avec un bon régime, et en moins de six mois, on pourrait transformer en poètes, en musiciens, en artistes de toute espèce. Il y a là par centaines des Mozarts et des Raphaëls ignorés.

Cette lecture, parsemée de traits piquants et de mots ingénieux, a été écoutée dans un profond silence, fréquemment entrecoupé par des murmures flatteurs. On n'a pas plus d'esprit que le docteur Olybrius ; à l'entendre, nous craindrions pour sa santé ; mais à le voir nous sommes rassurés par la solidité de ses muscles et la vigueur de ses poumons ».

— Triple sot ! m'écriai-je ; moins niais cependant que ceux qui t'écoutent ! tu es un savant, un académicien, un philosophe, et moi, qui te siffles, je *suis* un fou !

— Non, je ne rentrerai pas dans cette société vaniteuse qui a peur de la vérité, et qu'on attrape au miroir comme les alouettes, en l'éblouissant. Si la foule me repousse, moi je l'exile de ma paisible demeure ; la solitude me rend la liberté. C'est ici que je veux vivre et mourir, consolé par l'Évangile, entouré de ces vieux amis qui sont toujours fidèles, et qui ne mentent jamais : Socrate, Démosthène, Cicéron, Dante, Cervantès, Louis de Léon, Milton. Vous aussi, poètes, orateurs, citoyens, les hommes vous ont dédaignés, maudits, chassés, emprisonnés, assassinés. Fous et séditieux durant votre vie, vous êtes devenus des sages et des patriotes après votre mort. C'est aux victimes qu'il a égorgées que le monde dresse des autels. L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire des martyrs.

— Pourquoi n'aurais-je pas mon heure ? Si je ne suis pas un grand homme, n'ai-je point soutenu une grande cause ? Qui sait si mon pays, dégoûté des fadeurs qui l'énervent, ne me pardonnera pas ma sauvagerie et mon âpreté ? *Ce qui est amer au goût est doux au cœur*, dit un proverbe ; ainsi en est-il de la vérité. Elle est saine comme la senteur des herbes et des bois, comme le vent qui passe sur les glaciers et les mers ; quiconque a vécu dans cet air vif, étouffe dans les bas-fonds et les marais.

— J'espère contre toute espérance ; je suis fou. Si j'étais sage, je ferais comme les habiles, je me résignerais, je crierais avec la foule. Je ne veux pas de ces joies qui attristent, j'aime mieux ma prison et mon rêve.

— Chaque matin, dans le silence de ma pauvre cellule, une vision me console. J'aperçois dans le lointain des cimes qui blanchissent ; c'est l'aurore qui se lève, l'aurore d'un jour que je ne verrai point ; mais qu'importe ? Quel est ce point lumineux qui perce à l'horizon, et semble chasser l'ombre qui fuit ? C'est la nouvelle Jérusalem, la cité de l'avenir. Là tout est changé ; les derniers vestiges de l'État païen ont disparu ; l'individu commande, il est roi. Respecté de tous, comme il les respecte, il est seul maître de ses actions, seul responsable de sa vie ; il n'a rien à craindre que des lois. L'Église a reconquis l'indépendance évangélique, elle a rompu cette chaîne adultère que, pour le malheur du monde, Constantin lui a imposée. Revenue à son divin époux, elle est

le frein, la consolation et l'espoir de toutes les âmes ; l'Évangile est la charte de la liberté. Répandue à pleines mains, l'éducation ouvre les cœurs à la vérité ; la charité, œuvre de tous, donne carrière à cet instinct d'union, à ce besoin d'action commune, qui fait la grandeur des sociétés. La province a repris son antique vigueur ; l'amour de la petite patrie double, en le fortifiant, l'amour de la grande. La commune a rompu les liens qui l'enchaînent ; elle vit, elle agit ; elle appelle et retient ses enfants auprès d'elle. Le *Times* n'est plus l'organe de la France ; la presse est libre ; chacun dit ce qu'il pense et pense ce qu'il dit. Renfermé dans ses limites, l'État n'est plus qu'un bienfait. Au dehors il est l'épée du pays, au dedans il est la loi, rien de moins, rien de plus. Vérité, justice, liberté, vous brillez dans ce ciel nouveau, comme des astres pacifiques ; devant vous se sont éclipsés les fléaux de la vieille Europe : l'arbitraire, l'intrigue et le mensonge. La France, heureuse et fière, s'épanouit dans l'abondance et la paix, elle est l'exemple et l'envie des nations ; c'est là qu'il est beau de vivre ; c'est là qu'il est doux de mourir.

— Voilà mon rêve ; il jette dans ma prison je ne sais quelle clarté sereine qui me réchauffe le cœur. Qu'il sera beau ce jour où, les masques tombés, les fous seront les sages, les sages seront les fous ! C'est alors que, vers l'an 2000, des pèlerins pieux, aussi nombreux que les fourmis, visiteront la cellule où, nouveau Daniel, j'annonçais l'avenir. Alors aussi, quelques curieux, quelques érudits qui travaillent toujours à ne rien faire, chercheront sous les décombres du passé ce que pouvaient être certaines variétés des Français du dix-neuvième siècle, variétés disparues à jamais comme le carlin, éternel regret des portières. On se demandera ce que c'était que le mangeur de jésuites, la culotte de peau, l'inventeur des races centralistes, l'adorateur du Dieu-État. Et le père de famille, parcourant les salles du Muséum d'histoire naturelle, montrera du doigt à ses enfants étonnés un gigantesque bocal, où, embaumé dans du vinaigre, avec ses croix et ses diplômes, reposera le dernier des Olybrius.

Amen, *amen*, AMEN, AMEN !

CHAPITRE XXXV

UN SAGE.

Le docteur Olybrius, etc., etc., à madame Daniel Lefebvre.

« Chère madame,

22 avril 1862.

Notre pauvre ami a bien souffert ; il va un peu mieux ; il boit, il mange, il dort ; il n'a plus de volonté, c'est l'essentiel !

La crise a été terrible ; dès que nous avons voulu le soigner, il est devenu furieux. C'est un des symptômes les plus caractéristiques de cette funeste maladie. Le Français est naturellement doux, aimable, poli, toujours prêt à faire ce que ses maîtres, ses amis ou sa femme lui ordonnent. Voyez l'histoire de notre glorieuse Révolution ? Pour sauver la France, et lui inoculer l'amour de l'égalité, de la justice, et de la fraternité, la Convention a mis hors la loi tous les Français. Elle les a ruinés, chassés, déportés, mitraillés, fusillés, guillotinés. En est-il un seul qui ait résisté ? Y a-t-il aujourd'hui rien de plus justement populaire que cette immortelle Assemblée ? Mais, hélas ! dès que la folie le gagne, le Français devient volontaire et méchant. Si on l'arrête, il résiste, si on l'enferme, il se révolte ; il ne pense et ne parle que de liberté. Telle est la dégradation intellectuelle et morale qu'amène une violente névrose chez des sujets affaiblis.

C'est là qu'en était arrivé notre pauvre ami. Heureusement pour lui, je veillais. Deux saignées abondantes, trois purgations énergiques, des douches glacées, lui ont rendu le calme dont il avait besoin. La maladie, je l'espère, sort de la période aiguë ; en devenant chronique elle donnera des résultats surprenants, sur lesquels je fonde l'espoir de ma réputation.

En ce moment il est tranquille ; il s'occupe à écrivasser, preuve, hélas ! trop certaine qu'il est encore loin de la guérison. Je vous envoie ce fatras, qu'il intitule *Paris en Amérique* ; je n'ai voulu en rien retrancher, non pas même les injures qu'il m'adresse, et qui tombent à mes pieds. Chevalier de vingt-sept ordres, membre de trente-trois académies

étrangères et de quatre-vingt-deux sociétés de province, mon nom n'a rien à craindre du temps ni de l'envie. La France a toujours vénéré les Olybrius. Gardez-vous cependant de répandre ou d'imprimer de pareilles folies ; rien n'est plus contagieux que la chimère ; le cerveau de l'homme est faible, la névrose est une maladie dont il faut se défier. Serrez ces papiers ; ils vous serviront à faire prononcer une interdiction trop nécessaire. Je ne suppose pas qu'un Français raisonnable, qui connaît son siècle et son pays, puisse lire deux pages de ces rêvasseries sans déclarer que leur auteur est un fou, et qu'il est urgent de l'enfermer.

Venons à vous, chère madame, permettez-moi de toucher un point délicat. Sensible comme vous êtes, il vous faut les plus grands ménagements : voyez le monde, entourez-vous, cherchez à vous distraire, l'ennui vous serait mortel. Je vous ordonne les distractions et le plaisir. Rentrez dans la vie, habituez-vous à une indépendance et à une solitude que tous vos amis essayeront d'adoucir. Ne nourrissez pas de vaines espérances ; ce sont des émotions qui affaibliraient votre santé déjà trop ébranlée. Le pauvre docteur ne rentrera jamais dans sa maison. Quelque forme que prenne sa maladie, devint-elle une folie littéraire qui ressemblât au génie, il sera toujours prudent et nécessaire de tenir de près un homme aussi dangereux pour sa famille que pour la société. Vous pouvez m'en croire, chère madame, la science est infaillible, et un Olybrius ne se trompe jamais. Folie d'amour, on en guérit quand on est jeune, les vieux en meurent ; folie d'ambition cède quelquefois à l'âge et au mépris des hommes ; folie de liberté, on n'en guérit jamais.

Je me mets à vos pieds, chère madame », etc.

FIN.